Aly EL HAMMAMY IDRIS

Aly EL HAMMAMY

# IDRIS

المؤسسة الوطنية للكتاب
ENTREPRISE NATIONALE DU LIVRE

ALY EL-HAMMAMY

# IDRIS

ROMAN NORD-AFRICAIN

Préface en arabe de l'Emir Abd-El-Kérim

Préface en français de Ch. Bouamrane

2e EDITION

Entreprise nationale du livre
3, Bd Zirout Youcef
Alger

N° d'Edition 508/76
N° d'Edition 2401/87

Alger, 1988

حالة المغرب وأعني بالمغرب أقطار افريقيا الشمالية الثلاثة هي حالة فريدة فى بابها . فقد شاءت الأقدار أن يسلم هذا البلد العظيم ـ العظيم فى تاريخه وحضارته وفضل أهله ـ الى أفظع عدو عرفه التاريخ الحديث : فظيع فى ظلمه وفى بطشه وفى مراوغته وفى حماقة طرقه وأساليبه وفى ضعف عقله وفى ضيق دائرة تفكيره وفى عدم انسانيته وفى بهتانه وألاعيبه .

فقد جاهد المغرب ولله الحمد خير جهاد عند نزول الفرنسيين الغزاة أرض الجزائر سنة 1830 حتى أيامنا هذه واذا كان ( السور الحديدي ) الذي استطاع الفرنسيون أن يضربوه حول المغرب ـ بعد ما استولوا على منابيع رزقه وامتصوا خيراته وروجوا بين شعوبه الجور والفقر والجهل ـ قد حال حتى الآن دون تسرب أخباره الى الخارج ولا سيما الى أقطار الشرق فقد جاءت الأيام لنقل سلاسل المآسي التي ارتكبها أولائك الطغاة الى العالم ليفهم كل ذي عقل راجح وقلب سليم ما هي حقيقة فرنسا والفرنسيين . وسوف لا نحجم عن نشر وتبيان كل المثـالب التـي ارتكبهـا الاستعمار الفرنسي فى الشمال الافريقي : منذ العهد الذي ظهر فيه ابن وطني البار وأستاذي الكبير فى الجهاد الأمير عبد القادر

الجزائري طيب الله ثراه الى هذا العهد الذي ارتفعت فيه صيحات شعوب الأرض مطالبة بحقوقها الأمر الذي يجعل اغفال هذه الصيحات أو التغافل عنها من الأمور المؤدية الى ارباك حياة البشرية بأسرها .

وكتاب الأخ المجاهد الأستاذ علي الحمامي المغربي يكشف ــ ولو انه محرر فى شكل رواية ــ عن الكثير من أباطيل سياسة فرنسا الطائشة فى المغرب . وعسى أن يترجم هذا الكتاب المحرر باللغة الفرنسية الى اللغة العربية حتى يدرك أبناء عمومتنا فى الشرق العربي ما هو جار هناك . كما أن هذا الكتاب لا يخفى بعض الأخطاء التي كانت سائدة فى المغرب قبل الاحتلال والتي كانت من البواعث الأكيدة على سقوطه فى قبضة الاستعمار .

فالبلاد المغربية التي لعبت دورها الكبير فى تكوين الحضارة العربية والتي تفتخر دائما بأنها قد قدمت للمدنية الانسانية رجالا كابن خلدون وابن بطوطة وابن تومرت وابن رشد سوف لا تدخر وسعا فى اعادة مكانتها المفقودة بعد استرجاع حريتها واستقلالها المسلوبين . كما هو شأن كافة أمم العالم قبلت فرنسا ذلك أم أبت . والأمر مرفوع الى الله جل شأنه فعسى أن يوفق العاملين لخلاص بلادهم ويسدد خطاهم آمين .

محمد عبد الكريم الخطابي

القاهرة 23 جماد الأول سنة 1367

الموافق 3 أبريل سنة 1948

# INTRODUCTION

par Ch. Bouamrane

*L'ouvrage présenté au public aujourd'hui est à la fois un roman avec ses personnages vivants, une ample fresque historique embrassant le passé et le présent du Maghreb et, un témoignage sur la période coloniale et la résistance nationale qui s'est manifestée particulièrement au lendemain de la seconde guerre mondiale. Les principaux évènements se déroulent au Maghreb occidental et particulièrement dans le Rif dont le personnage principal du roman est originaire. Ils trouvent leur retentissement naturel dans les autres régions du Maghreb. C'est en ce sens qu'Idris constitue un « roman nord-Africain » comme l'indique le sous-titre. Mais on comprendrait mal le sens de l'œuvre si on voulait la limiter à la partie occidentale du monde arabe. Les rapports avec le Machriq sous-tendent le mouvement des idées et consolident les liens de civilisation et de solidarité avec le Maghreb. On voit enfin apparaître dans le roman une troisième dimension que peu d'auteurs ont affirmé avec autant de vigueur : la communauté de destin des peuples colonisés et leur prise de conscience en tant qu'entité distincte de l'Europe industrielle et conquérante. Si l'expression de Tiers-Monde n'est pas encore formulée, l'idée en est présente.*

*Edité au Caire, le roman d'El Hammamy a été vite épuisé, de sorte qu'en dehors de quelques articles publiés dans la presse nationale, l'ouvrage est peu connu du public. Sa réédition par notre société nationale se justifie à plus d'un titre. Elle permet de tirer d'un injuste oubli un ouvrage de valeur et constitue un hommage posthume à Aly El Hammamy, mort au combat pour la libération de son pays et celle du Maghreb.*

*Le public peut ainsi se rendre compte de l'originalité de l'œuvre qui mérite une large diffusion et découvrir la personnalité attachante et la contribution politique de l'auteur à l'émancipation politique et culturelle du Maghreb.*

• **Eléments biographiques.**

*Beaucoup de lecteurs ne connaissent pas suffisamment Aly El Hammamy du fait qu'il a vécu longtemps en exil. Il paraît donc utile de donner ici quelques éléments biographiques. En fait, la vie d'El Hammamy est insuffisamment connue et les documents font défaut pour des périodes importantes de son activité. Ses biographes s'accordent à dire qu'il est né à Tiaret en* 1902. *D'après un témoignage difficile à vérifier, sa famille serait originaire de Aïn El Hammâm (ex-Michelet), d'où son nom. Ses parents se rendent en pélerinage à la Mecque et décident de s'établir à Alexandrie vers* 1922. *Le jeune homme est alors âgé de vingt-ans.*

*Ne pouvant se résoudre à revenir dans son pays colonisé, il décide de mener la lutte politique à l'extérieur. Il parcourt alors le monde, exerce diverses professions et noue des relations avec différentes personnalités politiques en Europe et en Orient. Il trouve un emploi pour quelque temps sur un bateau de commerce et découvre ainsi différents pays. Profitant de ses loisirs, il fait de nombreuses lectures, dont l'histoire d'Ibn Khaldûn.*

*Il se lie avec l'Emir Abdelmalek, petit-fils de l'Emir Abdelkader et lutte avec lui contre le régime colonial au Maroc. Il participe ensuite activement à la guerre du Rif aux côtés d'Abdelkrim El Khettabi dont l'insurrection constitue la toile de fond d'Idris. En* 1923, *il collabore à Paris avec l'Emir Khaled ; celui-ci l'envoie en mission à Moscou avec un groupe de jeunes Algériens.*

*Là, il fait connaissance avec Ho Chi Minh et d'autres hommes politiques originaires d'Asie. Il se rend encore à Sébastopol, Berlin et Genève. A partir de* 1935, *il est persécuté par les autorités françaises et cherche refuge en Orient arabe. Il parcourt différents pays arabes, en particulier le Hedjaz, la Syrie, la Palestine et s'installe finalement à Baghdâd où il enseigne pendant onze ans l'histoire et la géographie. A partir de* 1946, *il décide de résider au Caire et se joint au Bureau du Maghreb arabe qui milite contre le colonialisme français.*

*Aly el Hammamy est convaincu alors que la fin du colonialisme est proche : «Son glas a sonné. Il sera terrassé. En ce moment, il se dévore les entrailles». Mort tragiquement dans un accident d'avion au Pakistan le* 12 *décembre* 1949, *El Hammamy laisse à d'autres le devoir de continuer la lutte jusqu'à*

*son terme. Le peuple d'Alger et des délégations de l'intérieur du pays rendent un juste hommage à Aly El Hammamy dont les obsèques ont lieu au cimetière de Belcourt le 1er janvier 1950. Sur sa tombe, on peut lire son éloge par le poète Ahmed Sahnoun :*

Ci-gît le trésor d'une créature parfaite,
Ci-gît la flamme d'une intelligence sublime,
Ci-gît un exemple de ce qui est éternel,
qui défie l'adversité et le temps.

Ici un glaive a été planté,
Ici s'est arrêtée la palpitation d'un cœur,
consumé par l'amour de l'Algérie.

Et passionné pour les actions généreuses,
Il voua sa vie à la lutte,
Et mourut en martyr de la patrie.

- **Principaux personnages du roman.**

*Le personnage central du roman est Idris dont l'existence donne au roman ses dimensions. L'enfant grandit dans un village du Rif au milieu d'une population pauvre, rude à la tâche et particulièrement hostile à l'occupation coloniale. Il reçoit les premiers éléments de sa formation à l'école coranique, auprès d'un maître brutal et borné. L'évocation de ce personnage fait penser au « Livre des Jours » de Taha Husseïn. Les matières enseignées ne profitent guère à l'élève dont la mémoire est surchargée de textes et de récits mal assimilés. Idris bénéficie heureusement de la pédagogie active d'un autre maître.*

*Lorsque sa formation de base est jugée suffisamment poussée, l'adolescent est envoyé à Tétouan, puis à Fès où il entreprend des études à la célèbre Université de qarawiyyîn. Il s'éveille en même temps à l'action politique et participe à des réunions secrètes. Peu à peu, il prend conscience de la situation misérable de son pays colonisé, exploité et désigné culturellement. Il acquiert une culture politique en lisant différents ouvrages d'histoire et fait connaissance avec les théories politiques de l'Europe. Les contradictions du régime colonial le frappent. Avec un groupe de compagnons, il fonde à Paris un journal politique, intitulé « le Maghreb », dans l'espoir de convaincre l'opinion européenne*

*et d'amener les autorités coloniales à prendre en considération les droits des Maghrébins. Mais il constate assez vite l'inutilité de cet effort et comprend que l'action politique et la résistance armée demeurent les seuls moyens efficaces d'émancipation.*

*L'occasion est fournie par la politique maladroite de l'administration coloniale de son pays. Il participe alors aux grèves et manifestations populaires à Fès ; il subit avec ses compagnons la répression brutale et les tortures réservées aux nationalistes. La Légion étrangère s'illustre dans cette répression sanglante. Idris est mortellement blessé au cours des manifestations de rue. Ses amis ramènent pieusement le corps au village natal où le père d'Idris accepte avec courage le sacrifice patriotique de son fils.*

*Le deuxième personnage important du roman est Hadj Allal, père d'Idris. C'est lui qui inculque le nationalisme à son fils. Rude montagnard, c'est un homme réfléchi et cultivé. Ses idées évoluent après son voyage en Orient, accompagné du jeune Idris. Lors de son pélerinage à la Mecque, il a un long entretient avec un cheïkh d'Al Azhâr qui l'initie au mouvement réformiste. Au cours d'autres voyages Hadj Allal s'informe beaucoup au Caire.*

*A son retour au pays, il se fait disciple d'Afghanî et Abdû. Ses idées exercent une grande influence sur son entourage. Lorsque l'insurrection d'Abdelkrim éclate dans le Rif, il y participe activement comme la plupart de ses compatriotes. Il accepte que son fils l'accompagne, malgré son jeune âge.*

*Après l'écrasement de la résistance par les forces franco-espagnoles, Hadj Allal ne renonce pas à la lutte qui doit se poursuivre sous d'autres formes.*

*Les autres personnages marquants du roman sont les compagnons de Hadj Allal, les maîtres d'Idris, ses condisciples et quelques figures saillantes du mouvement nationaliste. A côté de ces personnages maghrébins, l'auteur esquisse plusieurs portraits pittoresques, parfois satiriques, des représentans de l'administration coloniale et des hommes qui collaborent à sa politique. On peut citer au passage le portrait de Lyautey que l'on reconnaît sans peine en la personne de Larrogant. On suit les cheminements contradictoires de la politique et les méfaits qu'elle a engendrés.*

*L'Emir Abdelkrim porte sérieusement atteinte au prestige militaire du Maréchal de France. La grosse colonisation est*

*représentée par un baron dont la carrière aurait pu servir de matière à un roman balzacien, comme le note justement l'auteur. Le cardinal Lavigerie et le père de Foucauld occupent une bonne place dans l'ouvrage, comme représentants de l'Eglise missionnaire au service de la colonisation, tandis que le Padre Torcuato, ami d'Idris, constitue le symbole du missionnaire libéral sensible à l'injustice coloniale.*

### o Les thèmes traités.

*Le roman développe plusieurs thèmes dont les plus importants sont l'étude critique du système colonial, l'analyse de la société maghrébine, la décadence et la reconnaissance des pays arabo-musulmans, l'unité de destin des peuples maghrébins et leur lutte de libération nationale.*

*L'auteur étudie la politique coloniale européenne et s'arrête en particulier sur le colonialisme français au Maghreb. Il dénonce l'exploitation coloniale et la dépossession des terres, la politique de peuplement et l'étouffement de la culture et de la langue nationale. En comparant les systèmes de colonisation anglais, français et espagnol, il observe que le système français est de loin le plus oppressif et le plus hypocrite. La « mission civilisatrice » et les « droits de l'homme » reflètent une phraséologie que la réalité quotidienne contredit constamment. Les écrivains français de la colonisation sont fustigés avec vigueur. Victor Hugo chante la liberté des autres peuples en ignorant les conquêtes coloniales de son pays. Louis Bertrand, champion de l'Afrique latine et chrétienne méconnaît délibérément l'existence des peuples maghrébins et leur civilisation...*

*L'auteur montre les conséquences néfastes de l'assimilation culturelle qui prétend transformer les Maghrébins en descendants des Gaulois. A cela s'ajoute la répression politique. La presse maghrébine est étouffée, la culture arabe persécutée ; les particularismes locaux sont encouragés dans le but de semer la division entre les différents éléments de la population, alors que l'histoire entière du Maghreb montre comment le brassage ethnique des peuples arabo-berbères a été profond ; leur unité de destin est un fait permanent. Lorsque Lyautey dit hypocritement : « Laissez les Maghrébins évoluer dans leur propre cadre culturel », il veut*

*simplement les couper de la culture moderne et de leurs frères d'Orient pour les maintenir dans un système archaïque et paralysant.*

*Cette dénonciation de système colonial s'accompagne d'une critique de la société maghrébine, de ses institutions et de son retard. A travers l'éducation d'Idris, de l'école élémentaire jusqu'à l'Université, c'est le système pédagogique traditionnel qui est analysé et critiqué. Il constitue un facteur de retard culturel du pays, au même titre que la situation économique et l'anarchie politique. La société maghrébine tolère le maraboutisme et ses méfaits. Les confréries se multiplient et servent généralement de point d'appui au système colonial. La décadence de cette société a facilité les convoitises étrangères. En s'inspirant de la renaissance du monde arabe, l'auteur définit les conditions du renouveau maghrébin. Il préconise l'instruction partout, la rénovation de l'Islam et des institutions politiques par la diffusion des idées de Afghâni, Abdû et Ben Badis. La résistance politique exige l'organisation de la lutte de libération, en donnant au peuple conscience de ses droits et en le mobilisant autour des objectifs de libération.*

*L'étude du nationalisme maghrébin occupe une grande place dans le roman. L'auteur rappelle les grands faits de la résistance maghrébine depuis la conquête coloniale et exprime sa confiance dans le triomphe final. A cet effet, il recommande d'emprunter à l'Europe le progrès scientifique et technique. Dans le même ordre d'idées, l'évolution de l'Egypte moderne lui paraît un bon exemple que le Maghreb peut méditer. Il observe que la culture arabe et la culture européenne réalisent une parfaite osmose à travers Taha Hussein. Une telle remarque procède sans doute de la connaissance personnelle que l'auteur possède de l'écrivain egyptien et de son œuvre.*

### • Qualités de l'œuvre.

*Il reste pour terminer à faire ressortir brièvement les qualités de l'œuvre. Ce qui frappe à la lecture d'Idris, c'est d'abord la vaste culture d'El Hammamy. Il a non seulement une connaissance sûre de l'histoire de l'Islam, mais aussi de l'Europe. Les grands problèmes politiques et socio-économiques lui sont familiers. En outre, rien d'important ne lui échappe de la culture*

*arabe. Il cite souvent et parfois critique Ibn Toumert, Ibn Rushd, Ibn Khaldûn, Afghanî, Abdû. Il se réfère aussi à la littérature française, compare telle zaouia à l'abbaye de Thélème, tel ou tel personnage à un héros de Balzac ou d'Edmond About.*

*Le roman repose sur une documentation très riche qui témoigne d'une grande érudition. El Hammamy est au fait des grandes questions politiques et doctrinales ; il connaît les partis politiques, les hommes d'Etats, les savants et les écrivains illustres. Il critique Saint Augustin et donne raison au donatisme, condamne la charte de Wilson, qui reste théorique, du moins à l'égard des peuples dépendants.*

*Les qualités de style sont remarquables avec parfois une tendance à la recherche de mots rares. Les portraits que l'auteur trace de certains personnages, les scènes et les situations qu'il décrit fourmillent de détails piquants ou satiriques. Il maintient constamment l'intérêt du lecteur par la variété des thèmes, l'importance des questions discutées... El Hammamy est convaincu que la cause qu'il défend est juste et cette conviction donne au livre une densité singulière. Son roman est tantôt récit, description lyrique ou satirique et tantôt essai politique ou réquisitoire. Ce que nous en avons dit n'épuise pas la richesse de l'œuvre. Il reste au lecteur d'en explorer tous les aspects. Enfin, Idris est un témoignage sur une période des plus troublées de l'histoire du Maghreb et sur la résistance permanente de ses habitants contre l'oppression étrangère. A ce titre, plusieurs passages du roman peuvent constituer des morceaux d'onthologie.*

Dr. Ch. Bouamrane
Professeur à l'Université d'Alger
Alger, septembre 1976

*A l'Emir Mohammed ben Abd-El-Kérim El Khattab*

*Hommages et admiration*

# Germinaison

Au sud s'élevait la crête du Tiziran surmontée d'une couronne de cèdres millénaires. L'ensemble formait une sorte de coupole qui, par la belle saison, se moirait, à l'aube naissante, d'un jet irradiant de teintes purpurines. Le crépuscule, au soir, la parait d'une profusion de couleurs allant de l'azur au rose pâle. C'est un pays d'idylle. La nuit y est divine. Jamais, sous aucun ciel, le firmament n'y est plus clair ni les espaces plus imposants dans leurs âpres splendeurs. On dirait que la lune y a élu domicile. C'est là où il paraît que sa magie se révèle la plus généreuse quand, dans sa course, elle dispense aux cîmes de l'Atlas ses rayons et ses sourires. Les étoiles n'en sont pas moins prodigues de charme. Et c'est pour cette raison, sans doute, que le vieux Berbère voyait, dans la traîne de Junon, un dieu bienfaisant qu'il adorait et redoutait sans le connaître.

Par les mois d'été sans lune, quand le souffle rafraîchissant des hauteurs purifie l'atmosphère des effluves caniculaires que le jour y a laissés, et que l'esprit, délié des angoisses de la vie quotidienne, se plaît à errer parmi tant de mystères, il n'y a pas, à le croire, d'autres cieux qui puissent être aussi magnifiques ni plus ardents.

L'hiver aussi a ses grâces. Lorsque la neige ourle les sommets de son émail, la montagne s'avive d'un tel éclat que le paysan croit y saisir je ne sais quelle apothéose d'une gloire fugitive. En haut, une écharpe blanche ceint les bois de ses fronces circulaires d'où s'échappent, par endroits, des ondées aigues-marines dont les nuances s'irisent sur les contours. Le prestige des couleurs s'accentue vers la pente et les cols en une coulée rutilante. Et comme le froid, très vif, se met de la partie, le vaste suaire sans tache ne manque pas d'envoûter jusqu'à l'âme du vulgaire en l'initiant à de pareils sortilèges.

Au sud et à l'est, c'est la côte. Tout le rivage qui, de Tétouan à Mélilla, se peuple d'anses, de criques et d'îlots rocheux sur lesquels planent les monts garnis de chênes, de ronces et de lentisques. Quelques vallons coupés d'oueds à

étiage douteux s'insinuent entre les parois schisteuses des montagnes ainsi que des couleuvres entre les tiges d'une jonchaie. Le Martin, le Laou, le Tiguissas, le Mthâl, l'Ouringa et le N'Kor sillonnent ce chapelet de petites combes où le montagnard sème son orge et cultive ses légumes alors que ses chèvres vont paître le chardon qui croît entre les touffes d'aloès et de lauriers-roses. Ces filets d'eau, capricieux comme les vents qui tourmentent les hauteurs, sont les frères de tous ceux de l'Afrique du Nord. Ce sont, en petit, le Sébou, le Chélif et la Medjerda. Comme l'âme du paysan-guerrier dont ils arrosent les terres, ils alternent, sans transition apparente, entre l'insignifiant ruisseau qui charrie ses eaux bourbeuses parmi les galets d'un lit à sec et le torrent où bondissent les flots écumants formés par les pluies du printemps et la fonte des neiges.

A l'embouchure de chaque rivière, sur de petites collines en retrait du rivage, des tours de guet, construites jadis par les Portugais, dressent toujours leurs ruines défuntes et rappellent au passant quelque souvenir évanoui de l'histoire mérinide. Entre les montagnes et la mer, une grève sablonneuse semée de monceaux d'algues et de coquillages contourne des villages de pierre et de chaume habités par des pêcheurs et des contrebandiers, descendants des corsaires de jadis, et près de laquelle s'amarrent des barques et des pirogues. Les vagues y viennent doucement mourir et la houle finit, souvent, en un clapotis qui se distingue à peine du murmure des forêts voisines. Les tempêtes y sont rares. Peu de récifs ou d'écueils. Les brisants ne se rencontrent que dans les parages des penons riffains.

Kaâ-Asras, Tiguissas, Mthâl, Mestassa et les îlots de Velez et d'Alhucensas perpétuent de vieux noms qui ont l'air de s'ensevelir à jamais dans l'oubli du passé.

Au nord, c'est le prolongement de la Montagne : la terre-mère, la petite patrie où de rudes générations se forment et se dispersent sans trop de changements depuis les époques les plus reculées de l'humanité. C'est la montée vers le mont Alam, l'un des points culminants du pays. Là, tout en haut, au sommet, dans un mausolée vétuste troué de lucarnes aux barreaux de fer, sous un catafalque capitonné de brocart

historié, repose Moulay Abd-es-Salam, ancêtre éponyme du lieu. Un bouquet de thuyas aux frondaisons bleuâtres lui compose une manière d'enceinte sacrée destinée à recevoir la sépulture des zélateurs morts en odeur de sainteté. Tout autour, une petite nécropole d'aspect rustique avec un air de renoncement voulu comme l'exigent les vieilles coutumes imposées à l'Islam par la superstition des dévots.

Du mont Alam, où en octobre, lors de la saison des labours, on peut admirer les circonvolutions des aigles gris de l'Atlas guettant un vol de corneilles en quête de pâture, la vue s'étend fort loin. Par temps clair, on discerne facilement la ligne des collines entre lesquelles Hercule a creusé le détroit qui, en séparant deux continents, a relié deux mers et ouvert l'Océan aux assauts continuels et finalement victorieux de l'esquif. Du rebord d'où l'on devine Tanger et que cache à l'œil le dos d'hyène du Bou-Hachem, au repli que silhouette la frange azurée qui flanque le rocher de Gibraltar, le mont Alam constitue un observatoire où la stratégie s'allie au charme et au silence contemplatifs. On se prend mélancoliquement à envier le saint du Djebel qui dort dans le calme d'une paix sereine, et qui, d'une telle Olympe, paraît arbitrer le tournoi des eaux adverses qui se ruent à l'attaque avant de se confondre dans le flot marin.

A l'est, c'est la file ininterrompue des crêtes vêtues de vert sombre. Des halliers, où se sont réfugiées les dernières espèces du sanglier et du porc-épic, s'y étagent avec une luxuriance équatoriale. Le faisan, la perdrix, la bécasse, la grive et la palombe y foisonnent. Le lapin aussi.

Le pays est pauvre bien que la vie y soit relativement plus accueillante que dans le Rif voisin. La partie septentrionale du Djebel, montagneuse et plus soumise à l'action des courants glacés qui déferlent du nord, produit peu de choses. La vigne et le figuier donnent leurs fruits en automne. Séchés, ils constituent une part importante dans l'alimentation du paysan. C'est à peu près tout ce que le verger peut donner. La culture maraîchère se limite à l'oignon, au navet, au chou, aux poix et à la fève : ces deux dernières légumes surtout qui, séchées et concassées, entrent, avec l'addition de l'huile et de certaines épices, dans la confection du plat national : *le bissar.*

L'olive ne se rencontre que dans les tribus d'au-delà du Tiziran. Ce sont, alors, de véritables forêts croissant sur des monts qui se dirigent, par enjambements, vers les vallées fertiles de l'Ouergha et de l'Innaouen. Fruits et légumes commencent par y abonder dans leurs diverses variétés. La nature y est hospitalière et le climat moins exposé aux excès des intempéries.

Avec l'olive, le cheval et le mouton font leur apparition. Et, déjà, sur des pâturages à l'herbe drue et fraîche, des troupeaux de bêtes aumailles signalent l'approche des zones d'opulence. Les marchés y sont mieux achalandés et les échanges, dépassant la norme imposée par le strict nécessaire commun aux populations du nord, commencent par englober l'accessoire et même le superflu.

C'est dans ce cadre, digne d'une Eglogue, que se place la première partie de la vie d'Idris.

***

La famille d'Idris descendait, depuis des millénaires, des premières populations berbères que personne ne sait encore d'où ni comment ont-elles pu venir se fixer dans ce coin du Maghreb. Des âges immémoriaux à la conquête musulmane, le Djebel, sauf en quelques endroits de sa côte, était resté strictement fermé à toute intrusion étrangère. Aucune population conquérante n'avait osé l'aborder. De ses pitons avancés des Portes d'Hercule, le montagnard surveillait attentivement les accès de son territoire et souvent, sur de petites galères à voiles, il se lançait à son tour à l'assaut des côtes de l'Ibérie.

Les aïeux d'Idris ont dû certainement connaître les trirèmes puniques quand, de Carthage, de laquelle ils entendaient merveille, elles leur apportaient des ballots de marchandises que d'habiles négociants à barbe tressée leur débitaient dans de petites enceintes fortifiées qu'ils tenaient à bail. Ils s'étonnaient, comme aujourd'hui encore le djebli flânant dans les soûks de Fez s'ébahit aux résonnances des accents étrangers, à entendre une langue à la tournure un peu bizarre. Puis, par le truchement d'interprètes berbères venus avec les marchands carthaginois, ils s'initièrent aux arcanes de cet idiome plus avancé que le leur et qui avait, par surcroît, l'avantage de se lire sur un papyrus au moyen de petits signes qu'ils ne comprenaient pas.

Les aïeux d'Idris devaient avoir aussi fréquenté les *emporia* disséminées sur la côte à l'emplacement même où s'élèvent de nos jours les principaux hâvres du Maroc. Ils se familiarisèrent rapidement avec la politique mercantile de Carthage dont ils appréciaient les mœurs pacifiques et dénuées de toute tendance à l'agression et à la violence. Mais comme le Berbère a le culte de la race dans l'âme, il n'éprouva tout d'abord à l'égard des Phéniciens africanisés qu'une sympathie résignée. Leurs chefs, les plus grands et les plus habiles, ceux qui, à l'Est, avaient réussi à se tailler une principauté au-dessus du niveau du clan traditionnel et s'étaient plus ou moins policés au contact de la cité des Suffètes, les poussaient, d'ailleurs, à désarmer leur méfiance à l'endroit de leurs cousins d'Orient.

A cette époque, le Berbère était demeuré tel que la nature l'avait façonné au seuil de la formation des premières collectivités humaines. Il vivait la vie de la tribu. Sédentaire ou nomade, agriculteur ou pasteur, il ne se fixait que rarement au sol. Il ne devait pas connaître le chameau, instrument et symbole de la vie errante, mais tout porte à croire que les richesses variées du pays ne le tentaient pas trop pour l'amener à se créer une civilisation à l'image de celles qui florissaient en Asie et en Afrique. Quand Carthage commença son combat contre Rome, de grandes civilisations avaient déjà disparu ou étaient en voie d'extinction. La Sumérie, l'Elam, l'Assyrie, les deux Babylones, la Médie, les dynasties de Thèbes et de Memphis n'étaient plus que de glorieuses légendes. Les cités de l'Attique perçaient bien sous la carapace de l'Hellade. Mais la Berbérie restait telle quelle.

Individualiste malgré sa soumission aux lois du clan ; anarchiste par caractère aussi bien que par tempérament ; épris de liberté jusqu'à préférer les risques de la vie primitive à l'abondance et à la sécurité des sociétés organisées, le Berbère, jusqu'à l'apparition de l'Islam, vivait sans ordre et sans hiérarchie. Ceci, bien entendu, dans l'ensemble. Païen, il n'a jamais sérieusement cru à quelque chose, ni craint quelqu'un. Vaguement naturiste, spectateur indifférent des phénomènes qui l'entouraient, impulsif et méfiant, sa vie religieuse n'a jamais pu se matérialiser dans un système tant soit peu ordonné. S'il a sacrifié aux idoles ou adoré les formes de la nature, sa conviction n'a pas été de quelque force pour que l'archéologie moderne ait pu nous restituer des preuves sensibles de sa dévotion. Cependant, il semble avoir

adopté les emblèmes de Carthage et brûlé l'encens sous le Zaïmph qui protégeait les torses de Baâl et de Taânit. Et ceci était déjà quelque chose.

Au temps où nous en sommes, la Berbérie est violemment secouée par un spasme. Et les aïeux d'Idris, sans se réclamer de Siphax ni de Massinissa, les deux princes berbères de la Numidie inféodés à la politique punique, les glorifiaient par esprit de race et semblaient condescendre à la conclusion d'un pacte de solidarité africaine contre l'éventualité d'une menace étrangère. Ceci venait après la révolte des mercenaires que Hamilcar avait réprimée d'une main de fer et qui avait profondément affecté les Berbères.

L'armée punique était berbère dans le recrutement de ses effectifs et de ses cadres subalternes. Les chefs de sa cavalerie étaient berbères, aussi. Berbère encore le personnel servant de ses catapultes et de ses cohortes d'éléphants. A l'époque des Barca, la famille la plus africanisée des castes oligarchiques carthaginoises, la flotte même, dont les équipages étaient soigneusement choisis parmi les éléments de pure lignée phénicienne, recevaient d'appréciables contingents t'mazight. C'était la première fois que les Berbères servaient sur mer.

La première guerre punique venait de se terminer au détriment de Carthage. La Sicile était perdue et les revers essuyés sur mer inquiétaient les Suffètes qui craignaient, à tout moment, de voir une irruption romaine sur l'un quelconque des points du Maghreb. Les aïeux d'Idris ressentaient comme les autres ce mouvement d'appréhension collective et, bien que de loin, ils participaient eux aussi à un inexprimable désir de réaction. A Carthage, les préparatifs de guerre se précisaient. Un jeune Suffète de vingt-trois ans étonnait son peuple par sa hardiesse, son ascendant et son génie précoce.

Fils de Hamilcar, il avait, tout jeune enfant, accompagné son père dans de nombreuses expéditions militaires que celui-ci avait dirigées contre l'Italie. On lui avait, dès le berceau, inculqué la haine du nom romain. Sous le palladium des Dieux Sémites, devant les grands prêtres de Baâl vêtus du calyptre et portant sur un plateau d'or le Zaïmph momentanément détaché des épaules de Taânit, il avait fait le serment solennel de détruire Rome et de conserver la Méditerranée à la garde du seul Maghreb.

Hannibal entrait en scène. Pour la première fois, les aïeux d'Idris durent avoir éprouvé un sentiment jusqu'alors inconnu chez les tribus de la Berbérie. La deuxième guerre punique traduisait le patriotisme latent des peuplades nord-africaines en un courant nationaliste aux palpitations certaines. Toutes les tribus maghrébines accoururent en masse sous les oriflammes carthaginoises. Pour la première fois aussi, les espoirs du Maghreb se cristallisèrent autour de la figure d'un héros national. Et quel héros !

Quand la cavalerie numide, avant-garde du corps expéditionnaire, arriva en Maurétanie Tingitane, les tribus étaient en effervescence. L'enrôlement battait son plein. Guerrier hors pair, dressé pour la guerre alpine, athlète aux muscles d'acier, l'aïeul d'Idris accueillait cette guerre avec les mêmes transports de joie qui animeront, plus tard, ses descendants partant, sous les bannières de l'Islam cette fois, pour une conquête analogue et suivant à peu près les mêmes itinéraires.

Le détroit fut vite franchi sous la protection des galères puniques, croisant au large. Et bientôt, coup sur coup, arrivèrent des nouvelles qui électrisèrent les foules de l'Afrique du Nord. Fou d'enthousiasme, le Berbère, naguère rebelle à tout genre de servitude, élevait Hannibal à la hauteur d'un Dieu et lui consacrait des *tumuli* qui jalonnèrent l'Afrique du Nord d'un bout à l'autre. On apprit ainsi la prise de Sagonte et la fuite de Paul-Emile sous les coups des lanciers numides. Les Pyrénées furent emportées et la Gaule méridionale envahie sans coup férir. Un butin immense, des caravanes de captifs prirent le chemin de l'Afrique. Des guerriers, retour d'Europe, racontaient aux foules émerveillées les prouesses des leurs et la débandade des légions romaines.

Les aigles capturées sur les champs de bataille ornèrent les temples dédiés au culte de Moloch. Cependant, l'on se réservait. Une muraille cyclopéenne barrait le chemin entre la Gaule et l'Italie. Des montagnes plus hautes que le Tiziran, sans accès, caparaçonnées de neige et ceintes de glaciers éblouissants, interdisaient le passage aux armées africaines habituées à se mouvoir dans des espaces plus libres. Le temps passait.

Les aïeux d'Idris, qui avaient des parents guerroyant en Europe, s'angoissaient. Les nouvelles commençaient à manquer et les consignes du grand Punique, qui avait besoin de tout son

monde, prescrivaient rigoureusement aux combattants à demeurer aux armées.

Mais d'autres nouvelles arrivèrent qui mirent l'Afrique en liesse. Les Alpes veaient d'être forcées, éléphants en tête, par les colonnes volantes au commandement d'Asdrubâl. L'armée suivait à travers les sentiers de la gigantesque chaîne. Puis, les informations se précisèrent. Comme une trombe, l'armée maghrébine se déversa sur la vallée du Pô, envahit la Lombardie et prit à revers l'ennemi qui ne s'attendait pas à un telle audace.

Le Maghreb connut de la sorte les victoires de la Trébie et de Trasimène où Flaminius Nepos, consul en qui reposait la confiance du Sénat romain, fut surpris, vaincu et tué. Prise de panique, Rome lança son *Hannibal ad portas* qui avait l'air d'un lamentable chant de cygne. On connut, enfin, Cannes où le dernier carré des Légions tomba sous le glaive africain. La Berbérie jubilait.

Cannes, chef-d'œuvre de science militaire ! C'est le triomphe complet de l'art des guerres dont le plan, combinaison géniale de stratégie et de tactique, allait devoir servir comme modèle aux grands capitaines de l'histoire. Quand Frédéric II, Napoléon, Moltke, Schlieffen et Ludendorff élaboreront, plus tard, leurs dispositifs de bataille, c'est de Hannibal et de sa grandiose manœuvre de Cannes qu'ils s'inspireront pour conduire leurs armées à la victoire.

Mais les nouvelles s'espacèrent. Personne ne savait ce qui se passait à Capoue transformée en une immense taverne de Suburre où, grâce à la diplomatie d'un Fabius Cunctator, les lions d'Afrique achevaient d'oublier leur mission dans les bras des belles dames romaines livrées à la prostitution par amour patriotique.

Puis l'on apprit le débarquement romain en Afrique suivi du rappel de Hannibal et la défection de Massinissa. Le désastre de Zama retentit lugubrement, répercuté par les échos sonores du Djebel. Un temps se passa entre la victoire de Scipion et la destruction de Carthage. Et, par la réalisation du vœu de Caton, la Berbérie fit la connaissance des servitudes de l'esclavage.

Huit siècles se passèrent durant lesquels les aïeux d'Idris virent déferler devant leurs yeux étonnés, ainsi qu'un tournoie-

ment d'ombres à travers le prisme d'un kaléidoscope, de nombreux événements auxquels ils demeurèrent étrangers.

Rome puis Byzance gouvernèrent l'Afrique du Nord au pas de parade. Sénateurs régnants sur leurs chaises curules ; Césars aux fronts laurés ; Impérators drapés dans leur pourpre divine et tenant à la main le sceptre du monde. Scipion, Marius, Scylla, César, Auguste y brillèrent d'un fulgurant et rapide éclat. Rome eut en Afrique tout ce qu'elle voulut : villes, capitoles, arcs de triomphe, théâtres, arènes, temples, thermes, aqueducs, casernes, monuments, statues, tout ce que la pierre peut en fin de compte donner. Mais elle n'eut pas autre chose. Sa politique n'était pas de celles qui eussent pu gagner le cœur du Berbère. Les lois romaines étaient faites pour permettre aux colons de se tailler des *latifundia* en ravissant à l'autochtone ses propres terres en vue d'assurer au peuple-roi le pain et les jeux de cirque qui lui fallaient pour ne pas montrer ses crocs au patriciat naissant sur la ruine et les misères des races asservies. Ainsi que Virgile allait l'inscrire au fronton de la Ville Eternelle :

*Tu regere populos, imperio, Romane, memento !*

Ce fut à peu près tout ce que les aïeux d'Idris purent tirer de la *pax romana.*

Mais les Berbères ne s'en tinrent pas à cette attitude passive. La chute de Carthage ne les découragea pas. Un autre héros national prit l'étendard échappé des mains phéniciennes. Jugurtha fit son apparition sur la scène avec des moyens de lutte nouveaux. On le vit tantôt combattre et vaincre les légions de Marius, tantôt, quand les circonstances l'exigeaient, faire appel aux ressources d'une remarquable diplomatie où son art habile de l'argumentation et de la connaissance des mœurs romaines, l'amenèrent à se créer en plein Sénat, un parti de pères conscrits attachés à sa fortune et souvent à sa gloire. Salluste en a conté la pharamineuse histoire.

Les aïeux d'Idris, émerveillés et surpris tout à la fois, ont dû avoir entendu les paroles de mépris que le grand Numide, après avoir gagné à sa cause le Sénat au taux convenu et éventé les embûches tendues par les émissaires du Proconsul, prononça du haut du Janicule à l'adresse de Rome : « Sale ville, tout y est à vendre ! ».

La Ville Eternelle était bel et bien fondée sur des assises de corruption et de lâcheté. Plus tard, quand Idris eut grandi et quand il eut compris le sens des choses à travers l'histoire enseignée, il se rendit vite compte des raisons qui poussent tous les Bertrands de la terre à vanter, en dénigrant systématiquement l'Orient, une civilisation dont la chute verticale surprit beaucoup plus que l'ascension et le vain éclat. Il comprit pourquoi la splendeur et la puissance romaines ont laissé le Berbère froid et indifférent.

La culture latine effleura à peine quelques fractions isolées de la population berbère qui, dans l'ensemble, demeura réfractaire à toute tentative d'assimilation. La Khroumirie, l'Aurès, le Djurdjura, l'Ouarsenis, l'Atlas marocain restèrent inébranlables. Ni Jupiter ni le Christ ne surent ou ne purent trouver en Afrique un droit de cité sérieux. De la couche assimilée, les aïeux d'Idris distinguèrent deux catégories bien opposées. La plus nombreuse demeura imperturbablement africaine bien que quelques-uns de ses membres parvinrent aux fonctions suprêmes. Septime-Sévère, l'empereur équitable du *laboremus,* ne cessa pas de se souvenir, parmi les magnificences des palais romains, de sa Leptis natale et les parfums des bosquets du Tibre étaient loin de le consoler de l'arôme sauvage des palmeraies qui abritèrent ses jeux d'enfance. Ce fut l'Afrique qui, par son investiture, étendit sur Rome une main dont Caton réclama jadis la mutilation.

Caracalla alla plus loin que son père en novations hardies. Il imposa aux Romains le culte de Hannibal et ordonna l'érection, sur les avenues de la Cité, des bustes du vainqueur de Cannes sous lesquels les flamines devaient procéder aux rites sacrificatoires.

Il y avait une autre catégorie que les aïeux d'Idris ne portaient pas particulièrement dans leur cœur. C'était le clan des rénégats, des liquidateurs qui, assimilés, latinisés et, plus tard, christianisés, avaient totalement renoncé au pays de leurs pères et rompu avec la loi du sang. Saint-Augustin et Juba sont les parangons de cette espèce.

Berbère d'origine, l'évêque d'Hippone a gravité dans la sphère d'une orbe différente de la sienne. Son orthodoxie, sa fidélité aux principes d'une religion que les disciples de l'Hellénisme et le dogme latin désorientalisèrent au point de la rendre

inassimilable au Berbère, le prédisposèrent à une telle défection. Ce ne fut pas pourtant la conversion du fils de Sainte-Monique qui le rendit impopulaire aux yeux de ses compatriotes. Mais son romanisme exagéré, son zèle de néophyte, sa passion d'apôtre, en le conduisant à préférer les tyrans de son pays à ses frères de race, le compromirent définitivement aux yeux des siens. Celui qui écrivit la *Cité de Dieu* avait commencé par oublier la sienne.

Avant lui, Juba, prince de la Maurétanie Césarienne par la grâce de Rome, avait aussi pensé éblouir ses maîtres par un étalage de culture raffinée qui ne lui valut certes pas un surcroît d'estime. Marié à une princesse orientale née des amours dramatiques de Marc-Antoine et de Cléopâtre, adopté et élevé par Auguste dont il singeait les splendeurs souveraines, il accumula sur sa tête malédictions sur outrages.

Habitués à la vie libre et indépendante, les aïeux d'Idris observaient de près la succession des événements dont ils savaient marquer les coups. L'Islam n'était pas encore venu pour tracer une ligne démarcative entre un passé mouvementé et un avenir plus mouvementé encore : mais qui allait, au nom de la foi, jeter sur les époques antérieures un voile opaque d'oubli. Ces temps antéislamiques, si obscurs qu'ils fussent, restèrent cependant bien inscrits dans la mémoire des Berbères. Si l'on vénérait les noms de Hannibal et de Jugurtha, champions des libertés nationales, si l'on admirait d'un œil amusé mais condescendant les palinodies d'un Septime-Sévère et les initiatives courageuses d'un Caracalla, personne ne se laissa prendre, par contre, à l'appât des gloses savantes de Saint-Augustin qui, voulant s'élever du national à l'universel, avait par là même fait cause commune avec les ennemis de sa propre patrie. Quant à Juba, on le jeta tout bonnement aux orties.

Le Christianisme progressait dans le monde. Cet ensemble de croyances et de convictions jaillies du cœur d'un pâtre de la lointaine Galilée, trouvait dans le désordre social qui servait de fondement à l'édifice romain un merveilleux terrain d'action. Mais la période héroïque, celle des Catacombes, était passée. La Croix avait fini par surmonter tous les obstacles. Ni les fureurs sanguinaires d'un Néron, ni les objections philosophiques d'un Marc-Aurèle ne purent prévaloir contre le triomphe d'une idée qui comportait en soi un lambeau de cette justice immanente

que l'on retrouve partout et toujours lorsque la Force semble l'emporter sur le Droit.

L'Eglise s'était constituée sous l'égide de Constantin. Un clergé s'interposait pourtant entre Dieu et les peuples. Le Bas-Empire naissait avec ses déréglements mal contenus. Le Spirituel s'inclinait devant le Temporel et les jouissances de ce monde passaient désormais avant celles de l'autre. Les princes de l'Eglise n'étaient plus que les barons de l'Empire et la vérité, paraissant devenir une équivoque, l'esclavage, dont la proscription avait été le but social du christianisme, se voyait rétablir dans la plénitude de ses droits comme aux beaux jours de Tibère.

L'Eglise d'Afrique était de cet acabit-là. Les Berbères soumis de la Proconsulaire et des Maurétanies, ceux qui avaient espéré voir dans le succès de la foi nouvelle un moyen de s'affranchir du servage que la Rome païenne leur avait imposé, s'étaient vite détrompés. Le mirage rapidement dissipé, la désillusion leur apparut dans toute son amertume. La forme seule avait changé. Le fond était le même. L'esprit du Golgotha paraissait égaler celui du Capitole.

C'est alors que parut Donat. Evêque schismatique de Carthage, Donat n'en appartenait pas moins à l'Eglise d'Afrique. Comme Saint-Augustin, il était Berbère. Mais, à l'encontre du célèbre père de l'Eglise, il n'avait pas renié ses origines et le caractère sacerdotal de ses fonctions ne l'empêchait pas de distinguer les différences qui rivaient la religion à la politique. Il vivait au milieu de ses ouailles dont il partageait les souffrances et les espoirs et, beaucoup plus rapproché de l'esprit des Evangiles que son illustre compatriote, il ne trahissait pas ses obligations morales au profit d'une promesse de l'au-delà dont les nobles romains n'en avaient cure.

Or, quand Donat se fut convaincu de la carence voulue de l'Eglise, et que les tyrannies sociales subsistaient avec la tolérance de la papauté et des épiscopats, il refusa de continuer à se soumettre aux directives pontificales. Les tendances de son schisme devinrent évidentes. Excommunié, désigné aux foudres conjuguées de l'autel et du trône, il s'en consola en imprimant au mouvement de révolte de ses compatriotes un caractère de force spirituelle qui mit Rome devant le mur de ses responsabilités.

Ce fut la genèse de la lutte des Circoncellions contre le joug romain.

Et ainsi l'on vit, dans un même élan tendu vers la défense de leurs libertés, Berbères païens et Berbères chrétiens unis coude à coude contre une Eglise qui, sous le signe de *l'omnia serviliter pro dominatione,* n'hésitait pas à s'atteler au char d'un Empire tombé en décrépitude. Dès le IVe siècle, Donat, évêque schismatique de Carthage, répondait aux hypothèses osées que le cardinal Lavigerie, évêque conformiste de cette même Carthage, allait formuler au XIX siècle : bien que celui-ci savait bien qu'il ne saurait y avoir d'accord possible entre les thèses spirituelles d'un apostolat religieux et les antithèses toutes pragmatiques de l'impérialisme de nos jours.

L'invasion vandale, limitée à la Proconsulaire, ne força pas trop l'attention des aïeux d'Idris. Ni la domination byzantine. Aux yeux des Berbères, Romains, Germains et Grecs se valaient. Le montagnard de l'Atlas ne se souciait pas de pénétrer les différences qui séparaient le patricien de Rome du baron de Genséric ou du phylarque de Justinien. Pour lui, tout cela ne représentait qu'un fléau aussi nuisible que ces invasions acridiennes qui s'abattaient périodiquement sur ses champs et ses plaines. Victime éternelle des incursions étrangères, il en connaissait les ravages. Les mœurs décadentes du Bas-Empire, la faillite du christianisme, l'aube d'un trouble Moyen-Age où, en dépit d'une Croix théoriquement régnante, les peuples se voyaient refouler vers l'âge des hordes errantes et des pillages méthodiques, annonçaient quelque nouveau changement à l'horizon.

A Byzance la prostitution se drapait, autour des épaules décolletées de Théodora, dans la pourpre impériale. Les eunuques gardaient les avenues des palais et les accès des basiliques. La foi dégénérait en disputes ridicules et ce qui restait de culture classique achevait de se corrompre dans de longues et oiseuses controverses sur la nature des anges et les formes du Trône divin. On pillait, on volait, on intriguait, on assassinait, on empoisonnait, on emprisonnait, on exilait et, sur toutes ces ignominies, on jetait un voile d'indulgence que consacraient complaisamment les conclaves et les conciles.

C'est sous des auspices aussi sombres que l'Afrique franchit le seuil du VII$^{e}$ siècle.

Des rumeurs grondantes annonciatrices de proches transformations se répercutaient à travers l'Orient. Les peuples soumis à la tutelle du Basileus montraient les dents. L'Eglise ayant failli à sa tâche primordiale, les masses asservies de l'Empire s'efforçaient de saisir, dans chaque convulsion, le signe décisif d'une possible libération. Du cœur de l'Arabie, un pâtre obscur, comme naguère le Galiléen à l'âme sublime, proclamait la venue d'une ère fondée sur la justice sociale et l'égalité des peuples et des races. L'Islam naissait. Et Mahomet, l'Envoyé de Dieu, après avoir pendant plusieurs lustres livré un combat acharné aux tenants du vieux paganisme arabe, établissait l'ordre islamique dans la Djézirah et prescrivait à ses Compagnons de poursuivre, à travers le monde, la mission rédemptrice dont il avait lui-même posé les prémisses.

En moins de vingt ans, les deux grands empires de la haute époque médiévale volaient en éclats et l'Islam, débordant les cadres de l'Arabie, se répandait en une course rapide à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Cette fois, c'était une religion tirée directement de son moule sémite et oriental et que n'avait pas défigurée la dialectique nébuleuse des moines byzantins. Simple, d'un génie façonné à la mesure de la mentalité populaire, elle énonçait clairement ses principes en dehors de cette marge de mystagogie qui enveloppera l'Islam plus tard d'un voile épais de rites et de sectes hérités des confessions ésotériques. L'Islam devait donc bénéficier d'un préjugé favorable en Berbérie. Pas tout à fait cependant. Des raisons majeures s'y opposèrent tout d'abord et le sabre eut à intervenir.

Les Berbères vivaient une vie simple et patriarcale. Au delà des franges côtières ou autour de quelque citadelle de l'intérieur où flottait encore le *labarum* byzantin, c'est à peine si de vagues tendances au pouvoir féodal se dessinaient. La Berbérie s'ensevelissait dans une poussière de petites républiques tribales. L'*amghar* n'était pas nécessairement un chef héréditaire doté d'une autorité indiscutée. Justiciable de ses contribules, il en demeurait le mandataire tant qu'il avait leur confiance. Mais si, en cas de désaccord, l'idée lui en prenait de manifester

un soupçon de résistance, les armes décidaient alors et c'est la loi du clan qui l'emportait généralement sur les raisons individuelles. Cette farouche démocratie égalitaire déterminait la vie sociale berbère et la figeait dans un état d'anarchie profonde quand les avant-gardes arabes parurent à l'horizon des Syrtes.

Les aïeux d'Idris ne connaissaient rien de l'Islam. Leur instinct, qui devait saisir dans cette religion des raisons de saine équité, ne les avait pas suffisamment inspirés tout d'abord pour les dissuader de recourir aux décisions tranchantes. La fougue d'un Okba n'était pas faite non plus pour simplifier les données du problème.

A part les Zénètes de Saoulât ibn Wizmar qui accepta l'Islam sans réserves sous le califat d'Othman, l'écrasante majorité des Berbères fit bloc tour à tour autour de Coceïla et de la Kahena. De l'Aurès au Rif, personne n'hésita à remplir jusqu'au bout le devoir qui lui incombait en vertu de la loi héréditaire. La guerre dura un demi-siècle. Commencée sous Amroû, ce fut Ibn Noceir qui la termina grâce à sa diplomatie et à ses vues de capitaine génial qui lui firent comprendre tout le profit que l'action conquérante de l'Islam pouvait tirer d'un peuple aussi intrépide que les habitants de l'Afrique. Et ce furent, alors, les grandes chevauchées d'Espagne et des Gaules.

Les succès de l'Islam en Afrique du Nord décidèrent du caractère de la formation ethnique et culturelle d'un nouveau peuple maghrébin. Là où Romains, Vandales et Grecs avaient échoué, où Carthage n'avait qu'en partie réussi, les Arabes, par l'Islam, réalisèrent une œuvre de brassage intense. Mais ne l'oublions pas, c'est l'Islam seul qui triompha en fin de compte. Les Berbères eux-mêmes y mirent la main. Les Almoravides, les Almohades et les Mérinides ; les émirs zénètes de la période qui suivit le règne mouminide ; Yahia El-Leithi ; Ibn Toûmart ; la lignée d'historiens et d'écrivains maghrébins de souche t'mazight : El-Marrakchi, Ibn Tofaïl, Ibn Battouta, El-Oufrâni, Ibn Bachkoual, El-Ouazzan (Léon l'Africain) ; les grandes tribus clientes des premières dynasties maghrébines. Il n'y eut pas d'opposants. L'entrée, dans le nouveau foyer national, fut pour ainsi dire d'un consentement unanime.

Dynasties et chefs arabes suivirent le même chemin. Comme les Carthaginois, ils s'africanisèrent. Et sans rien perdre des

qualités intrinsèques à leur race, ils devinrent de fermes et purs Maghrébins. Les Ommeyades de Cordoue, les Aghlabides, les Idrissides, les Rostémides et les Saâdiens font corps avec l'histoire du Maghreb autant que les Almoravides et les Almohades.

En instituant le Califat d'Occident, Abd-er-Rahman III sacrifiait à cette tradition. Ce fut aussi la politique d'Almanzor. La suzeraineté de Baghdad sur la Tunis de Ziadet-Allah ibn el-Aghlab n'était qu'une pure fiction. Et les Fatimides, malgré les origines orientales de leur Chîisme, n'osèrent jamais se dresser contre ce courant de résorption qui est le signe évident de la puissance assimilatrice du pays.

Deux ombres à ce tableau : la politique des walis de Kairouan et l'agitation des Fihrites d'Espagne : l'une et l'autre concordant à faire de l'Orient islamique une terre soumise à la loi du sabre.

A Cordoue, l'arrivée d'Abd-er-Rahman ibn Moawiah ibn Hicham mit fin au désordre qui suivit le départ d'Ibn Noceir et que renforçait l'avidité des cliques qui se disputaient le pouvoir en cherchant à mettre les terres d'Islam en coupe réglée. Autrement dit, un retour à cette habitude d'exactions et de jouissances que Mahomet avait suffoquée à la Mecque mais que, grâce à l'impéritie du Calife Othman et aux faibles calculs politiques du calife Ali, Moawiah et Merouan réinstaurèrent depuis l'ombre du drapeau Blanc. Politique qui fut, au Maghreb, la cause déterminante de la grande révolte kharédjite du VIII$^{e}$ siècle.

Les aïeux d'Idris étaient déjà convertis quand Tarîq prépara sa fameuse expédition en Espagne. Après avoir participé à la lutte pour l'indépendance de leur pays, comme ils l'ont toujours fait et comme ils le feront toujours, les Berbères s'enrôlèrent en masse dans les phalanges qu'Ibn Noceir organisait en vue de la marche sur Byzance et qu'allait emmancher l'envahissement de l'Ibérie et l'escalade des Pyrénées.

L'ossature ethnique de l'Afrique du Nord s'était transformée à la suite de l'islamisation de ses peuples. Le Maghreb remplaçait physionomiquement la Berbérie. Le tableau de répartition des tribus subissait de profonds changements du fait de l'afflux des Arabes et ainsi se poursuivra, à un rythme accru

et jusqu'à l'arrivée en masse des Hilaliens, l'amalgame arabo-berbère tel à peu près que nous l'ont dressé les nomenclatures khaldouniennes.

Le nord du Maroc, le pays d'Idris, se divisait en deux grandes fractions berbères-branès. Les Senhadja qui peuplent la bande occidentale de la presqu'île jusqu'aux environs de Fez où ils se mêlent aux Masmouda et aux K'Tama. Et les Ghomara, dont la zone d'habitat couvre les régions orientales : de Tétouan à Oudjda et qui, au sud, sont sillonnées de quelques éléments zénètes-botr. Le Rif, lui, est ghomarien.

Ces divisions subsistent jusqu'à nos jours. Mais la structure du Djebel a radicalement changé et, sur la base de cet emmêlement, le mode de vie et de sentir des aïeux d'Idris a dû aussi changer. Cette transformation s'accompagna tout d'abord d'un phénomène d'arabisation partiel. Quand les Arabo-Berbères s'élancèrent vers l'Europe, les renforts arrivant du Maghreb et de l'Orient suivaient une voie unique. Par la trouée Oudjda-Taza, les soldats et les colons musulmans empruntaient soit la voie côtière en bifurquant à l'est vers le Tiziran, soit le chapelet de sentiers qui se faufilent à travers les massifs buissonniers, le long des monts du nord, jusqu'aux ports-embarcadères que Moussa avait aménagés sur le versant sud du Détroit : Tanger, Qasr-es-Saghir, Ceuta.

Du VIII$^{e}$ au XV$^{e}$ siècles une coulée humaine ininterrompue passa à travers ce corridor : seule voie qui reliait alors la vieille Bétique au continent africain. Stratégique et commerciale, elle devint une espèce de carrefour, une artère vitale où la vie se révéla particulièrement intense. Les colonnes d'Hercule la cadenassent : du mont Calpé au sud au mont Abyla au nord. Ou, si l'on veut, du djebel Moussa au djebel Tarîq. Le passage, en tout cas, n'était pas tellement large pour ne pas enlever au trafic maritime une part de son importance et laisser au Djebel le bénéfice de sa nouvelle position.

Et comme les nécessités économiques et les contacts nés de l'occupation prédisposent l'individu à subir l'attrait de la plus forte culture, le Djebel s'arabisa de bonne heure tandis que le Rif voisin, un peu à l'écart des voies de communications, demeura foncièrement berbère. Cette démarcation linguistique persiste toujours. A partir d'une ligne tracée par l'embouchure

de l'Ouringa et l'îlot de Velez de la Gomera jusqu'à la dépression de Boured, des tribus issues d'une même souche parlent aujourd'hui des idiomes différents. L'arabe finit à l'oued Snada, à partir duquel commence le t'mazight qui finit, à son tour, à la frontière algérienne, entre Nédromah et Oudjda. Le reste de l'Afrique du Nord ne s'arabisera qu'après l'invasion hilalienne et, surtout, après l'action agrégatrice des dynasties califales berbères des Almoravides et des Almohades.

⁂

Les aïeux d'Idris étaient aux côtés de Tarîq et Ghafiqî à Xérès et Poitiers. Beaucoup d'entre eux jonchèrent de leurs corps la voie triomphale qui poussa l'Islam des plaines de l'Andalousie aux champs de la Touraine et de l'Anjou. Ils firent vaillamment leur devoir sous les bannières mahométanes autant que leurs ancêtres s'étaient illustrés à Cannes et à Trasimène. Puis ils reculèrent avec l'Islam des bords de la Loire aux gaves du Béarn. Plus tard, ils repassèrent les Pyrénées et une partie d'entre eux se fixa à Grenade tandis que l'autre franchit de nouveau le Détroit et regagna son pays d'origine, entre le Bou-Hachem et le Tiziran.

L'histoire du Maghreb se succédera alors par saccades. En Afrique, la chute du califat de Damas entraînera celle des amels de Kairouan. Les liens politiques avec l'Orient se relâchèrent, puis se rompirent. Le Maghreb se civilisa rapidement à l'ombre de ses deux premières dynasties et de la république rostémide de Tiaret. Ses mœurs se policèrent. L'éternel assailli devint, à son tour, assaillant. Les îles de la Méditerranée furent occupées et la France et l'Italie envahies. Rome, prise d'assaut par les armées aghlabides, dut payer son premier tribut.

Les Fatimides entrèrent en lice. Ils unifièrent l'Afrique du Nord sous le drapeau Vert, mais leur règne ne fut marqué par aucune action d'envergure. Bien qu'adversaires des Ommeyades d'Espagne, ils maintinrent rigoureusement l'unité et le caractère indépendant du Maghreb. Leur Chiîsme ne se traduisit par aucune influence sérieuse sur l'âme de populations trop imprégnées d'individualisme pour s'éprendre des doctrines batinites. L'esprit un peu rétrograde des sectateurs d'Ali était, en somme, loin de trouver parmi les tribus de l'Afrique du Nord une terre propice à son épanouissement comme il le fut en Perse et en

Mésopotamie. Et il a bien fallu aux califes du Mahdi de se transporter ailleurs pour essayer d'inculquer aux croyants d'un Dieu unique les mystères des incarnations et de la métempsychose et se conférer des droits à la déification comme de simples empereurs romains.

Il serait osé tout de même d'affirmer que le règne des fils de Fatima n'eut laissé derrière lui aucune trace dans les mœurs du pays. Le maraboutisme et le pullulement des fausses généalogies chérifiennes indiquent bien qu'à un millénaire de distance l'esprit d'imposture distillé à larges doses n'a pas totalement disparu. Le transfert du siège califal au Caire fut le commencement du déclin de la puissance fatimide. Les croyances chiîtes ne lui survécurent pas. Le sunnisme à rite malékite déborda l'Afrique du Nord. Les rigueurs logiques des commentaires de l'imam de Médine convenaient assez à l'Afrique. En Espagne, ce rite avait rapidement détrôné celui d'Aouzaï. En Afrique, les Senhadja, par réaction politique, s'en étaient fait les protagonistes. L'imam Sahnoun le propagea, mais il ne s'enracina dans le pays qu'après qu'Omar ibn Yassin eut fondé le *Ribât* almoravide sur les données de la théologie médinoise.

Aujourd'hui, le malékisme, autant qu'il fut jadis en Espagne, est devenu le rite national par excellence des Nord-Africains. A part quelques noyaux de Kharedjites ibhadites confinés dans le M'Zab ou sur les frontières de la Tripolitaine, et certaines fractions de citadins de souche turque établies en Algérie et en Tunisie et acquises au hanéfisme maturidite, l'ensemble du Maghreb professe le dogme tiré de la *Mouattâ*.

Le départ des Fatimides et le sursaut senhadjien déterminèrent un chapitre capital de l'histoire maghrébine. Puis vint l'invasion hilalienne. Ibn Khaldoun a écrit sur cet exode des pages fulgurantes. Des tribus arabes entières de lignée adnanienne, qui campaient en Haute-Egypte et dont la vie turbulente donnait au calife Mostancer de réels sujets d'inquiétude, furent lancées par ce prince sur l'Afrique du Nord. C'était au X^e^ siècle. Par caravanes compactes, emmenant avec eux femmes et enfants, bêtes et esclaves, les Hilal et les Soleïm traversèrent le désert libyen, gagnèrent la Tunisie et l'Algérie où la majorité d'entre eux se fixa tandis que d'autres tribus poussaient de rapides antennes vers l'est et le centre du Maroc.

Ces tribus, Zghaba, Djochem, Maâqil, Thaâlba, Soued Braz, Hammama, s'insinuèrent aux alentours de Fez et des villes de la côte atlantique et se mêlèrent, plus tard, aux tribus berbères issues des Senhadja, Meknassa, Masmouda, Maghraoua et Ifren dont elles activèrent l'arabisation. Quelques fractions d'entre elles remontèrent vers le nord et se résorbèrent ensuite dans les populations du Djebel. Le brassage de la race se développa alors à une cadence accélérée. C'est après cette date que le Maghreb connut son épopée avec l'avènement des Almoravides et des Almohades. Gloires militaires et éclosions intellectuelles se conjuguèrent dans une civilisation sans égale. Le pays acquit ainsi sa personnalité intégrale. Avec Ibn Tachfin et Abd-el-Moumen, il atteignit le point culminant de sa puissance. La conscience nationale se cristallisa de plus en plus en dépit de la survivance persistante des agglomérations tribales. Sciences et arts florissèrent des rives du Tage aux vallées du Sebou et de la Medjerda.

Le Ribât avait d'abord triomphé. Appelé par les émirs d'Espagne que pressaient les troupes castillanes en tête desquelles émergeait la figure sinistre du Cid Campéador, les Almoravides, une fois l'unité maghrébine réalisée sous le sceptre de Youssef le Juste, étaient accourus au secours de leurs frères d'au-delà le Détroit. Les aïeux d'Idris, ceux d'Afrique, s'enrôlèrent pour la troisième fois dans les rangs de l'armée. Ils traversèrent le bras de mer, débarquèrent en Espagne et réglèrent, dans les bruyères de Simancas (la Zallaqa des chroniqueurs arabes), son compte au roi Alphonse. Du coup ils brisèrent l'élan de la Croisade qui s'était formée sous l'égide de Saint-Jacques de Campostelle. Avec les bataillons de fantassins de l'Atlas et les volontaires des Alpuxarras, les aïeux d'Idris du Djebel luttèrent côte à côte pendant que leurs cousins de Grenade chargeaient derrière l'émir de Séville, le glorieux Moôtamed, les lourds escadrons bardés de fer du roi de Castille.

La roue de l'histoire tourna et les Almoravides disparurent à leur tour de la scène en laissant le champ libre aux Almohades masmoudiens.

A la place d'une exégèse qui sentait le roussi des déviations exagérées du *Kalam*,et où, sous l'influence presque icônolâtrique des suppôts de l'anthropomorphisation de Dieu, les curieux *Moûllathemîne,* surgissait une doctrine inspirée de l'islamisme

primitif. Les idées unitaires d'Ibn Toumârt s'impatronisèrent ainsi en Occident.

Avec Ibn Rochd et Ibn Khaldoun, Ibn Toumârt complètera la trinité, glorieuse entre toutes, dans laquelle Idris verra le centre et le symbole de l'histoire et de la civilisation de son pays. Il les prit comme modèles et, souvent, il regrettera, lorsque son esprit tactile le dressera contre les vieux et inutiles pédants de la Qaraouiyine qui lui bavaient, à des siècles de distance, des notions de théologie désuète d'où toute substance rationnelle était bannie, que de tels aigles eussent plané au-dessus de l'Atlas sans laisser tomber la moindre semence.

Dans Abd-el-Moumen et le califat almohade Idris discernera le degré intense des qualités créatrices de sa race. L'âge d'or du Maghreb, à l'époque où Cordoue jetait son plus vif éclat, aura sur lui une influence des plus heureuses et, le temps venu, il opposera ce siècle béni à ceux de Périclès, de Maâmoun et de Louis XIV, tout en vouant à la science humaine une admiration que n'affaiblira aucune opinion préconçue.

Dans l'Empire almohade, qui signale l'apogée du Maghreb, Idris décèlera la synthèse des forces aptes à servir de base et d'exemple au nationalisme maghrébin : l'unité confessionnelle (ce qui ne sera plus nécessaire après le triomphe de l'Islam), l'unité nationale et, en marge de cette osmose, l'épanouissement intellectuel qui raffermit l'édifice de la nation sur de puissantes assises.

Les royaumes zénètes, surgis des cendres du califat mouminîde, régnèrent ensuite sur l'Afrique du Nord avec des tendances particularistes comparables au taïfisme andalou. Mérinides, Zianides et Hafcides, tout en affaiblissant la nation et en préparant le terrain à son asservissement futur par un morcellement prématuré de son territoire, n'en contribueront pas moins à développer le cycle de la civilisation hispano-mauresque en Afrique. Fez, Tlemcen et Tunis connurent ainsi leur belle période et devinrent les centres d'une culture qui ne le cédait ni à celle de Baghdad ni à celle de Cordoue. Qu'y avait-il alors en France ? A peu près rien. On en était encore à ce *Roman de la Rose* que Guillaume de Norris avait commencé et que Jean de Meung finit par achever. C'est à peine si Villehardouin et Joinville esquissaient leurs *Chroniques*.. Quant à Villon, il n'était pas encore né !

Dans le domaine militaire, cette époque s'exprime par deux dates importantes : la défaite de la VIIIe Croisade sous les murs de Tunis, ce qui sauva l'Afrique du Nord d'un péril mortel, et le désastre de l'Islam en Espagne. Grenade, dernière citadelle mahométane, tombait, abandonnée de tous, tandis que les caravelles de Colomb, le pavillon de la Croix claquant au-dessus de la poupe, abordaient en terre nouvelle...

Les cousins des aïeux d'Idris quittèrent à leur tour Grenade après que quelques-uns d'entre eux eussent payé à la ville l'indiscutable tribut du sang .Ils firent leur dernière sortie aux côtés de Moussa ibn Abî-el-Ghazzan pour permettre au pauvre Boabdil de se replier sur le littoral et, là, d'attendre, en scrutant vainement les flots, les renforts promis par Fez et Stamboul.

Peine perdue ! La ville capitula et la plupart des parents espagnols d'Idris repassèrent une dernière fois le Détroit. Quelques-uns d'entre eux s'installèrent près de Tanger. D'autres émigrèrent plus à l'ouest, vers le Bou-Regreg. Certains reprirent le chemin du Tiziran où ils se refondirent dans le foyer ancestral : tous emmenant dans leurs bagages, dit la légende, les clefs de leurs demeures andalouses avec l'espoir d'y retourner un beau jour.

***

La liquidation de la domination musulmane en Espagne fut suivie de près par l'invasion chrétienne de l'Afrique. Le testament d'Isabelle énonçait, à l'instar d'un impératif catégorique, le postulat d'une nouvelle croisade que l'Inquisition, avec ses Cisneros et ses Torquemada, définissait dans des appels qui avaient l'air de sentences implacables. A l'heure où l'Espagne se drapait dans son austérité monacale, où ses Ordres prenaient l'épée à l'égal des Chevaliers de Saint-Jean, l'Islam, en Afrique, se voyait attaquer dans son propre réduit : Ceuta, Mélilla, Vélez, Alhucemas, les Zaffarines étaient enlevées et, du haut de chaque citadelle, la Croix se dressa dans une pose qui n'avait rien d'apostolique.

Oran, Alger, Tunis subirent des descentes accompagnées d'essais d'occupation qui n'eurent heureusement aucune suite. Au centre et à l'est du Maghreb, l'Islam fut sauvé à temps par l'intervention opportune des Ottomans. Barberousse expulsa les Espagnols de Tlemcen et d'Alger. Les Corsaires, plus tard, firent le reste.

Au Maroc, l'abandon de Grenade sonnait le glas des Mérinides. Leur négligence les avait tellement discrédités aux yeux de la nation qu'ils ne survécurent pas longtemps à cette honte. D'autant plus que les Portugais, profitant de ce prompt revirement de la situation, avaient débarqué sur la côte atlantique, occupé Tanger, Arzila, Larache, Rabat et Mogador pendant que, par la vallée de l'oued Loukkos, ils s'efforçaient de prendre Fez à revers et de faire du Maroc une partie de cette *Africa christiana* tant rêvée par les confesseurs des Rois Catholiques.

Les Saâdiens parurent à leur tour. Le pays d'Idris allait être, cette fois , le témoin actif d'une guerre de libération. C'est au pied du Djebel, en effet, à l'endroit où le Loukkos traverse la ville d'Alcazar, aux alentours de cette bourgade où se diluent, comme dans une heureuse symbiose, toutes les antinomies du type marocain, celui de la montagne, celui de la plaine et celui de la ville, entre la frise des escarpements où courent les buissons de valériane de l'Oued-el-Makhazen qu'Islam et Chrétienté s'affrontèrent dans une joute suprême. Le sort de toute l'Afrique du Nord se décida en quelques heures. L'Europe subit un effroyable désastre. Le roi Sébastien de Portugal y succomba avec la plupart de ses chevaliers. Il y avait des Portugais, des Espagnols, des Allemands, des Français et des Italiens. Aucun n'en réchappa. Ceux qui évitèrent la mort furent faits prisonniers et dirigés vers les villes de l'intérieur. Des comtes espagnols, des barons allemands, des chevaliers français prirent humblement le chemin de Fez.

Le sultan Abd-el-Malek, fondateur de la dynastie saâdienne, mourut le premier jour de la bataille. Afin d'éviter des défaillances possibles, sa mort fut tout d'abord tenue cachée. Et comme on le savait malade, son corps, porté sur un dais aux rideaux tirés, fut promené d'un bout à l'autre du champ de bataille comme pour animer de sa présence les guerriers engagés dans le corps à corps. Ce ne fut que lorsque les débris de l'armée portugaise eussent mis bas les armes et que les corps du roi et de ses principaux vassaux furent amenés devant le sultan Ahmed Ed-Dehibi que celui-ci se décida à donner connaissance à ses troupes du décès de son oncle.

Le butin pris fut immense. Mais plus immense encore fut le soulagement qui accompagna cette victoire. L'ennemi se

hâta aussitôt d'évacuer le sol du Maroc à part les quelques présides que l'Espagne a depuis conservés sur la côte orientale.

Les aïeux d'Idris s'en retournèrent chez eux chargés de prises de toutes sortes et, pendues à leurs hanches, les faucilles qui, adroitement maniées par les combattants djeblis et riffains, avaient accompli une si rude besogne pendant la bataille.

Les clefs des villes andalouses, les faucilles d'Alcazar et la mort un peu dramatique du sultan Abd-el-Malek : voilà les thèmes favoris qui bercèrent l'enfance d'Idris et que son père, qui savait l'histoire du Maghreb telle que l'ont transmise les chansons de geste, lui racontait chaque fois qu'il se montrait un peu sage.

Des clefs et des faucilles, Idris en a vu des dizaines chez ses parents. Surtout des clefs. De grosses et de fort lourdes. Quelques-unes artistiquement travaillées mais qui, à l'occasion, pouvaient aussi servir de casse-tête et de crève-l'œil. D'autres, plus grossières, étaient généralement couvertes de ciselures qui dénotaient un goût assez rare chez le fils de la Montagne. Mais Idris n'a jamais pu se convaincre de leur origine historique. Cela, pourtant, n'enlève rien au charme de la fable.

La libération du Maroc, la traversée du Sahara, la colonisation de la Nigritie suivie de la fondation de Tombouctou, furent les titres de noblesse incrits en lettres d'or au blason saâdien.

L'ère alaouite fut terne et monotone. Essentiellement conservatrice, peu portée vers les novations sociales et les hardiesses politiques, elle se complut dans une vie figée, quotidienne, renfermée, sans fougue ni éclat. A part trois princes de grand relief, Sidi Mohammed ben Abdallah, Moulay Ismaïl et Moulay El-Hassan, les membres de cette dynastie passent comme dans un clair-obscur propice au développement de ces germes de décomposition qui frappent souvent à mort les Etats et sociétés. Le Maroc connut, sous leur règne, une époque de décadence dont le refoulement demande généralement le recours aux moyens expéditifs. Ils ne furent pas, du reste ,les seuls responsables du gâchis. Le mal dépassait leurs possibilités et le spectacle d'un Orient en déliquescence suggère à l'historien, par ailleurs, beaucoup d'indulgence à leur endroit.

Ce fut le temps où les puissances du mal, les soi-disant confréries religieuses s'épanouirent comme dans une terre d'élection. La morale et le moral du pays baissèrent. Vertus et vices, défauts et qualités intervertirent leur rôle et le charlatanisme, à l'affût du moindre signe prémonitoire, du plus vague indice apte à trahir l'affaissement de la santé du pays, eut toutes coudées franches pour activer son œuvre corruptrice. On s'en fit même gloire de l'élever sur les pavois. Hamadchas, Aïssaouas et Hadaouas pullulèrent ainsi que des jets de microbes sur un terreau en pleine pourriture. Les uns se livraient, au nom de l'Islam bien entendu, aux convulsions les plus baroques, à des excentricités dignes des plus agiles saltimbanques. Les autres, inspirés d'on ne sait quelle étincelle divine, enseignaient à leurs disciples la façon d'avaler vipères et scorpions assaisonnés de clous et de débris de bouteilles. Les troisièmes, arborant la chemise de Job enlevée de son fumier symbolique, prononçaient un vœu de saleté et partagaient leur misérable existence entre la mendicité et la pouillerie. Et, en marge de ces compagnies de mauvaise luronnerie, d'autres confréries plus pragmatiques, plus rusées, vendaient au peuple talismans et chapelets et lui proposaient, comme au temps des Indulgences, le chemin du Paradis...

Une muraille de Chine fut élevée autour du Maroc. Les deux derniers siècles, si pleins de faits universels et d'enseignements, passèrent près de lui sans l'effleurer.

Le règne de Moulay El-Hassan, intéressant à plus d'un titre, ne donna malheureusement aucun résultat. Souverain énergique et doué de mâles qualités, intelligent, juste et actif, il tâcha de comprendre les causes du mal dont souffrait sa patrie et, à travers les mailles serrées du réseau d'intrigues étrangères et réactionnaires qui le gênaient aux entournures, de lui apporter les remèdes adéquats au rétablissement de sa puissance. Il se heurta à des obstacles insurmontables. Les moyens matériels lui firent défaut pour une œuvre d'aussi longue haleine. Et, plus que les moyens matériels, l'ambiance sociale du Maroc était tellement en retard sur son temps, que tout essai sérieux d'émancipation lui eut, à coup sûr, créé des embarras que les manœuvres étrangères, épiant de près l'agonie de cet autre Homme malade, eussent sans doute accélérée en tirant la ficelle des mille et un pantins qu'elles entretenaient sur place.

Puis ce furent l'occupation franco-espagnole et le Protectorat.

*
**

Les aïeux d'Idris qui avaient suivi Ghafiqî en Europe s'étaient installés dans le sud de l'Espagne, à Grenade. Jusqu'en 1498, ils y demeurèrent. Leur mode de vie s'en était ressenti. De montagnards ils devinrent citadins. Ils abandonnèrent la houe et la serpette pour les métiers à mains. Quelques-uns occupèrent des fonctions dans l'administration et l'armée. Beaucoup fréquentèrent l'Université de Cordoue. Durant l'époque taïfite, ils jouèrent, à Grenade, quelques rôles subalternes dans la Cour de Badis, puis dans celle des Banoû-el-Ahmar. Aucun, du moins à la connaissance d'Idris, n'émergea du niveau commun pour que l'histoire ait pu retenir son nom.

Tout ce qu'Idris put garder des récits de son père, c'est que les parents grenadins de sa famille étaient favorables à Almanzor, vers l'An Mil, et qu'au déclin des Ommeyades ils soutinrent les compétitions des Amirides au trône de Cordoue. Ce qui, après tout, n'était pas si mal que cela et qu'à la place d'une dynastie moribonde mieux eut valu l'avènement des rejetons du champion de l'islamisme en Europe.

Ils se dressèrent plus tard contre Ibn Rochd. Fidèles au rite malékite, ils se désintéressèrent du salafisme toumârtien qui s'infiltra en Europe à la suite des Almohades. Puis, ils n'hésitèrent pas, sous l'influence des ennemis de l'averrhoïsme, à participer eux aussi à la campagne de calomnies qui devait généraliser l'anathème prononcée par la Mosquée contre le grand philosophe de l'Espagne musulmane.

L'anarchie taïfite passa à son tour, telle une ombre d'Apocalypse. Séville et Cordoue tombèrent. Et, pendant plus de deux siècles, le quartier des Albayacin, qui fut le lieu de résidence des cousins espagnols d'Idris, vit des générations se succéder dans le calme d'une vie sans saillie. Beaucoup de ces cousins, parmi les maçons, les paysagistes, les ébénistes et les mosaïstes qui étaient l'orgueil de la cité des Alpuxarras, travaillèrent à la construction de l'Alhambra, ce chef-d'œuvre immortel d'une si belle civilisation. Comme si, en se hâtant de bâtir cette huitième merveille du monde, l'Islam, pressentant son départ prochain de cette vieille et noble terre, eut voulu laisser à la postérité le signe éclatant de sa grandeur passée.

Et, depuis, ce fut le crépuscule !

# Echos de la Montagne

Telle fut, en raccourci, l'histoire des aïeux d'Idris. Il en avait la mâle ressemblance quand, petit, après avoir passé la journée au *m'sid* (1) où un maître lui anônnait, d'une voix caverneuse et monotone, les sourates du Coran, il allait s'étendre sous un vieux figuier, entre des ceps chargés de pampres, l'œil distrait, les narines reniflant l'air frais qui descendait des sommets du Tiziran pendant qu'au-dessus de lui un vol de courlis décrivait de rapides et gracieuses volutes. A dix ans il donnait déjà des signes de maturité précoce. Il avait appris par cœur le Coran et, selon la coutume, il continuait, faute de mieux, à ressasser les versets du Livre Sacré sur les planchettes de bois aux côtés des autres élèves auxquels il servait de moniteur lors des absences du *Fqih* (2).

Le m'sid était une vieille maisonnette de pierre couverte de chaume. L'aspect en était vétuste. Faisant corps avec la mosquée, il servait aussi de lieu de refuge aux villageois lors des orages fréquents dans ces hautes terres boisées. On y donnait des *diffas,* ces réjouissances populaires qui accompagnent un événement important dans la vie de l'endroit et où la goinfrerie du montagnard, après des semaines et souvent des mois de frugalité forcée, s'étale librement devant des orgies de viande et l'abondance capiteuse du thé à la menthe.

Il servait encore de morgue où se fait la toilette du mort avant la mise en terre.

La bâtisse était généralement noire de suie. Pendant l'hiver on y brûlait, dans un placard aménagé au long d'un mur, des racines de genévriers, des fagots de bois mort que les femmes allaient glaner dans la forêt. On y jetait des brassées de fougères et, quelquefois, des bergers retour du pacage traînaient après eux des ronces et des aubépines entières qu'on y fourrait avec leurs grappes ruisselantes de mûrons.

(1) *M'sid,* école de petits enfants où l'on enseigne le Coran.

(2) *Fqih,* maître d'école, professeur de droit canon, imam de mosquée.

On n'y connaît pas l'usage de la cheminée. Les lucarnes étant hermétiquement closes, les flammes du bûcher léchaient sans cesse murs, plafond et porte et y déposaient une couche de crasse qui prenait, avec le temps, une couleur de jais aux reflets phosphorescents. Sur le parterre, de vieilles nattes de palme salies, graisseuses, rongées et criblées de trous et de déchirures. Une élévation en terre battue barrait la partie inférieure du pan du mur du m'sid : c'était la doukkana sur laquelle s'asseyait le maître pour dicter la sourate à écrire sur la planchette et surveiller la lecture traînante des moutards.

Le maître était un fqih djebli d'âge mûr, de taille élancée, osseux, de visage ridé et pâle qui lui donnait l'aspect bouleversé d'un vieux héron chassé là par quelque tempête. Ses cheveux grisonnants tiraient légèrement sur un blond roussâtre. Ses yeux, fatigués, étaient d'un bleu de faïence. Une *razza* (1) de mousseline blanche lui serrait la tête en laissant paraître à nu l'occiput à l'égal d'une énorme tonsure. A l'encontre des autres fqihs, que la coutume obligeait à porter la *djellaba* (2) de laine blanche écrue, le maître d'Idris endossait la djellaba noire courte ornée de fleurs et de motifs de soie multicolore.

Dans un coin du m'sid se trouvait un tas de longs roseaux, de baguettes de lentisque et de jonc qui servaient au fqih, à tout propos et hors de propos, à rappeler son bataillon de mioches à l'ordre et à la tenue. De ces roseaux et de ces baguettes, la tête et les pieds d'Idris en savaient quelque chose. Non qu'Idris fut un cancre. Au contraire. Sa nature rêveuse et placide l'éloignait de toute espièglerie. Il aimait bien s'amuser quelquefois, certes, mais après ses classes. Seulement, en dépit de son esprit éveillé, il était un peu paresseux et, à force de méditations, il avait toujours l'air de paraître couché sur sa planchette : ce qui exaspérait le fqih, nerveux et facilement irritable.

Ceci aurait été peu de chose, car les corrections de ce genre infligées à Idris étaient rares. Un coup donné à l'impromptu sur le crâne ne serait pas si grave s'il n'est pas tout le temps répété. Or, Idris avait de mauvais voisins. Le hasard avait voulu qu'il se trouvât placé, au milieu des élèves assis à la ronde sur les nattes

---

(1) *Razza,* turban de mousseline ou de drap fin.

(2) *Djellaba,* vêtement de dessus à capuchon et à manches utilisé au Maroc.

effilochées, entre deux camarades des plus remuants. L'un d'eux était un noiraud de son âge, fils d'un ghomari qui avait quitté sa tribu à la suite d'un meurtre commis sur un membre de la *Djemaâ* (1) avec lequel il était en brouille depuis longtemps. L'autre, fils d'un parent éloigné, était un garçon gros et joufflu, à la peau claire et aux grands yeux noirs, d'esprit indolent et qui passait son temps à tendre des collets aux oiseaux et n'arrivait en classe que pour y faire acte de présence. L'assiduité n'était pas trop exigée en classe. Aussi les deux petits garnements, le noiraud et le joufflu, s'en donnaient-ils à cœur joie.

Quand ils arrivaient, la planchette sous la djellaba, ils s'accroupissaient sur la natte autour d'Idris, plaçaient leur planchette sur les genoux, rejetaient le capuchon en arrière et, à la dérobée, commençaient leurs taquineries et leurs farces. Si Abd-es-Salam (c'était le nom du fqih) les avait pris en grippe et sa surveillance s'exerçait surtout sur eux. Il ne les quittait pas de l'œil. Aussi les astreignait-il à toutes les corvées du m'sid et c'étaient eux qu'il chargeait de le fournir de roseaux et de joncs. Parbleu, ils connaissaient tellement les buissons !

Quand un bruit courait la classe, un rire étouffé ou un son imitant un cri d'oiseau, Si Abd-es-Salam saisissait son roseau et, sans s'enquérir de quoi que ce soit ni de qui que ce fut, assénait de toutes ses forces son coup sur le crâne du noiraud ou du joufflu. Il n'admettait aucune protestation à moins qu'un élève, par désir de moucharder ou par esprit de justice, ne désignât le vrai coupable. Ce qui, en somme, était rare.

Par beau temps, lorsque porte et lucarnes étaient ouvertes et que la lumière inondait le m'sid aux parois fuligineuses, le fqih distribuait équitablement sa correction quotidienne aux deux cancres. Il ne se trompait pas d'adresse et Idris, alors, ne s'inquiétait pas. Mais en hiver, par temps brumeux, quand le m'sid, en dépit de son bûcher ardent et suffoquant, se trouvait plongé dans une pénombre qui n'était pas faite pour renforcer l'éclat des yeux clignotants de Si Abd-es-Salam, le coup sifflait au-dessus des têtes et s'abattait à l'aveuglette dans l'angle de direction formé par le noiraud, le joufflu et Idris.

---

(1) *Djemaâ* : assemblée, réunion des anciens ou des notables de la tribu.

Et Idris encaissait dur. Les deux cancres s'étaient exercés à ce tournoi. Leurs yeux ne quittaient jamais le fqih qui, de son côté, les surveillait de près. Dès que la main de Si Abd-es-Salam cherchait à empoigner sa baguette, les têtes des deux espiègles viraient à droite et à gauche. Dans ce jeu de cache-cache, Idris, pâmé dans son rêve ou trop conscient de son innocence pour bouger, recevait le coup sur le crâne ou l'omoplate.

Cela devenait agaçant à la longue. Maintes fois Idris avait réclamé de changer de place. Le maître s'y opposait. Complaisant sur le chapitre de l'assiduité, Si Abd-es-Salam était intraitable sur celui de l'ordre. Idris eut alors recours à un stratagème. Chaque fois qu'un coup zébrait l'air, il portait sa planchette au-dessus de lui et, par ce geste de bouclier, réussissait à se garer du coup ou à l'amortir. Ravis de la trouvaille, le noiraud et le joufflu l'imitèrent. Au premier froncement de sourcils, les planchettes se portaient d'instinct sur les crânes. Si Abd-es-Salam se mettait alors en colère. Jetant sa baguette, foulant roseaux, joncs et lentisques, il allait à sa loge, attenante à la cour aux ablutions et en revenait, les lèvres serrées, les oreilles tremblantes comme fait un braque à la vue d'un levreau qu'il vient de lever par maladresse, traînant au bout de la main un gourdin en branche de houx, mal taillé, mais capable de briser l'échine du plus solide mulet de la tribu.

Et c'était la *falaqâ* (1). Cette correction avait l'air d'une cérémonie. Si l'élève que l'ire de Si Abd-es-Salam désignait à ce supplice s'affalait de frayeur à la seule idée d'un tel châtiment, les autres, au contraire, manifestaient une joie des plus curieuses. Le fqih n'avait pas besoin de demander des volontaires pour l'aider. Les mains, condescendantes, s'offraient d'elles-mêmes à l'ouvrage.

La falaqâ consiste à attacher d'abord les deux pieds de l'élève désobéissant. On lui noue également les mains derrière le dos. D'obligeants camarades le soulèvent ensuite tandis que leurs mains lui maintiennent talons et orteils. Ainsi immobilisé, il présente la plante de ses pieds aux coups bien rythmés du bourreau.

---

(1) *Falaqâ* : bastonnade donnée sur la plante des pieds.

Le gourdin de Si Abd-es-Salam s'appelait *Rahima* : la Miséricordieuse. Jamais nom n'a été aussi mal placé. C'était lui-même qui le maniait lorsqu'il avait à corriger quelque indocile notoire. Et, ma foi, il le maniait de main de maître !

Avant de frapper, il édictait, en homme qui comprend ses devoirs de stricte justice, sa sentence et fixait le nombre des coups à donner. Cela variait entre ving-cinq et trente. Généralement, pour les débutants, les fautifs occasionnels, le maître se montrait indulgent. Il réduisait la peine à dix ou quinze coups. Pour les récidivistes ,cela allait à cinquante et quelquefois à soixante-quinze. Les seuls lauréats de la centaine étaient le noiraud et le joufflu. Ils s'en faisaient gloire.

Quand Si Abd-es-Salam accomplissait son office, son corps se contractait. Il tremblait, ses yeux jetaient des étincelles et son regard bleu vacillant prenait, en s'embuant, des teintes irisées et fulgurantes. Sa barbe, d'un blond de souffre et clairsemée, lui broussaillait le visage au milieu duquel un nez légèrement plat semblait accentuer davantage sa camuserie.

Un élève, dont l'emploi consistait à compter les coups, l'assistait dans cette besogne. D'ordinaire, c'était le noiraud qui réclamait et souvent obtenait ce rôle d'aide-bourreau. Mais comme il totalisait, avec le joufflu, un peu plus des neuf dixièmes des falaqâs distribuées, ses fonctions d'assistant se réduisaient à de rares interventions. Il avait une fâcheuse tendance à se tromper sur le nombre des coups. Mais toujours au détriment du patient. L'usage voulait qu'il comptât à haute voix le chiffre dès que le gourdin se mettait de la partie. Mais, arrivé à un certain nombre, le vindicatif, sans qu'on put s'apercevoir du manège, ramenait subrepticement le compte de quelques unités en arrière, puis le reprenait jusqu'à sa fin. La majoration portait sur un cœfficient allant de quinze à trente pour cent. Quelquefois cet exercice doublait copieusement le chiffre fixé par la sentence du fqih. Mais le rabiot dépendait du degré d'estime que le noiraud avait pour son collègue et, surtout, pour celui qui, le cas échéant, le suppléerait dans ces délicates fonctions quand les hasards de sa remuante conduite en classe l'amèneraient à troquer son rôle de justicier pour celui de justiciable.

Idris reçut une seule fois la falaqâ. Et encore ce fut par une sorte de maldonne. Il n'a jamais su la cause qui détermina Si Abd-es-Salam à la lui infliger.

Un rire général et prolongé s'était emparé du m'sid. Il était dû à une imitation du miaulement d'un chat que le gosier du noiraud savait si bien rendre en l'occurence. Emporté par le mouvement de gaieté, Idris, qui avait tout d'abord tenté de se maîtriser, ne put à la fin résister à l'éclat d'hilarité qui emportait tous les élèves. Le noiraud, qui avait des dons de ventriloque, continuait sans que rien ne bronchât sur son visage son innocent petit jeu de mime. Et chacun de se désopiler allègrement la rate. Si Abd-es-Salam, morfondu, indigné de cette vague subite de désobéissance, s'était levé en dirigeant ses yeux sur la petite assemblée réunie à ses pieds. Il fixa le noiraud. Ce n'était plus qu'une momie figée dans sa sagesse méconnue. Il se tourna vers le joufflu. Le capuchon ramené sur la tête, le petit saint dodelinait le plus simplement du monde comme s'il récapitulait une leçon déjà apprise. L'œil du fqih poursuivit sa ronde circulaire. Au moment où il allait le ramener sur le noiraud, qui se pétrifiait de plus en plus dans sa pose inerte, son regard surprit sur le visage d'Idris une contraction des lèvres qui s'apparentait à un sourire.

Cela suffit. Si Abd-es-Salam bondit hors du m'sid. Un silence de sépulcre envahit la classe et les figures des *m'hadris* (1) se transformèrent en masques de carnaval. La momie eut une petite résurrection. La tête dessina un imperceptible mouvement vers la droite puis, immédiatement, reprit son attitude d'extase hiératique. Le capuchon sursauta un instant, découvrit une paire d'yeux brillants dardant leur regard vers la porte de sortie qui menait à la mosquée, comme si la tête qui s'y abritait combinait quelque escapade, mais, se ravisant aussitôt, il se rabattit avec une sagesse toute philosophique sur la planchette.

Si Abd-es-Salam rentra, *Rahima* pendant à sa main droite. Il s'adossa à la doukkana et reprit son coup d'œil investigateur. Un jet de bave dégoulinait de ses lèvres.

Des fourmillements coururent sur les plantes des pieds. Les fesses frissonnèrent. Un silence idéal emplit la pièce éclairée par quelques rayons d'une lumière diaphane. On s'épiait des yeux. Pas un murmure, pas un toussottement. Le vrombissement d'un hanneton rompit à peine le calme funèbre.

---

(1) *M'hadri.* élève fréquentant les écoles coraniques, ou m'sids.

Idris, debout ! Le nom de la victime expiatoire n'était pas encore prononcé que le noiraud et le joufflu se dressèrent sur leurs jambes, leurs poitrines dilatées par un double soupir de soulagement et de joie. Une escouade de jeunes tire-au-flanc s'avança au son d'un clairon invisible. Idris fut entouré, saisi, ligoté. Il se débattit en vain, jura, se cabra, rua, envoya en plein nez du joufflu, qui essayait de lui faire comprendre les beautés du stoïcisme, un coup de poing énergique qui le fit tressaillir. Peine perdue. Le noiraud avait détaché le chapelet du fqih, qui pendait à une allonge clouée sur le mur et se préparait à compter les coups. Il prit cérémonieusement sa place auprès du maître.

La Miséricordieuse déchira l'air. Un bruit semblable à de la vaisselle cassée secoua les oreilles.

— Un ! s'écria le noiraud tandis que le pouce et l'index commençaient par égrener les grains de coudrier. Deux ! Trois ! Quatre ! Cinq ! La Miséricordieuse allait et venait. Dès le premier coup Idris avait ressenti une douleur cuisante. On eut dit une lame de rasoir s'enfonçant dans la chair. Cependant, il ne bougea pas. Il reprit son calme, serra ses lèvres, se raidit dans sa dignité offensée et se fit un serment de ne réclamer aucune clémence.

Au deuxième coup la douleur devint plus vive. Il supporta le troisième et le quatrième. Au cinquième il se sentit fléchir. Ses pieds s'ankylosaient. Les orteils et la cheville avaient l'air de se déplacer. Les genoux s'alourdissaient. Il avait la sensation qu'une espèce de lame chauffée à blanc lui traversait le corps de part en part. Son abdomen pliait comme sous le poids d'un sac de plomb.

Au sixième coup, ses oreilles se mirent à bourdonner. Une modulation de cigale stridente l'énervait tandis que des spasmes incoercibles contractaient ses tempes. Un feu intense lui brûlait le gosier, sa langue s'empâtait entre ses mâchoires.

Sept, huit, neuf... Dix ! criait imperturbablement le noiraud en élevant le rosaire à la hauteur de sa poitrine afin qu'Idris, aux prises avec la douleur et les yeux mi-clos, put se convaincre que les règles de la bastonnade étaient scrupuleusement observées.

Onze, douze, treize... vingt... vingt-cinq ! Rahima vibrait sans relâche. Idris allait crier, mais il se souvint de sa parole et le cri, étranglé à temps, se mua en un léger murmure plaintif. Ses muscles se raidirent. Son corps se crispa, la sueur envahit son front et le bourdonnement de cigale de tout à l'heure reprit à ses oreilles. Il sentit qu'il allait éclater.

Vingt-six, vingt-sept... vingt-et-un ! Le misérable sacripant venait de refiler cinq coups au détriment d'Idris. Si Abd-es-Salam cracha dans ses doigts, les frotta et la Miséricordieuse reprit sa voltige. Le gourdin tournoya dans l'air et... s'abattit sur la tête de l'irascible tricheur.

Trente ! s'exclama le noiraud en portant sa main sur sa tête où une bosse de la grosseur d'un œuf se dressait au-dessus de la tempe gauche.

Trente ! Trente-et-un ! Un deuxième coup résonna sur la même tête avec une sourde violence. Le noiraud reporta sa main de nouveau à son front et eut le désagrément de constater l'enflure d'une deuxième bosse, cette fois au-dessus de la tempe droite.

Vingt-six, vingt-sept... trente. *Rahima*, après avoir rendu le noiraud à un respect plus conforme aux règles du calcul décimal, se remit à chatouiller les pieds d'Idris.

Le patient donnait des signes de faiblesse. Un haut-le-corps le secouait maintenant. Le hanneton, que le vacarme qui suivit le ligotement des membres d'Idris avait chassé du m'sid, était revenu et ajoutait le ronronnement de son hélice au sifflement de la trique.

Le sang gicla de dessous le pied gauche. Un mouvement saccadé indiqua un redoublement de douleur. L'ongle d'un gros orteil était fendu, le talon du pied droit saignait et un cercle bleu tuméfié assombrissait le métatarse du pied gauche.

Quand Idris revint à lui, il était étendu sur la doukkana, ses pieds enveloppés dans un linge trempé d'eau chaude. Ses bras, détachés de leurs liens, lui faisaient mal. Une fièvre assez forte agitait ses membres. Une profonde nausée le saisit. Il se leva pour vomir...

C'est ainsi qu'Idris reçut son baptême... de sang. Les élèves étaient toujours assis à la ronde et Si Abd-es-Salam, Rahima inclinée dans un coin du m'sid, s'apprêtait à humer tranquillement sa pincée de tabac.

*
**

Le tabac à priser est un délice du Djebel. Laissant l'usage du kif au vulgaire, la classe aisée se permet, sans reproche de conscience, ce petit vice. Sa nuisance est d'ailleurs limitée. A part une entorse à l'esthétique et certaine manie sternutatoire dont on n'arrive plus à se défaire, le fait de bourrer ses narines d'une traînée de tabac pilé et parfumé des meilleurs aromes sylvains, n'a rien de répréhensible. La morale ne s'en froisse pas. Des femmes, et appartenant pour ainsi dire à l'élite sociale du pays, ne refusent pas de s'y adonner avec une passion d'une naïveté touchante.

Le kif, en revanche, est le fléau du pays. C'est le pendant nord-africain du haschisch égyptien, de l'opium chinois, de l'absinthe française, de la vodka russe et de la cocaïne internationale. Bues, fumées, mâchées ou injectées, les drogues se valent sous toutes les latitudes. Il y a cependant des degrés dans l'abrutissement. La différence entre le cidre et l'absinthe correspond, toutes proportions gardées, à celle qui distingue la *tenfiha* (1) du kif.

Produit d'un mélange de graines de chanvre indien, qui comportent de fortes propriétés soporifiques, et de feuilles de tabac qui lui en fournissent l'arôme, le kif est un stupéfiant détestable. Celui qui en a la passion est un être virtuellement condamné. Candidat à la tuberculose, sujet à des accès périodiques de *delirium tremens,* il sape de bonne heure ses forces et sa santé. Le kif se fume à la pipe.

La pipe marocaine, le *sebci,* est un calumet long de vingt à trente centimètres. Fait de bois de cèdre, de noyer ou de chêne, taillé quelquefois dans une bruyère, il est surmonté d'un petit fourneau en terre cuite rougie. Le sebci est à la fois l'ustensile et l'ami du kifomane. Aussi un sebci vaut souvent une petite fortune. Cerné de filigranes d'argent niellé d'émail,

(1) *Tenfiha* : tabac à priser réduit en poudre.

il porte plusieurs chaînettes du même métal qui relient les deux bouts de la tige. De ces chaînettes pendent de vieilles breloques, des pièces de monnaie de tous pays et dont quelques-unes feraient à coup sûr la joie des numismates, des rubis et des émeraudes de prix ,des opales et des cabochons d'ambre. Parfois une pièce d'or, un sequin usé où figure le monogramme de tel calife de Turquie, un doublon frappé à l'effigie d'un roi d'Espagne ou une guinée portant le millésime de certain souverain de la Maison de Hanovre.

Le kif n'exerce pourtant ses ravages que parmi les couches pauvres des villes et chez de rares tribus. C'est, comme ailleurs, la plèbe qui en use et souffre. Le Djebel a le désavantage de connaître cette tare bien que le Rif voisin l'ignore à peu près. Les autres tribus en sont encore peu affectées. Mais avec le monopole de la fabrique et de la vente du kif que la France, par le truchement de sa Résidence Générale, a institué et dont elle s'assure des profits rémunérateurs, on peut être sûr que le Maroc est encore loin de se débarrasser de cette tare sociale.

L'usage du tabac à priser est plus bénin. On l'obtient en pulvérisant des feuilles de tabac, dont la culture est fort répandue dans le Djebel, après les avoir cueillies et exposées un moment sur le toit des chaumières où l'ardeur du soleil méditerranéen active leur séchage. Elles sont ensuite pilées dans des mortiers de pierre. La poudre obtenue et passée au tamis est recueillie dans des draps blancs et fins. Puis on l'additionne d'herbes aromatisées séchées et pulvérisées, elles aussi, ou d'autres substances odorantes telles que le musc dont la senteur capiteuse est des plus appréciées. Le tout est repilé une seconde fois puis empaqueté soigneusement dans des cornets de papier que l'on arrange dans des coffrets afin de les protéger de l'action dissolvante de la chaleur et de l'humidité.

Le priseur qui se respecte a sa tabatière comme le fumeur son sebci. Il y en a deux espèces : la qasba et la djaouza. La première est, comme son nom arabe l'indique, un tube de roseau long de dix à douze centimètres et nanti d'un bouchon de liège ou simplement d'un morceau d'ouate ficelé. C'est l'ustensile des pauvres ou des amateurs un peu tièdes. Le priseur qui use de la qasba jouit de peu de considération parmi ses congénères. Mais au Djebel, où l'opulence est une exception, on permet

cette dérogation à la *qaïda* (1). Tout le monde à peu près utilise la qasba.

La djaouza est plus chère, plus élégante, plus aristocratique. Taillée dans des bois nobles, elle réclame un travail d'ébénisterie et d'orfèvrerie de premier choix. En revanche, elle procure à son propriétaire un sentiment de légitime fierté. Cela dépend cependant de la qualité du bois et de la délicatesse artistique du travail.

Si Abd-es-Salam avait une djaouza qui lui conférait, beaucoup plus que ses vertus pédagogiques et la possession de la Miséricordieuse, une réputation qui s'étendait à dix lieues à la ronde. Il l'avait commandée à un ébéniste de Fez lorsqu'il était allé étudier à la Qaraouiyine. Il avait, avant de se rendre dans la capitale, grimpé jusqu'au sommet du Tiziran. Là, frayant son passage à travers les dernières couronnes de neige qui coiffaient la cîme, il avait, avec le concours d'un villageois, abattu la branche d'un des énormes cônifères dont les ramures s'élançaient déjà à cette place quand Hannibal y passait tout près avant une vingtaine de siècles.

De la branche mutilée et jetée dans la neige, il en avait retranché une bûchette à l'aubier strié de cernes bleuâtres. Arrivé à Fez, il se fit conduire chez un ébéniste voisin de Bab-es-Sagma où de vieux graveurs sur bois, tous decendants des artisans émigrés jadis de l'Espagne, travaillent le cèdre, l'acajou et l'ébène.

Il remit à l'un d'eux le morceau de cèdre coupé de la chair pantelante de l'arbre millénaire et, contre un seul *rial hassani,* (2) l'ébéniste, en moins de trois jours, lui présenta une petite merveille qu'il alla porter à un orfèvre-émailleur du Douh qui devait la finir. De forme ovale, ressemblant à une pomme de pin aux parois renflées vers le milieu et cerclée d'arcs concentriques, la djaouza avait été d'abord enduite d'une légère couche d'émail noir qui lui donnait de beaux reflets brillants. L'orfèvre, un parfait Cellini marocain, l'avait coiffée d'une chaîne d'argent qui lui couvrait la partie supérieure autour du goulot. Des motifs

(1) *Qaïda,* règle de savoir vivre, tradition, coutume en honneur dans le pays, mœurs.

(2) *Rial hassani,* pièce divisionnaire en argent valant 5 francs.

en arabesques d'une facture impeccable l'historiaient. Le goulot était surmonté d'un clou d'argent à chaînettes qui lui servait de canule. Au-dessus de la canule, un petit fleuron à triple châton dans lequel Si Abd-es-Salam avait fait faire sertir trois petits rubis.

Si Abd-es-Salam portait toujours sa djaouza enroulée dans un grand mouchoir rouge à ramages bleus et verts. Il la plaçait dans une poche de sa *zaâboula :* cette longue sacoche de cuir souple à franges pendantes que tout montagnard endosse et qui lui sert à la fois d'arsenal et de magasin à provisions. A côté d'elle (Si Abd-es-Salam affectionnait les mœurs de Sybaris), une petite boîte en noyer contenait divers parfums : du benjoin, du santal, du musc et de l'alun avec une minuscule cassolette sur laquelle il brûlait de temps en temps une pincée d'encens. Au-dessus de la fumée, il promenait alors sa djaouza, le regard perdu vers des rêves de volupté presque religieuse, toutes narines tendues, ainsi que fait un chacal lorsqu'un zéphyr passe à la hauteur de son flair mêlé au fumet d'un gibier invisible.

A la différence de l'Européen qui prise en aspirant sa pincée, Si Abd-es-Salam, en bon maghrébin, procédait d'une toute autre façon. Il commençait par retirer son mouchoir de la zaâboula, le dépliait, prenait la djaouza avec des précautions dignes d'un tendre amant, l'essuyait lentement avec le mouchoir comme s'il voulait en accentuer le vernis. Accroupi sur la natte ou sur la doukkana, sa figure, en palpant la tabatière, prenait des airs de moine pâmé devant quelque miraculeuse icône. Les joues, pâles, s'empourpraient. Il retirait la canule, repoussait la manche gauche de sa djellaba et, la tabatière renversée le cul en l'air, il saupoudrait le revers de sa main, allongée, le pouce relevé, l'index horizontalement tendu, les autres doigts repliés vers la paume à la manière d'un signe à l'usage des sourds-muets. Lorsqu'il avait rempli de tabac l'espace compris entre le poignet et la dernière phalange de l'index, Si Abd-es-Salam posait la djaouza sur le mouchoir et, de l'auriculaire de la main droite, il formait un petit remblai long de six à sept centimètres et n'en contenant pas moins de quatre à cinq grammes de tabac.

Puis, il levait la main gauche à hauteur de poitrine. Le pourpre du visage s'accentuait alors en un incarnat plus vif. Ses yeux s'embuaient sous l'effet de l'encens, des larmes coulaient le long des joues (ce qui faisait pleurer, aussi, le noiraud), les

lèvres frémissaient et la bouche, entr'ouverte, accusait un sensualisme qui cadrait mal avec le malheureux nez camard planté sur cette figure d'ange rebelle.

Satisfait, Si Abd-es-Salam baissait alors le nez sur la main, aspirait de la narine droite, avec un ronflement de vieux matou au repos après ses aventures nocturnes, la moitié du remblai, retournait sa face, et, d'une nouvelle aspiration, il envoyait le reste dans le fond de la narine gauche. Il fixait ensuite l'auditoire de son œil hagard. Un léger sourire, marquant le niveau d'euphorie atteint, mettait ses mâchoires en liesse. Il devait planer ainsi dans une sphère de félicité, une zone de béatitude, un nirvanâ, à en juger par l'état de torpeur béate qui l'enveloppait d'un silence d'hypogée.

Les élèves l'observaient. Le noiraud, les mains autour des genoux, suivait les métamorphoses de la physionomie de son maître avec une curiosité de petit démon enchaîné. Il en était ravi. Et quand, descendu de son élysée, Si Abd-es-Salam s'emparait du mouchoir rouge pour s'éponger la figure, c'était le noiraud qui, à la joie des mioches, poussait un énorme éclat sternutatoire qui faisait fuir les moineaux perchés sur le rebord des poutres. Car le fqih, vieux de la vieille dans l'Ordre des chevaliers de la poudre brune, n'éternuait jamais. Les priseurs de bonne compagnie laissent volontiers ces manifestations nasales aux profanes et aux novices.

Le fqih ne prisait cependant que quand son humeur s'exacerbait. Le calme le maintenait dans une sagesse divine. C'est pour cela qu'après avoir rossé Idris, il s'était retiré sur la doukkana et, pendant que le noiraud pressait ses deux bosses et que les m'hadris massaient les pieds d'Idris, Si Abd-es-Salam avait aussitôt réclamé le secours de sa djaouza.

*
* *

Souvent, entre deux leçons et sans que les élèves quittassent la classe, Si Abd-es-Salam s'adonnait à la couture. Ou, si l'on veut, à la confection des djellabas et des *qâchabs* (1). Un fqih djebli n'oserait briguer son emploi s'il ne réunissait en lui un

(1) *Qâchab,* chemise de laine tissée dans le pays, sans manches et que l'on porte entre la djellaba et la chemise de coton.

nombre imposant de professions. Véritable *factotum,* il doit cumuler un tas de connaissances qui forcent le profane à ne jamais lui marchander un tribut d'admiration sincère. Si Abd-es-Salam était maître d'école, tailleur, bourrelier, boucher, il avait, en botanique, en médecine et en science vétérinaire des notions intéressantes. Il est vrai que ses consultations pouvaient conduire au cimetière autant que sous le vieux caroubier dont l'ombre servait de lieu de convalescence aux malades en voie de guérison. Mais personne n'allait jusqu'à lui contester ses dons curatifs. Son diagnostic, bien entendu, n'était pas toujours sûr. Comme son savoir anatomique. Ses mains tâtaient l'intestin lorsque le malade se plaignait de l'estomac, ou les poumons quand c'était le cœur qui donnait des signes de faiblesse.

Il soignait les hémorragies par des saignées phlébotomiques. Quant aux migraines, elles étaient selon lui justiciables d'une sévère cautérisation des omoplates. Pour les purges, cela allait mieux. A Fez, Si Abd-es-Salam s'était intéressé aux études d'Ibn el-Bitar et il passait pour être très versé dans la science des simples. Le vendredi, jour férié, il allait, accompagné de quelques élèves (le noiraud et le joufflu qui connaissaient à fond la topographie buissonnière étaient naturellement de la partie), à travers les monts et, l'œil bien ouvert, il cueillait et classait un nombre considérable de plantes dont il savait apprécier les propriétés astringeantes, laxatives et calmantes. Sa pharmacopée comportait toute une catégorie de drogues et d'elixirs dont Dieu seul et lui connaissaient la recette.

Chirurgien, il soignait comme pas un les os luxés ou fracturés. On citait à la ronde le nombre des tibias et des clavicules qu'il avait rétablis. Sur la prothèse dentaire, il n'allait pas de main morte. Ah, non ! Pas de daviers ni de procédés anesthésiques. De vieilles tenailles chipées par quelque sacripant d'élève chez le maréchal-ferrant du village et couvertes de rouille et de sang, étaient toujours suspendues au mur de sa loge ,au-dessus d'un bocal renfermant un nombre respectable de molaires et de canines.

Quand le patient se présentait en classe, le fqih envoyait chercher les tenailles. Puis, faisant asseoir le malade et après s'être assuré de la dent cariée, il introduisait les pincettes de l'énorme crabe de fer dans les mâchoires du malheureux qui, oubliant soudain son mal, fixait des yeux ébahis sur cet étrange praticien. Dès que les branches de l'instrument se refermaient

sur la dent, Si Abd-es-Salam courbait énergiquement son bras et, avec le cri d'angoisse du malade et le sang qui giclait de l'alvéole vidée, les tenailles ressortaient avec, à leur bout, une dent que le fqih montrait avec un orgueil souriant aux galopins consternés. Quelquefois, Si Abd-es-Salam manquait la dent malade. Ayant opéré par erreur, il venait tout simplement d'extraire une superbe molaire qui ne portait aucune trace de carie. C'était à recommencer. Et le client ne devait pas s'en formaliser pour si peu. Si Abd-es-Salam là-dessus tenait à sa réputation. A la moindre récalcitrance, les élèves, sur un signe du maître, se saisissaient du malade et lui ouvraient les mâchoires comme un jeune crocodile pris au bayou et que l'on force à avaler sa pitance.

Tâtant de son index les deux dents encadrant l'alvéole ensanglantée, Si Abd-es-Salam s'assurait de la plus bleue, la prenait dans les pinces dégoulinant de sang et d'oxyde de ses tenailles et, d'un coup sec, la faisait sauter en l'air au milieu d'un flot d'éclaboussures rosâtres. Fou de douleur, le bonhomme s'affalait sur le sol.

Le fqih courait alors chercher une bouillote qu'il plaçait sur un fourneau où brûlait un feu de sarments. Dès que l'eau mijotait, il prenait dans les tiroirs d'une caissette un peu de thym safrané, en faisait une infusion et la versait dans un bol en lui ajoutant un peu de camphre et d'alun en poudre. Le patient prenait cette tisane fumante et se rinçait trois ou quatre fois la bouche. Elle avait la vertu, d'après les traités de médecine appliquée de Si Abd-es-Salam, d'arrêter les hémorragies et de prévenir toute tuméfaction de la gencive. C'est à la fois, paraît-il, un révulsif et un désinfectant. Seulement, l'oxyde des tenailles compromettait toute cette médication... à la lanterne mal éclairée.

*
**

Boucher, Si Abd-es-Salam passait pour manier la *Chefra* (1) avec une grande adresse. S'emparer d'un bélier ou d'un bouc, les ligoter, leur passer le fil tranchant sur le gosier était l'affaire d'une simple minute. Aidé par le noiraud, partout présent sauf à s'occuper de sa planchette, il accrochait l'animal au premier

---

(1) *Chefra* : coutelas marocain à lame légèrement recourbée.

figuier et, en moins d'un quart d'heure, il l'avait écorché, vidé de sa pressure, dépecé et remis, rose, saignant, bombé de chair et de graisses concupiscentes, au premier maître-queux chargé de la cuisson ou du rôtissage en plein air. Comme prix, il touchait obligatoirement la tête, les pattes et la peau. Il avait droit, aussi, à deux dîners prélevés sur la *zerda* (1).

***

Mais c'est surtout comme tailleur que Si Abd-es-Salam savait prodiguer ses doctes talents. Le prix qu'il touchait des djellabas, des *selhams* (c'est le nom marocain du burnous algérien) et des qâchabs formait le plus clair de ses revenus. Ce genre de couture s'appelle, dans le Djebel : le *borchmal.* Profession manuelle, elle entre dans le corps d'études enseignées aux *tolbas* (2). Il ne faut pas trop s'en étonner. Beaucoup de frères sorbonnards, en ce temps lointain où la Basoche était reine dans le Paris pré-renaissant ne faisaient pas autre chose pour s'assurer la bouillie quotidienne.

C'est en classe que Si Abd-es-Salam confectionnait ses djellabas. La djellaba peut être en laine, en drap de coton ou en soie. Le Marocain est un tisserand habile. Ses métiers à tisser, pour primitifs qu'ils soient, donnent des draps d'une qualité qui n'est pas du tout à dédaigner en ces temps où la mécanique la plus compliquée envahit les filatures du monde entier. Dans les tribus, le Djebel y compris, on file encore à la quenouille. C'est la femme qui, au moyen d'un fuseau de bois, file la laine lavée et débarrassée de son suint. Elle réussit à produire une étoffe solide et pleine que l'on vend au marché ou que l'on utilise chez soi. Ces djellabas sont blanches, noires ou aux fils entrelacés figurant certains dessins géométriques.

Pour coudre la djellaba, Si Abd-es-Salam, maître tailleur du *dchar* (3), prenait d'abord la mesure de la taille du client en usant de la coudée et de l'empan. Ce n'est pas un procédé rigoureusement mathématique, mais Si Abd-es-Salam ne se trompait

(1) *Zerda,* festin, banquet, ripaille.

(2) *Tolbas,* pluriel de taleb, étudiant.

(3) *Dchar,* village de la montagne marocaine.

jamais à un pouce près. D'ailleurs, le *kouaz* (1) du village était toujours satisfait de ses coups d'aiguille et c'était vraiment un régal, le jour des fêtes ou de la chasse, de revêtir une de ces belles djellabas noires parsemées de liserés bariolés et de *nouachas* (2) pimpantes.

Quand Si Abd-es-Salam eut pratiqué sur le drap de laine ses coupes, il s'asseyait sur la doukkana, croisait ses jambes, appelait le noiraud ou un autre élève et leur confiait la tenue du borchmal. Il procédait de la façon suivante. Sur un coussin il piquait une douzaine d'aiguilles, le chas traversé par de longs fils de lin blanc qu'il vidait d'une petite bobine placée à ses côtés. Puis, il prenait d'autres bobines de fils de laine colorée achetées chez un colporteur juif qui les recevait d'un fournisseur de Tétouan. Il les dévidait en coupant deux, quatre ou six fils d'égale longueur et de couleur différente, les ajustait, attachait à leur bout une tresse de palme sèche ou un brin d'osier entre lesquels son vis-à-vis devait passer ses doigts. Enfin, prenant les bouts opposés du fil, il les fixait dans la djellaba et commençait son travail.

A chaque coup d'aiguille, l'élève, qui tenait les arcs formés par la tresse de palme ou le brin d'osier, les passait des doigts d'une main à l'autre. Le fqih commençait ainsi par fixer les parties de la djellaba, puis traçait des lignes sur les bords du capuchon et des manches. Et, par le jeu de l'entrecroisement rythmé, la couture dessinait des liserages dont l'épaisseur variait entre un et deux centimètres. C'est ainsi que se pratique le borchmal.

Le borchmal fini, Si Abd-es-Salam apportait un paquet contenant des filets de soie aux couleurs vives : rouges, vertes, oranges, jaunes ou bleues et, sur les raies imbriquées de la couture, il montait de petits bouquets qui, de loin, donnaient à la djellaba un bel effet de bariolures châtoyantes.

Cette djellaba est courte. La vie de la montagne exige qu'elle ne dépasse guère les genoux. Sa couleur bigarrée l'apparente aux tons des prés et au plumage de ce coq de bruyère

---

(1) *Kouaz* : dandy marocain de la Montagne.

(2) *Nouacha* : fleur en soie fixée sur la djellaba ou le burnous.

qui, dans l'antiquité païenne du Maghreb, avait été choisi comme un des emblèmes de la race.

Au-dessus du *qachâb,* du *tchamir* (1) et du *saroual* (2), le jeune djebli endosse cette belle djellaba aux chamarrures scintillantes. La zaâboula pend d'en-dessous avec sa crinière de lacets de cuir découpé. Une paire de *belgha* (3) d'un jaune tendre en cuir grenu et à double semelle lui couvre les pieds. Sur la tête, le *kheit* (4). Et, martialement posé en bandoulière, le vieux mousquet à pierre, le chassepot ou la carabine winchester : et voilà notre kaouaz passant à travers les roncières ou courant les précipices comme un jeune centaure échappé de son antre.

***

Dans une niche du m'sid, les élèves, la classe terminée, allaient ranger leurs planchettes. Pas de devoirs à la maison. On pouvait bien réciter les sourates apprises à l'école ou, en se réunissant après la prière du maghreb autour du fqih, psalmodier de longs passages du Coran en rythmant les périodes par des modulations traînantes de la voix.

Arrivé le matin, le m'hadri qui avait passé la nuit à réciter la sourate apprise la veille, reprend sa place dans la ronde et, sa planchette sur les genoux, relit en sourdine la série des versets. Quand il s'assure que la leçon est bien sue, il s'approche du fqih et, dans le silence général, il récite rapidement la sourate. Si la récitation agrée, s'il n'y a pas de fautes de prononciation ni de pauses trop longues, Si Abd-es-Salam félicite l'élève et lui ordonne d'effacer la planchette. Sinon, c'est à recommencer avec, comme cadeau, une raclée bien sentie sur le dos.

Quand l'élève recevait l'ordre de laver la planchette, il se rendait à la courette de la mosquée, tirait du puits qui s'y trouvait un seau d'eau, y trempait sa planchette, la frottait

(1) *Tchamir* : chemise de coton qui s'agrafe par le cou à l'aide d'un petit nœud coulant fixé sur un gros fil.

(2) *Saroual* : large pantalon bouffant.

(3) *Belgha* : babouches.

(4) *Kheit* : gros fil en poil de chameau que l'on porte autour de la tête.

avec un morceau de *salsal* (1) et l'exposait au soleil ou aux flammes d'un feu de paille, selon la saison.

Une fois à sec, l'élève amène la planchette au fqih qui la râcle de la poussière et y trace, avec l'ongle du pouce, une quinzaine de lignes horizontales sur les deux côtés. Puis il se met à dicter une nouvelle sourate.

L'élève sort alors de sa poche un petit encrier en verre bouché d'un morceau de chiffon ou de papier, l'ouvre, prend son *qâlam* (2) et se met en devoir d'écrire. Le maître doit obligatoirement épeler. Car il est difficile au m'hadri, dut-il apprendre une dizaine de fois le Coran, d'avoir la moindre notion de l'orthographe. Il n'y a rien de similaire entre le m'sid et les premières d'une école primaire moderne. Ce sera plus tard, dans les universités de Fez, que l'élève djebli s'initiera aux arcanes de la grammaire et de la syntaxe arabes. Il ira ensuite, s'il plaît à Dieu (ce qui est rare) et s'il en a les moyens, à Tunis ou au Caire pour achever et parfaire une instruction si mal commencée.

L'encre est obtenue de cette manière. On brûle un peu de laine jusqu'à sa calcination complète. Les fibres noircies sont soigneusement pilées. La poudre qu'on en tire est ensuite diluée dans de l'eau tiède et reversée dans des fioles ou de petits pots en fer-blanc où on la garde pendant quelque temps après l'avoir bien remuée. Ce procédé, un peu archaïque, donne une encre d'un jaune miel qu'on utilise pour écrire sur les planchettes aussi bien que sur du papier.

Quant à la plume de roseau, c'est une variante à peine moins commode que la plume d'oie qui servit à Rabelais et à Voltaire pour écrire leurs chefs-d'œuvre. D'un roseau sec, Si Abd-es-Salam découpait ses longs qâlams. Il en rognait le bout en lui donnant la forme triangulaire ou digitale exacte d'une plume d'acier. Dès qu'un élève achevait d'apprendre la sourate,

(1) *Salsal* : terre glaise séchée.

(2) *Qâlam* : plume de roseau.

Si Abd-es-Salam prescrivait la petite *khâtma* (1). A cet effet, il prenait son qâlam et, sur la planchette, il dessinait un astérisque ou, plutôt, le sceau de Salomon dont la marque est devenue pour ainsi dire l'écusson officiel du Makhzen. D'un doigt heureusement inspiré, il jaspait ensuite le sceau d'une quantité de cercles et de losanges. Cela voulait dire que la sourate était apprise. La fin d'un *hizb* (2) se clôture par une moyenne khâtma. Le fait donne lieu à un festin offert par les parents de l'élève au m'sid et auquel, générosité oblige, assiste toute l'armée des pique-assiette qui fréquentent la mosquée. Si Abd-es-Salam avait droit, sans que les termes de son contrat le stipulassent d'une manière explicite, à quelque émolument supplémentaire en nature : beurre, huile, œufs, thé, sucre ou bougies. Si les parents du lauréat étaient riches, les dons habituels s'agrémentaient à cette occasion d'un chevreau, d'un couple de poulets ou d'un tissu de laine. Si l'élève, au contraire, était pauvre, les traditions de solidarité en honneur dans le Maghreb aidant, maître et élèves se cotisaient pour fêter le lauréat nécessiteux. Et, coutume touchante, les parasites du village venaient cette fois à la boustifaille, les mains chargées de présents.

Le noiraud était quelquefois reçu dans ses examens. C'était rare, mais enfin cela pouvait arriver. Féru de philosophie à la fois pragmatique et contemplative, le noiraud n'avait pour l'éducation qu'un condescendant dédain. Enfant du Tiziran, il était né pour admirer les hautes cîmes et le vol majestueux des aigles, impavides et altiers, symboles de l'Infini. Mais quand sa pensée ne vagabondait pas ailleurs, il faisait de son mieux : surtout lorsque ses yeux, sans cesse en rondes péripatéticiennes, s'arrêtaient sur ce cher joufflu et qu'il remarquait le petit capuchon fixé pour une fois sur son grimoire.

Les festins donnés en l'honneur du noiraud prenaient des proportions d'une véritable ripaille. Un hédonisme avant la lettre y régnait. On y mangeait sec. Comme il était un peu le marguillier de la mosquée, le boute-en-train du village et l'assistant du fqih, on l'aimait et l'on oubliait un peu ses farces. La zerda s'animait et le ton de gaieté atteignait un diapason inconnu. Les calembours

(1) *Khâtma* : fin d'une série d'études, ici de sourates du Coran.

(2) *Hizb* : partie, chapitre du Coran : celui-ci étant divisé en soixante hizbs.

et les mots à sel couraient les rangs des gobichonneurs et comme, au Djebel, on apprécie la finesse de l'esprit, chacun de s'y donner libre carrière. Jusqu'au bout la bonne humeur maintenait ses droits.

Le gueuleton fini, on allait aux jardins avec les fourneaux et les plateaux à thé. Et pendant que les petites tasses, d'où se dégageait un encens de menthe, de girofle ou de citronelle, circulaient à la ronde, un musicien improvisé (et le djebli, cousin de l'andalou, est un musicien-né) tirait de son *guembri* (1) des notes d'une musique captivante. Complaintes, mélopées et airs de romance, joués d'un ton triste et suave, sortaient de ces deux cordes taquinées par la main d'un amateur qui ne manquait pas de don. Sa nature s'exprimait d'elle-même. Quelque chose comme la symphonie du Buisson. Musique sans notes, mais d'une beauté prenante. Pas de discipline dans les accords, mais ensorcelante dans son prime-saut et par l'évocation de choses mélancoliquement senties ou éternellement allègres. Ah, si Mozart avait passé par là ! Il aurait à coup sûr saisi dans ces modulations sensibles des éléments dignes de figurer dans une seconde *Alléluia !*

Et le festin, sans rien de ces effusions qui dégénèrent souvent en saturnales, continuait d'heure en heure. Le sebci circulait entre les bouches crachant, sous la clarté lunaire, des bouffées qui s'évaporaient en spirales jusqu'au moment où l'aube blafarde piquant de la mer annonçait le lever du jour. Les cieux s'embrasaient. A la place des astres pâlissant, une gamme infinie de couleurs nuançait la sylve de feux rutilants. L'alouette lançait alors sa buccinade matinale tandis que le merle et la grive faisaient entendre leurs chansons parmi les parfums de la forêt mêlés à la rosée nocturne. La Montagne s'éveillait...

(1) *Guembri* : instrument de musique à cordes formé par une carapace de tortue et recouvert d'un parchemin de mouton. Il ne porte que deux cordes faites de boyau d'animaux à corne.

# Le Colloque sous l'Oratoire

Voilà le milieu où Idris débuta dans la vie. A douze ans, ayant déjà fréquenté le m'sid depuis quatre ou cinq années, tout ce qu'il avait appris ne dépassait pas le fait de réciter le Coran sans en rien comprendre. Du psyttacisme avant la lettre. Quand, après la falaqâ, il quitta l'école, il n'avait plus rien à ajouter au bagage acquis.

Heureusement qu'Idris avait un père intelligent, bien doué et qui avait beaucoup voyagé. De telles dispositions paternelles permettaient à Idris de combler une partie des larges lacunes de son instruction. El-Hadj Allal ben Hazem possédait, en effet, un niveau de culture supérieur à celui de ses contribules bien que l'intelligence, au Djebel, n'exige qu'un peu d'éducation pour faire valoir ses pleines ressources. Idris appartenait à un pays qui a joué son rôle dans le passé et qui le jouera certainement dans l'avenir. L'éclipse de ces derniers temps, qui n'a cependant pas réussi à lui enlever son courage et sa ténacité, n'indique rien moins qu'une de ces collapses passagères dont sont loin d'échapper même les corps les mieux charpentés.

Hadj Allal était lui aussi un fqih. Et, comme fqih et enfant de la montagne, il connaissait à peu près toute la somme des métiers indispensables à la lutte pour la vie dans un pays que la civilisation moderne n'avait pas encore suffisamment touché. Il était tailleur, maçon, boucher, menuisier, maréchal-ferrant, marchand. Comme Si Abd-es-Salam, il était encore médecin, dentiste, droguiste. Chasseur de race, il était le *moqqâdem* (1) de la corporation et *cheikh-er-Rama* (2). Il arbitrait, lors des exercices de tir, tout ce qui pouvait naître de conflits sur la vie militaire et cynégétique de la tribu. De la montagne il connaissait les moindres recoins. Fourrés, taillis, clairières, replis boisés, rien n'échappait aux investigations de sa nomenclature. Pas un hallier, pas une tanière, pas un terrier qu'il n'avait fouillés et classés dans sa prodigieuse mémoire. Il savait manier tous les fusils avec une

(1) *Moqqâdem,* chef, président préposé à la direction d'une organisation quelconque.

(2) *Cheïkh-er-Rama,* arbitre, expert en tir.

adresse sans pareille. Son arsenal se composait d'un vieux mousquet, souvenir de famille et dont l'âge datait des derniers temps de la période saâdienne, d'un Lefaucheux à deux coups et d'une carabine Mauser en usage dans l'armée espagnole. Plus tard, il se procura un Lebel et un pistolet automatique : ce qui lui acquit un surcroît d'estime parmi des compatriotes riches en courage et en adresse, mais pauvres en armes et en argent.

Hadj Allal avait voyagé. Il avait fait trois fois le pèlerinage de la Mecque et connu l'Egypte, la Palestine et la Syrie. A l'exception d'un seul voyage effectué par mer, c'est aux voies terrestres qu'il empruntait d'ordinaire ses itinéraires.

La géographie de l'Afrique du Nord n'avait pas de secret pour lui. Il s'était fixé un certain temps en Oranie, s'y était même marié à une femme de la contrée de qui il y eut des enfants qu'Idris n'avait jamais connus. Il connaissait la Kabylie, Sétif, Constantine, avait enseigné le Coran à Oued-Zenati. Tunis l'envoûta pendant une bonne année. Puis, sous le dard de ce mal nord-africain par excellence : la nostalgie, il retourna au Djebel natal.

A l'époque où Idris suivait, mélancolique et rêveur, les leçons de Si Abd-es-Salam, Hadj Allal, toujours piqué par la tarentule voyageuse, décidait son quatrième pèlerinage qui devait le mener cette fois à Constantinople. Il retourna à Tunis, la Fez de la mer comme il l'appelait, et de là gagna Tripoli. Puis, en compagnie d'un groupe de pèlerins nord-africains, aux mollets d'acier et aux épaules d'hercule, il franchit les Syrtes et aborda en Cyrénaïque. Il traversa, en caravane, le Djebel-el-Akhdar, s'enfonça dans les déserts de la Marmarique et atteignit la Basse-Egypte par les couloirs du lac Maréotis. Ce chemin, Hadj Allal le connaissait de longue date. D'avance, il en annonçait les haltes.

Alexandrie et sa rade apparurent. La caravane y pénétra par le Mex et le Gabbari et, en longeant les rues du port, elle parvint à Ras-el-Tin : aux alentours de la mosquée de Sidi Abdallah el-Maghaouri, fréquentée depuis des siècles par les pèlerins du Maghreb. Hadj Allal y demeura une semaine, visita les mosquées de Boussaïri et d'Aboul-Abbas sans toutefois rendre aucune espèce de dévotion à leurs tombeaux. Le père d'Idris avait bien le respect des vérités professées par l'Islam, mais il avait en horreur toute espèce de mysticisme. Il rendait à Dieu ce qui

lui appartenait, pratiquait les cinq prescriptions fondamentales de la Foi et s'inclinait, s'il le fallait, devant la mémoire des grands pionniers de la Religion. Mais son culte s'arrêtait là.

Hadj Allal était salafite : d'un salafisme rationnel et éclairé. Il n'avait certes rien lu ni entendu sur les doctrines du kharedjisme, ni sur les controverses du kalam ou du motazélisme, ni sur les thèses de l'Islamisme primitif telles qu'elles découlent de la théologie d'Ibn Hanbal et des commentaires d'Ibn Taïmia. Au Maroc, où le culte des saints et l'imposture dérivant des prétendues filiations chérifiennes sont à leur comble, c'est à peine si Hadj Allal ait ouï parler des doctrines almohades d'Ibn Toûmart. Seulement, sans rien approfondir de ces éristiques, il en saisissait intelligemment le sens.

A Alexandrie, Hadj Allal profita largement de l'hospitalité des Maghrébins. Il passait chaque jour chez quelqu'un d'entre eux qui le comblait de nourriture. Le lit lui était assuré. Marocains du Djebel, du Sous et du Tafilalet ; Algériens de l'Oranie et de la Kabylie ; Tunisiens de Tunis et du Sahel, les invitations ne manquaient pas de ses compatriotes. Hadj Allal comprenait bien alors ce que pouvait signifier le mot patrie. Là où les liens tissés par la religion s'étaient distendus au point de se rompre complètement, les rapports nés d'un même lieu de naissance accusaient une force devenue à la longue indestructible grâce à l'effet catalyseur déterminé par la puissance du sol et l'hérédité du sang.

C'est à l'étranger où l'on apprend le mieux à connaître son pays : la vieille terre où reposent les aïeux, où la langue, déliée, a balbutié son premier mot, où l'œil a saisi sa première couleur et où le cerveau, ayant atteint sa maturité, l'on a commencé à comprendre un peu la trame des joies et des souffrances qui ont confabulé l'histoire de la grande famille à laquelle on appartient par toutes les fibres du corps et de l'âme.

Hadj Allal se promena à Alexandrie avec un compatriote de Marrakech établi dans la ville depuis de longues années. Le grand port lui plut. D'un caractère plutôt cosmopolite, il n'en gardait pas moins, dans nombre de ses quartiers et de ses faubourgs, son aspect de ville musulmane et orientale. Il

flâna tout le long du môle qui ,du palais de Ras-el-Tin mène à l'ancien casino d'Anfouchy, en admirant une mer inaltérablement bleue. Il se recueillit devant les ruines de Kaïd-Bey qui gardaient, dans l'amas de leurs décombres, tout un pan de l'histoire égyptienne : les traces des obus de Nelson et de Brueys et celles des projectiles de Seymour.

Des terrassements rasés du fort, le panorama était éblouissant. Port, jetées et corniches formaient un long cercle. L'œil de Hadj Allal suivait la parallèle incurvée du môle jusqu'à l'intersection qui démasque la place Méhémet-Ali du Boulevard Ramleh. Entre une rangée de vieilles constructions datant du dernier siècle et le môle, une corniche flanque un immense terrain vague battu par une double houle : celle de la mer et celle, plus redoutable, de la spéculation.

De là jusqu'à Sidi-Djaber et Victoria-Collège se déroule la suite infinie des quartiers aristocratiques ; des villas noyées dans des réseaux de verdure où s'entrelacent, dans une merveilleuse symbiose, la végétation méditerranéenne et les essences tropicales ; des palais marmoréens où des Grecs, enrichis dans le commerce du coton et les coups de Bourse, coulent des jours heureux dans une atmosphère d'opulence très peu digne des héros de Homère ; la ligne frétillante des plages à la mode ; les cafés et les brasseries de luxe et ces admirables stations dont les noms sonnent à l'oreille comme pour attester l'éternel cosmopolitisme de la ville des Ptolémées : Chatby, Campo-César, Bakos, Bulkeley, Schutz, Glyménopoulo, Sidi-Bichr, Aboukir. Point de rencontre entre l'Orient et l'Occident. En allant à Philæ, Loti n'a pas dû bien remarquer cette ville ou, trop acquis à son impressionnisme, il a simplement dû la classer parmi les Echelles du Levant...

Hadj Allal n'alla pas vers Chatby, mais tourna vers la place Méhémet-Aly. Après avoir longtemps promené ses yeux sur la statue équestre du fondateur de la dynastie khédiviale, il poussa vers la Bourse. Accompagné de son guide, aussi taciturne que lui, ils prirent la rue Chérif Pacha, l'artère commerciale principale de la ville, jusqu'au carrefour coupé par la rue Rosette. Puis ils obliquèrent à droite, passèrent en dessous du fort de

Koum-ed-Dekka, sur lequel flottait l'Union-Jack, et allèrent faire la prière de l'*asr* (1) à la mosquée voisine du prophète Daniel.

Ils rentrèrent à la tombée de la nuit. Il y eut une diffa en l'honneur de Hadj Allal et ses compagnons. Comme d'habitude le couscous au mouton et le thé à la menthe furent les bienvenus. Un Mozabite arriva avec une corbeille de *ghroïba* (2). Un Soussi de Tiznit, né à Marrakech, régala son auditoire par des chansons du pays. Il jouait du guembri en virtuose. Dès qu'il se lassait, un Algérien de Bouzaréah, bon mandoliniste, prenait à son tour le guembri et aux airs de Fez et de Rabat succédaient les fines romances tlemceniennes et algéroises. Un silence se faisait. Les têtes enturbannées et barbues s'immobilisaient. L'Atlas se drapait dans ses velours de nacre et d'émeraude. Les villes du Maghreb, poudreuses et enflammées, tourbillonnaient dans les souvenirs comme des ondées d'allégresse. L'Oûm-er-Rebî, la Koutoubiah, les plaines du Haouz, Fez et les eaux hantées du Sebou, les bosquets de Tlemcen, les jardins de la Mitidja et les cîmes du Djurdjura, Alger-la-Blanche, Tunis-la-Verte, les palmeraies du Sud, les oasis de la Pentapole : toute la fresque nationale qui se déroulait devant des esprits envahis par le charme d'une musique charriant dans ses notes un flot de tendre nostalgie. Les larmes coulaient sur des visages basanés. Un vieux Constantinois à la barbe fleurie, qui avait fait la guerre de Crimée, participé à l'assaut de Malakov, travaillé comme aide-surveillant au percement de l'isthme de Suez, frôlé de Lesseps et connu le Khédive Ismaïl, pleurait à chaudes larmes. Il était marié à une Egyptienne, avait eu des enfants qui, à leur tour, l'avaient rendu grand-père, mais il ne put jamais oublier sa petite patrie perchée en nid d'aigle sur les eaux tumultueuses du Rummel. Sa génération était déjà décimée, il n'en restait plus que des épaves harassées par l'âge et qui attendaient, dans la paix du foyer et de la mosquée, l'heure fixée pour la visite de l'ange Azraël.

Un Filalien, vieux lui aussi et aux yeux bigles, accroupi dans un coin, suivait la musique, la tête baissée sur les genoux, les joues creusées par un sillage de larmes. Ses traits ne manquaient pas de noblesse. Sa modeste vie résumait tout un débat de

(1) *Asr,* prière qui s'accomplit l'après-midi et qui précède le coucher du soleil.

(2) *Ghroïba,* gâteau fait de farine, de sucre et de beurre.

l'histoire coloniale de l'Afrique du Nord. Elle en traduisait les servitudes et, dans sa triste éloquence, elle dénonçait les conditions actuelles nées de l'invasion étrangère et la colonisation du Maghreb. Il entama avec Hadj Allal une conversation qui s'interrompait et reprenait selon les pauses de la musique.

Tous deux étaient marocains : l'un du nord, l'autre du sud. Tous deux avaient vécu dans cette Algérie de l'ouest qui est devenue pour ainsi dire le déversoir naturel d'un Maroc en voie de surpeuplement. Tous deux avaient connu la vie exceptionnelle faite au Nord-Africain et bien qu'issus, tous deux aussi, du fond populaire, ils en avaient senti les effets par une sorte de compréhension innée.

Le Filalien avait passé une grande partie de sa vie à Blidah où ses talents de jardinier lui avaient tout d'abord procuré une certaine aisance. Fils d'un *caïd-el-mia* (1) de l'armée de Moulay Abd-er-Rahman tué sur les bords de l'oued Isly lors de la fameuse bataille, il avait eu une vie assez dure dans le Tafilalet. Il émigra à Fez, Oudjda, Aïn-Temouchent, puis vint s'établir dans la plaine de la Mitidja où il acquit en fermage un champ d'orangers. L'affaire ne marcha pas : le propriétaire du terrain, un Kabyle, se trouvait en butte aux tracasseries du Bureau arabe de l'endroit qui entendait réserver la terre au seul bénéfice des colons venus de tous les coins de l'Europe. Et comme la culture des agrumes, dans la région de Blidah, donne aux planteurs des profits énormes, il était évident qu'un « indigène » devait céder le pas au colon. Ceci d'ailleurs cadre parfaitement bien avec cette politique de peuplement qui se trouve à la base de la domination française en Afrique du Nord. Ce qui se fait à Blidah, se fait du reste dans tout le Maghreb.

Notre Filalien se rabattit alors sur la culture maraîchère et l'horticulture. Il prit en métayage un petit lopin de terre d'un Espagnol d'Alicante fraîchement débarqué en Afrique et qui, du jour au lendemain, était devenu citoyen français jouissant de tous ses droits grâce au papier timbré à vingt sous de la place du Gouvernement. Cet Espagnol, devenu acquéreur d'un petit carré de terre sans trop de formalités, était un ivrogne qui avait fui l'Espagne à la suite d'un vol de quelques milliers

(1) *Caïd-el-Mia,* capitaine de l'ancienne armée du Makhzen.

de pesetas commis sur son patron. C'était une petite fortune. A part le lot enlevé à un prix dérisoire et selon des conditions de paiement échelonnées sur de longues échéances, le reste du larcin s'était évaporé derrière le zinc des lupanars de Blidah et d'Alger.

Sans le sou, il avait loué sa terre au Filalien tandis qu'en bon colon et Néo-Français, il passait son temps à rôder dans les ruelles de la Casbah, les mains dans les poches d'un vieux pantalon de velours, un boléro graisseux sur une tête embroussaillée et les pieds enfourchés dans une paire d'espadrilles en passoire.

Légumes et fleurs payaient. Travailleur et économe comme l'est le Marocain en général, le Filalien réalisait, au bout d'un certain temps, une somme assez rondelette pour lui permettre de racheter le lopin à l'Espagnol. Celui-ci, après une semaine de bamboche et de rixes dans les lieux malfamés d'Alger et une autre passée en prison, quitta définitivement sa « nouvelle patrie ». Il repartit, remportant, avec son billet de retour, une paire de godillots, un foulard de soie jaune carrelé de rouge, une douzaine de paquets de cigarettes, un régime de bananes et quelques billets de vingt francs.

En mer, quand l'amphithéâtre sur lequel Alger dresse ses merveilleux gradins fut sur le point de disparaître à l'horizon, l'Espagnol sortit sa patente de naturalisation, la mit en pièces, cracha dessus après avoir esquissé un geste obscène à l'endroit de la Semeuse qui figure sur la vignette des timbres apposés, et jeta le flot de papier par-dessus bord. Son acte accompli, l'ingrat ramena le boléro sur son front, renâcla fortement et, se tournant vers la ville émergeant d'un écran de brume, il cracha de nouveau. Puis, d'un pas mal assuré, comme s'il cuvait encore son vin de la veille, il se dirigea du côté de la poupe du vieux bateau qui le remportait vers l'Espagne. A voir de près l'énergumène, on eut dit quelque fantôme échappé d'un roman-farce de M. Louis Bertrand.

Travaillant dur et gagnant gros, le Filalien arrondissait ses gains. Il convoitait déjà quelques lotissements attenant à son jardin. Des colons venus de l'Ariège, disciples de Bacchus comme le rescapé d'Alicante, songeaient eux aussi à vendre le lopin qu'ils tenaient à titre gracieux de l'Administration. Ils en triplaient

bien le prix, mais cela ne rebutait pas le jardinier marocain qui bâtissait sur la culture intensive un avenir plein de promesses. Pas de concurrents. Les méthodes de la redistribution des terres colonisables, conçues sur l'expropriation des Algériens et le repeuplement français du pays, évitaient à dessein la spéculation sur les terrains. Seulement, pas de transactions, pas de refilages sans le consentement de l'Administration. Là-dessus on veillait ferme. Et pour cause ! La revente des terres aux « indigènes » étant en fait sinon en droit interdite, l'Administration doit particulièrement ouvrir l'œil sur ce point capital : aucune parcelle de terre allotie en faveur de la colonisation ne peut être rétrocédée sous quelque forme que ce soit à un musulman désireux de s'en rendre acquéreur. Depuis le Père Bugeaud, la formule de l'*ense et aratro* est scrupuleusement suivie.

Un beau jour, le Filalien fut convoqué à la Mairie de Blidah. Sous le buste d'une Marianne joufflue et mamelue, le premier adjoint de la Mairie lui expliqua, avec force sourires et tapes amicales sur l'épaule, qu'il avait le désir de lui acheter son jardin à un prix convenable. Comme il fallait s'y attendre, le Filalien refusa. L'adjoint doubla le prix d'achat initial. Nouveau refus. L'affaire en resta là. Des semaines passèrent. L'été touchait à sa fin et les propositions de l'adjoint semblaient oubliées quand un jour, pendant qu'il binait à croupetons un carré de potager, le Filalien reçut la visite d'un Juif originaire de Debdou, établi en Algérie depuis longtemps et qui s'occupait d'un tas de choses plus ou moins licites.

Le Juif réclama tout d'abord une tasse de thé. Puis il alla de son plein gré cueillir un bouquet d'œillets qu'il dit devoir porter à l'Administrateur-adjoint chef du bureau de l'Annexe. De là, le bouquet à la main, il vint s'asseoir sur une natte ajourée que le Filalien avait tendue sous un grenadier. Un jeune arabe apporta le service à thé, deux gargoulettes d'eau fraîche et quelques pots chargés de roses et d'œillets.

Le rejeton d'Israël s'accroupit sur la natte, mit de côté ses babouches et, se prélassant sur le dos, il se laissa aller à égrener de vieux souvenirs marocains que notre Filalien écoutait d'une oreille distraite. De temps à autre il vidait d'un trait son verre sans prendre la peine de le siroter ainsi que l'exigeait l'usage.

Il prit ensuite son œillet, le promena béatement sous ses narines poilues et laquées par l'usage du tabac, rampa d'un mouvement de fesses vers le jardinier et, doucement, comme s'il craignait la présence d'une tierce personne, lui dit qu'il venait de la part de l'Administrateur l'entretenir au sujet de son bien. Il tâcha de le dissuader de toute espèce de résistance, car, ajouta-t-il comme s'il parlait à la cantonade, tout entêtement de sa part serait ou mal compris ou mal vu. Il lui offrit une somme alléchante et lui promit, s'il consentait à la cession de son jardin, un poste de *deïra* (1) ou l'autorisation de l'ouverture d'un café maure. Et, modeste, insinuant, le Juif assura qu'il se contenterait, dans toute cette affaire, d'une petite commission n'excédant pas le cinq pour cent du prix encaissé. Il le pressa de conclure et, avalant une dernière gorgée de thé avec un coup sec, il lui coula une deuxième fois dans le tuyau de l'oreille qu'en cas de refus il craignait que M. l'Administrateur n'eût recours à d'autres arguments plus expéditifs.

Le Filalien avait écouté, sans mot dire, la dialectique retorse du Juif de Debdou. Mais ses lèvres ne bougèrent pas. Il s'ennuyait visiblement. Puis, se levant, il s'empara du bouquet d'œillets que l'émissaire de l'Administration avait cueilli, le lui remit et, d'un geste de la main, mit fin à l'assommant monologue.

Deux jours après, le Filalien était convoqué au Bureau arabe. Il y fut reçu avec une froideur calculée. L'air hautain, la barbe tremblante, l'Administrateur, un rougeaud venu de la Bretagne s'égarer dans une institution farcie de Corses et d'Alsaciens, lui montra la chaise d'un mouvement du menton. L'œil bleu jetait des éclairs métalliques. L'entretien commença dans un arabe tellement massacré qu'il ressemblait comme un frère au français baragouiné par les paroissiens de Landernau. L'Administrateur essaya de tancer un peu vertement le jardinier, mais le colloque s'arrêta aussitôt : le Filalien n'entendant pas le bas-breton ni l'Administrateur l'arabe ksourien. On envoya le deïra quérir le Juif de Debdou qui arriva tout essoufflé, le front en sueur et, suivant une vieille coutume imposée aux Juifs depuis les Almohades, il enleva ses babouches dès l'entrée

---

(1) *Deïra,* cavalier attaché au service d'un Bureau arabe.

du bureau, se précipita sur l'officier civil, lui baisa les mains, s'inclina devant le jardinier et s'assit sur un tabouret apporté du dehors.

Le Bureau avait bien trouvé son interprète, mais l'affaire n'était pas de celles qu'on puisse trancher au grand jour. Elle sentait à plein nez les mauvaises odeurs du maquignonnage. Pour de telles opérations ,le fils du *Mellah* (1) possédait de réels dons. Si, au jardin du Filalien, il n'avait pas réussi à liquider l'affaire, ici, près de l'Administrateur, sous un porte-manteau d'où pendait le képi galonné d'argent (cousin-germain du chapeau de Gessler) et un nerf de bœuf, il était à peu près sûr d'emporter le jeu en augmentant même le taux de son courtage.

L'Administrateur fit comprendre au Filalien qu'il avait à choisir entre deux solutions. Vendre sa propriété au prix qu'il lui fixerait ou risquer de subir une expropriation en règle suivie, comme mesure corollaire, d'un refoulement immédiat sur Bou-Denib. Il lui accorda un délai de quarante-huit heures pour réfléchir et l'avertit, charitablement, que tout essai de faire appel au concours d'un avocat équivaudrait à rendre exécutoire la menace de son expulsion des territoires de la zone civile algérienne.

Le Filalien esquissa une protestation que le Juif traduisit dans un charabia qui ressemblait au français comme le boubou-lement du hibou s'apparente à peu près au chant du rossignol. Et sur cette sommation le fonctionnaire se leva, prit lentement la cravache, se coiffa de son képi et... sortit.

Le soir même le Filalien était consigné à demeure. Un deïra montait la garde devant le jardin. Pendant qu'à l'intérieur, assis autour d'un plateau à thé, un œillet piqué au-dessus de son oreille, le Juif achevait de convaincre le jardinier qui, moins heureux que le meunier de Sans-Souci, se résignait à admettre l'éviction dont son bien allait être l'objet : sûr qu'il était de ne trouver des juges ni à Blidah, ni à Alger, ni à Paris. A la tombée de la nuit, il congédia le zélateur d'Izraël en lui annonçant qu'il irait voir l'Administrateur le lendemain matin.

A neuf heures sonnantes, le Filalien entrait au Bureau. Le Juif l'y avait précédé. Le chef de l'Annexe le reçut cette

(1) *Mellah,* ghetto juif dans le Maghreb.

fois avec un visage souriant, lui apporta une tasse de café et, avec une gêne visible, il essaya de faire admettre à la malheureuse victime les avantages de la vente de son jardin. Les yeux bleus s'étaient rassérénés et la barbe armoricaine ne s'agitait plus. Nimbée, on eût pris cette tête d'Administrateur pour une de ces Figures qui sacrent, avec la couronne d'épines et le sceptre de roseau, les innombrables calvaires qui se dressent sur la route de Sainte-Anne d'Auray. Elle en avait, à certains moments, la douloureuse angoisse. Berger, ce fonctionnaire de l'Administration algérienne eut passé son temps à garder paisiblement ses vaches à l'ombre d'un dolmen millénaire, au son du biniou. Curé, il eut desservi sa paroisse avec l'humble douceur du clergé breton. Ici, galonné, chamarré, obligé à porter la cravache, signe de la Tyrannie et à donner à son regard, né pour implorer la Vierge, un éclat de haine, il était devenu l'esclave d'un système de force et de violence. On exigeait de lui de se montrer dur, sans pitié, d'ignorer tout sentiment de justice et d'équité. Ce n'était plus que le jouet d'une politique. A l'honnête Filalien qui vivait de son travail, il préférait le Juif toujours à la poursuite de son denier fatal. Sans jeu de mots, ce catholique fervent de la vieille terre des Druides était venu à sacrifier son Christ à Barrabas.

Le Filalien fit savoir qu'il était prêt à se dessaisir de son bien. Mais comme il ne se sentait plus en sécurité sous un pareil climat, il réclama un passeport pour l'Orient. L'Administrateur le lui promit. Puis, tous les trois se rendirent chez le notaire.

*
**

Le notaire était un bourguignon jovial, blondâtre, à la face rouge, légèrement bedonnant, aux yeux affligés d'un énorme lorgnon à cercles d'or. Il aimait le vin : cela se voyait à sa face et dans ses propos gais et lurons. Il aimait les femmes des autres et cela avait déjà attiré sur lui l'attention publique. Il aimait, aussi, l'argent et là-dessus il pratiquait largement le *non olet pecunia* de Vespasien.

Avant de venir en Afrique, il avait eu une charge dans un chef-lieu d'arrondissement de sa province. Il s'était marié avec une solide campagnarde du Mâconnais, pas jolie ni intelligente, mais héritière d'une fortune rondelette que son père, un père Grandet quelconque, avait su maintenir intacte à travers

ces bourrasques financières de la III$^{e}$ République qui firent tant de mal au bas de laine. Taciturne et complaisante, Madame la notairesse fermait les yeux sur toutes les frasques de son mari, n'en parlait jamais, sortait rarement et, dans la coquette villa qu'ils s'étaient faite construire dans la banlieue de Blidah, elle gardait ses vieilles traditions de paysanne bourguignonne. Les côteaux de la Mitidja lui rappelaient ceux de la vallée de la Saône. Et en cela elle s'y plaisait.

En Bourgogne, la charge achetée par le tabellion avait donné d'heureux débuts et quelques affaires, bâclées au mépris des lois successorales en vigueur, lui avaient tout d'abord rapporté de grosses sommes. Mais le secret fut éventé et la découverte du pot-aux-roses faillit aboutir à un scandale que l'intervention d'un parlementaire influent de la contrée put seule prévenir au bon moment. Il y eut cependant une seconde et une troisième récidives. A telles enseignes que la Préfecture s'en émut et que des rapports alarmants prirent le chemin de Paris. On proposa un déplacement, mais une grave crise politique secouait la capitale.

La République était en danger. Mac-Mahon venait de dissoudre le Parlement et le député protecteur du notaire se trouvait parmi le bloc des 363 qui s'étaient rangés autour du drapeau de M. Gambetta. Or, en période de crise et en République, le parlementaire, cellule agissante de toute démocratie organisée, a avant tout besoin de ses grands électeurs.

Notre notaire n'avait rien d'un sectaire. Pas orateur, mauvais combinard, il évitait par une sorte d'acquit de conscience les grands mots et les gestes à la Homais. Homme lige d'un député opportuniste à tendances laïques prononcées, ses fonctions et son goût de lucre l'inclinaient à ménager les susceptibilités religieuses de ses paroissiens. Il entretenait même, clabaudait-on dans le Café de Commerce de la sous-préfecture, des relations secrètes avec l'Evêché. Il n'allait pas à la messe, se gaussait des rites et des symboles de la religion, mais un crucifix était tout de même suspendu au-dessus du lit nuptial. Affichant une pointe de philosophie sentant le remugle du XVIII$^{e}$ siècle, il prétendait qu'il n'avait pas à fourrer le nez dans les choses d'autrui. Cela ne l'empêchait pas, le jour du scrutin, de mener son troupeau aux urnes du parti républicain. Châtelains et curés s'en indignaient. Mais le jour de l'épreuve mis à part, on pouvait toujours trouver

en lui un excellent intermédiaire, une boîte à lettres commode et discrète entre les conservateurs du pays et les députés en coquetterie avec la gauche révolutionnaire du Parlement.

Pourtant, le palmarès du scandale s'enrichissait à une cadence renouvelée. Si bien qu'un jour le député ami, qui venait de décrocher un sous-secrétariat dans le grand ministère de M. Gambetta, trouva que son poulain dépassait la mesure. Le vase débordait. Profitant d'une tournée dans le département, il passa chez le notaire, se fit recevoir à dîner et, sitôt la poire entamée, il mit le doigt sur la plaie. Certes, les extras n'étaient pas interdits dans une République de camarades : surtout quand il s'agissait de personnes capables de faire marcher l'électeur au pas de cadence. D'ailleurs, on était à la veille de Panama et les vertus républicaines ne brillaient pas tellement pour qu'un pauvre tabellion de province ait à se reprocher quelques indélicatesses alors que ministres, sénateurs et députés menaient rondement le bal. Les oreilles averties commençaient même à percevoir un grabuge semblable qui se faisait entendre du côté de l'Elysée. On jacassait déjà sur les malhonnêtes petites combines du gendre d'un certain M. Grévy. Mais il fallait savoir s'y prendre et le notaire avait, malheureusement, la main lourde et pressée.

Tranchant dans le vif, le député avoua à son amphitryon que sa situation en Bourgogne était devenue intenable et que les rapports du Préfet, appuyés par la rumeur publique, l'avaient trop discrédité pour qu'il continuât à conserver sa charge sans danger. La droite, battue aux élections, réagissait et l'on s'attendait à ce que les partis d'opposition manœuvrassent en vue de prendre leur revanche. Il était à prévoir aussi qu'ils utiliseraient tous les petits scandales qu'ils pouvaient dépister pour donner du fil à retordre au gouvernement. Celui-ci craignait, par surcroît, son aile gauche où Clémenceau, tout encore à ses premières amours jacobines, prêchait la simplicité et le renoncement aux quatre coins de l'univers républicain. En plus, M. le sous-secrétaire d'Etat tenait à soigner ses relations afin de ménager un avenir qui avait l'air de couler vers des perspectives riantes.

Le notaire n'avait matériellement rien à craindre de tout cela. Il en serait amplement dédommagé. On ne lui proposait rien moins que l'enrichissement. A cela, une seule condition :

qu'il délaisse la Bourgogne pour une lointaine colonie où les évictions et les achats forcés atteignaient des limites insoupçonnées.

Le sous-secrétaire lui recommanda particulièrement la Tunisie. C'était un pays neuf et nouvellement conquis. Les terres étaient bonnes, l'eau en abondance, le climat propice aux cultures variées. Le Protectorat permettait à l'Administration de tourner tous les obstacles et l'on pouvait prendre avec la Justice (en majuscule) toutes les libertés imaginables. De nombreux parlementaires de ses amis sollicitaient déjà le rapport du budget tunisien et chacun espérait s'y tailler un petit fief aux frais du Burnous.

Si la Tunisie ne lui disait rien, il y avait l'Indo-Chine où les canons de l'amiral Courbet venaient d'amener les Jaunes à résipiscence. Il est vrai que l'Indo-Chine était loin, des mers et des océans la séparaient de la France, mais les rizières y abondaient, le caoutchouc s'y cultivait, la jungle équatoriale y offrait des essences de haut prix et l'arboriculture y assurait des fortunes considérables et rapides. On y faisait aussi de l'élevage. Avoir une charge de notaire en Tunisie ou en Indo-Chine, c'est tout bonnement poser sa candidature au million. Ah, le père Ferry pouvait s'en réjouir : il avait rendu à la France, par la conquête de ces deux pays, un service bien plus intéressant que son imaginaire ligne bleue des Vosges !

Le notaire, comme tous les Français, connaissait mal la géographie. Il avait bien lu, dans l'*Eclaireur de Dijon*, des histoires scabreuses au sujet de la Tunisie et de l'Indo-Chine. Il y avait savouré les diatribes que les rédacteurs de la feuille républicaine avaient tour à tour lancées contre le *Khroumir* et le *Tonkinois*. Il se souvenait, aussi, des philippiques retentissantes de Rochefort contre ces deux expéditions coloniales et qui étaient publiées dans toute la presse dite d'avant-garde de France et de Navarre. Aussi, à l'annonce du nom de Ferry, son visage avait ébauché une légère grimace. Mais à entendre son ami lui vanter l'opulence coloniale et l'argent qui s'y faisait presque à l'œil, il se décida, sous l'action d'un dîner abondant et arrosé des vieux crus du terroir, à tenter l'aventure d'autant plus qu'elle paraissait s'amorcer sous de très heureux auspices.

De la poire on était arrivé au fromage. Les visages s'épanouissaient. Les joues du notaire et les bajoues de la notairesse nageaient dans le cramoisi. Les panses rebondissaient sous la table. L'Excellence, affalée sur sa chaise, tira de sa serviette une jolie boîte couleur marron ficelée de rubans rouge et or. Il la tendit au notaire qui s'empressa de la prendre avec un flot de remerciements embrouillés. C'était une boîte de havanes venue des tropiques américains. Des démarcheurs de sociétés inconnus en avaient distribué des caissettes aux professionnels de la politique. Et ceux-ci, à leur tour, bons copains, n'oubliaient pas leurs démarcheurs de province.

La bonne prépara le moka. On vida encore, après le dessert, deux bouteilles de chambertin dont les bouchons portaient une date du début du IIe Empire. Et dès que le plateau, avec ses petites tasses dorées et fumantes, fut apporté sur la table, on coupa les rubans et la boîte fut ouverte avec de grandes précautions. Un double encens capiteux se dégagea du café et des beaux cigares allongés dans leurs petits étuis de cristal comme des amours. Chacun y prit le sien, en rompit le bout avec un couteau de table, le planta au bec et, en véritable convive d'Epicure, en tira de grosses bouffées qui montèrent vers le plafond en décrivant de gracieuses volutes.

La notairesse était tranquillement assise, sirotant son moka, un sourire de bonne digestion figé sur les lèvres. Habillée d'une robe de satin moiré qui lui enserrait fortement la taille, grande, fessue, mamelue, joufflue, rubiconde, la chevelure bien fournie, tressée et ramenée sur la nuque à la manièr d'une conque marine, elle évoquait l'image de ces grasses Flamandes à chair ambrée que l'on admire dans les tableaux de Rubens. Comme elles, très bête et un tantinet idiote. Elle suivait le dialogue sans intervenir.

Sur l'un des murs de la salle à manger était suspendue une carte de France englobant la Méditerranée et l'Afrique du Nord. C'était une vieille carte que le notaire avait héritée de son père, ancien chef de bataillon du génie. Après avoir tiré force bouffées de son cigare, notre tabellion fixa la carte une bonne minute. Puis, ramenant son regard sur l'Excellence, il lui annonça sans préambule qu'il acceptait ses suggestions. Mais ne voulant ni de la Tunisie ni du Kinton (c'est ainsi que, la tête tourneboulée par la chère et le vin, il prononçait Tonkin en intervertissant les deux syllabes), il réclama l'Algérie. Ce disant,

il pointa le doigt sur la carte. Le sous-secrétaire d'Etat prit la balle au bond. Il se dirigea vers le notaire, inclina son buste derrière l'épaule droite de son hôte, ferma un œil et suivit, comme s'il visait une cible, la direction de l'index tendu sur l'Afrique du Nord. Cela tombait justement sur le département d'Alger, au beau milieu d'un petit angle formé par les villes de Blidah, Médéah et Milianah. C'était la Mitidja...

— Sacré veinard, lui jeta-t-il, et moi qui te prenais pour une andouille ! M'est avis que, depuis longtemps, tu mijotes ce projet dans la tête. La Mitidja, mais c'est l'Eden de l'Afrique du Nord. Et bien, tu peux compter sur moi. Dès mon retour à Paris, dans une semaine tout au plus, tu recevras tes lettres de recommandation signées du Ministre de l'Intérieur en personne. D'ailleurs, ne t'en fais pas. Le Patron (il s'agissait de Gambetta) n'a pas de plus fidèles soutiens à la Chambre que les députés de l'Algérie. Gaston Thompson est notre homme là-bas. Ensuite, je toucherai d'un mot le préfet d'Alger, un ancien collègue de Louis-le-Grand. Cela vaut mieux, pour le moment, que de rester dans *notre* Bourgogne.

Il disait *notre* Bourgogne bien qu'il n'y avait jamais mis les pieds avant que le fondateur de la III$^e$ République ne l'eut doté d'une circonscription de tout repos.

Flamand, d'humble naissance, le sous-secrétaire d'Etat était né dans une ville manufacturière du département du Nord, géographiquement partagée entre la France et la Belgique. Il était de Halluin, la partie française de la ville, mais sa maison natale était contiguë d'une rue de la partie belge. De Menin. C'était quelque chose comme un Français moins quinze mètres. Il étudia à Paris le droit, se fit remarquer dans une feuille qui affichait, selon le thermomètre du jour, un républicanisme avancé, combattit Mac-Mahon ,les suppôts du Sacré-Cœur et finit dans les bras du châtelain des Jardies.

Intelligent et ambitieux, versé dans la technique des chiffres, il aspira à la carrière parlementaire. Gambetta, qui appréhendait un revirement de l'opinion paysanne en faveur de la réaction, le nantit de cette circonscription bourguignonne. C'est pour de telles choses que le grand orateur républicain casait ses meilleurs

partisans dans les départements à majorité rurale. Et c'est pour cela, aussi, qu'il ne tenait pas à s'aliéner l'appoint électoral des villages par des abus du calibre de ceux de M. le notaire.

Quelques jours après, le notaire, ayant reçu ses lettres, liquidait sa charge, affermait ses biens et, accompagné de sa douce moitié, prenait le train pour Marseille. Ils firent la connaissance de la mer. Une traversée par calme plat et le couple débarquait à Alger.

Le secrétaire-général du Gouvernement les reçut en les assurant de toute sa sollicitude et leur conseilla d'aller voir le Préfet. Celui-ci les accueillit à son tour comme il convenait de la part d'un haut-fonctionnaire délégué en Afrique, non pour ses talents, mais pour encourager la colonisation et le peuplement français par tous les moyens au pouvoir de la force qu'il représente. Natif du Beaujolais, lamartinien par surcroît, propriétaire lui aussi, il se faisait un bonheur, leur déclara-t-il, de voir des « pays » venir féconder le sol africain. Il leur vanta les charmes de l'Algérie, les beautés de la Mitidja et les grandes facilités de l'enrichissement du colon français. D'ailleurs, s'ils en auraient besoin, il n'était en Afrique que pour cela. Une paire de sourires annonça que tout était compris. Le lendemain, la population française de Blidah s'honorait de l'adjonction de deux unités de choix.

Le sous-préfet reçut de son côté le couple et, pendant une bonne demi-heure, se plut à faire au tabellion un cours pratique d'économie coloniale. Diplômé de l'Ecole de Droit et ancien élève auditeur de l'Ecole d'Agriculture de Grignan, un tantinet orientaliste, actionnaire de plusieurs sociétés à responsabilité limitée créées en Afrique ou ayant des succursales africaines, journaliste et même feuilletonniste à ses heures perdues, le jeune administrateur appartenait à cette phalange de fonctionnaires coloniaux qui, entre 1885 et 1918, devait, derrière les couleurs de M. Eugène Etienne de M. Stéphen Pichon, assujettir la politique coloniale à l'enrichissement particulier et confondre les raisons possibles d'une mission aux coups de dés de l'aventure.

Comme le secrétaire-général et le préfet, le sous-préfet de Blidah accorda à l'officier public tout son appui et, pressentant le fil qui liait le sous-secrétaire d'Etat au futur notaire de la

ville, il hasarda sa carte sur les chances de cette autorité. Ainsi va la politique en Afrique !

Le notaire eut sa charge, s'établit en Algérie et ne se priva guère de mettre les bouchées doubles. Trois années après son débarquement, il était déjà possesseur d'une élégante villa, d'une ferme, de quelque clos de cépages magnifiques, d'une étable où stabulaient une demi-douzaine de vaches laitières de race suisse et d'une laiterie modèle. Il commençait à s'intéresser même à la création, dans les Hauts-Plateaux, d'une bergerie comprenant des spécimens de mérinos importés d'Australie et voués à la sélection de la race indigène. Bref, le notariat rapportait en Algérie. Et gros !

Il commençait, en marge de son enrichissement, à se cramponner lui aussi à la politique. Gambetta était mort et la République, prématurément décapitée de son chef et fondateur, oscillait entre des tentations diverses. Le sous-secrétaire, privé de son palladium, avait cherché à rallier le ferrysme. Mais, atteint par les éclaboussures jaillies du cloaque de Panama, il s'était vu ravir la confiance de ses électeurs et subissait de ce fait une de ces éclipses qui sont souvent mortelles aux pêcheurs de mandat.

Le notaire, enrichi, parvenu, soignait ses relations avec la Sous-Préfecture et avait ses grandes et petites entrées au palais du Gouvernement quand ses affaires l'amenaient à la capitale. Et, déjà, l'on parlait de sa candidature au Conseil Général : premier pas vers le Parlement. Il était resté acquis à l'opportunisme républicain, ce qui n'a pas de sens ailleurs qu'en France, mais il savait monnayer son étiquette libérale en main de maître. Il voyait l'Archevêque et, souvent, lors de ses visites au chef-lieu de la préfecture, il se faisait recevoir à la table de Mgr d'Alger. Ses fonds en banque augmentaient et un capital fort enviable ne cessait de s'accumuler par de nouveaux apports et des intérêts doubles.

Le notaire allait de ce pas joyeux et confiant dans la vie quand l'Administrateur, le Filalien et le Juif vinrent soumettre à sa gestion une affaire qui, produite en n'importe quel autre lieu, eut certainement troublé les balances de Thémis. Mais à Blidah l'affaire fut conclue sur le champ. L'acte de vente, libellé

au nom du Filalien et du premier adjoint de la commune, un français porteur d'un nom maltais à tournure scatologique, fut calligraphié en plusieurs copies, signé, puis contresigné, par l'Administrateur agissant au nom de l'acheteur et en tant que garant de la transaction. Le notaire en conserva la minute et les contractants en reçurent les originaux en double copie. Un et demi pour cent du prix de vente fut remis au Juif. Le Filalien toucha un peu plus de trois milliers de francs. Deux jours après, il recevait son passeport.

Voilà, *mulatis mutandis,* l'histoire du jardinier filalien de Blidah telle qu'il la conta à Hadj Allal en cette soirée musicale où, pendant que les notes du guembri évoquaient la patrie lointaine, des cœurs simples battaient à l'unisson au souvenir de la vieille terre natale.

⁂

Le surlendemain, Hadj Allal prenait le train, avec un Algérien de Tlemcen, pour Le Caire qu'il n'avait pas eu l'occasion de visiter lors de ses voyages antérieurs.

Quatre heures après, ils y débarquaient. Un landeau les emmena de la gare de Koubri-el-Leïmoun à Bab-el-Khalq. Si Tunis avait ensorcelé Hadj Allal, Le Caire l'éblouit. La vieille capitale des Fatimides, au cachet plus oriental qu'Alexandrie, plus imposante, au relief plus tranché, l'impressionna vivement. L'histoire de sa vieille civilisation, l'intense culture musulmane qu'elle abritait sous ses murs chargés d'ans et de gloire, les Pyramides et la Citadelle, Fostât et l'Azhar, les avenues modernes de la place de l'Opéra et les vieux quartiers de l'époque mamelucke de la Ghoûriah, agirent profondément sur lui et l'initièrent à des choses nouvelles.

De Bab-el-Khalq il se rendit aux Fahamin. Les Fahamin, c'est le quartier commercial où l'Afrique a installé ses entrepôts. C'est en quelque sorte le prolongement des souks de Fez, de Tlemcen et de Tunis vers l'Est. Des boutiques où se débitent le thé vert, le sucre et les épices chers au Maghreb ; des échoppes de drapiers étalant, devant un marchand faci vêtu de la djellaba

nationale, des étoffes de provenance nord-africaine ; des gargottes dégageant des relents de *couscous* (1), de *tchektchouka* (2) et de *bouzellouf* (3) ; des pâtisseries à la mode tunisienne ; des cafés avec le foyer à même le mur qui sert à préparer le thé traditionnel et le café torréfié à l'amande et à la canelle tel que les descendants africains de Barberousse en ont conservé la recette.

Des Fahamin à l'Azhar la distance n'est pas longue. Quelques minutes à peine. Hadj Allal s'y rendit accompagné d'un cheikh djebli, étudiant de la vieille Université, qui lui en fit les honneurs et le présenta aux étudiants du Maghreb. Il fut fraternellement reçu au *Rouâq-el-Magharba* (4).

A cette époque l'Egypte subissait une crise de croissance. L'Islam, en butte aux assauts de l'Occident, se voyait acculé au pied du mur. L'Empire ottoman, dont le Sultan était investi de la dignité califale et qui formait, en effet, le dernier carré de résistance de l'Orient, donnait de jour en jour d'indéniables signes de décomposition. Des tentatives de réformes soutenues parcouraient le monde musulman. Le Caire était le centre actif de ce réveil. Depuis le *Tanzimat* en Turquie et les essais de gouvernements constitutionnels qui s'ensuivirent, penseurs et réformateurs s'éfforçaient, sur le plan social aussi bien que sur le plan politique, de trouver une issue au cercle vicieux dans lequel se débattaient les peuples de l'Islam. Doctrines, idées et tendances s'entre-choquaient dans une joute mouvementée. Ecoles et cénacles naissaient et disparaissaient en laissant ou sans laisser de traces derrière eux.

La fin du XIX$^e$ siècle devait cependant signaler les faits patents d'un sursaut tardif. A cette date où Hadj Allal visitait l'Azhar, l'Egypte avait franchi d'importantes étapes dans la voie du progrès. Il y avait déjà une bonne dizaine d'années que le grand Djemaleddine était mort. Mohammed Abdo, son disciple et continuateur, venait aussi de mourir. Mais les murs du Caire

(1) *Couscous,* mets fait de semoule granulée, cuit à la vapeur et servi au ragoût de mouton ou au poulet.

(2) *Tchektchouka,* pot-pourri de légumes fortement épicés.

(3) *Bouzellouf,* tête et pieds de mouton rôtis et cuits à la façon d'un pot-au-feu.

(4) *Rouâq,* partie, division de la résidence des étudiants.

résonnaient toujours du verbe persuasif et ardent du jeune Mustapha Kamel. De même qu'une plaque sensible où viennent régulièrement s'inscrire les ondes radio-actives, deux grands journaux de la ville publiaient, chaque pour, les nouvelles sur l'état d'esprit du monde musulman. Le *Moayad* et le *Lewa,* chacun selon le tempérament de son directeur et la tendance populaire dont il réflétait le courant, analysaient, dans leurs colonnes, l'ordre des problèmes qui se posaient à l'attention de l'Egypte et de l'Orient.

Le niveau de l'éducation générale accusait une courbe ascendante. Le khédive Ismaïl, esprit moderne et cultivé, avait eu le mérite de comprendre et traduire l'esprit du siècle qui tourmentait inconsciemment son peuple. Quelles que soient les fautes qu'on lui attribue, il a du moins su saisir l'importance du rôle de l'instruction dans la vie sociale. Des pédagogues de génie, un Aly Moubarek, un Mahmoud El-Falaki, un Hefni Nacef, se firent les champions de la propagation d'une culture rénovée. Des écoles furent créées. L'enseignement primaire et secondaire se développa. En marge des écoles fondées par le gouvernement, l'enseignement privé multipliait, de son côté, ses institutions avec l'aide des subsides du ministère de l'Instruction Publique. Une vaste émulation, une frénésie d'apprendre secouaient le pays. Sans être gratuit ni obligatoire, l'enseignement primaire fut rendu facile par la modicité des frais d'écolage et les exonérations massives des élèves besogneux.

On introduisit l'enseignement supérieur et l'on parlait déjà de la création d'une Université. Il y eut à coup sûr des déboires, des pierres d'achoppement, des désaccords de principes et de tendances comme toujours et partout lorsque des novations nécessaires cherchent à s'imposer contre la routine régnante. Mais la passe dangereuse était franchie.

Lord Cromer, alors au sommet de sa puissance, voyait d'un mauvais œil ce mouvement intense d'émancipation intellectuelle qu'il jugeait prématuré dans sa précipitation. L'entrée en scène du parti national, qui mit ses forces dans la balance, contribua pour une large part à renforcer la méfiance du célèbre Proconsul. Mais, disons-le tout de suite : entre l'opportunisme intelligent des Anglais à laisser, en dépit de leurs traditions impérialistes,

la plus large liberté d'instruction aux peuples soumis à leur tutelle, et les méthodes obscurantistes, tâtillonnes et hypocrites des Français, il y a un large fossé à combler.

Les Egyptiens eurent leur Université. Ce fut la dernière joie qui illumina le cœur de Mustapha Kamel. Il devait mourir quelque temps après, emporté à la fleur de l'âge. Il avait trente-quatre ans.

Herbert Spencer était à la mode. Les discussions sur la pédagogie comparée occupaient une part importante de la critique des journaux. Dans les réunions privées, la conversation roulait généralement sur les meilleurs programmes de l'enseignement et la façon la plus pratique à les mettre en application. On traduisait Pestalozzi. Les essais d'Ahmed Maulawi Khan à Aligarh étaient suivis avec un intérêt croissant. Tandis que des oreilles, tendues jusqu'au-delà de l'Atlantique, s'émerveillaient des efforts du pédagogue noir Washington T. Booker qui, avec l'appui du président Théodore Roosevelt et malgré les avertissements comminatoires des incorrigibles esclavagistes du Sud, venait de fonder l'Institut de Tuskedge, dans l'Alabama.

L'Azhar passait sous les mêmes fourches caudines. Le temps était bel et bien passé où un cheikh Oleïch, recteur omnipotent de la vieille Université, se dressait contre les conseils du Khédive et persistait à maintenir ses programmes et méthodes dans les ornières d'une scolastique désuète. Le souffle de Djemaleddine avait tout culbuté. Mohammed Abdo et les disciples du grand révolutionnaire afghan secouaient sans pitié le chêne vermoulu et, peu à peu, substituaient au système archaïque et agonisant des règles d'étude mieux adaptées aux conceptions de l'enseignement du siècle.

La pensée s'affranchissait de ses entraves médiévales. C'était le temps où le Grand-Muphti d'Egypte envoyait à Tolstoï, excommunié par le Saint-Synode, une dépêche de solidarité qui retentit aux quatre coins de l'univers musulman comme un coup de cloche annonciateur d'une ère nouvelle. Parallèlement à la rénovation de l'enseignement, l'Azhar se ressentait d'un regain de traditions salafites. Foyer de l'orthodoxie sunnite, le vieil établissement s'opposait à toute initiative. Il ne tolérait non plus, autant que la Sorbonne de Saint-Thomas d'Aquin, aucune adjonction idéologique au corps doctrinal de l'Islam tel que les docteurs

de la Foi l'ont définitivement fixé. Certes, l'histoire de la philosophie musulmane figurait bien en tête du programme universitaire. On pouvait aborder et analyser la nomenclature des sectes et soumettre leur opinion à une critique plus ou moins partiale et timidement raisonnée. Mais l'on devait s'en tenir là.

Avec le concept libéral nouveau, on donnait à la pensée de plus libres envols, on autorisait de plus audacieuses investigations, de plus amples critiques.

Le salafisme c'est dans la philosophie musulmane, le retour aux sources primitives de l'islamisme en faisant abstraction des adjonctions rituelles et sectaires qui ont enserré la croyance, le dogme initial, le credo-base, d'une couche de doctrines compliquées et superfétatoires. Rejetant tout, faisant table rase des novations postérieures à l'époque mahométane et rachidite, il n'admet que le Coran. C'est une espèce de protestantisme avant la lettre. Il se divise en plusieurs écoles.

La principale est celle qui découle de l'enseignement établi au IX[e] siècle par Ahmed ibn Hanbal : l'un des fondateurs des quatre rites de l'Islam orthodoxe. Moins absolu dans ses commentaires, plus porté à la simplification du dogme, ennemi de toute innovation dans laquelle il situe *à priori* des possibilités corruptrices de la conception unitaire de la religion, le hanbalisme prêche, dans le cadre du Coran et de la Tradition, l'exclusivisme de Dieu et prétend clore à jamais le cycle des interprétations et des gloses. Il réclame, en outre, l'indépendance de la théologie : ce qui lui valut l'animosité des Abbassides. Au XIV[e] siècle, cette doctrine (car c'en fut une en dépit de ses zélateurs qui le nient), demeurée un peu à l'écart du fait du peu de crédit dont elle jouissait auprès de l'absolutisme régnant, fut reprise par Ibn Taïmia, mort en prison, puis par Ibn el-Qaïm qui subit des Mamelucks d'Egypte le même ordre de persécutions que ses prédécesseurs. Ibn Abd-el-Wahab, vers le début du siècle dernier, s'en empara enfin et lui donna, dans le désert du Nedjed et avec l'appui des Séoudites, sa physionomie et son tempérament actuels. Mais le wahabisme n'est, à vrai dire, qu'un simple état d'âme reflété par le préjugé né de l'ambiance tribale dans tout ce qu'il a d'instinctif, de primitif et de terre-à-terre.

Les Kharedjites furent les premiers salafites de l'Islam. Le hanbalisme et ses dérivés en sont d'autres. Il y a une troisième école propre à l'Afrique du Nord, née sous les auspices de la

philosophie musulmane classique : c'est celle d'Ibn Toûmart. Une mentalité spécifiquement maghrébine l'imprègne et la détermine.

Berbère masmoudien, comme Yéhia El-Leïthi, l'introducteur du malékisme en Espagne et le fossoyeur de l'aouzaïsme, Ibn Toûmart fut l'un des élèves les plus brillants de l'imam Gazzali et des cénacles du Kalam qui cherchèrent à Bagdad, vers la fin du XI[e] siècle, à défendre la religion contre les assauts du rationalisme tout en repoussant, d'un autre côté, les empiètements du dogme sur la liberté intellectuelle du croyant.

Philosophe féru de connaissances classiques, critique averti du néo-platonisme, admirateur réservé d'Aristote, très versé dans les théories matérialistes de Démocrite, Gazzali était un dialecticien redoutable qui se servit contre les philosophes de leurs propres armes et n'hésita pas à s'attaquer à eux dans leur propre refuge. Il consolida les retranchements menacés de la religion en retournant, contre ses adversaires, la formule qui devait permettre plus tard à Blaise Pascal de se moquer de ses détracteurs en soutane. Au lieu d'imams, il accumula contre la libre-pensée raisons sur arguments. Mais, par ses coups de massue mortellement assénés, il paralysa l'essor de la pensée musulmane et contribua, sans le vouloir peut-être, à suffoquer dans l'Islam tout germe d'activité raisonnante.

Les méthodes de Gazzali et l'austérité de principes qui dicta sa vie servirent à Ibn Toumârt de lancer le mouvement almohade. L'unification du Maghreb et la libération de l'Espagne, réalisées par son adepte Abd-el-Moumen au moment où Saladin culbutait à Hittin la 2[e] Croisade, en furent les premières conséquences politiques. Acclimaté à Cordoue, ce salafisme rationnel, à la différence du hanbalo-wahabisme nivellateur mais anti-évolutionniste, et anti-social, a pu donner corps à une civilisation merveilleuse et féconde. De même que le motazélisme libéral et scientifique découle du kharedjisme dont il est pour ainsi dire l'émanation intellectuelle de même l'averroïsme andalou dérive du salafisme almohade. Un ensemble de phénomènes téléologiques, une corrélation spatiale de cause à effet dominent et lient, en somme, ces deux courants d'idées et les placent ensemble au seuil

d'une commune origine visant, par des adaptations suivies, à l'émancipation organique et sociale de la pensée islamique. A lire de près le *Mourchid* et le *Tawhid* de l'illustre prédicateur nord-africain, l'œil exercé peut démêler d'indéniables signes précurseurs, une espèce de préfiguration nuancée que l'on retrouvera par la suite dans les écrits d'Ibn Tofaïl et d'Averroès. Ainsi, renaissance abdoïste, salafisme hanbalite et salafisme almohade naissaient des vieux murs conservatoires de l'Azhar et, comme dans toue gestation laborieuse, s'emparaient des esprits travaillés par un désir fébrile d'étude et d'assimilation.

Assidu aux discussions des étudiants maghrébins de l'Azhar, Hadj Allal n'en pigeait pas grand'chose. Mais l'unanimité des avis à condamner les superstitions accréditées dans les mœurs musulmanes, à jeter l'anathème sur le culte des saints, à blâmer l'action des confréries religieuses, à dénoncer certaines impostures chérifiennes le passionnaient à telles enseignes que, tout en s'embrouillant dans les textes et les formules qu'on prononçait devant lui, il sut que l'essentiel était de se méfier de toutes ces fausses démonstrations de piété qui agaçaient son robuste bon sens de montagnard. La vie animée du Caire l'influençait de son côté. L'esprit de liberté qui secouait la vieille terre du Nil et la poussait vers des voies nouvelles, l'activité et la prospérité matérielle faisant place aux vieilles habitudes de paresse et de sobriété forcée, provoquaient aussi en lui de sourds désirs d'émancipation qu'il se fit un devoir d'inculquer plus tard à Idris.

*
**

Quelques jours après la mort de Mustapha Kamel, Hadj Allal quitta Le Caire pour La Mecque. La campagne du Maroc battait son plein. Les Français avaient débarqué à Casablanca et les Chaouïa, abandonnés à eux-mêmes par un *Makhzen* (1) en déroute, luttaient à armes inégales contre l'envahisseur.

Il débarqua à Djeddah : ville grise, sans eau, aride, nue et tristement monotone. Une bande de *moutaoueffin* (2), qui ont fait du pèlerinage un moyen de détroussement, s'ébattit

(1) *Makhzen,* nom que l'on donne au gouvernement, à l'Etat marocains.

(2) *Moutaoueffin,* hôteliers et guides du pèlerin à la Mecque et à Médine.

sur le pont du navire, tels une nuée de charognards. Habillés d'une longue lévite aux manches évasées, un tarbouch de paille semé de petits carreaux multicolores et enveloppé d'un turban de mousseline blanche sur la tête, le chapelet d'ambre à la main gauche, les lèvres marmonnant on ne sait quoi, la main droite posée sur l'épaule du pèlerin comme les griffes d'une hyène crispées sur le cadavre qu'elle vient de mettre à nu : c'est ainsi que ces bateleurs des Lieux-Saints apparurent de nouveau à Hadj Allal.

Le père d'Idris connaissait Djeddah. Aussi s'offrit-il à piloter ses compatriotes parmi les ruelles de cette ennuyeuse bourgade. Le lendemain, on les pria de se rendre au tombeau attribué à Eve : sorte de sépulture en ruine, d'une longueur invraisemblable (elle mesure une quinzaine de mètres), qui recouvre les restes supposés de la mère des maux du genre humain. Hadj Allal refusa de sacrifier à cette coutume. Il parvint même à en dissuader plusieurs de ses amis. Ses convictions s'épuraient et, l'expérience et la curiosité aidant, il commençait par se débarrasser du fatras de légendes qui ont tant contribué à défigurer l'Islam.

Le surlendemain, après la prière de l'aube, ils quittèrent Djeddah à pied, portant chacun un havresac sur le dos et la main armée d'un solide gourdin. La route de Djeddah à La Mecque suit une longue et étroite vallée caillouteuse où, sur un gravier formant une épaisse couche au-dessus du sol, s'entassent des monceaux de galets accumulés là depuis des siècles. Des deux côtés, une succession de monts basaltiques à l'aspect morne et désolé. De rares broussailles, brûlées par un soleil ardent, jalonnent ce triste couloir qui fut déjà le témoin des âges bibliques. De temps en temps, sur le creux d'un flanc de rocher ou au milieu d'une petite dépression, une mare d'eau stagnante ajoute son terne reflet aux jeux de mirage qui poursuivent la marche somnolente de la caravane. De rares palmiers aux stipes tordus, coiffés d'aigrettes d'un vert maussade, plantés là on ne sait par quelles mains, troublent beaucoup plus qu'ils n'égaient l'écœurante solitude de ces lieux oubliés. Sur des pitons, tout au long de la piste chamelière, des blockhaus turcs surmontés du drapeau rouge à croissant d'argent.

De Djeddah à la Mecque la distance n'est que d'une centaine de kilomètres que l'on franchit en deux étapes après une halte à Bahra.

Soixante heures après avoir quitté Djeddah, Hadj Allal et son groupe arrivèrent à la Mecque. A quelque distance de la ville, encore cachée par un cirque de montagnes, au-dessus du chemin qui débouche sur Djéroual, ils grimpèrent sur une colline d'aspect schisteux et, soudain, le panorama de la Ville Sainte apparut à leurs yeux éblouis. A vrai dire, il n'y avait rien d'impressionnant dans cette configuration de monts rocheux et déchiquetés, sans la moindre trace de végétation, aux parois calcinées, d'une couleur de rouille coupée de stries verdâtres. L'ensemble créait une angoisse, une sorte de gêne, un je ne sais quoi de chagrinant et de morose. Puis, au fil des souvenirs historiques, d'un atavisme de religiosité né et confondu avec soi, un fond de réminiscences transmises par toute une lignée de générations, l'on ressent une espèce de soulagement et l'impression du début s'efface pour faire place à une curiosité sympathique.

De la hauteur où ils étaient campés, Hadj Allal montrait à ses compagnons les principaux endroits de la Mecque. D'abord, tout près d'eux, la caserne de Djéroual : bâtisse massive et rectangulaire, d'une disposition rectiligne, avec sa cour d'exercices et son polygone. A droite, sur la colline de Djiad cernée de roches granitiques, un fort de construction récente, bâti selon les plans mis en honneur par Vauban et qui paraissaient avoir survécu aux progrès réalisés par la balistique et la pyrotechnie. On y accédait par un escalier en colimaçon taillé à même le roc. Des remparts surplombaient à pic les escarpements de la colline inondée, à cette heure, par les rayons du soleil qui dardaient une lumière diaphane sur des pierres bleues jaspées d'ocre.

Djeroual et Djiad ! Deux noms qui s'inscrivent en lettres glorieuses dans les annales de l'Islam ! C'est entre ces deux éminences sur la route ravinée que Mahomet, enfant, s'amusait à la fronde en gardant les troupeaux d'Abd-el-Môtalib, son grand-père et premier tuteur. Ces incurvations pierreuses emplies de sable et de débris calcaires témoignent des premiers pas dans la vie du fondateur de l'Islamisme. Rien, depuis, ne parait avoir changé. Les choses sont à peu près restées telles quelles le long

de ces quatorze siècles. Ces mornes étendues figées dans leur carapace naturelle se soucient peu des lois de l'évolution. Partout règne, absolu, le principe de l'immuabilité.

En face, le mont Qobeïs, surmonté d'une mosquée à petit minaret où l'histoire place la grotte qui servit de refuge à Mahomet et à Abou-Bakr pourchassés par les Coreïchites et que la présence d'une colombe, roucoulant tranquillement à l'entrée de l'orifice, ainsi qu'une toile d'araignée demeurée intacte à la même place, préservèrent à temps de la capture et de la mort.

A gauche, très loin, un point culminant dégage, sur une frise de crêtes d'un vert sombre, une croupe arrondie de laquelle émerge la blancheur d'un mausolée que l'œil distingue parfaitement. C'est le mont Hira : l'Olympe musulmane. De la masse montagneuse qui ceinture La Mecque, le mont Hira occupe une position privilégiée. Ce fut ici, dans une caverne propice à ces méditations solitaires où se complaisent les anachorètes et les penseurs, que le Prophète, parvenu à l'âge adulte, se retirait pour se livrer à la prière et communier dans la pensée du Créateur. C'est de cette hauteur inspirée, dont l'imposante solitude parait défier les mystères de l'éternité, que le Coran, transmis par la bouche de l'Ange Gabriel fut communiqué à l'humble berger pour être porté à la connaissance des peuples de l'univers !

Entre le mont Hira et La Mecque, soudé à la ville, se trouve le cimetière de la Maâla : vieille nécropole au pied d'un flanc de rocher où reposent les restes de nombre de parents du Prophète, de beaucoup de Compagnons et des deux premières générations de Tabiîtes.

Entre Djéroual, Djiad, le mont Qobeïs et la Maâla, enchaînée au centre des hautes parois rocheuses, La Mecque développe une fresque qui l'enserre de ses tons blafards. La grisaille des bâtisses sans couleur et l'aspect désolé des alentours s'apparentent bien au cadre par trop ingrat de la nature et du climat. Ville perdue au milieu d'un désert de pierre. De l'ensemble s'élèvent cinq minarets dont les lignes et les disposiitons s'inspirent plutôt de l'architechtonique islamo-turque. Ils ceignent une terrasse circulaire de forme pentagonale : c'est le *Horm* (1).

(1) *Horm,* enceinte sacrée.

Au milieu, un monument cubique drapé de soie noire avec des inscriptions en or tout autour de l'étoffe : c'est la Kaâba.

A la vue du Sanctuaire, dont la seule toiture leur apparaissait de l'éminence sur laquelle ils se trouvaient, les compagnons de Hadj Allal se prosternèrent dans un élan de piété spontanée.

Ils avaient atteint le but du long pèlerinage et leur âme, dans sa simplicité touchante, se sentait envahie par un de ces sortilèges qui s'emparent de l'être à la vue ou au contact des choses extraordinaires. Cinquante siècles d'histoire humaine se concrétisaient là, devant eux, dans ce petit édifice tendu de noir. Qu'était-ce ? Le *Beitoullah* ! La Maison de Dieu, le temple élevé, jadis, par Abraham à la gloire de l'Eternel. Le tabernacle de la race sémite établi pour célébrer le culte du Très-Haut et confondre la puissance des Idoles. L'autel dressé au-dessus de la source miraculeuse de Zem-Zem, jaillie des entrailles du sol, pour étancher la soif d'Ismaël et appeler les Djorhomites à l'adoration d'un seul Dieu ! On récita la *Fatiha* (1) et l'on redescendit du monticule pour gagner la ville.

A travers un dédale de ruelles sans trottoirs ni pavage, encombrées de hordes de chiens errants ; de files d'échoppes bien achalandées mais d'où toute propreté semble d'avance bannie ; de cafés établis dans des vestibules de maisons, de couloirs d'écuries et des hangars sans toiture ; parmi une foule grouillante où, véritable tour de Babel, se coudoient et se heurtent les types les plus divers du monde musulman : des rives de l'Atlantique au Yang-Tsé et des steppes du Turkestan aux savanes africaines ; au milieu d'un ondoiement de costumes, allant des pardessus fourrés de laine et à cols de caracul des régions subpolaires aux pagnes enguenillés des nègres de l'Equateur ; entre des groupes d'officiers et de soldats turcs et des cheikhs bédouins rutilant de chamarrures, au côté des caravanes de chameaux portant, sur des palanquins de branches et d'alfa tressée, des pèlerins assoupis par les mouvements de balançoire de l'équipage ; à travers cette affluence étourdissante, nos Maghrébins, les nerfs tendus et les yeux ébahis par tant de couleurs mordantes, se

(1) *Fatiha,* prière traditionnelle et consécratoire qui est la première sourate du Coran.

frayèrent un passage jusqu'au *Konak* (1) de la Hamidiah, siège du vilayet du Hedjaz. De là ils obliquèrent vers Djiad où un marocain de Safi que Hadj Allal connaissait les reçut à sa maison.

***

Après avoir procédé aux ablutions rituelles et s'être reposés un instant, les pèlerins sortirent en procession vers la Kaâba. Ils étaient en *ihrâm* (2) tel que l'exigent les prescriptions du pèlerinage. Il faisait nuit. Les ruelles, allumées à l'acétylène, les cafés où brûlaient des lampes à pétrole, étaient bondés de consommateurs. Les caravanes affluaient avec leurs cargaisons humaines. L'ensemble évoquait, avec la houle montante des clameurs nocturnes, quelque scène ranimée d'un vieux conte oriental.

La procession déboucha dans la rue en entonnant un vieux cantique : *Labaïk, Allahouma Labaïk !* (3) Le guide en tête, un Mecquois au ventre en bataille et à l'œil éteint, scandait d'une voix de Stentor les paroles que les pèlerins répétaient en cadence. On se dirigea vers l'enceinte et, par Bab-es Safa, on pénétra à l'intérieur du Sanctuaire.

La Kaâba apparut. Spectacle grandiose et impressionnant. Devant les yeux émerveillés et confondus, le Sanctuaire se dressait sur le parvis dallé de marbre. Enveloppé de noir, l'Edifice se détachait sur un fond sombre qu'éclairaient à peine les lueurs fugitives des lampes suspendues à un réseau de fils invisibles. Un firmament sans lune tamisait une lumière qui semblait descendre des constellations étoilées en fusées miroitantes. L'air saturé de fraîcheur après les effluves caniculaires de la journée ajoutait au prestige du spectacle et exaltait davantage l'âme tendue du pêcheur vers une expression d'apothéose et d'infini. C'était un royaume d'âmes mouvantes fixé aux limites de l'irréel et du sublime. La procession atteignit les abords du tabernacle et se joignit à la ronde compacte des pèlerins en mouvement autour du Sanctuaire. C'est le *tawaf.*

---

(1) *Konak,* palais en turc.

(2) *Ihrâm,* sorte de toge formée d'un pagne et d'une serviette que le pèlerin doit porter sur lui pendant tout le temps que dure le pèlerinage.

(3) *Labaïk, Allahouma, Labaïk :* Présent, O Seigneur, Présent !

Le rite consiste à faire sept fois le tour de la Kaâba en psalmodiant des versets du Coran ou en récitant une prière de circonstance d'après les intonations du guide. A la fin, l'usage veut qu'on vienne baiser la pierre noire encastrée dans l'un des angles du Sanctuaire. Pierre d'origine volcanique extraite, disent les traditions, d'un site élyséen.

Le *tawaf* n'est pas une coutume spécifiquement musulmane. Elle se perd dans la nuit des époques bibliques. Elle faisait partie du cérémonial d'Israël avant que les destructions successives du Temple n'eussent astreint les adorateurs de Jéhovah aux lamentations du Mur qui ont rituellement remplacé les processions circulaires. On se rappelle les sept tours de Josué autour des murailles de Jéricho. La tradition a simplement continué à travers le cycle des religions monothéistes régies par des credos presque similaires.

Après le tawaf on se rendit à l'Oratoire : petit endroit réservé sous le *Mizab* (1) où Abraham consacra l'Edifice par une prière d'offrande à la louange du Tout-Puissant. De l'Oratoire on se dirigea vers Zem-Zem. C'est une fontaine en marbre recouvrant la source millénaire où, par un pompage à tension aspirante, l'eau est amenée dans un bassin à capacité réduite pour être ensuite redistribuée par des robinets espacés d'un demi-mètre chacun. Cette eau est d'un goût saumâtre. L'analyse chimique y décèle une quantité de sels alcalins. A en juger par la surveillance sévère exercée par les lazarets installés sur l'ensemble du monde musulman et l'obligation imposée de la stériliser ou d'en voir l'entrée interdite, il est à présumer que l'eau de Zem-Zem n'est pas exempte de certains bacilles qui expliqueraient peut-être les épidémies qui se produisaient naguère et dont quelques-unes subsistent encore à l'état sporadique. Les pèlerins en prennent quelques gorgées dans des tasses de cuivre nickelé tandis que d'autres s'en arrosent dévotement la tête. Là, aussi, il y a d'indéniables analogies avec les baignades du Jourdain et les aspersions d'eau lustrale qui sont à la base du baptême chrétien.

Le tawaf terminé, la procession quitta l'enceinte et, par Bab-Ibrahim, gagna une sorte de petit boulevard couvert et

---

(1) *Mizab,* gouttière.

bordé de boutiques sur les deux côtés. Les extrémités finissent à des culs-de-sac fermés par des murs. Ce sont la Safa et la Maroua : deux endroits de l'antique *Om-el-Qorra* (1) qui furent les témoins d'un drame de conscience du premier prophète d'Israël.

Le Tentateur était apparu en songe à Abraham sous le déguisement de l'Ange de la Miséricorde et lui avait transmis un message. L'Etre Suprême exigeait du Patriarche, en signe d'épreuve, de lui offir son fils en holocauste. Fidèle aux sommations de l'Oracle, Abraham se disposait à sacrifier Ismaël quand Dieu, instruit de l'imposture de l'esprit malin, expédia des prairies célestes un magnifique bélier qui devait servir de victime expiatore. Au moment où la lame allait glisser sur la gorge du fils, l'ange Gabriel arrêta le bras docile et désigna l'offrande à Abraham. Père et fils, délivrés d'une angoisse compréhensible, se lancèrent à la poursuite du beau ruminant à toison frisée et, après une course mouvementée, finirent par le capturer et l'égorger en signe d'obéissance. La procession galopante entre la Safa et la Maroua perpétue ce geste sacrificatoire comme l'immolation du mouton lors des fêtes de l'*Aïd-el-Adha* (2) consacre et commémore un rite adorateur consenti à la gloire divine.

Après avoir rempli tous ces rites, les Maghrébins retournèrent à la maison. Le lendemain, ils visitèrent le cimetière de la Maâla. Selon son caractère plus porté à simplifier les choses, Hadj Allal se contenta de réciter la Fatiha sans se laisser aller à des transports de dévotion déplacée. Sa culture limitée, ses connaissances générales un peu réduites ne lui permettaient pas de vastes restitutions d'un passé glorieux ni un recueillement nourri de clartés philosophiques.

Il médita longtemps devant les tombeaux d'Amina et de Khadidja. Il évoqua l'épopée héroïque de l'Islam telle que son père la lui racontait, avec un luxe d'enjolivements gratuits, là-bas, sous les pentes du Tiziran, s'efforça d'en dégager quelques leçons utiles à la morale et passa à d'autres sépultures. Il saisissait

(1) *Oum-el-Qorra,* littéralement Mère des Villes, vieux nom de la Mecque.

(2) *Aïd-el-Adha,* grande fête inscrite au calendrier musulman signalée par le sacrifice d'un mouton.

vaguement, à travers cette rangée de tombeaux, quelque chose de grandiose et de mystique qu'il identifiait à peine mais dont il supputait l'incommensurable grandeur.

Il s'arrêta devant le tombeau d'Abbas, un des oncles du Prophète dont les petits-fils devaient fonder plus tard le califat de Bagdad. Il s'étonna de le voir là récolter aussi son tribut d'hommages posthumes : lui qui combattit l'Islam à Badr, y fut fait prisonnier et lui demeura hostile jusqu'à la chute de la Mecque. Il balbutia cependant une prière pour le repos de son âme. Puis, seul, il sortit laissant ses compagnons derrière lui, l'âme en feu, la pensée prise dans un étau de réminiscences confuses, le regard perdu vers les choses fugitives et lointaines.

Il était midi environ. Un soleil de plomb embrasait l'atmosphère. Les monts, sur lesquels s'adossait la muraille de la nécropole, dégageaient une chaleur d'enfer. D'un ton livide, les pierres calcinées s'estompaient dans un flamboiement de couleurs incandescentes. Un violet lugubre alternait avec un bleu d'oxyde. Le cirque cyclopéen qui entourait la ville brûlait des mêmes reflets sinistres. Dans le ciel, des gypaètes zébraient l'air de leur vol sans grâce.

Il s'en retourna. En traversant Djéroual, on lui montra un tumulus de pierres. C'était le cénotaphe, ou quelque chose d'approchant, d'Abou-Lahab, l'un des autres oncles du Prophète mort en paën au combat de Badr. Il y demeura un instant, attendant l'arrivée de ses compagnons. Puis tout le monde rentra à dîner.

Hadj Allal passa quarante jours à La Mecque avant de monter au mont Arafat.

***

Dès la première semaine le père d'Idris se rendit aux boutiques de libraires de Bab-es-Salam. Rayons et étagères regorgeaient de livres et d'incunables fournis par les presses et les collectionneurs de Constantinople, du Caire et de Lahore. Pour la plupart, c'étaient des ouvrages traitant de la théologie et de la jurisprudence musulmanes. Les pages jaunies, les styles désuets et les linotypies démodées dénonçaient des choses anciennes. Il y avait bien des lexiques, des relations de voyages, des diwâns et surtout de ces volumineux essais de poly-

graphie qui est le cachet-type de la vieille littérature arabe. Mais rien qui signalât des études modernes. La censure du sultan Abd-ul-Hamid, intraitable sur ce point, y veillait du reste.

Là, chez un libraire de Lahore, un de ces pendjabis au teint bistré et à lunettes d'or qui savent si bien concilier l'amour de Dieu et celui de l'argent, Hadj Allal put dégotter deux *Itinéraires* qui lui tenaient à cœur. Il s'agissait des deux *Rihlat* (1) d'Ibn Djoubeïr et d'Ibn Battouta.

Les connaissances de Hadj Allal en histoire et en géographie étaient des plus sommaires. Son arabe également n'avait rien de classique pour l'aider à comprendre les deux auteurs. Mais comme il avait fait la connaissance d'un Azharien venu d'Egypte et auquel il rendait de fréquentes visites, il put, avec lui, suivre avec fruit les périples des deux grands voyageurs du Maghreb moyenâgeux.

Ibn Djoubeïr appartient au XIIe siècle et était andalou. Contemporain des Almohades et d'Averroès dont il était l'adversaire, il s'intéressa à de nombreux sujets intellectuels et eut une place de choix parmi la pléiade d'écrivains et de penseurs qui florissaient à cette époque. Sa *Rihlat*, au point de vue littéraire comme au point de vue documentaire, est un chef-d'œuvre.

Ibn Battouta vécut lui, au XIVe siècle. Marocain, il naquit, mourut et fut enseveli à Tanger. Sa *Rihlat*, inférieure quant au style et aux nuances d'expression à celle d'Ibn Djoubeïr, lui est de beaucoup supérieure en ce qui concerne l'étude et l'observation. L'*Itinéraire* d'Ibn Djoubeïr se limite aux pays musulmans du bassin méditerranéen. Celui d'Ibn Battouta s'étend jusqu'aux Indes et en Chine. Ses voyages doublent ceux de Marco Polo et préfigurent les grands périples circumnavigatoires du XVIe siècle. Contemporain des Mérinides et d'Ibn Khaldoun (qui ne l'appréciait guère : ce qui du reste n'est pas étonnant, l'auteur des *Prolégomènes* n'estimant personne), l'*Itinéraire* du voyageur tangérois se place, au point de vue scientifique, parmi les meilleures œuvres du bas Moyen-Age.

Le père d'Idris s'en passionnait. Après que l'Azharien, son ami, lui en eut commenté les principaux chapitres et expliqué

(1) *Rihlat*, voyage, parcours d'itinéraire, tableau de voyage.

quelques passages obscurs, il se mit à les lire et à les relire. Avec le *Mourchid* d'Ibn Toûmart, ils devinrent ses livres de chevet. Il les lisait partout, à la maison d'hôte, au café, au Sanctuaire.

Quand il se rendait au Temple, il allait s'asseoir sous le petit dais de marbre réservé aux sectateurs du rite malékite. Et, en attendant la prière du soir, à l'heure où le soleil déclinant allège l'atmosphère de ses chaleurs, il prenait l'une ou l'autre des deux *Rihlats* et rejoignait les grands voyageurs aux étapes où il les avait quittés la veille. Ibn Djoubeïr l'enthousiasmait. Lorsqu'il eut bien compris le livre, son enthousiasme déborda en admiration. Ce que le voyageur racontait sur son siècle, ce qui concernait la vie de la Mecque d'alors, la débauche de ses habitants, le pharisaïsme régnant, le trafic des choses sacrées, la rapacité sans frein du Bédouin, son instinct déchaîné, il le voyait, le sentait, lui, et le blâmait à plus de sept siècles de distance.

Almohade convaincu et maghrébin de race, Ibn Djoubeïr avait pour Saladin un respect immense. Le héros musulman des Croisades, le souverain magnanime et juste dont il appréciait la vie et les actes, il le comparait à Abd-el-Moumen le Grand. Autant les mœurs des habitants de l'Arabie lui déplaisaient, et il n'allait pas de main morte dans sa critique impitoyable contre un pareil désordre, autant il relevait et exaltait les mérites du vainqueur de Hittin. Cette décadence, Hadj Allal l'observait autour de lui. Rien, depuis, n'avait changé. Cela paraissait même avoir empiré.

C'est vers la moitié du XII$^{e}$ siècle qu'Ibn Djoubeïr vint en Orient. Saladin régnait tandis que les premières avant-gardes des Turcs ottomans apparaissaient sur les confins orientaux du plateau anatolien. Des califes-fantoches, piètres caricatures des Rachid et des Maâmoun, languissaient à Bagdad dans des palais sans art, au milieu d'une foule suspecte de concubines et d'éphèbes aux fonctions douteuses. L'anarchie battait son plein. L'éclipse intellectuelle était totale. De la brillante époque qui florissait sous les premiers califes, ou au temps des Bouides et des Seldjoucides, il ne demeurait qu'une sombre façade. Le Califat, enseigne défigurée, ne recouvrait qu'un déchaînement de viles passions sur lesquelles la morale n'avait plus de prise. L'orgie babylonienne renaissait de ses cendres. Lorsqu'Ibn Djoubeïr

promenait ses yeux sur ce triste tableau, la mort guettait déjà sa proie. L'avant-dernier soliveau, cloîtré dans son sérail de briques, parmi ses eunuques et ses mignons, achevait sans gloire un règne corrompu et falot. Quelque temps après Mostaâcem remplaçait Mostancer, mort on ne sait comment. Puis apparurent les Tartares de Houlagou. Bagdad avait vécu. Elle disparut de la scène à la manière de Sodome et de Gomorrhe.

Dès qu'il lisait un chapitre intéressant de l'*Itinéraire,* Hadj Allal relevait la tête, fixait les yeux sur la Kaâba, méditait et jetait un regard circulaire sur les foules processionnantes ou assises autour du Sanctuaire. Sur les groupes compacts de pèlerins, il se livrait à un jeu de physionomie sur lesquelles il cherchait à établir des pronostics. La plupart des pèlerins appartenaient aux profondes couches populaires. Quelques individus aisés, apparemment instruits, à l'air distingué et aux manières correctes. En remarquant ce monde, le père d'Idris avait l'impression de les voir accomplir un rite machinal. La piété n'indiquait précisément pas la présence d'une opinion éclairée et consciente de ses devoirs religieux. A part une rare élite, cette masse venait toucher des choses bénies, solliciter des récompenses, réclamer des indulgences, mais l'abnégation en était à peu près absente. C'est le destin de toutes les religions de se voir ainsi dénaturer quand la philosophie transcendante qui anime la Foi s'altère au contact des foules amorphes.

D'autres fois, le père d'Idris, qui venait régulièrement à la Kaâba une heure avant la prière du soir, apportait avec lui l'*Itinéraire* d'Ibn Battouta. Le style et l'analyse psychologique mis de côté, la *Rihlat* du voyageur tangérois avait l'attrait des grandes randonnées, des descriptions lointaines, souvent exactes, parfois mirobolantes, qui exercent sur l'esprit l'enchantement des choses colorées et inconnues. Ibn Battouta, si véridique qu'il cherche à l'être, n'est pas exempt de ces excès d'imagination que l'on remarque chez presque tous les chroniqueurs musulmans du Moyen-Age. Il n'aurait pas pu d'ailleurs échapper à cet ordre de pensée. Ses descriptions et ses évocations n'en restent pas moins splendides.

L'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, les régions hantées de l'Hymalaya étaient capables d'envoûter bien des têtes. Mais Byzance étalait, selon le tableau mirifique brossé par Ibn Battouta, un charme autrement séducteur.

Byzance ! Nom magique qui soulevait des spectacles de féerie. Ibn Battouta voyageait au XIVe siècle. Quand le navire qui le portait fendait de son étrave les flots glauques de la Marmara, le Croissant ne flottait pas encore au-dessus des coupoles de Sainte-Sophie. Mahomet II était dans les limbes. Et les Turcs, qui avaient déjà pris pied en Europe, étaient solidement établis sur les plateaux de l'Asie Mineure. Byzance ressemblait à un îlot chrétien envahi par la marée montante de l'Islam tandis que Grenade, à l'autre bout du monde méditerranéen, évoquait l'image d'un petit réduit musulman battu par la houle chrétienne.

Au déclin de sa puissance, ainsi que la ville des Alpuxarras, Byzance se couvrait de documents et ses princes, pâles décalques de ces monarques de génie que furent Constantin et Justinien, achevaient de se corrompre eux aussi dans des palais abritant des mœurs sans nom. Soters et Sébastocrators s'agitaient autour d'un Basileus de parade comme, à Grenade, les Montacers et les Mostaïns au petit pied singaient les Ommeyades de la grande époque. Mais Byzance n'en conservait pas moins un éclat que l'Islam, triomphant, s'assimilait pour son propre compte. Et ainsi ce qu'Ibn Battouta relatait de la grande capitale, Hadj Allal se l'imaginait sans peine dans le décor du Stamboul musulman.

De temps à autre, le père d'Idris allait s'asseoir sous le petit édicule chafeïte avec son ami, l'étudiant égyptien de l'Azhar. Il en recherchait l'agréable compagnie. Poète, versé dans l'étude de l'histoire et de la théologie, l'Azharien charmait Hadj Allal par ses doctes explications sur les origines de l'Islam. Salafite, mais de l'école progressiste de Djemaleddine et d'Abdo, il soumettait l'histoire à une analyse critique qui l'élaguait impitoyablement de ses tissus de légendes. Rationaliste, il n'en demeurait pas moins dans la ligne des saines traditions. A son contact, Hadj Allal se sentait à l'aise. Il apprenait beaucoup de choses et ses convictions s'affinaient et s'éclaircissaient sous l'action d'un tel verbe communicatif. Un jour que tous les deux blâmaient une discussion d'intérêts qui s'était produite entre deux *moutaouffins* (il s'agissait de la vente de deux femmes esclaves en plein Sanctuaire), l'Azharien, remarquant l'indignation du père d'Idris, se complut à lui faire un cours d'histoire abrégée. Il s'adressa à lui en ces termes :

« Ces rites, ces usages que tu vois sont, pour la plupart, en contradiction formelle avec l'esprit et les lois fondamentales de l'Islamisme. Au fond, ce ne sont que des coutumes païennes qui s'obstinent à survivre sous le couvert d'une religion dont le monothéisme et l'équité sociale sont l'essence et le symbole. L'Islam, comme toute autre religion révélée, comme le Judaïsme et le christianisme, a été forcé, les premiers lustres des temps héroïques passés, de descendre de la hauteur morale où il résidait jusqu'à ces pratiques que le Prophète et les premiers Califes avaient méprisées et combattues. Le maintien de la Kaâba, après la destruction des idoles et l'abolition des fonctions sacerdotales qui s'y rattachaient, correspondait au désir de glorifier le Créateur à l'exclusion de tout autre.

« Or, si les idoles ont disparu, la Kaâba est devenue pour ces foules (et l'Azharien désigna du doigt les groupes de pèlerins en procession) une sorte d'émanation divine à laquelle on doit prodiguer des hommages qui contredisent singulièrement ceux que le Prophète lui avait concédés. Et ce qui est plus navrant, c'est que la race des pharisiens, anéantie par l'Islam, a ressurgi de ses cendres et pullule aujourd'hui, plus avide, plus perfide, plus méprisable qu'au temps d'Abd-Chams et d'Abou-Séfian.

« Vois-tu, continua l'Azharien, vois-tu ces faces d'hyène qui, au rythme de l'égrénement de leur chapelet, discutent de la vente de ces deux malheureuses négresses dont ils viennent de profiter pendant au moins quelques semaines ? Remarques-tu les regards louches et les gestes hypocrites ? Et bien, ce ne sont là que les dignes continuateurs de la tradition de ces faux prêtres que Coreich commettait à la garde des divinités païennes dans ce même tabernacle qu'Abraham avait jadis dédié au culte du Tout-Puissant.

« Vois-tu ce Temple, il a derrière lui plusieurs millénaires. En des temps lointains, après les cataclysmes qui provoquèrent la disparition d'Ad et Tamoûd, des tribus arabes du rameau amalécite vinrent peupler ces régions. Elles en firent leur aire d'habitat. Quelques-unes d'entre elles, Djorhom et Qôtoura s'y établirent et élevèrent les premières maisons d'Om-el-Qorra. Les légendes ont légué à la postérité les noms de Madad et de Someïdaâ, les deux chefs fondateurs de la cité dont les splendeurs rêvées devaient rivaliser avec celles d'Aram, la ville aux Colonnes.

C'était l'époque, antique entre toutes, où, sur les rives de l'Euphrate, se développaient les prémisses des premières civilisations humaines. Babylone n'était pas encore née, mais l'Elam, Summer et Acad avaient été déjà des royaumes organisés et dotés de théogonies avec leurs temples et leurs pontifes. Quant aux croyances de l'Arabie intérieure, elles étaient plus simples et les divinités adorées plus vulgaires.

« Abraham vint alors. Fuyant la Mésopotamie où il avait inutilement prêché, il arriva en ces parages avec Agar et Ismaël, s'y installa et, selon la coutume, s'allia aux Djorhomites en mariant son fils à la fille de l'un de leurs chefs. Puis les ayant gagnés au culte monothéiste, il renversa les pierres divinisées et construisit cet Oratoire que tu vois et qui est devenu aujourd'hui le Sanctuaire de l'Islam.

« Cela ne dura pas longtemps. Les Arabes, qui ont toujours manqué de vocation mystique, revinrent aussitôt à leurs erreurs païennes. Des siècles passèrent. Khozaâ supplanta Djorhom. Et Amroù ibn Lohaï, son chef, donna à l'adoration de la pierre sculptée une organisation modelée sur le vieux paganisme en honneur dans la terre de Channaâr. Pour asseoir la domination de Khozaâ, tribu du Sud, sur les clans du Hedjaz, la plupart de souche madârite, Amroû eut recours à la religion. Les tribus, comme aujourd'hui, vivaient séparée les unes des autres. Pas de liens de solidarité. Chaque collectivité tribale menait sa vie à part, dépendant d'un seul chef et sacrifiant à son propre Dieu. Pas de génie protecteur de la race. Amroû eut alors l'idée de les unir par une force fédérative tirée du sentiment religieux. Il fit venir en grande pompe, de la Mésopotamie, une idole célèbre qui devait jouer le rôle de divinité supérieure dans ce temple transformé en une sorte de Panthéon de la nation arabe. Le Hôbl était une statue de granit d'origine chaldéenne incrustée de rubis et de saphirs. Mutilée de sa main, les orthopédistes de l'époque avaient remplacé le membre perdu par un bras d'or massif. Comme tu le vois, c'était alors l'homme qui créait et arrangeait son Dieu.

« Comme Assur et Mordokh en Mésopotamie, Ammôn en Egypte, Baâl chez les Phéniciens et Jupiter à Rome, le Hôbl élevé, grâce à Khozaâ, à la première catégorie des hiérarchies païennes, devenait le Grand Esprit de la race et subordonnait les deux subalternes à son génie tutélaire.

« Amroû institua une caste sacerdotale, imagina un recueil de processions et de prières, établit une enceinte et y perça des portes qu'ils munit de clefs et de lourds battants. Puis il créa des sortes de canonicats dont il investit les notables de la ville et des clans circonvoisins afin de les attacher à sa fortune. Il imposa ensuite aux tribus et aux caravanes arrivant à la Mecque des taxes de *tawaf* et les obligea à sacrifier aux idoles. Les redevances allaient au Trésor de la ville et Khozaâ, la tribu protectrice de ces Dieux Lares, prenait ainsi, en vertu du sacerdoce qu'elle exerçait, une influence qui avait l'air de solliciter de plus vastes ambitions. La Mecque, comme aujourd'hui, regorgeait de parasites qui s'ingéniaient à tirer de l'institution religieuse le plus clair de leurs ressources. Une classe aristocratique s'y forma avec une tendance prononcée au pontificat qui finit par devenir sa raison d'être ».

L'Azharien s'arrêta un instant pour respirer. Hadj Allal, fasciné par cette dialectique qu'il entendait pour la première fois mais dont il saisissait l'essentiel, s'approcha du jeune étudiant.

« Khozaâ, reprit l'Azharien, ne se maintint pas longtemps au pouvoir. C'était d'ailleurs impossible pour elle. D'origine kahtanide, elle était considérée à La Mecque un peu comme une intruse. L'esprit de clan est le défaut de cuirasse des Arabes. Leur unité nationale fut un miracle dû au génie de l'islamisme. Elle ne se maintint qu'autant que dura cet esprit. Dès la disparition du Prophète et des quatre premiers califes élus, c'en était à peu près fait de cet amalgame imposé beaucoup plus qu'accepté. Les Ommeyades d'Orient, qui jouissaient pourtant du fruit des efforts d'autrui, firent de cette unité un moyen d'exploitation des peuples que l'Islam avait définitivement libérés : à la justice ils substituèrent l'intérêt, au Coran, les registres de comptes, à la mission de rédemption universelle, une question de pouvoir et de prestige.

« Coreich alla donc sur les brisées de Khozaâ. Coreich était adnanienne, du rameau de Madar. Elle réalisa les désirs des Arabes du Nord contre ceux des Arabes du Sud. Si l'esprit de clan, en un mot l'égocentrisme tribal, a quelquefois certains bons côtés, il en a aussi de mauvais. C'est contre ce mauvais que tonna jadis l'une des plus grandes gloires de l'Orient musulman, ton compatriote, l'illustre Ibn Khaldoun.

« Coreich maintint et développa les institutions païennes. Elle se fit conférer de nouveaux privilèges et, comme sa puissance était avant tout édifiée sur le trafic des caravanes et l'usure, elle profita de son influence pour renforcer sa tutelle sur la population de La Mecque. Coreich était composée de plusieurs fractions : Ommeya, Hachem, Taïm, Makhzoum, Adaï, Assad, Zohr, Nôfel. Après une courte administration de Makhzoum le pouvoir passe aux Banou-Ommeya. Cette fraction se divisait en deux groupes : les Anabès et les Ayas.

« Qoceï, qui détrôna Khozaâ et qui fut le premier législateur arabe connu, appartenait au premier groupe. Ce Qoceï n'était pas un mince personnage. Il apparut entre le IVe et Ve siècles de l'ère chrétienne. L'Arabie, à cette date, était entourée d'une ceinture de petits émirats inféodés à la domination étrangère. Au nord il y avait le petit royaume nabatéen de Raqîm. Il s'étendait du Mont Sinaï aux rives du Jourdain et englobait dans ses frontières l'Arabie Pétrée...

— Je connais ce pays, s'exclama Hadj Allal. Je l'ai traversé deux fois lors de mes précédents pèlerinages. Je suis passé près d'un monastère taillé à même le roc où des moines chrétiens mènent une vie d'ermites.

— C'est cela, répondit l'Egyptien. Puis il reprit le bout de son fil.

« ...Vers le nord-est de Raqîm, il y avait l'émirat ghassanide qui avait dans sa juridiction les tribus de la Syrie jusqu'au Moyen-Euphrate. Ces émirs étaient des phylarques byzantins. Ils avaient embrassé la religion chrétienne et copiaient servilement les mœurs de Byzance, leur suzeraine. Palmyre, entre la Syrie et la Haute-Mésopotamie, était aussi érigée en un émirat qui fut tout d'abord vassal de Rome. Cette ville eut une fois pour émiresse une vraie lionne du désert : l'intrépide Zénobie. C'est la seule qui ait montré des qualités viriles parmi cette cohue de princes asservis. Elle connut, à Rome, une mort digne de son courage.

« Dans la vallée du Tigre régnaient les Perses. Ils avaient encore des vassaux arabes : les émirs de Hira. Zoroastriens et

frottés de culture iranienne, ceux-ci gravitaient dans la sphère des rois de Persépolis.

« Le Sud ne valait guère mieux. Les derniers Tobbâs de Hymiar, Seïf Dhoû-el-Yazan mis à part, n'étaient que de simples pantins passant alternativement de l'influence du négus d'Abyssinie à la férule du sassanide d'Ecbatane.

« Au centre, deux petites républiques basées sur des embryons de démocratie parlementaire : l'une, celle de Nedjed, soumise aux rabiîtes de Kinda ; l'autre, celle de la Mecque, dépendait des pontifes de Coreich.

« Qoceï, qui pressentait le danger d'une intervention étrangère et qui craignait, à juste titre, la dislocation de la fédération des tribus hedjaziennes soudées à peine entre elles par la communauté du sentiment idolâtre, se hâta d'entreprendre certaines réformes capables, à ses yeux, de rendre la tutelle coreïchite plus souple et de faire de la Mecque un centre de polarisation susceptible d'agir sur le peuple arabe. Il établit une législation tirée, éclectiquement, du code de Hammourâbi et des lois grecques et romaines restées plus ou moins en vigueur dans le nord de la Djezirah. Et pour faire oublier les redevances et les offrandes aux Mecquois et aux Arabes clients de Coreich ou de passage à La Mecque, il leur donna l'illusion d'un droit de cité qu'ils devaient exercer en participant aux délibérations d'un parlement qui tenait publiquement ses assises : la *Dar-en-Nedoua.*

« Mais si la vie politique élargit ainsi son cercle, les mœurs se dégradèrent. A la mort de Qoceï, les abus recommencèrent. Le taux de l'usure décupla. Le culte devint une source de profits illicites. Les Juifs de Khaïber entrèrent à leur tour en scène. La prostitution s'en mêla et le Sanctuaire finit par être le témoin complice d'innombrables orgies nocturnes. L'histoire a retenu les noms d'Assaf et de Naïla qui y abritaient leurs amours coupables sous le regard des dieux du temple voués, ainsi, à jouir de spectacles peu faits pour apaiser leur courroux. C'est ainsi que la Mecque devint le centre de bacchanales effroyables à telle enseigne que l'on finit par voir dans l'extermination des fillettes une sorte d'obligation morale.

que la montagne renferme et la soumet à une fusion intense qui se traduit, tout d'abord, par des grondements et des jets de fumée, puis par un écoulement de matières gluantes et noires d'où se dégagent des vapeurs sulfureuses. Cette matière s'échappe par le cratère du volcan et, descendant le flanc des monts, se répand à travers les cols et les vallées. C'est de la lave. Dès son refroidissement, qui ne tarde guère, elle se condense et prend la forme de ces roches éruptives que tu peux voir un peu partout sur les chemins rocailleux qui contournent ces hautes montagnes. Les sculpteurs arabes de l'antiquité appréciaient beaucoup les qualités de cette pierre qui leur servait à vivre en fabriquant des dieux à la douzaine. Les bétyles et les taghoûts, ces idoles en forme de prie-dieu et de petites chapelles, étaient de préférence taillés dans ces roches volcaniques. Lui rendre aujourd'hui des dévotions, la bénir, c'est tout simplement réintroduire par la fenêtre un aspect de paganisme que l'Islam avait chassé par la porte. Seulement, la tradition l'a sacrée, et il y a des traditions qui doivent être respectées.

— J'ai refusé de l'embrasser et me suis contenté de réciter la Fatiha lorsque j'ai été obligé de m'arrêter devant elle.

— Cela dépend de toi, dit l'Azharien. Cela n'empêche pas que ce regain de superstitions consacrées ne profite qu'à cette race de malpropres que Dieu a créés pour la damnation de l'homme. Et d'un coup de menton, l'Egyptien désigna le groupe des deux Mecquois auxquels trois eunuques noirs étaient venus s'adjoindre. Cette race a toujours existé. Toutes les religions, sans exception, en ont souffert l'injure ».

L'Azharien s'arrêta de nouveau, tira un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Il faisait chaud. Le soleil baissait rapidement et les gypaètes décrivaient de larges cercles au-dessus du horm avant de venir se percher sur le croissant des minarets. Hadj Allal, de plus en plus gagné par ces explications historiques qu'il entendait pour la première fois, s'approcha un peu plus.

« Du groupe formé par Hôbl et ses satellites, reprit le disciple de l'Afghani, partaient deux lignes concentriques d'idoles : l'une d'ici, fit-il l'index tendu vers l'édicule chafeïte, et l'autre, de l'Oratoire jusqu'à l'édicule hanbalite. Là-bas, un peu en arrière, d'autres divinités dressaient leurs larges figures épanouies. Il y avait les *asnams,* les *azlams,* les *bétyles* et les

*taghoûts* ou *ansabs*. Les deux premières représentaient des faces humaines aux poses diverses. Les asnams étaient façonnés dans la pierre, les azlams dans le métal. Bétyles et taghoûts étaient de petits monuments comme l'indique le mot arabe : *ansab*.

« Coreich adora Zohra, puis l'ayant abandonnée à la tribu de Ghâtfan, elle s'arrogea le droit de sacrifier la première au Hôbl. Chaâri était l'idole de Qaïs. Othared, d'Assad. La tribu de Qodaâ sacrifiait à Hodheïl. Les Aoûs et les Khazradj de Médine, les deux tribus qui formèrent, lors de l'Hégire, le noyau principal des Ansars, avaient pour divinité Manât. Thaqif rendait ses hommages à Llât. Haouzan s'inclinait devant Yaghoût. Khozaâ brûlait l'encens sous le socle d'Azza et Kalb immolait à Dhâl-Kaffein.

« Cette Olympe cachait les pires iniquités. Mais elle était pour les Coreïchites une mine de richesses. C'est moins contre l'Idole inerte, ce dieu sans vie, ce tremplin grotesque que contre l'injustice qu'elle symbolisait que Mahomet se dressa au nom de l'Islam. Et c'est pour cela que l'Islam fut une grande Révolution sociale.

« Tu dois plus ou moins bien connaître l'histoire de l'islamisme, conclut l'Azharien : l'apostolat de Mahomet ; la réaction de Coreïch ; la passivité des Arabes ; la série des persécutions contre les premiers disciples ; l'adhésion des Compagnons de la première heure : Abou-Bakr, Omar, Othman, Ali ; l'Hégire ; la lutte à main armée ; les succès et les revers : Badr, Ohôd, El-Khandâq ; la trêve de Hodeïbiah ; la victoire de Mahomet ; Honein et le châtiment des Thaqifites ; l'entrée à La Mecque et le renversement des idoles à l'exception du Temple qui, dépouillé de sa collection de statues, fut rendu au culte de l'Unique dans un élan de gratitude et d'offrande jubilatoire.

« Les Compagnons détruisirent, dans un accès d'indignation passionnée, ces faux dieux qu'ils adorèrent jadis. Khaled démolit Azza ; Tofeïl renversa Dhâl-Kaffein ; Saïd ibn Obeïd décapita Manât et Amroû, le futur conquérant de l'Egypte, mit en pièces Hodheïl et quelques autres idoles.

« La pierre divinisée détruite, ceux qui en profitèrent devaient naturellement subir le même châtiment. Mahomet se

« As-tu entendu parler du *Ouad-el-Banât* (1) que Mahomet supprima en édictant contre ses auteurs des peines draconiennes ? Cela date des temps djahilites. Hind, la mère du calife Moawiah, n'était paraît-il pas exempte de ces mœurs déplorables et tels chroniqueurs arabes n'ont pas craint d'aller jusqu'à contester la légitimité de naissance du fondateur du califat de Damas. Mais, comme ces historiographes appartiennent à l'époque abbasside, et qu'en ce temps il était de bon ton de s'attaquer aux Ommeyades, la critique moderne n'a pas cru devoir homologuer de pareilles allégations.

« C'est ainsi qu'allait la société païenne. L'Idole consacrait ces coutumes en les prenant sous son égide. Là, devant la Kaâba, se dressait le Hôbl entouré de divinités secondaires qui constituaient le palladium de Coreich. Là, près de la pierre noire...

— La pierre noire, interrompit pour la seconde fois Hadj Allal, est-ce qu'elle existait ?

— Oui, répondit l'Azharien, elle existait. Et il n'y avait pas une seulement. Mais probablement des dizaines. De ce fort que tu aperçois si près de nous (il s'agissait du fort de Djiad), tu pourrais voir une longue chaîne de montagnes bleuâtres. C'est du granit. Beaucoup de leurs cimes représentent des têtes aplaties. Ce sont des cratères de volcans aujourd'hui éteints. En des temps lointains, mettons si tu veux avant le Déluge, ces montagnes digéraient des matières embrasées résultant de certains phénomènes géologico-chimiques que je ne pourrais pas t'expliquer...

— J'ai entendu parler de ces montagnes de feu, dit timidement le père d'Idris.

— Peut-être, poursuivit l'Azharien. Lorsque ces phénomènes se produisent, le volcan se montre soudainement actif. Un mouvement de combustion s'empare de la masse des métaux

(1) *Ouad-el-Banât,* littéralement, ensevelissement des filles. L'usage voulait qu'afin de préserver l'honneur familial, le père enterrât sa fille vivante dès qu'un soupçon commençait à peser sur elle et sans qu'il prît la peine d'en vérifier la source. L'Islam bannit cette coutume barbare au lendemain de sa victoire.

montra magnanime. Toute la vie du Prophète, du reste, n'a été qu'un éloquent et sublime poème de générosité. Ce fut historiquement une erreur. Plus tard, après le meurtre d'Omar et l'avènement du vieil Othman, les anciens marchands d'idoles, reçus les derniers dans le sein de l'Islam et avec toute la méfiance qui s'imposait, s'emparaient des leviers de commande et refaçonnaient l'Islam à leur image de faux sages. On sait où cela mena. La religion fut vidée de son contenu social et humain et son dogme sombra dans la lutte des rites et des sectes. Sur de simples truismes on édifia des prétentions scabreuses et des sophismes sans base qui soumirent le Coran à des conflits d'intérêts et de tendances. On falsifia les *hadiths* (1) comme on enfla les commentaires du Livre Sacré. Chaque race, chaque peuple, chaque calife, chaque aventurier en mal de trône se créèrent des traditions à leur propre mérite sans omettre de les attribuer sans vergogne au Prophète.

« Les Coreïchites, qu'ils fussent Ommeyades, Abbassides ou Alides ne se privèrent jamais de cette audacieuse dénaturation de la vérité. Certes, je n'attaque ni les uns ni les autres. Tous les Califats ont généralement rendu à l'expansion, à la civilisation et à la culture musulmanes des services qu'il serait injuste de passer sous silence. Et puis, tu dois le savoir, l'histoire de l'Islam est faite d'un bloc. On peut l'analyser, la soumettre à des critiques minutieuses, mais non la fragmenter ou la considérer d'un point de vue partial. Cela ne nous empêchera pas cependant d'oublier que la plupart des Coreïchites ont malheureusement déformé l'Islam en l'attelant au char de leurs ambitions et de leurs discordes. Les superstitions sont un peu nées de là. Je le répète, le batinisme et la croyance à la magie, le culte des tombeaux, le charlatanisme des confréries religieuses, les innombrables lignages soi-disant issus de la famille du Prophète : tout cela n'est qu'un tissu de supercheries et d'abus...

— On n'aurait pas dû croire à ces tas de *bidaâ* (2), coupa Hadj Allal. Le meilleur parti qui reste à prendre, c'est de revenir au salafisme.

---

(1) *Hadith,* paroles de la Tradition.

(2) *Bidaâ,* innovation dans le droit canon musulman.

— Il ne s'agit pas d'être salafite, rétorqua un peu vivement l'Azharien, il faut savoir ce que c'est que le salafisme. Nous vivons à une toute autre époque que celle où le Prophète fut envoyé par Dieu pour rédimer un monde en perdition. Si les sentiments demeurent, les idées doivent changer, s'assouplir, s'adapter aux lois du temps et de l'espace. Le monde ne peut esquiver ce dilemme : évoluer ou disparaître. L'Islam lui-même est un phénomène qui confirme cette vieille règle. Le marasme de la vieille société féodale, la carence du judaïsme et du christianisme après la chute de l'empire romain, le charlatanisme utilitaire et un peu cabalistique de Coreïch, appelèrent Mahomet et lui facilitèrent sa mission. Dieu, principe et fin de ce monde, source de bonté et génie suprême, peut, à chaque moment, intervenir pour arranger les ressorts de cet univers lorsqu'un vice quelconque en menace l'ordre et l'économie.

« Le salafisme a été un mouvement de réaction contre les hérésies et les schismes qui ont ébranlé les bases du monothéisme et sapé l'Islam dans ses forces intellectuelles et sociales. Seulement, il y a salafisme et salafisme. Tout mouvement qui tend, sous prétexte de régénérer la vie sociale d'un peuple ou d'une collectivité musulmans, à les maintenir dans un stade retardataire, est un mouvement aussi répréhensible que la secte qu'il cherche à éliminer. Le wahabisme actuel est d'ailleurs une secte. As-tu entendu parler des doctrines d'Ibn Abd-el-Wahab ?

— Oui, mais sans bien les connaître, répondit Hadj Allal.

— Et bien, voilà ! Il existe, ou, si tu veux, l'on peut préciser deux tendances dans cet ordre d'idées. L'une, des plus simples, née dans la cervelle d'un Bédouin frotté de controverses scolastiques et dont les seules expériences se résument entre ses constations de la société iraqienne, où domine le Chiîsme, et la vie simple et patriarcale du Désert. Réagir contre le Chiîsme ne signifie pas devoir adopter le salafisme à la mode wahabite. Tout changement dans le cours des idées doit tenir compte des normes de l'évolution contemporaine. Autrement, ce serait un simple sacrifice au chaos.

« Il y a encore, continua l'Azharien, un autre genre de salafisme suspect et odieux. C'est celui qui consiste à en faire une arme contre le Califat. Certes, ce n'est pas moi qui ignorerais

certains à-côtés de la politique de Yildiz. Bien que je reconnaisse en Abd-ul-Hamid un musulman ferme et sincère et un monarque de génie, je ne saurais nier l'évidence de certaines coutumes atrophiantes qui se sont introduites jusqu'au Sérail. Une espèce de clergé militant, inconnu dans l'Islam et qui vit de trafic de conscience, étend malheureusement sur le sultan-calife un réseau d'intrigues qui fait craindre pour l'avenir de l'Empire et du Califat. Des chefs de confréries, des mystagogues plus habiles qu'illuminés sont en train de dresser Yildiz contre la Sublime-Porte grâce à leurs sottises et à leur cupidité. L'intelligence d'Abd-ul-Hamid est solide. Il sait ce qu'il veut et où il va. Souverain d'un Empire vieilli, aux pièces disparates, figé dans des coutumes somme toute désuètes et une idéologie en retard sur la marche du temps, il profite de tout ce qu'il trouve à la porté de sa main. Ses responsabilités sont écrasantes. Avec un pareil Empire, il fait face à une Europe avide et coalisée contre lui. Il guerroie. Il louvoie. S'il tolère les agissements des milieux enturbannés qu'il favorise et honore, c'est qu'il doit probablement s'en servir pour de hautes raisons politiques. Peut-être se meut-il dans un cercle vicieux ? En tout cas, ce souverain que la légende accapare déjà, est un réaliste éprouvé. Pour nous, Musulmans de ce siècle, quelles que soient les antinomies qu'accusent certaines pratiques qui paraissent un peu mal cadrer avec l'esprit démocratique de notre religion, nous ne devons en aucune façon perdre de vue cette indiscutable certitude : le Califat, dernier rempart de l'Islam, est dangereusement menacé par la poussée impérialiste de l'Occident. La plus grande partie, sinon tous les Etats musulmans, sont déjà passés sous le joug de l'Etranger...

— Le Maroc, qui est aussi le dernier bastion du Maghreb, dit Hadj Allal d'un air mélancolique, vient d'être envahi à son tour. On se bat autour de Casablanca. Nous n'avons à opposer aux canons et aux mitailleuses des Français que la poitrine de nos enfants...

— C'est votre faute, souligna l'Egyptien, vous avez consacré le meilleur de votre temps à un excès de bigotisme que personne ne réclamait de vous. Glissant sur une pente fatale, vous êtes tombés, comme beaucoup d'autres, dans le culte des superstitions et de la magie. Le charlatanisme, qui a toujours bon dos, s'est emparé de vous. Votre pays, l'un des plus nobles

de l'univers, s'est peuplé de tombeaux recouvrant des dépouilles de bateleurs, de scrofuleux et d'esclaves déments. De cette lie vous avez fait des saints et des martyrs. Vous les avez ensuite élevés au rang de confidents de la pensée divine. Et, ainsi, sans peut-être que vous vous en doutiez, vous aviez rétabli le vieux paganisme idolâtre. L'Islam, à un tel contact, s'est perverti, corrompu. Il s'est pour ainsi dire vidé de toute sa subtance intellectuelle et morale. Par l'effet d'une juste corrélation des lois humaines, vos mœurs se sont figées, rétrogradées, atrophiées et un peuple aussi viril, aussi actif, aussi entreprenant que le vôtre a fini par se laisser choir dans l'abîme de cette décadence qui vous assaille de partout. Certes, vous n'êtes pas les seuls à loger sous pareille enseigne. Tous les peuples musulmans, comme ceux de l'Europe au Moyen-Age, ont passé à travers ce purgatoire. Notre discussion aborde justement ce sujet. Mais vous êtes, vous Nord-Africains, plus blâmables que les autres.

« C'est beaucoup grâce à vous que la pensée musulmane a réussi son plein épanouissement à l'époque médiévale. Vous appartenez à une race qui a compté parmi ses enfants Ibn Toûmart, Ibn Rochd, Ibn Khaldoun. C'est chez vous que Cordoue, l'Athènes de l'Islam, a brillé de son plus vif éclat. Vous avez donné naissance à l'esprit et au mouvement almohades. Puis, comme les feux d'un météore déclinant rapidement sous la voûte céleste, vous vous êtes laissés tomber dans le néant. Dans votre vie actuelle, à part le courage et l'endurance, deux qualités éminentes, peu de choses subsistent des traditions de votre passé. Combien de vous entendent aujourd'hui parler d'Ibn Khaldoun, d'Ibn Rochd, d'Ibn Toûmart ? Il faut étudier la pensée de ces surhommes dans les œuvres de l'Europe pour les connaître et savoir les apprécier. Au lieu de cela, vous en êtes à bénir les congénères de ces putois à face humaine... ».

Et, d'un clignement de sourcils, l'Egyptien désigna encore une fois les Mecquois et les eunuques du horm qui continuaient à palabrer sur le parvis.

« Aujourd'hui, c'est un peu tard. Les Français ont débarqué chez vous, après avoir déjà conquis l'Algérie et la Tunisie. Vous vous battez vaillamment, nous le savons. Personne ne vous dénie le courage. Vous êtes des guerriers-nés. Mais le courage n'est pas tout en ce moment. C'est même peu de chose en ce siècle de machinisme et d'organisation nationale. Je vois, d'après

les journaux, que l'union ne règne pas parmi vous. Vous avez deux sultans qui se combattent sous les yeux de l'ennemi et un prétendant, le fameux Rogui, qui dévaste et dépeuple le pays depuis longtemps. Vos caïds et ce que vous appelez vos chérifs sont tous ou presque à la solde de l'étranger. Vos villes se dépravent. Elles renferment, certes, une population active et industrieuse, mais préoccupée avant tout de ses seuls soucis quotidiens. L'ignorance, d'ailleurs, ce terrible chancre contre lequel il vous faudra lutter, lutter encore et toujours lutter, rend vos cités impropres à tout réveil intellectuel, à toute émancipation sociale, à tout progrès économique tels que le siècle les conçoit et les réclame. Et ceci est grave ».

Hadj Allal baissa la tête. Il se taisait, écrasé par ces révélations qui résonnaient douloureusement à ses oreilles. Un flot de sentiments contradictoires le bousculaient et ses idées cherchaient à se frayer un passage à travers ces explications. Il en retenait cependant quelque chose. Et, après une pause, l'Azharien reprit :

« Il y a un autre salafisme, unitaire, rationnel, tenant compte des progrès de l'intelligence et de la technique moderne et respectueux de l'ordre soutenu par le Califat. C'est le nôtre. Celui qu'a enseigné Djemaleddine et qu'ont analysé Mohammed Abdo et son école. La jeunesse égyptienne en a fait la bannière-guide de son affranchissement. Nous sommes salafites en ce qui concerne l'esprit, progressistes en ce qui dépend de la matière. Nous réclamons l'émancipation de l'Islam, la purification de ses doctrines, le rejet du fatras de fausses innovations qui l'encombrent et le défigurent. Nous respectons par contre certaines de ses institutions qui scellent son unité spirituelle et morale et cimentent ses ressorts politiques. Nous exigeons l'assouplissement et l'adaptation de nos mœurs aux exigences du temps. Tous les obstacles qui barrent les voies du progrès doivent s'effacer ou se voir renverser sans pitié. Nous demandons l'affranchissement économique. Les réformes ne doivent pas nous faire peur. Djemaleddine a laissé, là-dessus, un recueil de formules réunies par ses disciples qui surpassent en sagesse tout ce que la philosophie antique a pu léguer de grand et de parfait. Sur ces données, Mohammed Abdo a esquissé un ensemble de réformes que nous considérons comme les prolégomènes du devenir de l'Islam. Grand-Mufti d'Egypte, ce Disciple a rénové, sur une

base discrètement critique, les méthodes de l'interprétation du dogme et comblé les lacunes laissées par les Commentateurs du Moyen-Age. Il a définitivement substitué la raison à la tradition et ébréché, de sa rude cognée, la muraille conservatrice qui a failli nous étouffer sous le poids de ses fautes et de ses erreurs. Tête solide, il ne s'est laissé intimider ni par le chantage, ni par l'éblouissement des vaines popularités.

« Confiant dans l'instruction, il en a fait la plaque tournante de ses doctrines réformatrices. Mais pour parer à des retours possibles de l'esprit réactionnaire soutenu par les nations impérialistes, pour prévenir et confondre l'équivoque issue du désir du dominateur étranger à maintenir l'ignorance et la confusion dans les pays musulmans qu'il occupe, il n'a pas hésité à soumettre les textes saints aux épreuves hardies de l'exégèse rationnelle.

« Il a de même autorisé les musulmans à déposer leurs avoirs dans des banques et à toucher l'intérêt dû tout en expliquant la différence entre l'intérêt raisonnable et l'usure que le Coran a interdite sans spécification... ».

Le père d'Idris tendit la tête en entendant cette justification, mais ne la saisissant pas bien, il se tut.

« ...L'intérêt de l'argent est la raison d'être des banques. Je ne défends pas ce système. Je le hais et l'exècre, mais je dois convenir qu'il est nécessaire, surtout pour les peuples en voie de renaissance et dont la structure économique se trouve encore à l'état embryonnaire. Les banques sont là, recevant et distribuant l'argent des déposants selon des taux dont la différence réalisée leur permet de tenir et de développer le volume du capital investi. Pour équiper le pays, créer un outillage industriel capable de mettre en valeur les richesses nationales et nous libérer du lourd tribut des importations étrangères qui pompent notre or, pour redonner au commerce et à l'agriculture un essor plus adapté aux conditions de la consommation et de l'organisation des échanges, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. La fonction des banques est de centraliser cet argent. Personne n'y déposerait ses avoirs s'il n'est pas d'avance assuré de recevoir une rémunération correspondant à un bénéfice raisonnable.

« De leur côté, comme je l'ai dit, les banques louent cet argent à des entreprises qui se chargent, en construisant des usines, en élevant des chantiers, en prospectant des richesses

enfouies dans le sol, en organisant le commerce et en développant l'agriculture, à créer la prospérité dont profitera largement la nation. A la base de ce système, il y a l'argent : donc l'intérêt. Or, depuis des siècles, des ulémas bardés de science théologique mais ignorant tout de l'économie politique, ont tourné autour de ce problème en se contentant d'édicter contre lui des sentences vides de sens pratique. Le grand mérite de cheïkh Abdo est d'avoir résolu cette équation par une *fétoua* (1) appropriée. Aucune objection n'a pu prévaloir contre cette décision qui marque une date mémorable dans l'histoire musulmane.

« Musulman, partisan du Califat, sa pensée dépassait, comme son maître et ami Djemaleddine, le cadre de l'Egypte, sa patrie, pour embrasser des zones plus vastes de l'univers musulman. Ce n'était pas un panislamiste à la manière de ces agitateurs sans culture qui, d'ailleurs, n'ont jamais existé que dans l'imagination d'une Europe préoccupée à semer des fantômes d'épouvante pour légitimer ses interventions armées. Non. Ses principes de solidarité musulmane, comme le confirme sa célèbre dépêche d'adhésion au grand Tolstoï, étaient frappés au coin d'un idéal supérieur qui l'apparentait à un messager d'une plus grande confraternité humaine. Mais comme l'Islam était alors le point de mire de toutes les rancunes impérialistes, c'est à la défense de ses peuples qu'il entendait consacrer tout d'abord sa sollicitude.

« Voilà le vrai salafisme, conclut l'Azharien, celui de l'avenir, la seule et unique condition d'une véritable résurrection de l'Islam. Le jour où de telles idées seront appliquées, ces hyènes et ces sangliers châtrés, fit-il en jetant un dernier regard de pitié aux Mecquois et aux eunuques, ne seront plus que les tristes épaves survivantes d'une ère révolue ».

Et l'on se leva pour la prière. Une semaine après, on était au mont Arafat.

***

La *waqfâ,* c'est-à-dire la cérémonie consécratoire du pèlerinage, terminée, la caravane reprit le chemin de la Mecque. A la nuit tombante, on fit halte au vallon de la Mouzdalifa où

(1) *Fétoua,* sentence juridique ayant force de loi dans le droit canon islamique.

la coutume commande à ramasser, dans l'obscurité, plusieurs dizaines de petites pierres avec lesquelles on doit, le lendemain, à Mouna, lapider les trois stèles en commémoration des trois apparitions de Satan lorsque le Démon, en veine de lubies à commettre, s'ingénia à provoquer le sacrifice d'Ismaël.

A la Mouzdalifa. Hadj Allal rencontra son ami, l'étudiant azharien. Ils firent le chemin ensemble. C'était la nuit. La lune resplendissait. Des étoiles fugitives émaillaient un ciel rafraîchi par les bouffées d'une brise nocturne dévalant entre des parois tourmentées. Une masse de cailloux et de débris de lave couraient le long du lit desséché qui s'enfilait entre le vallon. Le pas lent des caravanes ; le mouvement vacillant des litières suspendues à dos de chameau ; le silence à peine rompu par le chuchotement des marcheurs et le bruit des pas foulant le gravier ; les théories de pèlerins en pagne, tête nue et le pied chaussé de sandales, les jeux d'ombre coupée de moires blafardes que reflétaient les croupes tourmentées des montagnes : tout cela contribuait à donner à ce décor un calme propice aux rêves hallucinatoires. C'est ainsi qu'au temps des patriarches les tribus, en quête d'un gîte où planter leur tente, devaient cheminer par les clairs de lune afin d'éviter la chaleur accablante du jour.

— J'ai accompli aujourd'hui mon quatrième pèlerinage. J'espère que ce sera bien le dernier.

— Le quatrième ? s'étonna l'Egyptien. C'est beaucoup. Nul n'a réclamé de toi une telle ferveur d'autant plus que cela occasionne des déplacements et des dépenses préjudiciables. Une fois, c'est assez. Et à la condition que tu en aies les moyens. En plus, nous vivons en des temps où la vraie foi consiste à s'occuper avant tout de son propre pays. Consacrer le plus clair de sa pensée et de ses ressources au relèvement de sa patrie menacée d'abrutissement et de servage, voilà le but qui se propose à l'attention du Musulman de nos jours.

— Oui, c'est bien cela, souligna le père d'Idris. Je te comprends maintenant. Puis, après un court silence :

« Avant de retourner au Maghreb j'ai l'intention de visiter la capitale du Califat. Stamboul, cette ville mystérieuse, agit sur moi d'une manière sensible depuis mon voyage au Caire. J'en ai fait le vœu.

— C'est une idée heureuse, rectifia l'Egyptien, ce désir me hante aussi depuis longtemps. Quand j'aurai préparé mon *alamieh* (1), j'espère m'y rendre. Je verrai la vieille Byzance, le Stamboul de l'Islam et j'aurai ainsi le loisir d'observer sur place les mouvements de cette ville où se résolvent les destinées de l'Orient ».

Le lendemain, après la prière du matin qui annonçait la cérémonie de l'Aïd-el-Adha, les pèlerins quitèrent l'ihrâm qu'ils avaient endossé depuis leur arrivée en vue des côtes du Hedjaz et mirent leurs habits ordinaires. On immola le mouton et l'on se rendit aux stèles allégoriques qui furent copieusement bombardées au moyen de petits cailloux pris dans la Mouzdalifa. Satan reçut sa râclée annuelle en représailles du mauvais tour qu'il voulut jouer à Abraham dans ce vallon solitaire. Hadj Allal se rencontra près de la grande stèle avec l'Azharien et tous deux purent assister, du haut d'une petite butte, à la ruée de la foule vers les colonnettes maudites.

La lapidation de Satan terminée, la première partie du pèlerinage était close. Hadj Allal revint à La Mecque, après avoir pris congé de son ami. Le surlendemain, il accomplissait le *tawaf-el-ouidaâ,* la procession d'adieu autour de la Kaâba. Le soir, il se rendit à l'Oratoire où il pria longuement et sortit de l'enceinte sacrée par Bab-el-Massaâ. Cinq jours après, il débarquait à Yambô.

***

Yambô est un petit port célèbre par son climat insalubre qui a fait de lui un immense cimetière. La malaria et la dysenterie trouvent dans ce coin une ambiance favorable à la germinaison de leurs bacilles. L'anophèle y est roi. Sortir indemne de ce lieu infecté est un miracle pour le malheureux pèlerin qui arrive avec une santé à moité délabrée. Aussi son premier soin est de le quitter le plus tôt possible. Trois jours après leur débarquement, Hadj Allal et ses compagnons partirent en caravane pour Médine.

Comme dans tous les sentiers du Hedjaz, la route de Yambô à Médine chemine parmi des vallons sinueux et encastrés

(1) *Alamiah,* brevet qui clôt les études de l'Université d'El-Azhar.

entre des monts en contre-fort où poussent de rares touffes arborescentes brûlées par le soleil. Quelques mares d'eau stagnante, restes malsains d'une pluie et dont l'évaporation a été retardée par un repli de terrain. Une ligne télégraphique jalonne le trajet. Les poteaux sont en fer. Pas une âme qui vive. Du moins, le croit-on.

Cependant, ces montagnes désolées regorgent d'habitants qui en peuplent les grottes et les cavernes. Ils sont là depuis les débuts de l'âge quaternaire et se complaisent dans cette existence de troglodytes. L'humanité a beau évoluer, s'affranchir de ses premières entraves, se soumettre aux moules adaptateurs qui l'ont menée de l'ancêtre pithécanthrope à Thomas Edison, les hôtes de ces parages pétrés sont demeurés irréductiblement assujettis au stade de la hache de silex. L'Islam a passé sur eux sans les troubler. Est-ce une énigme ?

Le deuxième jour on passa près de Badr, petite lande où se joua le destin de l'Islam et dont la victoire remportée par Mahomet sur Coreïch assura le triomphe de la religion nouvelle. Le cinquième jour on arriva devant les bosquets de Médine. Le Tombeau du Prophète apparut. On pénétra dans la ville.

Les fréquentations de Hadj Allal à Médine se limitaient au Mausolée où il allait faire ses dévotions quotidiennes. L'architecture en est simple du dehors. En revanche, l'intérieur brille d'un éclat sans égal. Des murs à lambris décorés de peintures figurant, selon le mode oriental, des dessins en arabesques et des enjolivures d'un art soigné ; des tentures de prix en festons suspendues au sommet des colonnes ; des candélabres à branches ciselées d'or et terminées par des globes au cristal multicolore ; le *mihrab* (1) revêtu de bois de cèdre plaqué de pierres précieuses ; le *minbar* (2) en bois d'acajou avec des inscriptions coraniques tracées sur des rubans d'ivoire ; des tapis de Chiraz et d'Ispahan recouvrant de riches dallages de marbre d'Italie.

Le sépulcre renferme les restes du Prophète et ceux d'Abou-Bakr et d'Omar. Le père d'Idris aimait voir, rassemblés dans la mort, ces apôtres que la vie unit autour de la même foi,

---

(1) *Mihrab,* niche pratiquée dans chaque mosquée et orientée vers la direction de la Mecque.

(2) *Minbar,* tribune.

qui connurent les persécutions et l'exil, déployèrent le même courage, affichèrent un désintéressement identique et montrèrent partout et toujours la même résolution sans jamais recourir aux abus et à la cruauté. Leur vie et leur mort lui parurent comme la perfection des vertus humaines. Il songea à la pureté de l'idéal musulman, équitable et simple, qui se maintint sans tache jusqu'à l'assassinat du calife Omar.

Le Mausolée renferme aussi le tombeau de Fatima, la fille du Prophète et l'épouse du calife Ali. Fille aimable, épouse fidèle, mère dévouée, elle mena une vie volontairement effacée. Cela ne l'a pas empêchée, après sa mort, de se voir devenir l'aïeule de millions d'imposteurs de toute race et de tout acabit.

Le père d'Idris visita la nécropole de Béqî, l'équivalente médinoise de la Maâla, où se pressent les tombes d'un assez grand nombre de Compagnons de la première heure. Mais, cette fois, c'était pour s'incliner devant les restes de l'imam Malek. Puis, mû par un sentiment de curiosité bien concevable chez un maghrébin amoureux des gestes chevaleresques et des trépas sublimes, il se rendit auprès du tombeau de Hamza, l'un des oncles du Prophète, mort en martyr de la cause musulmane près du mont Ohôd.

Le combat d'Ohôd survint après celui de Badr. Les Musulmans y subirent un échec douloureux. Beaucoup d'entre les volontaires des premières phalanges y trouvèrent la mort et Mahomet, blessé lui-même au visage d'un coup de lance, ne dut son salut qu'à l'énergie dont il fit preuve en payant de sa personne jusqu'à la fin de la retraite de ses troupes.

Khaled, alors païen, avait démoli la résistance musulmane en portant des coups durs à la cohorte du Prophète. Abou-Séfian commandait l'armée de Coreïch, mais en nom seulement. Ce fut son épouse, l'irascible Hind, présente elle-même au premier rang des combattants, qui dirigea la lutte et fit preuve d'un acharnement féroce. Elle suggéra à Wahchi, son esclave, de tuer traitreusement Hamza. Et lorsqu'on lui amena le cadavre du martyr, elle lui fit ouvrir le ventre et, prenant son foie entre ses mains, elle simula le geste de le dévorer devant les nobles de Coreïch.

L'histoire retint ce geste. Plus tard, à La Mecque, amenée avec son époux et ses fils devant Mahomet victorieux, elle fit

cette réponse hautaine au Prophète qui lui demandait si c'était bien elle la mangeuse de foie. Comment, s'écria-t-elle, Prophète et rancunier ?

Elle fut pardonnée. Douze ans après, vieillie mais toujours altière, elle assista en musulmane à la bataille du Yarmouk où Khaled, devenu à son tour généralissime des armées de cet Islam qu'il avait si rudement bousculé à Ohôd, défit les forces coalisées de l'empereur Héraclius et de l'émir de Ghassan. Au fur et à mesure qu'on lui rapportait les cadavres de ses quatorze enfants, petits-enfants et cousins tués dans la bataille, elle répondait : « Que d'autres y aillent les remplacer... »

Par la visite au tombeau du Prophète, le cycle du pèlerinage était clos. Hadj Allal prit alors le train pour Damas. Le voyage fut long. Il dura près de quatre jours à travers une partie du désert arabe. La ligne, à voie normale, emprunte le versant maritime de la chaîne des monts Sourât. C'est une contrée âpre et stérile, sillonnée de blocs de pierraille gigantesque, de massifs de calcaire et de granit d'un gris roux, de roches de basalte balafrées de crevasses et contournées de ravins et de précipices. Pas âme qui vive tout au long de la voie et des rangées de poteaux télégraphiques. A part, bien entendu, les stations où un personnel réduit signale la présence de quelques ombres humaines perdues dans ces immensités sinistres. Une vallée de mort. Et la nature, comme pour ajouter une scène d'abomination à cette longue suite de plateaux dénudés et de plaines désertes, se complaît à raffiner encore sur la désolation des lieux. Les monts y prennent figure de spectres taillés en monolithe sur la pierre des montagnes. Toute une succession de conglomérats d'animaux pétrifiés, de fossiles géants à face grotesque, de statues hideuses et calcinées traduisent on ne sait quel chapitre de l'Apocalypse. Une suite de tableaux repoussants, de fresques damnées, de bas-reliefs macabres à l'image des visions infernales. Un immense pastel à la Dante personnifiant l'horreur universelle. Pas un arbre, pas une plante, pas un animal, pas un signe de vie. Un panorama de paysages fuyants, défilant sur une profusion de cirques, de pitons et de cratères affalés sur des couches de lave superposées au-dessus des flancs de l'interminable chaîne. L'Empire du Néant qui provoquait déjà l'effroi de Hérodote il y a quelque deux mille ans.

Assis sur un wagon découvert, Hadj Allal suivait d'un œil médusé ce spectacle monotone et navrant. Et cela pendant trois longues journées. La vitesse du train était réduite. Les arrêts, prolongés. Médaïn-Salah, Tebouk, Maân passèrent. On atteignit la Transjordanie, l'antique ceinture de cirques qui forment le pays de Moab. Le changement du décor commença alors. Vers Amman les aspects de la nature s'humanisèrent. Un peu de verdure, des tiges arborescentes environnant des vallons et des éboulis de galets indiquant le lit desséché de quelque torrent. De temps en temps une cuvette d'eau sourdant d'on ne sait quelle nappe souterraine. Une gazelle, un autruchon égaré par sa mère, la boule lovée d'un hérisson en sommeil, un vol de hannetons annoncent, comme des présages avant-coureurs, que le voyageur est parvenu au terme de son étrange parcours. Des vallées cultivées, de vrais arbres, des emblavures, des vergers, des sources, des troupeaux, des hommes armés de la serpette et du sécateur et des femmes portant, sur la tête, de grosses cruches d'eau avec la grâce aguichante des canéphores. On pénétra ainsi dans le pays de Chanaân. Des scènes bucoliques font désormais place aux tableaux de mort.

Le train côtoya les rives du lac Tibériade, traversa le Hauran et, le soir du quatrième jour, un coup de sifflet retentissant de la locomotive signalait l'entrée en gare de Damas.

***

Damas était alors une ville en voie de rénovation. Elle conservait toujours, comme une vieille coquette, ses grâces d'antan. Le Barada la baignait avec le charme tranquille d'un rivière au débit raisonnable qu'aucune crue inattendue ne vient mettre en délire. Une mer bruissante de verdure l'enveloppait de tous côtés. La Mosquée des Ommeyades la dominait. Hadj Allal s'y rendait chaque jour avant le crépuscule. La paix qu'il y trouvait agissait sur lui et il se sentait envahir par le même flot de sentiments, en venant s'adosser au tombeau de Saint-Jean Baptiste (le Nabi Yéhia des Musulmans) que ceux qu'il éprouvait, à Médine, lorsqu'il allait s'agenouiller devant la dépouille du Prophète.

Puis il alla se prosterner devant le mausolée de Saladin. Il courut ensuite tout Damas : de la Salhiah aux faubourgs populeux de Meïdan et de Chaghour. Il flâna le long du Baïrakdar

et des rues qui longent les incomparables bosquets de la Ghoûta. Et comme il apprit qu'Abd-el-Kader était enterré aux Mohadjirine, il décida de visiter l'endroit où repose un des plus vaillants combattants du Maghreb. De vieux souvenirs de famille lui suggéraient un tel geste. Un de ses oncles était mort à Isly et un autre avait assisté à la bataille de la Macta.

Puis, muni d'une lettre de recommandation pour un commerçant algérien de Constantinople, il fit ses adieux à la ville de Moawiah et de Saladin et s'embarqua à Beyrouth à bord d'un transport de la flotte de guerre ottomane qui rapatriait justement du Yémen une classe libérable.

Trois jours après, un peu avant le coucher du soleil, le bateau entrait dans le détroit de Gallipoli. A la tombée de la nuit, par un beau clair de lune, l'étrave du navire fendait l'écume rosâtre de la Mer de Marmara. Le lendemain, au moment où les lueurs confuses de l'aube faisaient place aux éclats de l'aurore, des rugissements de sirène se firent entendre. Hadj Allal monta sur le pont. Constantinople, devant lui, dégageait son immense carène derrière un rideau de vapeurs qu'une brise refoulait lentement vers le sud.

Les yeux du père d'Idris s'écarquillèrent. Stamboul ! La ville de l'Islam, la capitale du Calife, la cité aux mille coupoles et à la couronne de minarets glorieusement élancés vers un ciel où, jadis, Byzance vit briller la croix annonciatrice des Rois Mages ! Stamboul dont il avait fait le vœu solennel, à La Mecque, de venir la voir et d'achever, par une visite consécratoire aux mausolées de Fateh et d'Eyoub, son dernier pèlerinage en Orient !

Maintenant, Stamboul était là, à la portée de son regard. Les vapeurs se disloquaient en de larges franges que le soleil levant noyait de teintes nacrées. Le ciel, par des trouées sans cesse élargies, laissait paraître son galbe d'azur pâle qui tranchait timidement sur le bleu ardent des flots. Le navire s'avançait. La ville resplendissait. L'eau, en une coulée bleue limpide, la cernait de toutes parts. Une perle sertie dans un immense château de turquoise. Des forêts de mâts de navires de tous tonnages, des voiliers, des canots à vapeur, de petits bateaux à aubes pour le

service des transports usagers, des périssoires et des caïques : les caïques qui sont à Constantinople ce que les gondoles sont à Venise.

Un peu à droite, vers la tour de Kiz-Koulessi, la flotte de guerre impériale était à l'ancre. Un peu plus loin, près du débarcadère de Dolma-Baghtché, l'*Ertoghrul*, le yacht du Sultan, peint d'un blanc cru avec ses mâts et sa cheminée en jaune roux et son rostre couleur de bise.

L'heure du réveil. L'un des soldats rapatriés s'approcha de Hadj Allal et, tout à la joie de revoir sa ville natale, commença aussitôt à lui en faire la description.

Droit, devant eux, la pointe du Séraï s'incurvait avec ses vieux palais transformés en musées. Au milieu, surplombant un parc longeant le rivage, un pavillon de style turc renfermait les reliques du Prophète commises à la garde des Ormanlis depuis le Sultan Sélim. Un peu au-dessus, le pont de Galata, jeté sur l'entrée de la Corne d'Or, entre la rue de Galata et Emin-Eunu, au seuil des petites rues marchandes qui mènent vers Yeni-Djami. A droite, les grandes rues cosmopolites de Galata et de Péra où se coudoient les races de l'Europe avec les Levantins de l'Empire : Grecs, Arméniens, Juifs et Métis divers au pédigree douteux. C'est la résidence des consulats, des banques et des maisons d'affaires. On y voit quelques églises et des écoles où les missions chrétiennes exercent un apostolat qui n'a plus rien à voir avec le royaume des cieux ou le simple et charitable amour du prochain. C'est là où se trouve l'hôtel Tokatlian. Plus loin, la place du Taxim et les agglomérations qui descendent vers Chichli et l'Ecole Militaire.

A droite encore, plus bas, au-dessus du renflement des quais qui séparent la Corne d'Or du Bosphore, une partie de la ville se dresse en amphithéâtre jusqu'aux hauteurs occupées par les palais. Une suite de quartiers aux noms historiques s'y enfilent : Top-Hané, Validé, Béchiktache, Nichantache, Findikli, Bébek. Au-dessus, Yildiz, la résidence du Sultan. En bas, Dolma-Baghtché, celle de l'héritier présomptif.

Plus à droite toujours, c'est la Turquie d'Asie. Un embossellement de quartiers piqués de palais et de mosquées d'une blancheur marmoréenne. D'abord, Kadi-Keny et son débarcadère ;

Haïdar-Pacha et sa gare-terminus où viennent aboutir toutes les lignes d'Asie ; l'Ecole de Médecine ; Uskudar, Tchamlidja, Tchiboukli et, remontant plus au nord vers l'épanchement du Bosphore sur la mer Noire, les tours et les remparts byzantins de Hissar et de Kavak.

Du côté de la rive européenne du Bosphore, la ligne qui va de Top-Hané à Bébek s'accoude et, s'élevant en gradins sur une croupe ondulante de collines, gagne les agglomérations de Buyuk-Déré, de Thérapia (où l'Europe a édifié ses Ambassades et ses Légations dans un style où chaque nation a cherché à déployer le plus de faste possible afin d'éblouir l'Orient) et, en face des mêmes ruines échelonnées sur les rives d'Asie, celles que couronnent les restes des tours et redoutes de Rouméli-Hissar encore debout dans leur décor archaïque et troublant.

A gauche du pont de Galata, au-dessus de la pointe du Sérail, s'étagent les hauteurs qui de Top-Kapou mènent vers Sainte-Sophie. Elles s'éploient dans la direction de Sultan Ahmed, avec sa mosquée à plusieurs minarets ; l'Hippodrome, sur lequel flotte le souvenir des courses de quadriges de l'époque des Paléologues et des Comnènes ; le dédale d'artères commerciales vers la Sublime-Porte ; Sirkédji et sa gare d'Europe ; Nouri-Osmanieh...

Au loin, San-Stéfano. A sa droite, des quartiers populeux reconnaissables à leurs pâtés de maisons délabrées, la plupart en bois. Sous un dais de brumes qui s'écartèlent sur un horizon aux fresques fuyantes, des toitures en tuiles à peine distinctes, des blocs de maçonnerie baignant dans un brouillard de laque juteuse. On y devine, dans cet amoncellement désordonné et typiquement oriental, la présence de l'ancienne tour de Yedi-Koulé, parée de ses légendes scabreuses.

Du pont de Galata commence la Corne d'Or. C'est une grande crique, une sorte de bras de mer d'une dizaine de kilomètres qui s'enfonce dans la partie européenne de Constantinople et la partage en deux parties égales. Deux ponts la coupent. Du côté ouest, c'est Stamboul, la ville purement turque, et dans lequel le Phanar, le vieux quartier-résidence des anciennes familles byzantines et le siège actuel du Patriarcat grec, se trouvent étrangement englobés. A l'est, c'est la masse des rues et ruelles qui grimpent des faubourgs de Galata et Péra pour

finir vers le coude de la crique. Au fond, sur le tournant de la Corne, la mosquée et les cimetières d'Eyoub garnis de collines avec leurs rangées de cyprès et de sycomores.

Le transport avait jeté l'ancre à quelques brassées de la pointe du Sérail. Hadj Allal distinguait parfaitement le va-et-vient sur le pont de Galata où une foule grouillante et affairée passait d'une rive à l'autre. Un panorama grandiose déroulait ses contours au dessus de la ville. Sous un ciel bleu, les grandes mosquées de Constantinople, les unes d'anciennes églises, les autres d'un art autonome dégagé des influences byzantines et que Sinan, l'artiste génial, a su réaliser en édifiant au-dessus de Stamboul cette couronne de monuments aux lignes pures, aux proportions achevées et à l'ensemble tellement harmonieux qu'on pourrait la prendre pour une acropole ailée.

Le décor fascinait le regard. Les yeux du père d'Idris allaient silencieusement d'une mosquée à l'autre, tout le long de la perspective qui suit les eaux bistrées de la crique jusqu'au fond où se discerne à peine le minaret d'Eyoub. C'était d'abord Sainte-Sophie. Ancienne basilique dont les bases furent jetées, dit-on, sous Théodose, elle ne fut achevée qu'au bout d'un siècle par des additions et des rectifications qui finirent par faire d'elle un pur joyau de l'art byzantin. Elle en est demeurée le type classique. De dimensions quadrangulaires, massive, ornée d'un dôme au galbe ceinturé d'un mur à niches, elle conserve encore, masquée par les adjonctions faites après sa désaffectation, les arcs aux vitraux ajourés de ses portails. Quatre minarets l'encadrent. Ils relèvent tous du style islamo-turc illustré par le cachet sinanien. Dressé sur des socles cylindriques renflés à stries droites et bagués à leur jointure par un cercle : ce qui leur donne une certaine apparence avec quelque colonne corinthienne hissée en l'air. Le rebord réservé au chant du muezzin ne manque pas, en effet, d'une certaine similitude avec le châpiteau à acanthes.

La mosquée du Sultan Ahmed, au-dessus de celle de Yéni-Djami, a à peu près les mêmes dispositions que Sainte-Sophie. Même nombre de minarets et même dôme. Puis viennent la mosquée du Sultant Bajazet, les bâtisses monumentales du Seraskeriat, la mosquée de Soliman le Magnifique : magnifique comme le surnom du Législateur. En plein Stamboul, sur une

éminence plus élevée, la mosquée de Fateh, consacrée à la mémoire du conquérant de Byzance et sous les dalles de laquelle ses restes reposent.

Au nord-est, derrière l'aqueduc byzantin, le minaret d'Edirné-Kapou et, au fond, sur l'arc de la Corne, celui d'Eyoub émergeant des vieilles nécropoles musulmanes.

Au-dessus de l'eau, l'alignement des quartiers qui d'Emin Eunu et Yémiche vont au Phanar pour s'élever jusqu'à Férikeuy et au Kiaghet-Hané. En face, de l'autre côté de la rive, les hauteurs de Péra ; la tour de Galata, vieux beffroi converti aujourd'hui en sémaphore. Il domine la ville, le port et les collines avoisinantes. Puis viennent Divan-Hané, Kassim Pacha, l'Arsenal et Haskeuy, le ghetto de Constantinople.

Appuyé au bastingage, les mains aux joues, Hadj Allal contemplait cette ville avec des yeux d'envoûté. Ni Fez, ni Alger, ni Tunis, ni Le Caire ne possédaient ce charme magnifique que la nature, prodigue dans ses dons lorsqu'elle se décide à en faire, a dispensé à l'ancienne cité des Basileus devenue la capitale des Sultans et la résidence des Califes. Il était tout à son émerveillement lorsque le soldat qui lui avait décrit la ville le tira du pan de sa djellaba. Le débarquement commençait. Hadj Allal s'assura de la lettre de recommandation qu'il avait sur lui à l'adresse d'un Maghrébin établi à Constantinople. Cette personne avait une échoppe à Buyuk-Tcharchu, le grand bazar couvert de Stamboul. Mais comme il lui était difficile de s'orienter dans cette ville-labyrinthe, le soldat rapatrié du Yémen s'offrit à l'y conduire. Ils allèrent à Tahta-Kalé où les Nord-Africains de Constantinople avaient coutume de se réunir dans un café. Là ils y trouvèrent bon nombre d'entre eux. La plupart étaient des Tunisiens, les uns fixés avec leurs familles, d'autres, marchands de tissus de Sousse, Sfax et Djerba, fréquentaient cette ville par saisons. Il y avait aussi des Algériens.

On y reçut Hadj Allal avec des transports de joie. Un Maghrébin à Stamboul, c'est une aubaine. On le fit asseoir. Des consommations circulèrent. Les questions sur l'Afrique du Nord se mirent aussitôt à pleuvoir. On envoya quérir le marchand auquel la lettre de Damas était destinée. C'était un vieux Kabyle de Tizi-Ouzou qui était venu à Constantinople au terme d'un pèlerinage aussi et que les hazards de la vie avaient fini par y retenir. Il s'appelait Hadj Bachir. Son arrivée à Stamboul

datait du règne du Sultan Abd-ul-Aziz. Depuis, il s'était donné au commerce, marié, avait eu des enfants. Il y avait connu l'aisance, mais le souvenir de la terre natale n'était jamais parvenu à s'effacer de sa mémoire. Les beautés de la cité califale, la fortune acquise et la vie libre n'étaient pas arrivées à lui faire oublier les cîmes abruptes et chenues de son Djurdjura. L'image de la patrie lointaine restait toujours vivante dans son cœur. Et chaque fois qu'on lui annonçait un Maghrébin de passage à Constantinople, il se rendait aussitôt à sa rencontre et l'emmenait chez lui où il lui offrait une hospitalité large et accueillante.

La conversation roulait sur le Maghreb lorsque Hadj Bachir arriva, tout essoufflé, le visage en sueur et le corps mal pris dans sa soutanelle de hodja turc. Il était assez vieux. Une barbe blanche, clairsemée, cerclait des joues nourries et rubicondes où une ancienne variole avait laissé la trace de ses stigmates. Un fez enturbanné de mousseline coiffait une tête ronde à cheveux rares. De sa petite taille, au ventre rebondi, se dégageait un air jovial et souriant.

Il donna l'accolade à Hadj Allal, prit une chaise qu'on lui tendit, appela le cafetier et lui glissa quelques mots à l'oreille. Il s'enquit ensuite de la santé du nouvel hôte, demanda des nouvelles de son ami de Damas et, se rapprochant de Hadj Allal, entama avec lui une conversation sur le pays. On parla tour à tour d'Alger, du Maroc et de l'Afrique du Nord. Le cafetier apporta un grand plateau de cuivre garni de sa théière et de ses petits verres. Un bouquet de menthe fraîchement cueillie jaillissait d'un verre d'eau. Puis on apporta une nouvelle corbeille de gâteaux turcs. Hadj Bachir, retroussant les manches de sa soutanelle, commença à préparer le thé selon la coutume marocaine.

Il jetait dans la théière une pincée de thé vert, versait dessus un peu d'eau bouillante, rinçait le contenu puis le vidait dans un verre. Ensuite, après avoir coupé en deux le bouquet de menthe, il le fourrait dans la théière, y mettait de gros morceaux de sucre et, sur le tout, versait de nouveau de l'eau chaude qui tombait avec un bruit de cascatelle. Les Maghrébins s'attendrissaient à ce spectacle. Les figures tout à l'heure si animées, s'immobilisaient maintenant et contemplaient, dans un silence religieux, les gestes qu'accomplissait Hadj Bachir avec la gravité solennelle d'un imam abîmé dans ses prières.

L'odeur capiteuse du thé à la menthe, le parler maghrébin qui retentissait autour de cette table, la présence insolite d'une djellaba parmi les complets européens et les soutanelles, enveloppaient ce petit coin de café turc d'une nostalgie parfaitement compréhensible.

Hadj Bachir conduisit son hôte chez lui, à Chichli. Il y demeura un mois passé à visiter les merveilles monumentales de Stamboul. Chaque jour Hadj Allal allait faire ses dévotions dans une des grandes mosquées de la ville. Il monta ensuite vers les faubourgs de l'ouest où il visita les ruines de Yedi-Koulé. Puis il alla en un second pèlerinage à Eyoub.

Il prit au débarcadère du pont de Galata, un de ces petits bâteaux à aubes qui en assurent le service. Le trajet dure plus d'une demi-heure et ne manque pas d'agrément. Hadj Allal passa devant le Phanar où il remarqua le siège du Patriarcat œcuménique. Il admira dans Kassim Pacha l'archétype du quartier turc où l'Orient, éternel amoureux du pêle-mêle, conserve le cachet de ses constructions promiscues et vétustes. Le minaret turc, au fût svelte et élancé, lui plut davantage. Il lui trouva une forme gracieuse qui tranche avec l'espèce ronde ou carrée, d'allure trapue, qui distingue les mosquées du Maghreb. Après avoir passé sous les voûtes du vieux pont d'On-Kapan, le coude de bras au fond duquel Eyoub est bâti, apparut au bas des collines environnantes avec sa nécropole et ses cyprès. A mesure que le bateau approchait des bouffées de fraîcheur roulaient en rafales des monts de Féry-Keuy, apportées par les courants de la Mer Noire. C'était l'après-midi et le soleil, qui déclinait derrière les mosquées de Stamboul, jetait sur les maisons et les jardins de la Corne les éclats d'une lumière légère. Le ruban de mer était sillonné de canots, de mahonnes et de caïques. Un coup de sifflet retentit et le bateau accosta le petit quai. Hadj Allal en descendit.

Des rangées de vieilles tombes en marbre surmontées de la stèle funéraire et coiffées du turban (si la tombe recouvre les restes d'une défunte, la stèle reste sans coiffure) couraient le long des cyprières, sur un champ semé d'asphodèles. Des inscriptions d'une calligraphie soignée indiquaient les noms et les dates des morts. Beaucoup de sépultures étaient déjà vieilles. Abandonnées, elles tombaient en ruines. Faute de parents ou d'amis, l'oubli les enveloppait d'un second suaire. Cette fois,

la mort était définitive. Il y en avait de grandes et de petites. Pas de tertres ou de *tumuli* à la manière arabe où le nomadisme, déjà odieux dans la vie, suit l'homme implacablement jusqu'à la tombe. Le culte des morts, chez les turcs paraît beaucoup plus développé que chez les autres peuples de l'Islam.

Certes, ce n'est pas l'entretien poussé des cimetières d'Europe, ni l'étal des magnificences des campos-santos d'Italie qui font d'un champ funèbre une exposition de splendeurs artistiques, mais le cimetière d'Eyoub, avec sa fraîcheur, sa propreté, son calme, son enclos de morts, ses cyprès, ses pigeons et l'azur de la Corne qui le baigne, lui donnent un air de paix contemplative qui émeut et éblouit l'âme du solitaire en quête de silence et de recueillement. Les épitaphes indiquaient que certaines tombes dataient d'une époque fort lointaine.

Hadj Allal passa à travers un vol tournoyant de pigeons habitués à recevoir des visiteurs leur pitance de maïs. Ces derviches ailés à collet d'iris étaient apprivoisés par la charité quotidienne de plusieurs générations de dévots. C'étaient les cousins musulmans des colombes de Saint-Marc. Après avoir jeté quelques poignées de maïs aux pigeons, le père d'Idris pénétra dans le mausolée.

Abou-Eyoub, patron de la mosquée, était un Ansari, un Compagnon du Prophète, celui-là même qui, à Médine, reçut dans sa maison Mahomet fuyant les persécutions de Coreïch. Il participa à toutes les guerres de l'Islam. Conciliant, il fut un de ceux qui modérèrent le plus d'allure impétueuse de Saâd ibn Obada, le chef des Ansars, lorsque, à Saqîfet-Beni Saeda, les discussions sur la succession califale faillirent tourner vers des compétitions et des brigues irréductibles. Plus tard, il rallia les Ommeyades. Nommé au commandement d'un corps d'armée de l'expédition que le calife Moawiah avait envoyée contre Byzance, Abou-Eyoub mourut sous les murs de cette ville, emporté par une épidémie qui avait décimé les divisions arabes. Il fut enterré sur l'emplacement même du lieu où il rendit le dernier soupir. Sa sépulture, reléguée avec tant d'autres dans quelque coin envahi par les eaux de la Corne, se résorba peu à peu dans la terre où le corps avait été enseveli. Au lendemain de son triomphe, Mahomet II ordonna des recherches. Après de grandes peines, on découvrit la tombe engloutie dans un champ hanté par des bêtes nocturnes. Un mausolée, puis une

mosquée, une nécropole enfin s'élevèrent autour du tertre primitif, et l'endroit, doublement béni par les titres d'Abou-Eyoub et la victoire de Fateh, devint un lieu de pèlerinage pour l'Islam constantinopolitain qui fit de l'Ansari le nouveau patron de la cité. Une atmosphère de sainteté se répandit au-dessus de ce coin et le souhait de tout turc fut de se faire un jour enterrer dans cette hypogée illustre.

Avant de monter sur le trône, les Califes de la Maison d'Osman venaient y recevoir l'investiture officielle, le sacre de leurs fonctions, la glorification du sceptre dévolu à leur garde. La découverte des tombeaux oubliés ou perdus devint une tradition ottomane. Très pieux, fiers de leurs titres de Conquérants de la Foi, ils s'attachèrent, dans chaque pays conquis et réuni au Dar-el-Islam, de mettre à jour les sépultures égarées de quelque héros de l'islamisme, Sélim I^er^ fit rechercher et découvrir le tombeau d'Ibn-el-Arabi, à Damas. Amurat IV sauva des flots ravageurs du Tigre ce qui demeurait de celui d'Abou-Hanifa.

Seule, la tombe d'Ibn Khaldoun, au Caire, demeure ignorée jusqu'à nos jours. C'est peut-être une tentative de revanche de la nature contre la philosophie. L'aigle de l'Atlas aimait trop, de son vivant, les hautes altitudes, les cîmes souveraines et altières, pour que la mort, perfide entre toutes, ne cherchât pas à éliminer de la terre tout signe matériel de son souvenir. Ibn Khaldoun, c'est, en effet, le débat entre deux principes contradictoires et difficilement conciliables.

Hadj Allal, ses dévotions rendues, sortit de la mosquée et alla s'asseoir près d'une tombe dont les lichens s'ornaient de boutons d'or. Le soleil était déjà bas. Une paix sépulcrale y régnait, à peine rompue par le roucoulement des pigeons repus de blé et de maïs. Des cyprès au long cône teint de vert sombre y montaient la garde. Plus loin, des sycomores. En face les eaux glauques s'ourlaient d'écume autour des culées d'On-Kapan. Les maisons en embossellement des deux côtés de la Corne s'étiraient en un bandement d'arc vers les horizons que signalaient les hauteurs culminantes de Galata.

Une douceur infinie s'empara du père d'Idris. Le minaret d'Eyoub se dressait auprès de lui dans un silence pareil à celui qui se dégageait des tombes séculaires alignées tout alentour. Ravi, pâmé devant la beauté du lieu, il s'imaginait pris dans

une ambiance de béatitude et, insensiblement, il évoquait des séjours élyséens qui se mêlaient chez lui à de tendres souvenirs de la terre natale. Il songea au pays, à sa tribu, à ses parents, à son fils. Il se remémora les étapes de son voyage. L'ombre de l'Azharien plana au-dessus de lui et des bribes du discours de l'Oratoire commencèrent à bourdonner à ses tempes. Ecrasé par la grandeur de Stamboul, il trouvait, comme le philosophe de l'Hymette fuyant les tumultes d'Athènes, un charme ineffable à jouir de ce repos dans la société des Morts. Ce décor se fixa dans sa mémoire comme l'image sur la plaque insensibilisée de l'objectif : la mosquée, le minaret, les tombes, les cyprès, les pigeons, les asphodèles et les boutons d'or, les rayons du soleil réfléchis sur la Corne, les merveilles de Sinan et la calme douceur de l'enclos sépulcral. Plus tard, il contera cent fois les scènes de ce pastel de rêve à son fils. Et quand Idris, à Fez, étudiant de la Qaraouiyine, aura appris le français, bûché la littérature française, connu et goûté Loti, il ne manquera pas d'identifier les rapports d'impressions ressenties par le grand charmeur du verbe et celles de son père. Et souvent, aussi, à la lueur des narrations paternelles, il cherchera à se fixer l'endroit où Arif Hikmet, délaissant son navire, la tête tourneboulée par l'encens du tchibouk et toujours harcelé par son rêve de voyageur lancé à la poursuite de la féerie orientale, allait seul, dans la solitude des cyprès, se jeter dans les bras d'Azyadé...

Les flots crépusculaires inondaient Eyoub. Et sous l'opale cristalline des feux qui agonisaient au-dessus de Sainte-Sophie, le bois se drapait dans un silence que l'approche de la nuit peuplait de génies fugitifs. C'était l'heure où les ondines, sœurs d'Azyadé, devaient sortir de leurs conques pour enchanter ces lieux de grâce et de mystère.

Hadj Allal s'inclina une deuxième fois devant les mânes de l'Ansari et, par le même bateau, reprit le chemin de Stamboul.

***

Le lendemain, il prit un caïque et alla à Üskudar. Il y passa l'après-midi et une partie de la nuit. D'une petite mosquée où il y était allé faire ses dévotions, la vue embrassait une magnifique perspective. Toute la rive d'Europe s'étageait devant lui sous la forme d'un amphithéâtre aux gradins inégaux, de l'estuaire du Bosphore à l'entrée de la Corne d'Or. Bien en face, la masse des quartiers dominés par les palais de Yildiz.

Yildiz, la demeure du Padischah ! Elevé au-dessus de la colline qui commande l'entrée des deux bras de mer, le palais était une suite de pavillons construits sur les données d'une architecture au style divers. L'ensemble était élégant. En bas, style Renaissance, le palais de Dolma-Baghtché, bâti à même le quai, avec ses colonnes de marbre et sa ravissante petite mosquée rallongée d'un minaret miniature. La vue éblouissait. La mer se couvrait de caïques. C'était l'heure de la promenade et des parties de plaisance.

L'imam de la mosquée, selon les traditions de l'hospitalité musulmane, avait prié Hadj Allal de partager avec lui le repas du soir. Et comme le père d'Idris, captivé par le charme vespéral, voulait rester sur la terrasse de la mosquée jusqu'à la nuit afin de mieux jouir du spectacle, il accepta l'offre en dépit des objurgations possibles de Hadj Bachir. On dîna sur la terasse. Puis on prit le café. Mais, comme aucun n'arrivait à se faire suffisamment comprendre de l'autre, la discussion ne se prolongea pas longtemps. Hadj Allal resta sur la terrasse.

C'était beau en effet. Neuf heures sonnaient. Constantinople était drapée dans ses splendeurs nocturnes. Le firmament s'émaillait d'astres. Un croissant de lune brillait de toute sa lumière au-dessus du Sérail. La brise soufflait légèrement du nord apportant avec elle les effluves de la mer. Partout de la lumière : autour des mosquées ; dans les maisons superposées qui surgissaient de tous côtés et dont les lueurs, reflétées par la transparence des eaux, donnaient à l'immense ville un aspect de champ de lucioles brillant de ses feux phosphorescents ; des navires mouillés au large ; du ciel, radieux de ses constellations fulgurantes ; des horizons lointains qui s'incurvaient, en lignes incandescentes, au-dessus des croissants de Sainte-Sophie ; de la foule des caïques glissant sur les vagues avec la grâce de ces embarcations légères, au rostre surmonté de sirènes, que montaient jadis les amazones de Byzance. Et, surtout, de Yildiz.

La terre, la mer et le ciel vibraient de leurs feux comme dans une atmosphère de gloire afin de mieux faire resplendir la gerbe étincelante qui couronnait l'édifice impérial.

Accroupi, les mains croisées autour du genou, le père d'Idris s'abîmait dans la contemplation de cette féerie. Quelquefois, les lumières de la ville, cernées de ténèbres, avaient

l'air de s'élever et l'ensemble, par une sorte de mirage aux teintes fugitives et palpitantes, évoquait inconsciemment l'idée que certains se font des jardins de Babylone.

Puis le croissant de lune disparut et l'obscurité, succédant à l'embrasement de tout à l'heure, contribuait à rendre plus nets les éclats scintillants de l'espace. Des murmures flottaient dans l'air et, sous le souffle de la brise marine, on entendait les coups d'aviron des caïques qui éclataient sur l'onde comme un mouvement de ressac.

Hadj Allal demeura dans cet état d'enchantement jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il ne pouvait se résoudre à s'en dégager. Et lorsqu'il descendit les pentes qui mènent au débarcadère d'Uskudar, il lui fallut attendre un bon moment avant qu'il put héler un caïque qui emportait justement des noctambules vers les rives d'Europe.

***

Le vendredi suivant, Hadj Bachir emmena son hôte assister à la cérémonie du Sélamlik. Hadj Allal en avait manifesté le désir à plusieurs reprises. Il tenait, avant de quitter Constantinople, à voir le Sultan-Calife dont le nom attirait alors l'attention de l'univers musulman et de l'univers tout court. Un jour, un peu avant midi, ils allèrent à Yildiz à travers les rues montantes pavées et munies de larges marches. Le trajet que suivait le Sultan de ses palais à la mosquée de Hamidiah n'était pas très grand. Quelques centaines de mètres à peine. Le cérémonial était compliqué et exigeait le déploiement d'un grand apparat. Des forces relativement considérables montaient la garde et les dignitaires de l'Empire, en tenue officielle, y participaient selon l'ordre prescrit par les rites du protocole. Un luxe inouï de chamarrures et de décorations, une hiérarchie de préséances avec laquelle l'étiquette ne barguignait pas, la haie des troupes suivie de la parade, les sonneries de la fanfare et les ovations de la foule, l'éclat d'une pompe surannée mais toujours admirable conféraient à la cérémonie un air de prestige qui correspondait bien aux fastes un peu fanés de l'Orient. Abd-ul-Hamid, héritier de Moawiah et de Haroun-ar-Rachid, continuait les traditions d'Héraclius et de Chosroès.

Ce fut à cette occasion que le père d'Idris put voir le dernier Calife de l'Islam. Son vœu de La Mecque se trouvait

ainsi exaucé. Il se tenait, avec Hadj Bachir, au milieu d'une foule particulièrement dense, au-dessus d'un trottoir qui bordait le passage principal menant à la Hamidiah. La rue montait en rampe et, de cette manière, Hadj Allal et son compagnon se trouvaient, malgré le rideau formé par les spectateurs et le cordon des troupes, en position de jouir du cortège qui allait défiler sous leur regard. Un régiment d'infanterie de la Garde, en tenue de parade, faisait la haie sur une double rangée. Les troupes portaient l'uniforme bleu indigo à col rouge relevé et à épaulettes de même couleur, le pantalon à liseré également rouge, les bottes, le ceinturon à gibernes et, sur la tête, le fez écarlate à petit gland de soie retombant en arrière. Elles étaient au repos, baïonnette au canon. Une couche de sable recouvrait la rue.

A un moment donné, le canon se mit à tonner. Les officiers dégainèrent. Quelques brefs commandements retentirent. Les soldats, d'un mouvement raide et rythmé, se mirent au garde à vous et présentèrent les armes. Un peloton de dragons commandé par un lieutenant passa au trot, la lance haute flammée de vert, insigne du Califat. Cinq ou six autres pelotons suivirent, à une minute d'intervalle. Puis, encadré par une escorte d'officiers de la Garde, sabre au clair, apparut un carosse attelé à la Daumont. Les troupes poussèrent les vivats réglementaires, les applaudissements crépitèrent pendant que la musique attaquait l'hymne impérial. Hadj Bachir montra à son compagnon le sultan Abd-ul-Hamid, assis au fond de la voiture avec, à sa gauche, le Grand-Vizir qui se tenait immobile, les mains croisées sur le devant, dans une attitude de déférence qui expliquait bien la raideur du vieux protocole de la Cour ottomane.

Abd-ul-Hamid était alors un septuagénaire. Son règne dépassait largement le quart de siècle et avait été l'un des plus mouvementés de la dynastie d'Osman. L'Empire, très grand, fait de diverses pièces, ressemblait à une macédoine de nations aux origines, aux tempéraments et aux convictions différents. La base et la structure de l'édifice reposaient, socialement, sur des données que les lois de l'évolution rendaient archaïques et caduques. A une époque où le nationalisme conditionnait pour ainsi dire la vie des peuples, il ne pouvait avoir, dans l'Empire ottoman, aucune idée nationale déterminée par ses principes naturels qui sont l'apparentement de la race ou l'identité de la

langue et de la culture. La seule politique convenable était une politique islamique tempérée par un certain nombre d'édits constitutionnels à base dynastique.

Cette politique islamique fut la raison d'être de cet Etat ottoman qui a brillé d'un si profond éclat dans l'histoire. Ce fut celle d'Osman, de Bajazet, de Fateh, de Sélim et du Législateur. Elle en demeura la pierre angulaire jusqu'à ces temps de machinisme, d'esprit de comptoir et de lutte de classes qui sont les résultants de l'implacable développement des forces de production économique de l'Europe. De cette politique, Abd-ul-Hamid en fut le dernier représentant. Il en avait tous les titres.

Il y a beacoup de choses à dire sur celui qu'on a appelé le Sultan Rouge. Quelles que soient les méthodes dont il a pu se servir pour le gouvernement de son Empire, quelle que fût aussi la mesure de son autocratie, il y a au moins un point sur lequel la critique historique peut se trouver d'accord : sa finesse et sa profonde connaissance des hommes qui firent de lui un des maîtres de la diplomatie moderne. De cette qualité, il usa jusqu'au bout, en virtuose. Certes, il ne devait pas réussir. On ne conjure pas avec des procédés humains les arrêts du destin. Mais, avec les seules ressources de son vaste génie, il a su tenir tête à l'Europe et aux forces de décomposition de son Empire pendant plus de trente ans.

L'avenir de l'Empire ottoman n'était guère brillant. Entre une Europe lancée à toute bride dans le cycle infernal de ses conquêtes impérialistes, l'état de rébellion chronique qui rongeait les dernières forces de l'Empire et le mouvement révolutionnaire des éléments cultivés et progressistes qui sentaient l'urgence d'un changement radical du mode de gouvernement, le Sultan, au timon d'un pareil navire, devait faire preuve de rares capacités manœuvrières pour sauver l'Etat de l'abîme. La navigation, en de telles eaux tumultueuses, était à coup sûr pénible et ce n'était pas l'Empire seulement mais le Califat qui se trouvaient en péril de naufrage. Les responsabilités qu'assumait ainsi Abd-ul-Hamid n'étaient pas du tout légères.

Quand Hadj Allal l'entrevit, en cette journée de printemps finissant, le Sultan paraissait bien vieux. Son dos se voûtait. La figure, entourée d'une barbe à collier grisonnante et barrée d'un nez aquilin, était noyée dans une pâleur qui lui donnait

l'air un peu morose de ces visages de saints que l'on remarque chez les Primitifs. Il endossait une stambouline sur un plastron rayé par le grand-cordon de l'Ordre du Medjidieh.

Des yeux d'un brun châtain, toujours vifs, lançaient des regards qui signalaient l'énergie toujours en éveil d'un souverain habitué par de longues générations d'ancêtres à maîtriser et à conduire. Il saluait du bras droit en élevant les doigts de la main à la hauteur d'un front bombé que coiffait le petit fez légendaire. Il passa devant Hadj Allal dans un fracas de vivats et de hennissements. Hadj Bachir cria avec la foule quelques mots de salut traditionnel tandis que ses joues passaient du rose tendre au cramoisi. Quant à Hadj Allal, il regarda le Calife avec de véritables sentiments religieux sous lesquels perçait une sorte d'angoisse indéfinissable. Silencieusement, il inclina la tête. Son peu d'instruction ne lui permettait pas de saisir les secrets de la situation. Ses instincts traduisaient bien l'inquiétude ou la satisfaction selon les jugements sommaires qu'il portait sur les choses. Mais sa raison, peu travaillée, fléchissait devant les problèmes compliqués qui se posaient autour de lui.

Tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des empires possibles. Si Hadj Bachir, son Mentor, lui peignait tout en rose dans des explications qui ne manquaient pas de saveur, les chuchotements qui couraient les maisons et les cafés signalaient à Hadj Allal que quelque chose clochait dans l'immense édifice. Un mot passe-partout revenait continuellement sur les lèvres : *mechroutiet,* autrement dit : la réforme constitutionnelle. Décidément, le peuple se montrait mécontent et réclamait des limites à l'absolutisme impérial.

Hadj Allal ne comprenait pas ce langage. Ses sympathies pour l'Empire et le Califat, ses convictions innées de musulman loyal le portaient à se méfier des changements de l'ordre séculairement établi dans lequel sa jugeotte discernait la sauvegarde de l'Islam. Le calife de Stamboul résumait à ses yeux tout le passé auquel son pays était uni par une foule de liens spirituels et sociaux. Il le sentait assez pour ne pas s'inquiéter des rides qui se produisaient à la surface de cette mer agitée. Mais, rejeton d'une race qui ne manque pas d'intelligence, il pressentait quelque chose d'incertain et de troublant qu'il aurait voulu conjurer. Cependant...

Hadj Allal passa un peu plus d'un mois à Constantinople, chez son hôte. Chaque fois qu'il manifestait le désir de repartir Hadj Bachir protestait. Cet homme, au soir d'une vie passée hors de son pays, se refusait à se séparer d'un homme- dans lequel il chérissait une patrie perdue. Trop d'attaches le rivaient à Stamboul pour qu'il put, un jour, songer à revoir sa Kabylie natale. Dans chaque compatriote il se contentait d'aspirer un peu de cette Afrique du Nord que les arrêts de l'histoire ont si longtemps vouée aux malheurs et qui n'a jamais été aimée par ses enfants que lorsqu'ils s'en trouvent séparés pour qu'ils pussent précisément sentir la beauté de ses cieux et la nostalgie de ses villes. L'Atlas a de tels secrets. Ceux qui ont eu le tragique honneur de naître à ses flancs le sentiront jusqu'à la tombe. Le Maghreb, c'est le pays d'Abencerrage.

Hadj Allal partit enfin. Hadj Bachir, résigné, lui procura, par l'intermédiaire de ses amis, un billet de passage sur un navire ravitailleur de troupes en partance pour Tripoli d'Afrique. Un vendredi, par une soirée tiède et nuageuse, il quitta Stamboul, le cœur gros de regret et les yeux désespérément fixés, comme dans une dernière étreinte, sur les coupoles et les minarets qui ceignaient la ville califale d'une propylée aérienne.

Une semaine après, le père d'Idris débarquait dans la ville barbaresque. Ce fut là qu'il apprit, grâce au Morse, la nouvelle de la Révolution turque. La *Mechroutiet* était proclamée. Le Sultan, forcé par l'Armée, renonçait à son pouvoir absolu et consentait à la promulgation d'une Constitution basée sur les libertés parlementaires. La ville africaine pavoisa. L'artillerie des forts salua l'événement d'une salve de cent et un coups de canon. Sans toujours bien comprendre la portée de ce changement, où des ministres avaient été tués et où le célèbre Aboul-Houda, traqué dans son palais, avait été assommé à coups de semelle, Hadj Allal participa à l'allégresse générale en laissant libre carrière à ce robuste optimisme qui est le signe prédestiné du caractère populaire.

Mais cette fois il comprit définitivement une chose. C'est que l'esprit de l'Orient venait de changer et que, dorénavant, chaque pays, revenant aux lois éternelles qu'a toujours dictées le sol et le sang, et à l'enseignement de son histoire, devait

lui-même veiller à son propre salut. L'idée nationale perçait sous l'idée religieuse. C'était la conclusion que le père d'Idris tirait du colloque qu'il avait eu avec l'Azharien, dans l'Oratoire d'Abraham, sous l'auguste et antique Kaâba qu'Abd-el-Môtalib, l'aïeul du Prophète, assimila jadis à une sorte de majesté éternelle.

Et, reprenant son bâton de pèlerin, Hadj Allal reprit le chemin du Djebel.

# A l'Ombre du Tiziran

Le père d'Idris revint à la Montagne. Ce fut son dernier voyage. Ses idées, cette fois, s'étaient enrichies. Musulman intègre, il se détacha de toute superstition et ses convictions se modernisèrent. Il voyait déjà mieux les choses. Mettant à profit ses expériences, il prit en horreur le maraboutisme et ceux qui en vivaient en bernant sans scrupules les masses populaires. Il savait maintenant que cette parade de piété n'avait aucun rapport avec la religion, ni même avec le mysticisme dont elle n'était qu'une odieuse défroque.

Le Djebel, comme le Maroc et comme le Maghreb, était couvert de koubas autour desquelles vivaient des générations de charlatans qui, avec le temps et la bêtise régnante, se voyaient investir d'une sorte d'influence tirée de la crainte du croquemitaine enterré sous les dalles d'une tombe à catafalque. Des familles entières de parasites s'enrichissaient, prenaient de l'ascendant, se conféraient des généalogies boîteuses qu'elles faisaient naïvement aboutir à la souche du Prophète. Un système de castes, incompatible avec l'Islam et surtout avec le tempérament maghrébin, avait ainsi l'air de s'édifier sur de pareilles stupidités.

Hadj Allal, que l'expérience avait doué d'une assez fine critique, ne manqua pas de remarquer l'abondance de sang nègre qui distinguait cette classe de bonimenteurs. Lorsqu'on élevait la Kouba sur la dépouille du bonhomme qui venait de claquer, la réputation de sainteté nécessaire à circonvenir la foule tarde le plus souvent à venir. Il faut quelques preuves topiques pour convaincre les malheureux niais : des guérisons miraculeuses, de bonnes récoltes, des sortilèges conjurés, des femmes stériles fécondées, toute l'impossible magie qui s'exauce ou s'exorcise par l'intervention d'un pouvoir extra-humain que le commun des mortels accorde facilement au bateleur armé d'amulettes et de chapelet : c'est-à-dire la réhabilitation du talisman à signes cabalistiques que l'on avait cru coulé à jamais avec le naufrage du monde païen. Tout le mal du Moyen-Age européen qui s'est déversé en trombe, par le canal de l'Espagne rechristianisée, sur cette Afrique du Nord que l'Islam avait déjà sauvée des maléfices corrupteurs de l'idole et de l'icône.

Au début, on sacrifie peu aux mânes du santon du lieu. Des nègres arrivés d'on ne sait où fondent une colonie d'écornifleurs autour de la tombe. Ils s'intitulent les serviteurs du saint et reçoivent, comme prix de l'entretien de la kouba, les offrandes que les dévôts apportent au lendemain d'une calamité conjurée ou d'un vœu exaucé. On se partage alors les animaux sacrifiés : du vieux coq déplumé à la chèvre étique. Quelquefois, c'est un jeune bouvillon qu'on offre en holocauste. La renommée s'étend. Les dons augmentent. Nos bamboulas prennent de l'importance et profitent pour s'immiscer dans les affaires du village : premier pas vers de plus amples ingérences dans la vie de la tribu. Ils deviennent des marabouts et quelques imbéciles, des vieilles femmes surtout, commencent à leur baiser le pan de la djellaba.

Cette génération disparaît. De jeunes négrillons grandissent sur ces traces. Leurs joues se libèrent des balafres qui furent le signe matériel de la déchéance ancestrale. Ils revêtent déjà la djellaba bleue ou blanche, construisent des *zaouïas* (1) et, à la troisième génération, se sacrent chérifs coreïchites dépositaires de l'étincelle divine qui ne s'accorde qu'aux dignes rejetons de Mohamet !

Les *ziaras* (2) affluent de toutes parts et, les rôles s'étant ainsi intervertis, l'ancien esclave se coiffe sans façon du turban seigneurial. Cela ne veut cependant pas dire que toute cette race de bateleurs dérive d'une souche unique à peau d'ébène. Dans le Djebel et le Riff, où le vieux sang national répugne à se baisser jusqu'à de telles condescendances, le charlatanisme maraboutique se recrute sur place. Mais les manières sont les mêmes et les résultats aussi décevants.

Hadj Allal pensait toujours, en voyant ces parasites encapuchonnés et le cou entortillé par de lourds rosaires de mauvais pénitents, à ses discussions avec l'Azharien de La Mecque. Il inculqua de bonne heure à Idris sa méfiance à l'égard de ces trafiquants de la *baraka* (3).

---

(1) *Zaouïa*, couvent, séminaire.

(2) *Ziara*, offrande, don, obole.

(3) *Baraka*, bénédiction divine.

*
**

Le Maroc, à ce moment, souffrait d'un autre mal social : le banditisme à tendances féodales. L'époque qui suivit le retour du père d'Idris au pays était l'une des plus sombres de l'histoire marocaine. Les Français, débouchant de la Chaouïa, marchaient sur Meknès. Oudjda était occupée depuis longtemps. Les Espagnols étaient à Arzila et à Larache. On parlait de projets d'expédition sur le Riff et le Djebel. L'anarchie régnait à Fez et à Marrakech. Deux sultans se disputaient, aux yeux des compétiteurs étrangers aux aguets, une ombre de pouvoir sur un pays en pleine dislocation. Un aventurier de basse espèce, le rogui Bou-Hamara, se posant en prétendant au nom d'un droit de primogéniture violé par les vizirs de Moulay El-Hassan, ensanglantait le Maroc et hâtait la décomposition du Makhzen. Des chefs locaux arboraient le drapeau de la révolte et tranchaient sans pitié dans la chair vive de la nation.

Le Djebel connut un de ces rois de la montagne dont le nom, échappé vivant d'un roman d'Edmond About, s'associe tristement à l'effondrement de l'Empire chérifien. Il eut son heure de célébrité signalée par des rapts d'Européens à Tanger, des rançonnements de villes côtières et des actes de sédition armée contre l'autorité du pouvoir central. Arrêté, emprisonné et condamné à la chaîne, il finit par s'évader et revint à sa tribu où il reprit ses opérations de bandit de grand chemin. Le Sultan dut envoyer contre lui sa *mehalla* (1). Aidé par des tribus qui craignaient l'ordre parce qu'elles appréhendaient la fin de leur anarchie traditionnelle, il réussit à esquiver la menace et à faire même enlever l'inquiétant Mac Lean qui accompagnait une expédition à titre d'officier-instructeur. Cela lui valut un regain d'opinion favorable bien que le résultat se solda par un affaiblissement consécutif de l'autorité du Makhzen et la justification éventuelle d'une intervention étrangère. Mac Lean fut relâché contre une forte rançon payée des deniers de l'Empire et qui servit au bandit en question de se faire bâtir un gracieux palais dans la ville d'Arzila. Puis il mit ses cruautés et sa ruse au service de l'Espagne.

Le Rogui, ce bandit et les caïds féodaux du sud s'ajoutaient à la série des vendeurs de chapelets pour former un type défini

---

(1) *Mehalla,* armée, colonne expéditionnaire.

de l'espèce malfaisante dont les exploits s'étalaient devant les yeux de Hadj Allal au lendemain de son retour d'Orient. Et de même qu'il communiqua à Idris ses préventions contre les parasites de la religion, il l'habitua aussi à mépriser les maquignons de la liberté de son pays.

En marge de cette cohue, il y eut certes de nobles exceptions. Le Maroc, livré à l'anarchie, trahi, désemparé, trouva des héros qui le conduisirent à la bataille et sauvèrent tout au moins son honneur. Le florilège du Maghreb, déjà lourd de noms glorieux, s'enrichit de nouvelles figures épiques. Il y eut des féodaux de grande tente, comme ce Mohammed ou-Hamou Ez-Zaïani, véritable chevalier d'épopée, qui refusa de composer avec l'ennemi et entama le combat jusqu'au jour où il trouva une mort digne de sa vie, en luttant contre des forces supérieures en nombre. Le jour de sa mort, le Maghreb eut lui aussi ses Thermopyles. Il y eut des chefs de confrérie, comme Sidi Raho, qui surent se conformer aux lois de l'honneur et relevèrent fièrement le défi en hommes braves et loyaux. Il y eut des marchands de la valeur de Mohammed Améziane, le premier héros du Riff, ou de simples paysans à la tête hardie qui imprimèrent à la résistance nationale une impulsion qui, pour être passagère, n'en demeura pas moins efficace et ornée des plus mâles qualités. Ce furent ceux-là que Hadj Allal donna à Idris pour modèles bien qu'il ambitionnât lui voir prendre un autre chemin pour sauver son pays : celui de l'école et de l'entreprise économique.

***

Idris grandissait dans cette ambiance. Au contact de son père, il comblait les lacunes laissées par l'éducation sommaire de Si Abd-es-Salam. Les récits de voyage, l'exemple de la vie paternelle, le combat des tribus contre les envahisseurs agirent sur sa jeunesse et lui ouvrirent des champs de vision nouveaux.

Hadj Allal était devenu un personnage digne d'égards parmi les siens. Ses voyages en pays lointains lui avaient acquis une renommée qui dépassait le cadre de sa tribu. Aussi en profitait-il pour répandre ses idées salafites qui se teintaient déjà d'une pointe accusée de nationalisme aux tendances modernisantes. Il commençait à digérer le fonds d'expériences réalisées au contact du bouleversement des choses qui agitaient alors l'ensemble du monde musulman.

Dès le début, Hadj Allal prit position contre le bandit qui désolait le nord du Maroc. D'autant plus que cet aventurier se faisait passer pour un chérif : ce qui était la mode depuis des siècles. Malgré la débauche du Makhzen, le spectacle donné par la guerre civile et le pullulement des prétendants, les cliques des vizirs, caïds et soi-disant chérifs vendus à l'étranger, la démoralisation du pays, Hadj Allal se déclara loyaliste et défendit la nécessité de l'union autour du trône. Il fit cause commune avec la mehalla de Bouchta ben El-Baghdadi envoyée contre le rebelle bien qu'il vit d'un mauvais œil la présence d'un Ecossais parmi l'état-major de la colonne sultanienne.

Un an après le retour de La Mecque, les Espagnols décidaient la conquête du Riff. En forces considérables, ils franchirent les murs de Mélilla. Les accords internationaux leur en donnaient le droit. Ainsi le spécifiait la nouvelle casuistique née des progrès de l'humanité qui, en ce XX^e^ siècle, se permettait une opération de vivisection sur un peuple avec la même désinvolture qui poussait, jadis, le pape Alexandre VI à partager une pomme symbolique en deux parties destinées à satisfaire la boulimie conquérante de deux nations chrétiennes.

Le père d'Idris s'était d'abord efforcé de rallier, avec un contingent de guerriers levé dans sa propre tribu, les Chaouïa où la cavalerie marocaine renouvelait contre les Français les charges célèbres des Numides de Maharbal. Mais le théâtre des opérations était loin et Fez, en proie au désordre, était incapable d'assurer l'affluence des renforts. L'idée tomba à l'eau. Aussi, quand le canon se mit à tonner du côté de Mélilla et que les Espagnols avancèrent vers le Riff, Hadj Allal n'hésita plus. Avec le concours de quelques notables, il mit sur pied de guerre une *harka* (1) et partit pour l'Est. Il y passa six mois et prit une part importante à la bataille du Barranco del Lobo.

Idris faisait son éducation. Son père attendait sa dix-huitième année pour l'envoyer à Fez. Après un stage aux Qarouiyine, il pensait lui trouver une place à la Zeytouna ou à l'Azhar. Par une sorte d'acquit de conscience il l'aiguillait vers cette vocation mais, en attendant, il le laissait se développer librement

(1) *Harka,* troupe de volontaires levée parmi la tribu.

au grand air de la vie montagnarde ,entre la chasse, les rêves solitaires et les longues discussions à l'ombre du figuier sous lequel se réunissait l'*aït-el-arbaïn* (1) du village.

A part la chasse et les méditations ,le rêve à l'ombre des buissons ou sous les pampres au doux soleil d'automne, Idris apprenait à l'école de son père. Les récits paternels sur les voyages dans le Maghreb et en Orient ; les explications sur le salafisme et l'hérésie du culte des tombeaux ; le cycle des légendes arabes adaptées au folklore berbère et la lecture des périples d'Ibn Djoubeïr, et d'Ibn Battouta formaient le fond de cet enseignement préliminaire.

Idris possédait ainsi, au moment de son adolescence, un rudiment appréciable de connaissances géographiques. Celles-ci s'arrêtaient, cependant, au Proche-Orient. Il connaissait déjà les pays du Maghreb, ses principales villes, la Tripolitaine, l'Egypte et Constantinople. On s'asseyait soit à la maison, soit au msid, soit sous un bouquet de lambrusques aux pampres jaunis. Souvent, c'était à l'ombre d'un bois d'oliviers sauvages au milieu desquels poussait un caroubier solitaire dont le tronc, rongé par les termites, laissait voir des chairs sanglantes transformées en fourmilière. Près de là une source jaillissait. On s'y donnait rendez-vous à la belle saison, printemps comme automne : Hadj Allal, Idris, Si Abd-es-Salam et un fqih originaire des Doukkala qui, ayant épousé une fille du village, s'était vu adopté par la tribu : Si Bouazza. Devant cette assemblée, Hadj Allal narrait, enseignait et cherchait à convaincre.

On suivait la narration du cycle des légendes avec une curiosité animée. *Les Mille et une Nuits* enthousiasmèrent Idris. Les splendeurs chamarrées du calife Haroun-ar-Rachid, la finesse et l'intelligence touche-à-tout du vizir Djaâfar, la fidélité de l'eunuque Mesrour exercèrent sur l'imagination candide du jeune montagnard une impression troublante. Il en était ému. De même les aventures de Sinbad le Marin, le roman de chevalerie de Omar En-Noôman, les contes de Qamar-Ez-Zaman et de la femme du joaillier ainsi que l'histoire d'Abou-Qir et d'Abou-Sir.

---

(1) *Aït-el-Arbaïn,* mot formé par la conjonction du mot berbère *aït*, qui veut dire clan, et *arbaïn* qui, en arabe, veut dire quarante. On l'appelle aussi la djemaa : c'est-à-dire l'assemblée, la réunion.

Idris écoutait toujours, sans mot dire. Il était alors en pleine adolescence, svelte, de petite taille, la peau d'un brun clair tirant sur le pâle, les cheveux noirs et les yeux châtains. La figure, d'un pur ovale, était barrée d'un nez régulier qui faisait parfaitement ressortir sa physionomie de jeune djebli marocain. Il était généralement assis, les pieds croisés à l'orientale. Et, la joue reposant sur la main, il laissait son esprit librement errer derrière le flot des paroles parternelles. Quand Si Abd-es-Salam ou Si Bouazza interrompaient son père pour lui demander quelque détail, Idris intrigué, écoutait les explications par de rapides mouvements d'yeux fureteurs. L'œil ne perdait rien du monologue. De même l'oreille.

Le roman d'Antar le tourmenta. Lorsque son père lui parlait de ce paladin de l'âge antéislamique, son intelligence, un peu troublée par l'évocation d'époques aussi nébuleuses, se tendait comme un jeune ressort encore rebelle aux exigences du mécanisme. Il ne savait pas ce qu'était au juste un poème, mais ses yeux se mouillaient de larmes quand Hadj Allal racontait la fin de l'intrépide chevalier arabe. Il se le représentait frappé à mort par une flèche décochée traîtreusement par derrière. Puis, obligé de remonter à cheval pour assurer la retraite de sa tribu, il expire en selle, debout, la main appuyée sur la lance tandis que ses adversaires, qui redoutaient ses coups d'estoc, n'osent avancer qu'au moment où un ennemi avisé réussit à faire sortir le cheval de son immobilité. Le cadavre d'Antar s'écroule alors. Mais la tribu, sauvée d'un désastre, était déjà loin.

Le roman des Banoû-Hîlal, plus nourri d'exploits, le passionnait davantage. C'est à travers la légende, toute l'invasion hilalienne du X^e^ siècle qui s'exprime par des faits de chevalerie inouis : l'émir Rezk et ses dix femmes ; la princesse Khadra, mère du héros, Barakât selon les uns, Abou-Zeïd selon les autres, sorti des entrailles maternelles avec une figure de négrillon que le père, étonné, refuse de reconnaître au point de répudier la princesse qu'il renvoie à son père, le chérif de la Mecque : les regrets de l'émir qui, désolé par la physionomie de son fils et le départ d'une épouse qu'il chérissait, se retire sous sa tente et abandonne ses gens ; les prétentions ultérieures d'Abou-Zeïd sur sa tribu qui, battue et forcée à la servitude, fait appel au bras du vieux chef ; le combat singulier entre le père et le fils qui rompent en visière sans se connaître ; les péripéties de la joute

et le désarçonnement de l'émir sur la poitrine duquel Abou-Zeïd pointe la lance et que secourt la princesse Khadra à la dernière minute ; la réconciliation définitive et la légitimation d'Abou-Zeïd par son père : il y avait là de quoi bouleverser l'âme d'Idris !

Un dérivé de ce cycle mène Abou-Zeïd vers Tunis où règne Zenati Khalifa. Et c'est alors un autre épisode de combats épiques et de poésies fulgurantes que des bardes inconnus ont fixés dans la principale chanson de geste maghrébine.

Un autre roman qui s'est résorbé dans le folklore national, c'est l'ensemble des récits confabulatoires du *qeïl* (1) du Yémen, Seif Ibn Dhoûl-Yazan. Ce roman a été évidemment introduit avec les autres apports de l'éthique arabe qui ont suivi l'islamisation de l'Afrique du Nord. La naissance de ce ferrailleur qui prend tout de suite figure de héros, son abandon par une mère dénaturée en pleine forêt où une gazelle, par un geste de pitié animale touchant, l'allaite avec ses petits (la louve romaine nourrissant Rémus et Romulus ? ) jusqu'à ce qu'un chasseur le recueille et le conduise chez les Abyssins parmi lesquels il grandit ; la victoire remportée sur le géant Moukhtataf qui lui vaut l'amitié du roi du pays et la main de sa fille, la princesse Chammâ ; ses démêlés avec le bandit Saâdoun Ez-Zendji et son voyage aux sources du Nil gardées par les Chimères et protégées par des talismans suspendus au cou des Génies des eaux ; puis son retour au pays où sa mère cherche à le faire tuer (autre version d'un retour d'Ulysse à Ithaque ? ) ; la libération de sa patrie, son abdication en faveur de son fils, la vie de patriarche errant qu'il mène et la série de malheurs qu'il endure : tout ceci charpentait si bien ce roman de cape et d'épée qu'Idris finit par apprendre par cœur et qu'il préféra de beaucoup aux autres épopées.

A cela, Hadj Allal ajoutait les fables de Lôqman : conseils de morale et dictons sapientiaux consacrés par des usages millénaires parmi les peuples d'Orient et dont la légende fait remonter l'origine aux Adites des temps fabuleux de l'Arabie antédiluvienne.

(1) *Qeïl,* ancien émir des régions du sud de l'Arabie.

Un tel bagage hétéroclite s'amassait dans la tête d'Idris. Ce n'était pas beaucoup pour un adolescent qui, ailleurs, aurait dû briguer déjà son grade de bachelier, mais c'était relativement assez pour allumer les feux d'une imagination primesautière. Cela alimentait ses méditations. Il aimait s'étendre sous la vigne, le soir, et, les regards perdus vers les cîmes du Tiziran, suivre les méandres de sa pensée qui se lovaient autour de sujets qu'il ne cessait de harceler d'interrogations ardues. La nuit, il aimait aussi monter sur le toit carré de la chaumière et, de là, contempler les mystères qui se développaient anxieusement au-dessus de sa tête. La lune, les astres, la Voie Lactée, le jeu des constellations, les espaces sidéraux, les météores et les étoiles filantes, l'ensemble des phénomènes cosmiques qui s'étalaient devant son œil troublé et ravi. Aucun maître ne l'avait initié encore aux problèmes posés et résolus par les lois de la gravitation pour qu'il osât soulever le voile de ces prodigieuses arcanes. Aussi se contentait-il d'admirer cette façade de la création agitée par l'Infini.

Souvent, évoquant les préoccupations de son père sur les menaces qui pesaient sur le Maroc, il s'évadait de son cercle de méditations habituelles pour penser à son pays. Il croyait entendre le canon qui tonnait de Larache à Mélilla et de Fez à Bou-Denib. Sa raison, mal épanouie, ne lui permettait pas de comprendre toute la portée de ce péril, mais les développements qu'en donnait son père lui en suggéraient l'exceptionnelle gravité. Et Idris se demandait alors si la carabine qu'il portait n'aurait pas dû servir aussi à une toute autre besogne.

Fez était tombée. Marrakech avait à son tour capitulé. Taza aussi. Un traité de protectorat, dont personne ne comprenait mot qui vaille et qui passait, aux yeux du profane, pour quelque cabale au sens énigmatique, avait été signé sous les auspices d'un nouveau Makhzen. Et voilà que l'on parlait d'une descente éventuelle des Espagnols sur Tétouan. Toutes ces choses voltigeaient sans ordre dans la tête d'Idris. Et il en vint à souhaiter d'accompagner son père au *Djehad* (1), cette foi-ci. Le Djehad était à l'ordre du jour. On en parlait

(1) *Djehad,* Guerre Sainte, chez les Musulmans.

dans les *souks* (1) et sous le grand figuier du dchar converti en Pnyx de la tribu.

*
**

De Tanger arrivaient des bruits alarmants. Les Espagnols concentraient des troupes à Ceuta. Après avoir plus ou moins digéré leurs revers du Riff, ils se préparaient maintenant à marcher sur Tétouan dont ils espéraient en faire la capitale de leur zone de protectorat. Tétouan, la ville où revivent les grâces surannées des anciennes capitales des émirs de l'Espagne taïfite ! La ville prospère juchée, dans sa blanche écharpe, au haut de la croupe d'un mont rocailleux qui domine la vallée du Martin. Tétouan, dont le Djebel a fait sa Cordoue avec ses palais blancs pavés d'azulejos, ses hammams, ses bosquets d'orangers, ses patios fleuris, et ses métiers où l'artisan marocain continue à maintenir les fines qualités de l'art médiéval !

Et un beau jour la *harka* (2) du Tiziran se mit en marche sur Dar Ben-Qarrich et le fondak d'Aïn ed-Djedida : quartiers-généraux des forces djeblies. Les Espagnols étaient entrés à Tétouan sans coup férir et leurs avant-gardes occupaient les hauteurs de Laucien. La poudre parla. Mais le Djebel n'avait pas de chef reconnu comme le Riff l'avait été avec Mohammed Ameziane. Chaque tribu bataillait sous sa propre bannière.

Et ce fut cependant dans les défilés du Fondak d'Aïn-ed-Djedida qu'Idris reçut son baptême de feu. Les Espagnols venant du nord, en forces considérables, cherchaient à opérer avec les troupes d'Arzila leur jonction en ce point tenu par les volontaires du Djebel. Une fausse manœuvre empêcha la colonne de Tétouan de déboucher à temps de ce côté défendu, vers sa droite, par les harkas de Wad-Ras et celles des tribus de la périphérie tétouanaise. Mais la colonne de Ceuta, arrivant en vue des sommets qui surveillent l'accès du Fondak au-delà du territoire des Beni-Massaouar, se heurta aux forces qui la garnissaient. Le combat s'engagea.

(1) *Souk,* marché en plein air qui sert aussi de lieu de discussions publiques.

(2) *Harka,* contingent de tribu armé.

La colonne espagnole était composée de chasseurs à pieds et de Régulares appuyés par plusieurs batteries d'artillerie. Ses effectifs doublaient ceux des Djebalas. Des formations supplétives la flanquaient en éclaireurs. Elle essaya de contourner les crêtes qui surplombaient le Fondak par le nord de manière à couper ses communications avec Tanger et attirer sur elle le gros de ses défenseurs. La colonne du sud, trouvant devant elle des forces réduites en nombres, eut été ainsi en mesure de surprendre le reste de la garnison de Fondak après avoir couronné le mont des Beni-Massaouar d'où son feu aurait pu aisément balayer les abords du fortin. Cette colonne avait l'avantage d'être, en plus, soutenue par l'artillerie du Laucien qui battait efficacement l'enfilade des ravins si propice aux embuscades où excelle le franc-tireur marocain.

Mal commandée ou victime d'une erreur de contre-marche, cette colonne s'était égarée en chemin de telle sorte que l'irruption de la colonne de Ceuta sur les défilés septentrionaux du Fondak avait trouvé devant elle la majorité de la harka en position de bataille. Hauteurs, flancs de montagnes, sentiers, pistes, buissons, arbustes, excavations, replis de terrain : tout était garni de tireurs, ces fameux *pacos* dont l'Armée espagnole d'Afrique conserve toujours un si cruel souvenir.

Derrière un écran de chênes nains aux troncs cordés de lianes, un contingent de combattants du Tiziran était à l'affût, tête nue, le bras droit sorti de la djellaba, la zaâboula à portée de la main. Hadj Allal, Idris, Si Abd-es-Salam, Si Bouazza, le noiraud et plusieurs anciens condisciples d'Idris étaient aussi là, armés de fusils disparates, les yeux un peu ahuris de voir parler la poudre pour de bon. Le joufflu était absent de la fête. Une pneumonie l'avait prématurément enlevé deux mois auparavant.

D'autres enfants avaient tenu à accompagner leurs pères, les uns armés, les autres, sans armes, remplissant diverses missions de liaison. Il y en avait des Bara et des Viala parmi cette jeunesse marocaine ! Ceci est une tradition dont l'origine se perd dans le souvenir des vieilles sociétés nord-africaines, belliqueses entre toutes, et que Hamilcar, cet Africain de légende, avait pour ainsi dire solennellement consacrée sous les auspices de Baâl en incitant de bonne heure son fils aux rites du sacrifice.

Le combat avait commencé à la gauche de la harka où les guerriers des Andjera venaient de charger les formations des Régulares. On entendait le bruit de la fusillade mêlée au crépitement des armes automatiques et aux coups de canon. Depuis une heure la bataille se poursuivait sans que rien n'apparût devant le front où Hadj Allal et les siens se tenaient en observation. L'ordre général leur prescrivait de monter la garde là où ils se trouvaient : de forts indices décelant l'éventualité d'une attaque des Espagnols sur ce point. Mais déjà des guerriers, impatients, quittaient subrepticement cette partie du front pour courir au combat. On avait toutes les peines du monde à les retenir et, à un certain moment, les chefs de fraction commencèrent à craindre de voir cet endroit se dégarnir quand, d'une crête voisine, les cris des guetteurs accompagnés de feux de broussaille signalèrent l'approche de l'ennemi. Les combattants occupèrent aussitôt les hauteurs commandant les principaux passages et, l'arme à la main, attendirent le déclenchement de l'attaque.

Quelques cavaliers apparurent montant de petits chevaux. C'étaient des mercenaires. Ils avançaient en éclaireurs, scrutant les buissons et les replis de terrain, la carabine au poing. La main gauche tenait la bride et guidait la monture à travers un site sillonné d'embûches. Un escadron se découvrit bientôt et l'on voyait distinctement les cavaliers endossant l'uniforme kaki et emburnoussés de bleu, la *chéchia* (1) à long gland sur la tête. Puis l'avant-garde de l'infanterie surgit de la brousse.

Un long cri de joie secoua la ligne des guerriers djeblis. Le mot *païssa ! païssa !* courut de bouche en bouche. Païssa, c'est le sobriquet donné par les Marocains au soldat espagnol de la Péninsule. Ces soldats, tous des recrues, étaient de pauvres paysans que la conscription militaire avait arrachés du foyer familial pour les jeter vers ces terres d'Afrique où beaucoup d'entre eux finissaient, un beau jour, le front troué d'une balle ou le flanc ouvert d'un coup de poignard, sous quelque ronce au feuillage bombé à la manière d'un sarcophage. Ils formaient la base des troupes incorporées dans les régiments de Ceuta et de Mélilla et dans les bataillons de chasseurs à pied, les *cazadores,*

(1) *Chéchia,* fez, tarbouche, en Afrique du Nord.

qu'on envoyait régulièrement au Maroc ou ailleurs. Ils venaient, pour la plupart, des régions pauvres de l'Espagne, des montagnes de la Navarre et du Léon ou des plateaux arides de la Castille et de l'Extrémadure. Laboureurs, vignerons, bouviers, porchers, attachés à la glèbe ou fils de franc-tenanciers, ils portaient sur le dos la trace de siècles de servitude sociale. C'étaient de piètres soldats. Ils alimentèrent, les malheureux, les charniers du Barranco del Lobo, de Kudiat-er-Rauda et, plus tard, ceux d'Abarran, d'Anoual et de Monte Arruit. Leurs officiers ne valaient guère mieux. De longues garnisons dans les villes d'Espagne les avaient plus ou moins amollis. S'il y en avait de bons, et il y en avait bien quelques-uns qui méritèrent le respect de l'adversaire, ils préféraient émigrer vers les formations de mercenaires, *Régulares* (1) ou *Tercio* (2), où leurs aptitudes trouvaient un terrain d'épanouissement mieux adapté à leur caractère.

Régiments et Bataillons portaient des noms ronflants et de la hampe de leurs drapeaux s'écoulaient des flots de rubans d'or. L'histoire de l'Espagne s'y inscrivait tel un mémorial de gloires à jamais disparues. Les luttes contre l'Islam étaient perpétuées par les noms d'Alcantara, de Talavera et de Las Navas ; Pavie et Cérignoles rappelaient l'époque impériale ; Baylen, les Arapiles et Saragosse évoquaient les luttes contre Napoléon. Mais ce n'étaient que d'illustres souvenirs !

*
**

La fusillade commença par une décharge générale contre l'escadron d'éclaireurs. On tirait à volonté. Les premiers coups causèrent quelques pertes et les chevaux, pris de panique, firent demi-tour, refluant vers le détachement d'avant-garde qui, surpris par ce feu de mousqueterie, s'était jeté à plat-ventre et rampait à la débandade. Trois chevaux, mortellement atteints, gisaient sur la brousse. D'autres descendaient la montagne en galopant. Plusieurs cavaliers, désarçonnés ou ayant mis pied à terre, se pressaient autour d'un blessé qui paraissait d'un grade élevé. Le feu

(1) *Régulares,* Tirailleurs mercenaires marocains au service de l'Espagne.

(2) *Tercio,* Légion Etrangère espagnole.

continuait. Du côté des Espagnols, une mitrailleuse se fit entendre, mais ses servants, tirant au hasard, n'avaient pas l'air de trop se soucier de la cible contre laquelle crépitait leur engin.

Les Djebalas avancèrent en rampant ou en sautant d'un terrain à l'autre. Leur teint, la couleur de leurs djellabas les assimilaient, par une sorte de mimétisme assez courant dans la vie de la montagne, au sol et à la végétation qui tiraient à la fois sur l'ocre et le vert bouteille. On les distinguait à peine.

Le Djebli est un fantassin de valeur. Moins bon tireur que le Riffain, il lui est supérieur au corps à corps et à l'attaque à l'arme blanche. Il l'emporte sur lui aussi par sa puissance mobile et son brio. Après une demi-heure de combat, Hadj Allal et les siens étaient parvenus à un talus dominant la ligne espagnole. L'escadron, après un retour offensif, avait mis pied à terre et, le mousqueton au poing, ses hommes s'apprêtaient à se déployer en tirailleurs. On se fusillait à quatre-vingts mètres quand une salve violente sema le désarroi parmi les cazadores. Mal entraînés à la guerre de brousse, ceux-ci abandonnèrent leurs parapets de branchages et se replièrent en toute hâte vers l'arrière. Quelques officiers s'élancèrent en gesticulant pour les ramener à la ligne de feu, mais le flottement se généralisa et l'escadron, commandé par un gros lieutenant qui faisait preuve d'une réelle bravoure, se porta en avant pour couvrir la retraite et empêcher les assaillants de rompre le dispositif de la manœuvre. Le feu devint plus nourri, les coups portèrent mieux et une dizaine de mercenaires mordaient déjà la poussière. Un maréchal-des-logis, figure de tadlaoui blanchi sous le harnois des tabors de Moulay el-Hassan et dont la vareuse portait le signe compensatoire de ses fonctions, roula à terre, la tête fracassée d'une balle tirée presque à bout portant tandis que son pied demeurait pris dans l'étrier. Le cheval, effrayé, partit au galop entraînant le cadavre de son cavalier dans une course à la mort.

Les Marocains avançaient. Déjà quelques-uns, enhardis par la retraite des cazadores, mettaient la main sur la garde du poignard. D'autres avaient dégainé. Un adjudant blessé, laissé sur le terrain, avait jeté son revolver et murmurait quelques paroles de supplication. Si Bouazza, après lui avoir enlevé son sabre, ramassa prestement le pistolet qui traînait à terre et le fit transporter sous un rideau de lentisques.

Les balles coûtent cher au Djebel. Aussi les économise-t-on. Un guerrier ne doit tirer qu'à bout portant. Mais si l'ennemi fuit devant lui, c'est alors un gâchage général. C'est ce qui se produisit ce jour-là. Les cazadores, refluant en arrière, cherchaient à rejoindre une petite vallée sillonnée par le lit d'un oued desséché. Dans leur panique, ils crurent trouver dans cette retraite un moyen de sortir de leur mauvais pas. Ce fut une erreur. Malgré les efforts du chef de la colonne et de ses officiers, la reculade s'accéléra. Le commandant de la section de mitrailleuses, qui avait mis ses pièces en batterie, se vit dans l'obligation de les recharger, mais les mulets, sans abots, effrayés par la fusillade et la fuite des chasseurs, se débandèrent à leur tour. Courir après, les maîtriser et les ramener n'était pas chose facile en dépit des talents muletiers de l'Espagnol.

Le mulet, dans la vie d'un Djebli, c'est à peu près tout. C'est le moyen de communication et de transport. Il aide aux labours quand la surface du terrain, très mesurée, permet aux paysans de remplacer la houe par l'araire. Il participe au battage du grain et à l'ensilotage. Son crottin, avec la bouse de vache, constitue le fumier qui sert à l'engraissement des jardins et des vignes. Il tourne le pressoir à huile et la noria. Il est sobre comme le Djebli, se contentant d'un peu de paille et, de temps à autre, d'un poignée d'orge ou de maïs que le maître lui apporte dans le creux de la main. Et, malgré ce régime de disette, sa constitution est toujours d'une robustesse typique. Solide et endurant, il peut, avec des charges accablantes, franchir des distances record et monter à des altitudes vertigineuses. C'est en quelque sorte le chameau de la montagne. La mort d'un mulet, dans la Montagne maghrébine, de l'Aurès au Djebel, est une calamité familiale digne de figurer dans le répertoire des Pleureuses.

Aussi, dès que les combattants du Tiziran aperçurent les mulets de la section de mitrailleuses, on pense du degré d'ardeur qui s'empara d'eux. Mordant le pan de la djellaba, ils foncèrent en avant. Ce fut une imprudence. Evitant de se couvrir, ils tombèrent dans l'angle de tir de la pièce qu'on n'avait pas démontée encore. Les Djebalas, surpris par le feu et le dispositif de défense, se replièrent sur une croupe de terrain abritée par un massif d'arbustes et, mettant genou à terre, dirigèrent, à leur tour, sur les Espagnols un feu concentré. Leur bond en avant leur

avait coûté quelques pertes, parmi lesquelles celle d'un vieux chef, *alem* (1) de la tribu par surcroît, et dont le premier sang versé pour son pays remontait à la bataille que Moulay El-Abbas avait livrée, en 1859, contre les forces du général Prim dans les ravins de Castillejos. Il était alors assez jeune. Un demi-siècle plus tard, à l'âge du Psalmiste, une balle le frappait à l'aîne gauche pour aller se loger dans l'intestin. Grand, empâté, la tête ronde et enfouie dans une barbe blanche déployée en éventail, les joues roses et le regard d'un bleu tendre, c'était le descendant d'un de ces Ibères authentiques qui adoptèrent l'Islam au lendemain du Xérès et qui, Musulmans dans l'âme, préférèrent quitter leur patrie dès que l'appel du muezzin eut cessé de retentir sur les minarets de Murcie. Il portait toujours un nom espagnol.

On évacua l'alem blessé qui, étendu sur une civière de branchages recouverte d'un drap maculé de sang psalmodiait tranquillement les strophes funèbres de la *Bourda* de l'imam El-Bousaïri. Au soir de l'âge, il quittait la vie en stoïcien. Il devait succomber cinq jours plus tard à sa blessure.

Le commandement échut à un autre vétéran des guerres du Djebel. Aussi vieux que le précédent mais moins robuste, le nouveau chef souffrait de ses bronches et passait son temps à tousser et à cracher. Il ne manquait cependant pas de courage ni de bon sens. Son corps débile portait les traces de plusieurs combats soutenus au courant d'une vie mouvementée. Ni les balles ni le poignard ne l'avaient épargné. Il avait participé, lui aussi, aux combats de Castillejos et, comme lecteur du Coran, avait suivi les tabors du Sultan dans toutes les parties du Maroc.

Sa tête était une géographie vivante de l'Empire. Mais il n'avait jamais franchi la Moulouya. Il aimait Hadj Allal, il admirait ses voyages. Comme lui, il était salafite et adversaire du vieil aspect des choses derrière lequel le Maroc achevait de croupir. Quand la harka du Tiziran était arrivée au Fondak, il avait proposé, avec l'assentiment du vieil alem andalou qu'une balle espagnole venait de mortellement atteindre, la nomination du père d'Idris à son commandement. Hadj Allal avait décliné l'offre et, à son tour, soutenu par Si Bouazza, avait suggéré l'investiture du combattant des guerres de 1859. Après la mise hors de combat

(1) *Alem,* savant théologien, lettré, homme de savoir.

de ce dernier, le nom de Hadj Allal avait été de nouveau prononcé, mais, dans son désir d'effacement en faveur des sages de la tribu, le père d'Idris émit le vœu que le commandement passât au vieux compagnon d'armes du chef tué.

Si Ben Omar prit donc en mains, en pleine bataille, la direction des forces du Tiziran. Le nouveau chef était originaire des Ghzaoua et passait pour la modestie même. Il appartenait à cette catégorie d'individus qui prennent la vie pour un purgatoire et n'évitent aucune occasion pour communier dans la pensée du Créateur. Il voyait dans le Djehad la consécration suprême d'une vie vouée au bien d'autrui et, dans ses souhaits à la fois sublimes et naïfs, il croyait trouver sous les roncières du Fondak le plus sûr chemin qui pût le conduire aux parvis célestes. Il accepta avec résignation son nouveau rôle.

La mitrailleuse tirait. Elle arrosait de son feu le rideau boisé sous lequel se dissimulaient les Djebalas. Mais le tir, mal ajusté, faisait peu de mal. Les balles se perdaient. Les Marocains étaient aussi en mauvaise posture. Ils occupaient une ligne accrochée sur la pente de la montagne et il leur fallait se hausser pour mieux soutenir leur feu. Il leur était impossible de contourner le carré de résistance qu'ils avaient devant eux sans s'obliger à gravir des obstacles battus par le tir de l'adversaire. Le temps passait et aucune partie ne se décidait à prendre une résolution pour redresser en sa faveur l'issue du combat.

Au feu nourri mais peu efficace des Espagnols, les Djebalas répondaient par des coups secs et isolés. Au moment où Si Ben Omar, Hadj Allal et quelques autres se concertaient sur les mesures à prendre, les cazadores dessinèrent soudain un mouvement de repli, sous la protection du feu des mitrailleuses et d'un détachement de Régulares qui couvrait l'accès de la position où la pièce était placée. Deux sentinelles que l'on avait postées en observation au sommet d'une colline signalèrent par des feux la retraite du détachement. Le flanc droit du centre de résistance n'était plus défendu, mais les escouades de protection s'étaient resserrées autour de la mitrailleuse. De ce fait un assaut devenait possible à condition de supporter quelques pertes inévitables.

Si Ben Omar réclama un conseil de guerre pour prendre une décision. A cet instant Si Bouazza et un groupe de djeblis surgissaient d'un fourré avec trois prisonniers transis de frayeur.

C'étaient trois survivants d'un petit groupe de cazadores qui, s'étant égaré, était tombé dans une embuscade habilement tendue à l'orée d'un taillis de chênes. Leur âge ne dépassait pas la vingtaine. Deux étaient Navarrais, le troisième venait du Bas-Aragon. Les malheureux tremblaient à la vue de ces montagnards barbus, au teint bronzé et au regard farouche. Dans un langage inintelligible, ils suppliaient qu'on leur laissât la vie sauve. Le mot *madre* revenait fréquemment sur leurs lèvres. On les avait dépouillés de leur équipement. Revêtus de l'uniforme kaki, la tête coiffée de la casquette noire à liserés rouges et sans visière, les jambes entourées de molletières et les pieds chaussés d'espadrilles, les pauvres soldats n'avaient pas l'air bien terrible.

On les amena devant Si Ben Omar, qui présidait le conseil de guerre. En attendant la fin de la séance, on les fit asseoir sous un thuya poussé là comme par mégarde et après leur avoir donné à boire, on leur apporta une galette de pain et une poignée de figues sèches.

Le conseil décida l'attaque immédiate. Avant de rejoindre la harka, Si Ben Omar fit amener les prisonniers devant lui et, après les avoir tranquillisés, leur posa différentes questions sur leurs forces, le coefficient des troupes mercenaires présentes à la bataille et la direction de repli de la colonne. Faute d'interprète capable de traduire correctement les paroles, l'interrogatoire fut abandonné. Mais, avant de partir, il pria Si Bouazza de faire envoyer les captifs au Fondak sous bonne escorte et de veiller à leur sécurité jusqu'à son retour.

Le gros de la colonne espagnole avait déjà évacué ses positions et le détachement chargé de la mitrailleuse se préparait aussi à quitter ses tranchées. Il n'y avait plus une minute à perdre. L'assaut s'imposait tout de suite. Si Ben Omar fit appel aux meilleurs tireurs du Tiziran dont quelques-uns se présentèrent. Idris était parmi eux. Pour bien prendre sous son feu le détachement d'arrière-garde et réduire la mitrailleuse au silence le groupe de volontaires devait grimper au-dessus d'une espèce de talus qui dominait la montagne sous laquelle une partie du contingent du Tiziran se trouvait engagée. Cette manœuvre, il fallait l'exécuter sur le champ et sans éveiller l'attention de l'adversaire. A la file indienne, les tireurs quittèrent leurs lignes en rampant, le fusil à la main, sans bruit. Leur couleur

se délayait dans celle de la brousse et l'œil le plus exercé n'aurait pu discerner dans leur mouvement qu'un simple frémissement de branches. Dix minutes leur suffirent pour s'infiltrer à travers la balustrade d'arbustes qui garnissaient le renflement de montagne disposé en talus. La mitrailleuse et le groupe de protection étaient dès lors à la portée de leurs armes.

Mais on distinguait mal entre le réseau de feuillages dense et touffu à cet endroit. Par moment, des bras, des jambes, des hanches, des poitrines perçaient d'un côté ou de l'autre. Mais les cibles n'en restaient pas moins fugitives et confuses.

Chacun occupa sa position. En bas, la mitrailleuse hurlait. Elle défendait le repli d'autant plus qu'à quelque distance on apercevait des groupes de soldats s'épuisant à maîtriser les mulets de la colonne qui s'agitaient encore dans leur mouvement de panique. Idris, suivi de Si Abd-es-Salam et de trois autres, fit un large crochet à gauche. Il contourna le point où se produisait le toc-toc assourdissant de la mitrailleuse jusqu'à un endroit d'où il put bien culminer l'adversaire. C'était à quelque cent-vingt mètres de la pièce. Sans être vu, il discernait très bien le groupe de soldats tandis qu'un peu plus loin il en voyait d'autres en train de brider des mulets et les tirer vers un sentier d'où s'écoulait le flot de la troupe en retraite. Les cinq étaient armés de mousquetons espagnols sortis des manufactures d'Oviédo et calqués sur le modèle en usage dans l'armée allemande. Les armes battaient neuf et la provision de cartouches suffisait pour alimenter le combat d'une journée.

Du belvédère où il était installé, Idris remarqua tout de suite que son tir serait gêné par la disposition de la trajectoire et qu'obligé de prendre l'ennemi de guingois, il y avait peu de chance que ses coups portassent au but. Il décida alors d'avancer dans la direction de la mitrailleuse, mais au moment où il avisait des mesures à prendre, une mêlée générale se produisit autour de la pièce. Une partie des Djebalas s'étaient soudainement élancés, le poignard à la main. Une action enveloppante s'y dessinait et Idris, surpris par la promptitude de l'attaque, immobilisé par la scène qui se déroulait sous ses yeux, demeura un instant interdit, les yeux fixés sur un massif de verdure où il voyait les siens se ruer à l'attaque. Il vit une partie de la harka du Tiziran déboucher vers la mitrailleuse et se jeter sur les soldats à genou derrière la gabionnade de ronces. Si Ben

Omar marchait en tête, une main appuyée sur la vieille canne de caroubier et l'autre tenant un chapelet. Par bonheur, l'officier avait braqué son engin à la droite du mirador de feuillages d'où les Marocains, bousculant les cazadores, venaient de faire irruption en poussant des cris de guerre. Il vit ainsi son père, Si Bouazza, le noiraud avançant par bonds au milieu de la deuxième partie de la harka. Le corps à corps allait s'engager. Les assaillants n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de la pièce quand un crépitement furieux martela l'air de ses coups de tringle.

Un mouvement de consternation s'empara d'Idris. Dans une vision rapide comme l'éclair, il vit Si Bouazza rouler à terre ; deux autres Djeblis tomber avec leurs adversaires qu'ils avaient pris à bras le corps ; le noiraud, gêné par son long fusil d'infanterie, se jeter sous une bruyère, Hadj Allal s'avancer vers l'engin en distribuant des coups de crosse à droite et à gauche pendant qu'un de ses cousins, un peu en arrière de la mêlée, mettait en joue un sergent qui fuyait. Mais les rangs des Djebalas s'éclaircissaient. La mitrailleuse tirait.

Cet abasourdissement ne dura pas longtemps. Mettant sa carabine à la main, Idris se mit à courir sur la mitrailleuse. La tête serrée dans un mouchoir à ramages, la zaâboula battant les mollets, la main droite sortant de la djellaba, ses belghas remontés sur le talon, Idris bondissait comme un jeune faon.

Menacé par le groupe de Si Ben Omar, l'officier redressa sa mitrailleuse et, abandonnant le groupe de Hadj Allal, dirigea le canon de son arme sur le côté qu'il croyait le plus menacé. En remarquant ce manège, Idris poussa un soupir : son père se trouvait maintenant hors de danger. Il était alors à quelques mètres à peine du centre où se déroulait le corps-à-corps. Son cœur battait. Ses tempes étaient en feu. Il se faufila le long d'un buisson de romarins dont les branches s'appuyaient sur une arête rocheuse surgie à fleur de sol. L'endroit était convenable. Il pouvait tirer aisément sur les Espagnols assaillis sans être vu. Si Abd-es-Salam et son petit groupe arrivèrent et l'un d'eux, oubliant le danger, flanquait le plus tranquillement du monde, dans le fond de son capuchon, un hérisson en boule qu'il venait de surprendre en train de se régaler de chenilles dans le bas d'un buisson.

Ils mirent genou à terre et Idris leur recommanda de concentrer leur feu sur les servants de la pièce. Au moment de charger sa carabine, involontairement, sous l'effet d'un de ces réflexes qui défient tant la pensée humaine, son attention fut distraite de la situation par un petit fait analogue à celui qui poussait tantôt son compagnon à interrompre sa course pour aller cueillir, presque sous le feu de l'ennemi, un malheureux petit mammifère occupé à se repaître de larves à l'ombre d'une fougère. Il venait d'observer, à travers les romarins qui lui servaient d'abri, les foulées encore fraîches d'un porc-épic. Et, oubliant son père, Si Bouazza agonisant ou mort, le vieux Si Ben Omar qu'il apercevait affrontant les balles et qui peut-être allait tomber à son tour, Idris permit à sa pensée de vagabonder à la suite des traces du gibier.

Une salve tonnante le ramena à des scènes moins bucoliques. L'esquisse de sourire qui venait d'illuminer son visage s'éteignit et, l'air devenu maussade, il jeta un coup d'œil furtif sur le champ de bataille. La mitrailleuse avait cessé son tir. Chauffé à blanc, son acier rougeoyait. Elle avait épuisé de surcroît les munitions d'un premier caisson. Un de ses versants gisait à terre et les deux autres, éreintés et effrayés par les Djebalas qui les entouraient, ne montraient aucune hâte à défoncer le second.

L'officier qui commandait la pièce, un tout jeune *alférez* (1), aviat montré un cran superbe au combat. Il était tout fourbu. La figure noircie, l'uniforme en haillons, la tête bandée, l'aspect maigrichon et miné, il était bien loin d'avoir cette allure fanfaronne et comiquement picaresque qui est le défaut le plus hurlant de ses collègues de l'armée espagnole d'Afrique. Ah, comme il différait de tels matamores !

Idris le regarda avec mélancolie. Il éprouva, malgré lui, une sorte de répugnance à faire du mal à ce brave qui venait au Maroc combattre des gens qu'il ne connaissait même pas. Le courage en impose toujours et Idris y était sensible. Il n'avait d'ailleurs qu'à voir le vieux Si Ben Omar, planté devant

(1) *Alférez,* sous-lieutenant dans l'armée espagnole. Mot dérivé à coup sûr de l'arabe *al-farès,* chevalier, cavalier, dompteur de chevaux.

la bouche de l'arme meurtrière, dans un geste d'éloquent défi, pour se convaincre de l'implacabilité de cet impératif catégorique qu'est la voix de la conscience.

Il était encore en proie à ce débat intérieur quand son regard fut attiré par la présence d'un mercenaire qui courait avec deux bandes de cartouches que l'alférez, d'un rapide coup de main, venait d'ajuster au chargeur de sa mitrailleuse. Les membres d'Idris frissonnèrent. Le sentiment de devoir qui poussait l'officier étranger à semer la mort parmi les Marocains agit cette fois sur lui avec la précision d'un ressort mécanique. L'être subjectif se tut. L'esprit se tendit vers des régions subconscientes et le sentiment, suggestionné, se transmua en automate asservi à un ordre de réflexes innés. Lentement, Idris abaissa son arme sur l'officier qui, quelques secondes auparavant, provoquait en lui de si fines réflexions. Il visa. Le coup partit. L'officier continuait à apprêter son engin. Un deuxième coup retentit dans une décharge tonnante. Des bois volèrent en éclats. Une balle ricocha avec le bruit d'un chant de cigale. L'Espagnol tournait la mitrailleuse sur ses ressorts. Une troisième détonation se fit entendre. Pas de résultat. Un juron sortit de la bouche d'Idris accompagné d'un clignement d'yeux vers le ciel qui ne devait pas être exempt d'une pensée blasphématoire. C'était la première fois qu'Idris sortait de ses gonds.

Pourtant son tir était précis. Ses coups étaient bien ajustés, mais la trajectoire passait en travers d'un couvercle de buissons tellement compacts que les balles, à leur contact, déviaient ou rebondissaient en arrière.

La minute était périlleuse. Idris sauta de son abri, franchit quelques mètres, se jeta prestement à plat ventre et se mit à viser l'officier. Celui-ci avait déjà le doigt sur la gâchette et le canon de la mitrailleuse touchait presque la poitrine de Si Ben Omar qui s'offrait à l'holocauste avec un dédain sublime. Le fils de Hadj Allal pressa la crosse sur son épaule. L'œil, à travers le guidon, fixa le corps de l'alférez qui lui présentait son profil. Il pressa la détente. A moins d'une seconde d'intervalle, la mitrailleuse éclata à son tour.

L'Espagnol se redressa vivement, tomba la tête en avant en portant ses mains au ventre. Il était touché. Les balles de l'engin se perdirent dans l'air, à quelques centimètres au-dessus

du turban de Si Ben Omar. Celui-ci levait sa canne sur le canon de la mitrailleuse abandonnée tandis que les Djebalas terrassaient les derniers survivants qui demeuraient sur leurs positions.

Le mercenaire qui avait apporté les bandes de cartouches, un solide gaillard à la figure de suie, prit le lieutenant dans ses bras. Idris vit le nègre. Le même réflexe psychologique qui détermina chez lui un choc de sympathie en faveur de l'officier espagnol, un instant auparavant, l'indisposa cette fois contre ce renégat. Le noir était un individu taillé en colosse. Des yeux torves typifiaient une figure de bagnard où s'inscrivaient les stigmates d'une tare héréditaire. Il allait être happé par les Marocains quand, laissant tomber à terre l'officier mortellement atteint, il se saisit du mousqueton qui pendait à son épaule. Il en remonta la culasse et s'apprêtait à faire feu quand, frappé d'une balle en plein front, il s'effondra en poussant un cri lugubre. C'était Si Abd-es-Salam qui venait de tirer.

Le combat avait cessé. La colonne, repoussée sur ses deux ailes, battait maintenant en retraite sur Laucien. A sa gauche, elle avait subi des pertes sensibles. La mitrailleuse était restée aux mains des Djebalas qûi avaient, en outre, fait une ample moisson de fusils et de cartouches. On ramena une quinzaine de prisonniers, tous Espagnols, et une vingtaine de mulets. Trois Djeblis avaient été tués, deux autres mortellement atteints. Quatorze avaient été blessés.

Idris, le combat terminé, se hâta auprès de l'alférez. Il le trouva, recroquevillé, adossé à une muraille de lentisques. Son uniforme n'était plus qu'une loque sanglante et son visage, d'une pâleur livide, indiquait que ses heures étaient bel et bien comptées. A ses pieds gisait le cadavre du noir. Trois autres mercenaires, les mains attachées, attendaient leur comparution devant le conseil de guerre de la harka.

Idris fit amener la civière qui avait servi au transport du chef blessé dès le début du combat, y fit placer l'alférez et, avec toutes les précautions possibles, le fit emmener au Fondak où se trouvaient dans un corps de logis, Si Bouazza, l'adjudant fait prisonnier et une dizaine de blessés des deux camps. Le spectacle était affligeant. Les plaintes des blessés, le sang coagulé sur la peau et les habits, la pâleur des visages, le délire, l'haleine fétide et l'obscurité du lieu venant après les visions

tragiques de la journée, épuisaient les dernières forces et donnaient à l'individu cet air de prostration résignée qui l'assimile à une bête agonisante. Et l'on songe malgré soi, au contact de telles horreurs, que l'homme n'est après tout que l'insignifiant jouet de cette fatalité autour de laquelle convergent les pauvres lueurs d'une intelligence qui, selon les affirmations de certains caciques de la pensée, est le signe probant qui l'ennoblit et le différencie de l'espèce animale.

Une immense pitié succéda à l'ardeur de tantôt. Un silence d'abattement régnait à l'intérieur de la bicoque. Si Bouazza délirait. Il paraissait à toute extrémité. Et, comme s'il parlait encore aux siens pendant l'attaque, il ne cessait de répéter : « *Ched âla as-sadr, tahkem ar-ras* » (1). Ce furent à peu près ses dernières paroles. Il passa de vie à trépas sans trop s'en apercevoir. Idris sortit.

Au dehors, dans la cour, il trouva le conseil réuni sous la présidence de Si Ben Omar. Son père en faisait partie. On jugeait les trois mercenaires pris les armes à la main. Si Ben Omar énonçait les principaux passages de la Loi qui punissait de mort la trahison. Il appuya ses arguments par des citations tirées des Traditions ; s'autorisa sur le précédent de la bataille de Badr où le Prophète, de nature cependant portée à la clémence et au pardon, fit juger et exécuter deux Coreïchites convaincus d'intelligence avec les Païens ; évoqua les sentences de Khaled au Yémen contre les Apostats que le calife Abou-Bakr sanctionna de son autorité ; invoqua Malek et les commentateurs de la Mouatta. Mais, en dépit des preuves accablantes qu'il développa contre les renégats, il réclama l'indulgence pour deux d'entre eux que des renseignements dignes de foi assuraient qu'ils étaient pères de famille. Il proposa de les envoyer à Chaouen où ils seraient gardés à vue. Pour le troisième il n'était en mesure d'invoquer aucune circonstance atténuante en sa faveur. Des témoins l'avaient même vu mettre en joue un blessé djebli. En conséquence de quoi il était obligé de réclamer contre lui l'application de la peine capitale. Se rendant aux conclusions de son président, le conseil décréta donc la détention des deux soldats mariés et la condamnation à mort du célibataire. La sentence fut exécutée séance tenante.

---

(1) Vise la poitrine, tu frapperas la tête.

Idris avait inutilement essayé d'intervenir dans l'intention de faire commuer la peine de mort. Si Ben Omar refusa catégoriquement en arguant de l'irrévocabilité d'une décision prise en vertu de *Cheriat* (1) et en conformité avec les conditions exceptionnelles de la situation.

Le malheureux fut conduit au bas d'un ravin, les mains liées et attaché au tronc d'un vieux chêne. Il tomba sous les balles de ses justiciers, sans manifester ni crainte ni bravoure, à peine étonné de ce qui se passait. Venu de sa lointaine Ida ou Tanan, du fond du Sous, il suivit, comme on dit chez nous au Maghreb, l'inspiration de ses pieds qui le conduisirent d'une ville à l'autre. Né dans un pays en sommeil, au milieu d'une société figée dans une routine stérilisante, entravée par des préoccupations terre-à-terre, rongée par des maux qui ont toujours réclamé des moyens forts pour disparaître ou perdre de leur virulence, ce *régulare* n'avait aucun droit de protester contre son sort. Ce n'était qu'une victime anonyme emportée par le tourbillon dévastateur d'une époque. Son cas, loin de relever d'une analyse individuelle, dériverait plutôt des conclusions d'un procès social aux facteurs nombreux et complexes. C'était, si l'on veut, tout le Maroc, l'ensemble du Maghreb que Si Ben Omar faisait comparaître devant lui dans la personne des trois mercenaires qui combattaient dans les rangs de la colonne ennemie.

Il n'avait jamais su, ce *régulare,* comment de Taroudant il avait échoué à Tétouan. Il marchait comme les truands du Moyen-Age, sans itinéraires. A Tétouan il trouva une cité endormie qui, à quelques kilomètres des rives d'Europe, menait une vie qui rappelait en tous points l'Espagne des émirs taïfites de l'époque qui suivit le coup mortel de Las Navas de Tolosa. Rien n'avait changé. Sous des dehors riants dans leur aspect vétuste, la ville somnolait dans cette espèce de nonchaloir sous lequel transpire la décadence des peuples. Elles conservait les grâces d'une civilisation contemporaine de l'arme blanche et du rouet. Sa façon de vivre et de penser outrageait, en ce vingtième siècle où le laboratoire va de prodiges en prodiges dans ses découvertes fabuleuses, les lois du devenir social qui sont la condition obligée de la vie civilisée. Ses palais tapissés de car-

(1) *Cheriat,* loi religieuse.

relages, ses patios fleuris de roses et de jasmins, ses fontaines, ses vasques de porphyre, ses bains à vapeur, les lainages, les soies et les mousselines qui drapent ses habitants, sa cuisine choisie, son Islam de surface ne trompaient guère l'œil avisé qui saisissait, derrière ces manifestations de fausse santé, les signes évidents d'une caducité irrémédiable. Et ce qui se passait à Tétouan, se passait aussi à Fez, Marrakech, Rabat et Salé, comme il se passait à Tlemcen, Alger et Tunis.

Le pauvre tanani qui arrivait de son Sous natal dans cette ville, s'y sentait aussi étranger que le Wadrassi dont les pentes de la montagne touchaient presque les remparts de la cité mérinide. Et qu'y faire ? Le particularisme de ses habitants était tellement exagéré que l'étranger s'y trouvait frappé d'une sorte d'ostracisme, tenu à l'écart, rejeté de cette ville où l'on priait tant le Dieu de la Miséricorde et où tout citadin qui se respecte ne se promène dans les rues que le chapelet à la main et la *lebda* (1) sous l'aisselle. Vertu à retardement que Hadj Allal, dans ses discussions avec Idris et Si Abd-es-Salam, assimilait à celle de ces Mecquois dont il se rappelait les manières sournoises pendant que l'ombre de l'Azharien, l'index tendu vers eux, fulminait contre les Pharisiens de l'Islam...

Comment y vivre ? Né au sein de la tribu, le pauvre tanani ne connaissait d'autre métier que la location de ses bras aux biceps d'acier. Mais dans un pays dépourvu d'industrie, où le capitalisme n'existe même pas, où le négoce de l'âge mercantile et l'artisanat sont encore enveloppés dans leurs langes moyenâgeuses, c'eût été une gageure pour lui que d'y dégotter quelque moyen de vivre. En eût-il trouvé un que la coutume s'y serait opposée à son emploi. De telles institutions décrépites régissent de haut en bas la production artisanale marocaine. Nous en sommes encore à ces guildes où tout se régente par des usages fermés et auxquels l'étranger ne doit avoir aucun accès. La *honta* (2) est là avec ses maîtres de jurande et ses compagnons qui subissent, à des périodes échelonnées sur des années, moins l'apprentissage professionnel que la férule d'une institution ayant

(1) *Lebda,* petit tapis de serge qui sert au dévot pour faire ses prières.

(2) *Honta,* corporation artisanale, guilde.

ses rites et ses grades comme dans les conventicules maçonniques. Si un quémandeur se présente, il est naturellement éconduit et mis à l'écart.

L'entraide publique ? Il y a belle lurette que la *zakat* (1) a disparu des commandements de l'Islam. De ce corps imposant de convictions religieuses il n'en reste que des prières quotidiennes doublées de surérogatoires que l'on pratique à tout propos et hors de propos comme si l'obéissance due au Créateur réclamait seulement cette gymnastique corporelle d'où tout esprit semble expressément banni. On jeûne aussi le Ramadan, quitte à transformer ses nuits en véritables orgies du ventre. Et encore si l'étranger pouvait, au nom de la charité rigoureusement prescrite par l'Islam, franchir au moins une fois le seuil de ce cénacle de bons viveurs ! Loin de là. Pendant que, sur le plateau de cuivre argenté tintent les tasses à thé et que l'estomac, apaisé, émet par la bouche des coups de clairon qui annoncent que le convive aborde aux rivages de la félicité, le tanani, affamé, grelottant de froid, dort sur une natte poussiéreuse tendue dans le coin d'une pauvre mosquée.

Les entrailles torturées par la faim, ne sachant où donner, écœuré par le spectacle d'égoïsme qui l'entoure et le harcèle, le malheureux, comme un animal qui saute l'enclos pour parvenir à un pré d'herbe qu'il renifle de loin, s'en va directement à la caserne où l'Etranger, arrivé la veille, a installé un bureau d'enrôlement de troupes mercenaires. On lui présente un fusil, un équipement et on lui indique le matricule de son tabor ou de sa *mia* (2). Il touche sa prime d'engagement en plus de la mensualité qui lui est allouée et s'en va rejoindre une *ochra* (3) avec laquelle il doit vivre. Pour la première fois dans sa vie, le pauvre errant n'est plus une épave à la dérive. Il a un chez soi provisoire. Le soir, il savoure lui aussi son *tâgin* (4), fume son sebci et sirote, à grands coups de langue sur le palais, la petite tasse de thé parfumé au musc ou à la menthe.

(1) *Zakat,* impôt que tout musulman doit verser au Trésor public et dont les sommes recouvrées servent à soulager la gêne d'autrui.

(2) *Mia,* compagnie ou escadron dans l'ancienne armée marocaine.

(3) *Ochra,* chambrée de soldats marocains menant une vie en commun.

(4) *Tâgin,* plat de ragoût de viande.

Réagissant contre le sort, l'infortuné contracte de nouvelles habitudes. Elles sont généralement mauvaises. Le soir de la *mouna* (1), avec ses camarades de chambrée, il se paie un demi-litre de *mahia* (2) achetée chez le Mardochée du coin et une *aïla* (3) aux charmes déjà fripés par de longs et rudes usages. Il aborde, lui aussi, à des rives de félicité qui se révéleront par la suite comme un triste cauchemar.

Puis il part en colonne combattre ses frères sous les plis d'un drapeau étranger. De ravins en précipices, de touffes de genêts en buissons de lentisques, sa colonne tombe sur une harka avec laquelle elle engage un combat... au bout duquel le pauvre tanani va expier, sous un chêne vermoulu et au tronc rabougri, sa faute d'être venu en ce monde à un mauvais tournant de l'histoire de son pays. Il est né, a vécu et est mort ainsi, le plus banalement du monde !

***

Le tanani sacrifié, Si Ben Omar et Hadj Allal rentrèrent à l'intérieur du Fondak. Idris les y avait précédés. Dans un coin de la cour, on avait étendu le corps de Si Bouazza. Selon les rites du Djehad, son cadavre ne devait pas recevoir de toilette funèbre. La mort au champ d'honneur a d'avance purifié son âme et il peut se présenter la tête haute devant le Justicier. On l'enterra avec ses habits tachés de sang. Avec lui étaient alignés les cadavres des quatre autres combattants djeblis tués pendant la bataille. Si Abd-es-Salam s'assit à leur tête et commença à psalmodier la sourate de *Yassine* : le viatique suprême accordé aux âmes des martyrs.

Idris s'était retourné auprès de l'alférez avec son père et Si Ben Omar. Quelques prisonniers espagnols avaient étendu leur chef sur une natte et, lui ayant enlevé la vareuse, ils s'appliquaient à lui tamponner sa blessure qui lui découvrait l'abdomen. L'hémorragie faisait son œuvre. A moins des services d'un chirurgien expert en son art, l'officier était voué à une mort certaine.

(1) *Mouna,* paye, solde.

(2) *Mahia,* tord-boyau tiré du jus de raison ou du jus de figue.

(3) *Aïla,* fille de joie.

Un soldat espagnol demanda du linge blanc. Dans un geste qui l'honore, et qui honore avec lui la race à laquelle il appartient, Si Ben Omar ôta spontanément son tchamir et l'offrit au soldat. Puis il se pencha sur le blessé et se mit à l'exhorter à la résignation. Il lui parlait en arabe, d'une voix paternelle, presque câline. Et pourtant cet homme venait de prononcer un arrêt de mort contre un de ses compatriotes issu d'un même sang que lui. Le Maghreb a encore de ces trésors de bonté chevaleresque enfouis sous sa rude écorce.

Les paupières d'Idris se mouillèrent. Il remarqua, au cou du jeune alférez, un fil au bout duquel pendaient deux breloques. L'une était une piécette d'argent de forme ovoïdale sur laquelle était gravée l'image de la Vierge del Pilar. L'officier devait à coup sûr être aragonais ou appartenir à un bataillon recruté dans le nord-est de la Péninsule. En Espagne, où le cléricalisme, plutôt que la religion, a poussé des racines à telles enseignes que chaque province a son icône particulière dédiée à la Mère de Dieu, l'influence de la Vierge del Pilar dépasse rarement les frontières de l'archidiocèse de Saragosse en dépit de la réputation quelle a acquise dans la dévotion populaire. La seconde était une photographie en miniature représentant une vieille dame coiffée de la mantille traditionnelle. C'était probablement la mère de l'officier.

Idris proposa à son père de dépêcher une estafette au commandant de la colonne espagnole afin de réclamer l'envoi d'un chirurgien ou d'un cacolet pour le transport du blessé à Laucien. Hadj Allal et Si Ben Omar acquiescèrent, mais l'alférez était déjà dans le coma. Il ne tarda pas à succomber.

Les morts furent enterrés le lendemain à l'aube. On creusa, non loin des murs de Fondak, plusieurs fossés séparés où chaque corps reçut sa sépulture. L'officier eut la sienne. Et la mort, devant le seuil de qui toutes les haines d'ici-bas s'effacent et se confondent, recouvrit les petits tertres mortuaires d'un linceul de calme et de paix. Si Ben Omar récita la prière des morts pour tous et, les mains levées vers le ciel, il implora de Dieu cette clémence que l'humanité n'a jamais cessé de souhaiter en dépit de ses actes toujours tendus vers l'implacable et le pire.

Les hostilités ne tardèrent pas à s'arrêter et une trêve, proposée par les Espagnols, fut conclue au profit du brigand déjà cité qui, renouvelant le geste du Singe de la fable, s'était adroitement empressé de mettre ses pattes sur les marrons que d'autres avaient tirés du feu.

On était alors en 1914. La Grande Guerre éclatait sur ces entrefaites.

# Le Fil d'Ariane

Idris était presque un jeune homme quand son père l'envoya à Tétouan étudier la grammaire et le droit canon. Certes, Hadj Allal savait bien que la *Zaouïa* (1) de la capitale du Djebel ne valait pas grand'chose. Jugeant l'éducation à ses fruits, il ne manifestait pas un désir excessif pour ce genre d'études scolastiques. Mais il croyait bon de sérier les étapes. Après Tétouan, il espérait envoyer Idris à Fez. Et de Fez en Orient dont le souvenir continuait à l'éblouir.

La poudre ayant cessé de parler, Idris débarqua un beau jour dans la coquette petite ville que le mérinide Abou-Thâbet Amer ben Abdallah avait fondée au XIII^e^ siècle au-dessus des marais de Tamouda. Il monta à la Talâa dans laquelle de lointains parents lui avaient aménagé une chambrette dont les lucarnes dominaient la ville, la vallée du Martin et les monts des Beni-Hozmar. La terrasse de la maison culminait la cité. Au-dessous, un magnifique panorama. A gauche, la mer, d'un bleu de saphir ourlé par la nacre des vagues en ressac perpétuel sur la grève des sables. Entre la ville et la mer une vallée semée de vergers et d'innombrables villas où les riches tétouanis vont se reposer pendant la belle saison. L'oranger embaume cet espace et le parfum de ses fleurs s'allie, la nuit, aux puissants effluves que charrie la brise marine.

Un peu plus au sud commence la scie des monts géographiquement connus par les noms des tribus qui s'y abritent : Beni-Maâdan, Beni-Saïd, Beni-Hozmar, Beni-Leith, Beni-Hassan, le djebel Alem et les Beni-Aros, Beni-Ider, au-dessus de Dar Ben-Qarrich et Dhâr-el-Qeïtoun, Beni-Massaouar et le djebel Habib, les monts du Haouz, Wadras et les cimes perpendiculaires de l'Andjera qui couvrent la partie méridionale du Détroit, entre Tanger et Ceuta.

---

(1) *Zaouïa,* séminaire à la fois lieu de prière, de pénitence d'étude et de refuge.

Au-dessus de Ceuta, la ville byzantine, l'*Ad Septem Fratres* des Romains, le djebel Moussa dressé en face du djebel Tarîq. Au-dessous du djebel Moussa, l'embarcadère de Qasr-es-Seghir d'où Ibn Noceïr suivit des yeux les trirèmes qui emportèrent vers l'Espagne wisigothe Ibn Zyad et ses Douze-Mille.

Idris aimait, le soir, venir sur la terrasse jeter un regard sur ce cercle où la mer et le ciel tendent à se confondre au-dessus de cette couronne de montagnes bleues. Tout un pan de l'histoire maghrébine s'inscrit dans ce décor. Et sa nature contemplative, qui s'extasiait si facilement sous les cèdres du Tiziran, s'enivrait, à chaque crépuscule et souvent à chaque aurore, devant la coulée de merveilles qui lui faisait si bien sentir les âpres beautés de sa patrie.

Idris resta trois ans à Tétouan. Chaque matin, après la prière de l'aube, il se rendait à la zaouïa du fqih Taffaï. Pour être juste, Idris n'aimait pas ce séminaire. Son père non plus. Mais il n'y avait pas autre chose à se mettre sous la dent. Imbu de salafisme, trop enclin à comprendre les raisons de l'éducation sociale pour consentir à suivre ses cours dans un séminaire infecté de papelardise et où l'Islam n'était connu que sous l'affublement de sa pire défroque, Idris ne cessait de se plaindre à son père. Il fallut cependant en faire son deuil.

Ce séminaire était peuplé de Derkaouas : une d'entre les cent et une confréries religieuses qui encombrent l'Afrique du Nord de leur bruyante nullité. Les adeptes de cette confrérie se distinguent par le port d'un rosaire à gros grains de bois et d'un long bâton crochu sur lequel ils s'appuient en marchant. Ce qui contribue à faire de leur démarche un dandinement d'échassier parfaitement ridicule. Fidèles de la marmite et du samovar, ils passent le plus clair de leur temps entre la dégustation du tâgin à la viande de mouton, des poulets rôtis et le sirotement des petites tasses de thé à la menthe agrémenté de pâtisseries croquantes et d'amandes grillées. C'est ainsi qu'ils servent Dieu en agapes quand, au terme d'une vie innocente, ils auront gagné les séjours élyséens où ils continueront le banquet commencé en ce monde sous de si joyeuses égides.

Des propos égrillards, des paillardises rabelaisiennes émaillent ces scènes de cloître de bons viveurs et l'oreille s'offusque un peu en entendant sortir de bouches aussi pieuses des épithètes

qui pour le moins que l'on puisse dire, relèveraient plutôt de milieux placés sous le signe de Silène. Mais Satan rôde autour de ce monde qui festoie et jubile au nom de Dieu. Et les embûches de Satan risquent de conduire le fidèle à des écarts capables d'offenser la majesté divine. De telles embûches, il faudrait les prévenir. Et, sans préambule, l'on passe donc de l'anatomie féminine, où la pensée de ces Paphnuces se complaît voluptueusement à butiner, aux alléluias de circonstance entonnés par des voix de faux anachorètes égarés dans cette Zaouïa transformée en abbaye de Thélème.

Et l'on comprend qu'une telle société dégoûtait Idris. Il n'y avait pas deux ou trois parmi ce groupe d'épicuriens de mauvais aloi qui pouvaient provoquer sa curiosité. C'étaient des professeurs qui venaient de Fez où ils avaient passé une vingtaine d'années à piocher la grammaire et la jurisprudence malékite. Ils donnaient des leçons à une trentaine d'étudiants qui se préparaient au docte savoir enseigné par des maîtres d'un autre âge. Idris but à leur source. L'un d'eux, un zérouali, long, maigre et dont le toussotement continuel trahissait une phtisie en voie de développement, l'initia aux rudiments de la grammaire arabe. Pendant près de deux ans, Idris passa deux à trois heures par jour à étudier, selon une méthode abracadabrante, des notions d'exégèse et de glose souvent rimées et toujours superflues. C'est à peine si quelque chose de sérieux parvenait à se fixer dans sa tête. Pas d'exercices, pas de compositions, pas d'essais de style, pas d'examens. Quelques efforts mnémotechniques menant à un psittacisme sans objet.

C'est ainsi qu'Idris fit connaissance avec l'*Alfya* de Mohammed ibn Malek El-Djyan, plus connue sous le nom d'*Alfyat* Ibn Malek, et du commentaire qu'en fit Ibn Aqîl. C'est un long poème didactique sur la grammaire arabe contenant plus d'un millier de vers et qui traite indistinctement de la syntaxe, la métrique, la logique, la rhétorique et la synonymique. Il se battit aussi avec la *Lamyat-el-Alfaâl* du même auteur, qui est une autre œuvre également didactique et rimée sur la conjugaison des verbes arabes.

L'*Alfya* et la *Lamya,* composées vers le milieu du treizième siècle par Ibn Malek qui, né à Jaen en Espagne, professa à Cordoue et parcourut le monde musulman de cette époque étaient restées classiques dans les universités arabes jusqu'à

ces tous derniers temps. Mais elles dépassèrent leur temps et la persistance de leur enseignement ne contribua pas pour peu à l'abrutissement de l'Orient.

Idris épuisa ses veilles encore sur le *Qotr-en-Nida* d'Ibn Hicham, ce qui ne l'avança guère non plus dans le dédale des règles confuses de la syntaxe. Par intermède, il devait apprendre un résumé de l'histoire du Maghreb à travers les notices biographiques réunies par Ibn Asker et Ibn Tayeb au XVIe siècle sous le nom de *Nachr-el-Mathâni.* Puis, piochant de nouveau la grammaire, il s'attaqua à l'ouvrage de Mohammed ben Daoud Ibn Adjiroûm qui a, sur l'*Alfya* et le commentaire d'Ibn Aqîl, l'avantage de la précision bien qu'il soit comme lui soumis à la manie décevante de la rime. Il aborda ensuite le droit canon limité en Afrique du Nord, comme l'on sait, à la jurisprudence malékite. Il en vit de belles avec la *Mouatta* de l'imam de Médine et la glose d'Ibn-el-Leithi ; la *Moudouana* recueillie par Assadoûllah ibn-el-Fôrath et fixée par Sahnoun : les commentaires additionnels de Zorqâni ; les objections de Bennani et de Rehoûni ; les subtilités juridiques développées par Khalil dans le *Mokhtassar ;* les arguties d'El-Qôrchi et l'exégèse supplémentaire de Guennoun. Ses méninges, à vrai dire, n'en pouvaient plus. Pendant deux ans, balloté entre l'étude de certaines biographies historiques, les incohérences d'une dogmatique mal sériée et les méthodes nébuleuses de l'ancienne grammaire arabe, Idris n'avançait qu'en titubant à travers le lacis de telles sciences. Son intelligence se cabrait. Là-dessus, le malheureux y perdait littéralement son *Qamous* ! (1)

***

Heureusement que le hasard le servit. Le Djebel avait reçu, au terme de la deuxième année scolaire d'Idris, la visite d'un alem algérien, originaire de la province d'Oran. C'était un lettré de Mazouna qui avait fréquenté le fameux séminaire du cheikh Bou-Ras et qui, curieux de tout, avait poussé jusqu'au M'zab où il s'était intéressé à la jurisprudence ibâdhite illustrée alors par l'enseignement du cheikh Mohammed Atfièch. Il s'était ensuite inscrit à la Zeytouna de Tunis bien qu'il n'en fréquentât pas régulièrement les cours. C'était un autodidacte,

(1) *Qâmous,* dictionnaire, lexique.

un chercheur féru d'histoire, de poésie, de philologie et de gloses juridiques. Il avait en plus des notions passables sur l'astronomie, le calcul et l'algèbre.

Il étonna Hadj Allal par l'étendue de ses connaissances et sa facilité d'élocution. Et comme ce dernier avait besoin d'un guide intellectuel pour Idris et qu'il vit dans l'alem algérien un prétexte désigné pour retirer Idris du séminaire du fqîh Taffaï, il sauta à pieds joints sur l'occasion.

La troisième année, bien que revenant à Tétouan de temps à autre, Idris la passa au Tiziran. Si Bouzian ben Lakhdar s'installa à son tour dans le Djebel. A la manière des polygraphes musulmans du Moyen-Age, il donna à Idris un peu de toutes les sciences qu'il avait dans sa besace. Il lui fit un cours d'histoire générale sur le Maghreb, des époques lointaines de la vieille Berbérie à l'Afrique du Nord de nos jours. Sous l'aspect religieux de Si Bouzian perçait une tendance bien définie de nationalisme maghrébin. Le Berbère du Djebel et l'Arabe de l'Oranie communiaient ainsi, dans ce tête-à-tête de docte savoir dans la même pensée patriotique qu'un brassage vieux de quatorze siècles avait parfaitement réalisé. De Hannibal à Abd-el-Moumen et de Jugurtha au Sultan Noir, des guerres puniques aux luttes contre les Français, Si Bouzian énumérait, sériait, exposait et critiquait les différentes étapes de cette longue histoire en faisant ressortir ses hauts et ses bas relativement à l'idée nationale qu'il était peut-être le seul à comprendre et à clairement traduire en ce Maroc du vingtième siècle. Il avait l'étoffe d'un agrégé d'Université, ce fqih à l'allure enhaillonnée ! De l'amas grégaire des faits, et souvent de faits obscurs, il savait classer les éléments, les opposer et, par un jeu de raisonnement qui eût étonné l'historien le plus féru de subtilité dialectique, les faire aboutir à des conclusions claires et ordonnées. Si bien qu'au bout de quelques mois Idris avait acquis un bagage des plus intéressants sur l'histoire de son pays.

Pour la grammaire, Si Bouzian méprisait souverainement les vieilles méthodes. A Tunis, dans les brèves apparitions qu'il faisait à la Zeytouna, il s'était frotté à la nouvelle école inspirée de la rénovation pédagogique égyptienne. Il procura à Idris un enseignement puisé dans le manuel que Hefni Nassef avait alors élaboré à l'usage des écoles khédiviales. Et pour rendre ce cours plus pratique, plus vivant, il incita son élève à des lectures

suivies et des exercices de composition. Idris se mesura avec la phonétique, la syntaxe, le style, l'élocution, la diction : ce qui n'était pas une chose négligeable pour comprendre une langue où il n'y a pas de voyelles proprement dites, où la ponctuation, qui série et rythme les périodes, n'existait encore pas et où il faut connaître sur le bout des doigts des textes farcis de règles et de contre-règles, de remarques et de déclinaisons, pour pouvoir correctement l'écrire. Et surtout la lire !

Pour la lecture, afin d'en clarifier la diction, il écarta les livres à feuillets jaunis où souvent le langage n'est qu'un grimoire inintelligible. Il avait gardé avec lui quelques-uns de ces romans traduits ou adaptés que l'Egyptien Mustapha Loutfi El-Manfalouti, écrivain de l'école novatrice, avait rédigés dans un style où prédomine le souci de dégager la langue arabe de ses archaïsmes et de ses tournures redondantes. Il força Idris à apprendre la langue littéraire nouvelle et à enrichir son vocabulaire de néologismes et de proverbes. Il lui dicta des fragments de poèmes cueillis dans les meilleures anthologies. Pour le Maghreb, il lui choisit des odes tirées des Diwâns andalous : Ibn Zeïdoun, Ibn Abbad et Ibn Hani. Pour l'Orient, il lui indiqua certains morceaux choisis empruntés aux recueils de l'époque antéislamique, de Moûtannabi et d'Aboul-Alâ. Comme début, ce n'était pas mal.

En ce qui concernait le droit canon, il revisa avec son auditoire tout ce qu'il savait de la jurisprudence malékite. Si Bouzian traita des données du rite et parla sur les commentaires et les controverses qui étayent son corps de doctrine. Mais, en marge de la discussion purement doctrinale, il énonça les quelques raisons qui firent de ce rite une espèce de confession nationale du Maghreb. Evoquant les hérésies chiîte et kharedjite qui agitèrent l'Afrique du Nord à certains moments de son histoire, il établit la nécessité de la prédominance de cette confession comme un moyen terme pacificateur. Il défendit le point de vue salafite, mais il reconnut qu'une résurrection de l'Islam primitif ne se concevrait plus sans tenir compte des réclamations de l'esprit du siècle. Et, à l'appui de sa thèse, il cita un nombre impressionnant de sentences empruntées au Coran, aux Traditions et à l'œuvre de Malek lui-même qui ne passe pas d'ailleurs pour entiché d'un libéralisme excessif.

Il entama, pour la clarté d'un pareil exposé et sur le mode narrateur et abrégé, un petit cours d'histoire musulmane afin de mieux faire ressortir les causes purement politiques des déviations schismatiques de l'Islam. Il prit la mort du Prophète pour point de départ de ses explications. Il parla des premiers démêlés de Saqîfet-Beni-Saêda où surgit, pour la première fois, ce nœud de problèmes doctrinaires qu'on a plus tard appelé la question califale. Il attira l'attention sur ce point qui n'a rien à voir avec la dogmatique et sur lequel le Coran comme les Traditions demeurent muets. Et, fort de cette vérité capitale, il écarta tout de suite les prétentions qui se greffèrent plus tard sur le corps de l'Islam au nom d'on ne sait quel légitimisme califal. Il mit brutalement le doigt sur la plaie en prouvant la simplicité du credo islamique qui ne s'embarrasse d'aucun préjugé contraire à la raison et à la morale.

Il parla des discussions entre les différentes fractions avant l'investiture d'Abou-Bakr et du premier différend entre les *Mohadjirine* et les *Ansars* ; des guerres du Yémen et des campagnes de Khaled pour mater l'apostasie dans son berceau ; du premier conseil consultatif qui faisait du Calife élu le *primus inter pares* des Musulmans ; de l'avènement d'Omar à la dignité suprême et de son gouvernement à tendances théocratiques et patriarcales où la société musulmane faillit connaître son âge d'or.

De l'Etat du Calife Omar Si Bouzian data cette ère de démocratie idéale que l'on appela plus tard l'Islam salafite. Puis il s'étendit sur la mort du deuxième Calife tombé sous les coups d'une conjuration d'intérêts sordides. De là il en vint à l'avènement du débonnaire Othman dont l'assassinat fut le signal des discordes civiles qui ébranlèrent les assises du Califat. Il développa longuement, ensuite, son point de vue sur la chemise maculée de sang du vieux Calife qui devint le point de ralliement de chaque faction, de chaque clique, de chaque aventurier. Puis il traduisit son opinion sur les Banoû-Ommeya qui, ennemis de l'Islam, n'avaient baissé la tête que sous les coups que leur asséna le Prophète. Tenus à l'écart par Abou-Bakr et Omar ils ne rentrèrent dans la politique militante que sous le califat d'Othman affublés d'un islamisme de commande.

De là, Si Bouzian aborda l'élection du Calife Ali. Il analysa les origines de la cabale montée par Aïcha, la femme de Mahomet,

et plusieurs Compagnons du Prophète contre le fils d'Abou-Taleb ; la bataille du Chameau ; les intrigues ourdies par Moawiah et Amroû ; la défection de la Syrie et de l'Egypte ; la bataille de Saffeïn.

Il soutint le principe de la légalité de l'élection du Calife Ali et reprocha aux conjurés de Saffeïn leur acte d'insurbordination. Mais cette légalité, à ses yeux, devait naturellement disparaître à la mort du Calife légalement élu par la *Choura* (1).

Puis Si Bouzian aborda la bataille de Saffeïn. Il en dégagea les dessous politiques et partisans ; souligna l'absence de toute divergence doctrinale ; le caractère strictement personnel et tribal qui dressa le rejeton des Banoû-Ommeya contre le descendant des Banoû-Hachem. Il épilogua sur la première phase de la bataille ; du succès initial du calife Ali ; de la ruse de Moawiah qui, pressentant la défaite et peut-être la débâcle, eut recours à un stratagème conseillé par Amroû et qui s'avéra particulièrement efficace sur les âmes sensibles des combattants arabes : les feuillets du Coran arborés au bout des lances. Si Bouzian parla encore du résultat indécis de la rencontre ; de l'idée d'arbitrage proposée par Moawiah et admise par le Calife ; de l'apparition des premières divergences ; le désir d'Achtar de continuer la lutte ; l'hésitation d'Ali et sa proposition de déléguer Achaât pour le représenter aux pourparlers préliminaires avec le mandataire de Moawiah qui n'était autre qu'Amroû en personnne ; le refus des combattants de l'Irak de sanctionner la délégation d'Achaât et la nomination d'Abou-Moussa El-Achaâri à sa place.

De telle sorte, continua le fqih de Mazouna, que les Musulmans, jusque-là unis, se divisèrent sur des questions secondaires. Il montra comment les partisans les plus acharnés du Calife Ali (ceux-là mêmes qui voulaient continuer la lutte contre Moawiah et s'opposaient à reconnaître la validité de la sentence rendue par la commission d'arbitrage d'Adroûh qui destituait le Calife au profit de Moawiah) se retournèrent contre lui et le combattirent : ce furent les premiers noyaux des Kharedjites qui, battus à Nahrawân, se retirèrent près de Koufa où ils se constituèrent en parti opposé à Ali aussi bien

(1) *Choura,* Conseil démocratique de l'Etat.

qu'à Moawiah et Amroû. Et comment aussi ceux qui soutinrent la candidature d'Abou-Moussa contre celle d'Achaât et contribuèrent, ainsi, au succès de Moawiah, demeurèrent fidèles à Ali après ses revers et firent plus tard, de lui et de ses fils, des sortes de démiurges infaillibles : ce furent les premiers éléments organisateurs du Chiîsme dont la doctrine, accrue et défigurée par des apports empruntés à des idéologies étrangères, rallia les thèses de ce batinisme si contraire au dogme musulman et à l'esprit démocratique dérivé de l'ancienne société arabe.

Entre les deux pôles, les deux tendances, les deux sectes, s'insinue la masse de la majorité sunnite. Il y a aujourd'hui quatre rites sunnites. Il y en avait une douzaine au temps des Abbassides. La plupart ont disparu. Comme les sectes, le succès des rites dérive surtout de causes politiques. L'Espagne honora tout d'abord le rite de l'imam El-Aouzaï, puis elle l'abandonna en faveur de Malek. Avant d'être chafeïte, l'Egypte avait failli adopter l'enseignement d'Ibn-el-Hassan. Cependant, Chaffeï finit par l'emporter, puis il perdit par la suite une partie de son influence au profit du Malékisme. Le Chiîsme, après un règne éphémère, disparut à son tour de l'Egypte en dépit des efforts entrepris par le calife El-Hakem pour essayer de l'y acclimater. Le hanéfisme ne fut admis à la cour de Bagdad que lorsque le cadi Abou-Youssef, l'auteur du *Kharadj,* eut définitivement attelé son sort au char abbasside. On était alors loin de la bastonnade infligée par le Calife El-Mançour à Abou-Hanifa (dont l'écœurant spectacle a été conté par Ibn-Khallican) et le fait de voir Haroun-el-Rachid venir en personne assister à un cours de droit hanéfite montre assez le chemin parcouru depuis lors !

De cet échafaudage de rites dispersés, l'Islam peut parfaitement se passer. Des grands savants, des philosophes réputés, des théologiens même ont pensé proscrire ces novations et retourner à l'unité d'antan. Des quatre imams sunnites, c'est Ahmed ibn Hanbal qui a, le premier, suggéré l'abandon de *l'Idjtihad* (1) et la nécessité de mettre un terme aux excès des novateurs en matière théologique. D'autres l'ont suivi dans cette voie réformatrice, tout au long d'un millénaire : Ibn el-Djaouzi, Ibn Taïmia, Ibn el-Qaïm, Ibn Abd-el-Wahab.

---

(1) *Idjtihad,* liberté d'interprétation du dogme religieux.

Le Maghreb eut un précurseur salafite de renom. Ce fut Ibn Toumârt. Berbère attiré dès son jeune âge par le flambeau de la culture arabe, il fit le voyage d'Orient. Non en pénitent ignorant lancé à travers de pénibles itinéraires pour aller implorer quelque grâce, mais en pèlerin avide de science et de vérité. Il parcourut le Maghreb, l'Egypte, l'Arabie, fréquenta les temples du savoir à Cordoue, Le Caire, La Mecque, Médine, Damas, Baghdad. L'imam Gazzali brillait, quand Ibn Toumârt arriva en Mésopotamie, dans tout son éclat et ses cours de la Nizamiah étaient empreints d'une dialectique incisive qui donnait à la philosophie religieuse un ton et des normes tout différents du traditionnalisme conservateur sous lequel agonisait la vieille pensée. L'imam combattait à la fois les philosophes et les traditionnalistes de la vieille école. Appuyé sur la pensée et les textes saints, il s'en servit également pour neutraliser ou circonscrire les excès des deux courants. Il essaya de régénérer l'Islam et son œuvre fut une synthèse composée d'agrégats tirés conjointement de la tradition, du rationalisme et des conceptions mystiques. Et là-dessus, Si Bouzian cita, avec les commentaires voulus, de longs passages de l'*Ihîa-Oûloum-ed-dine* qui demeure pour ainsi dire la base de la métaphysique gazzalienne.

Gazzali a laissé des partisans et des adversaires. Les premiers s'accordent à voir, sinon dans sa personne du moins dans son œuvre, le modèle parfait de l'idéologie où la raison s'allie heureusement à la foi. Ils regrettent toutefois que son enseignement ne fut ni compris ni suivi. Les autres, écartant a priori la valeur intrinsèque de ses doctrines et de ses méthodes, le dénoncent comme le fossoyeur de la philosophie libérale et de l'essor intellectuel qui, prenant son envol sous les auspices du motazélisme, avait fini par atteindre des sommets abandonnés depuis le déclin de la culture antique. Ce génie qui, dédaignant la magie des mots employés jusqu'alors par les adeptes du Kalam, était allé fourbir ses armes dans l'arsenal des idées léguées par Aristote et Démocrite pour affronter les systèmes formulés par le rationalisme, était un génie de mort. Sans le vouloir, il étouffa l'essor de la pensée musulmane qu'il voua à l'éteignoir. Mais cela ne diminue ni l'intérêt ni la portée de son enseignement. C'est à cette source que but l'aigle de Tinmel avant d'aller s'initier aux thèses du salafisme hanbalite que Bagdad se mettait à honorer clandestinement en dépit de l'opposition farouche des Turcs Seldjoucides. De ces apports est sortie, en dernier ressort, la

doctrine almohade qui, née sur les cîmes chenues de l'Atlas, devait trouver son plein épanouissement dans les universités de Cordoue. Voilà le vrai salafisme à la fois idéal et progressiste : d'Ibn Toumârt à Averroès.

Idris prenait, à chaque cours, des notes. Chaque fois qu'un nom, une tournure de phrase, un mot aride ou mal saisi l'obligeaient à réclamer une explication, Si Bouzian interrompait le fil de son exposé et rectifiait ou précisait les mots et les passages obscurs.

Hadj Allal, de temps en temps, demandait aussi quelque éclaircissement bien que sa lanterne fut depuis longtemps éclairée à cette lumière. Deux lustres séparaient déjà le colloque de l'Oratoire de ces cours donnés au pied du Tiziran. A la fin de l'année, Si Bouzian repartit pour l'Algérie. Mais Idris avait trouvé son chemin de Damas. Comme son père. Le bagage qu'il avait amassé dans sa tête s'ordonnait et se clarifiait sous l'effet d'une maturation croissante de ses facultés raisonnantes. Il se trouvait déjà à même de comprendre les choses qui passaient à la portée de sa jeune intelligence.

*
**

A Tétouan Idris avait, durant son séjour, appris l'espagnol. Il lisait un peu les journaux de Madrid et s'escrimait chaque jour avec cette langue de Cervantès dont le débit s'apparente si bien à un chant de guitare. Une grammaire et un dictionnaire hispano-arabes datant de l'époque de Casiri et que les Jésuites du Mont Liban revisaient et corrigeaient de temps à autre, l'aidaient à se perfectionner dans ces études. Il avait eu l'heur de faire la connaissance d'un moine franciscain que l'Evêché espagnol de Tanger avait délégué à Tétouan pour une de ces missions d'évangélisation qui réussissent si peu en pays d'Islam. Ce Franciscain, le padre Torcuato, était un lettré de Salamanque, d'esprit ouvert, curieux des choses de ce monde autant que de celles de l'autre, ami de la bonne chère en dépit du cilice qui lui tailladait l'abdomen, admirateur de Voltaire et des Encyclopédistes, lecteur de Zola, en relation avec Unamuno et Blasco Ibanez et qui souvent, clabaudait-on dans le cercle militaire de Tétouan, écrivait dans le Heraldo de Madrid des choses peu tendres à l'égard de l'Episcopat espagnol et de la Curie romaine.

Ce prélat, qui se moquait au fond d'enrichir le bercail commis à sa garde d'une brebis égarée des troupeaux d'autrui, ressemblait plutôt à un pasteur luthérien passionné de spéculations transcendentales qu'à un de ces cagoulards à l'esprit borné qui demeurent le type classique du clergé espagnol depuis la Sainte-Inquisition, Philippe II et l'édification de l'Escurial. Légèrement bedonnant, la figure épanouie, haut en couleur, les yeux d'un vert d'absinthe embués par les verres d'un gros lorgnon qui ne le quittait jamais, la tête prise par une calotte collée pour ainsi dire sur la tonsure, la démarche dandinante comme celle d'un gros jars dépité d'avoir à jamais perdu ses oies, un sourire jovial figé sur des lèvres sensuelles : tel était le disciple de Saint-François qu'une ironie du sort avait mandaté en ce Maroc où l'apôtre d'Assise, méconnaissant l'hospitalité des Almohades, était venu jadis prêcher un Islam victorieux et au faîte de sa culture . *Vox clamantis in deserto !*

Déçu, Saint-François avait quitté Tanger, le cœur ulcéré, en maudissant le Maghreb. Le padre Torcuato, au contraire, bénissait le pays et souhaitait ardemment, à l'ombre de sa cape monacale, que le spectre de Torquemada ne vînt jamais plus inspirer une œuvre néfaste *por tierras de Maros.* Il enseignait à quelques talebs marocains le castillan et des rudiments de culture moderne. En échange, il tâchait de parfaire ses connaissances en langue arabe. Son but, c'était de pouvoir déclamer en un arabe compréhensible les vers de Moôtamed et d'arriver à lire l'histoire de l'Espagne médiévale dans les œuvres de Maqqari et de Lissaneddine. Il aimait, ce prêtre catholique, Ibn Khaldoun et, d'après ce qu'il avait pu en apprendre dans les traductions de Mac Guckin de Slane, il classait les *Prolégomènes* parmi les grands monuments littéraires de l'humanité.

Il était toujours entouré d'une poignée de jeunes Marocains qui, sans inquiétude sur ses desseins, appréciaient en lui une source de savoir utile à leur cerveau insatiable. Souvent ils allaient avec lui, causant et discutant à pied. La plupart du temps, pendant la belle saison, ils se réunissaient dans un de ces *menzehs* (1) tétouanis qui maculent de leur blanc céruse les jardins de la vallée de Martin. Dans ces villas, transformées en café, on servait le

(1) *Menzeb,* villa de plaisance.

thé et les lectures et les discussions s'allongeaient pendant des heures entières. Et c'était le Franciscain, venu en Afrique pour évangéliser les Musulmans, qui donnait aux fils de ces mêmes Musulmans des leçons sur l'histoire de l'Espagne musulmane. Ainsi, beaucoup d'entre eux apprirent, sur les gloires nationales de leurs ancêtres, des choses qu'ils ne trouvaient pas toujours dans le *Nefh-et Taïb* et *l'Ihata*.

Un jour, épiloguant sur l'issue de la bataille de Poitiers, le disciple de Saint-François s'en vint à regretter l'échec de l'Islam en France. Le padre avait peut-être ses raisons particulières en formulant un tel désappointement. Mais, bien que ceci eût pu s'inspirer d'un simple raisonnement logique, le fait qu'un prêtre de l'Eglise chrétienne avouât la déception que lui causait le triomphe de la Croix sur le Croissant en ces époques lointaines, ce fait-là situait assez le libéralisme d'idées qui guidait le moine de Salamanque. Pour qui est au courant de la domestication des ordres ecclésiastiques aux fins purement utilitaires de leurs nations respectives dans les pays d'Orient qu'ils envahissent au nom d'on ne sait quelle charité évangélique, cela ne manque pas à coup sûr d'être consolant. On était bien loin des traditions inaugurées par l'énigmatique Lavigerie en Afrique du Nord !

Un jour, un officier d'état-major connu à Tétouan pour son affabilité et sa fine érudition, comparait le padre Torcuato et ses talebs à Socrate enseignant et discutant avec ses élèves dans les jardins de l'Académie. Un autre jour, un colonel attaché aux Services Indigènes, crut de son devoir de l'avertir qu'une propagande religieuse, parmi les jeunes étudiants marocains, était de nature à créer de grands embarras à la politique de colonisation... mais que, comprenant les raisons de prosélytisme en honneur dans le clergé espagnol, il s'estimerait heureux de prodiguer au padre quelque conseil de...

Le padre Torcuato lui coupa la parole. Il le connaissait pour un arriviste forcené. D'extraction roturière, cet officier supérieur avait fait sa carrière sous le patronage de l'archevêque de Tolède et, bien que dans le privé d'opinion libre, il affectait un certain zèle pour la religion et c'est un peu grâce à cela qu'il devait sa nomination à la tête des Affaires Indigènes.

— Détrompez-vous, colonel, lui dit le bon prêtre, je ne suis nullement hanté par cette bêtise...

— Comment, padre ?

— Oui, je suis un peu dégagé de ces choses, je ne vous créerai pas d'ennuis. Soyez sans inquiétude. Ces étudiants que j'aime et respecte ont leur religion, comparable sinon supérieure à la nôtre. Qu'ils la gardent ! Ils doivent d'ailleurs la garder. Je m'efforce seulement, sur leur désir, de leur apprendre le castillan et de disserter avec eux de questions d'histoire qui touchent une partie d'un passé commun.

— Mais, padre, intervint le Service des Renseignements incarné dans un collier de poils drus et noirs (le colonel avait laissé croître une belle barbe noire à l'image de la coutume marocaine afin de parer ses Services d'un soupçon de mœurs locales), mais, padre, vous ne réussirez jamais à vous faire comprendre ! Et puis, peut-être sans le vouloir, vous aller leur inculquer des idées, une manière de raisonnnement différente de leur façon de concevoir les choses...

— Je connais le cliché, *hidalgo mio,* ne vous en faites pas là-dessus, repartit le moine. Quant à leur façon de sentir, croyez-m'en, elle est au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer. Ils me comprennent, et dans le sens le meilleur, avant que j'ouvre la bouche ». Et l'implacable sourire toujours pendu aux lèvres, le padre Torcuato ajouta : « Et je suis sûr que si l'idée vous en dit de leur tenir de pareils propos, ils vous comprendront tout aussi bien ! »

Cet entretien eut des suites. Un rapport, copieusement annoté, fut transmis par les voies hiérarchiques et, après un interminable chassé-croisé entre Tétouan, Tanger, Madrid, Tolède et Rome, le padre (ô mânes d'Anatole France !) reçut, un beau matin, l'ordre du général supérieur de la Congrégation de faire route sur le Pérou où une mission lui était confiée auprès de certaines communautés d'Indiens perchés sur les sommets des Andes.

Il partit. Mais avant de quitter le Maroc, il se réunit une dernière fois avec ses élèves. Il leur laissa des grammaires, de petits vocabulaires, un choix d'œuvres abrégées de Blasco Ibanez. Il les encouragea à étudier la langue arabe et tint à les mettre en garde contre la presse dans laquelle il les engagea à ne lire que les articles, politiques fussent-ils ou littéraires, qui pourraient

les aider à s'instruire et à élargir le cercle de leur acquis. Il les dissuada de s'intéresser aux polémiques et à accorder aux débats des partis plus d'attention qu'ils n'en méritent.

— La presse, remarqua-t-il, peut avoir son importance et même son utilité dans la vie sociale et universelle à la manière des langues d'Esope. Libre et désintéressée, elle joue le rôle d'un élément moteur par excellence et contribue à libérer les peuples et l'individu des entraves qui les empêchent d'évoluer vers de meilleures conceptions des choses. Mais la presse, aujourd'hui, n'est ni libre ni désintéressée. Et toujours avec son sourire, il ajouta : « c'est à peu près comme chez nous, les porteurs de soutanes ».

« Malgré ces frusques, dit-il en montrant ses frocs, malgré ces frusques qui sont, aux yeux du profane, le signe matériel de notre bonne foi et de notre renoncement, nous sommes loin d'avoir abdiqué toute préoccupation en ce qui concerne les choses terrestres. Nous continuons à piétiner dans ce mauvais cercle sans tenir compte des lourdes leçons du passé. Nous subissons invariablement les caprices d'une politique aveugle et sournoise qui nous échappe et nous déroute. Et, de sa poche, le padre Torcuato tirait un numéro d'*El-Debate,* l'organe du cléricalisme espagnol.

« Voyez-vous ce journal, dit-il à ses élèves ébahis. Et bien ! je suis obligé de le porter sur moi bien que je méprise les directions qui l'inspirent et les gens qui le rédigent. On y souille, sous couleur de le défendre, le saint nom de Dieu autant qu'on y dénature les grands buts de la concorde humaine postulés par le *Discours sur la Montagne.* De tels papiers, consacrés par les directions pontificales et épiscopales, nous enchaînent à des politiques qui, quels que soient les mobiles qui les déterminent, finissent par compromettre notre sacerdoce et ont déjà réussi à mettre entre nous et les couches populaires un mur infranchissable. Encore s'il y avait une solution de continuité entre les bulles et les encycliques qui ont la prétention de régler notre conduite. Mais non ! Depuis que le pape, par son décret sur le dogme de l'infaillibilité, émet de sa bouche auguste des vérités péremptoires, nous pataugeons littéralement dans le contradictoire et l'inintelligible. Cela nous discrédite aux yeux de nos ouailles autant qu'il houspille nos consciences ».

Et le padre de continuer : « L'Inquisition, cette institution qui viola les saints préceptes de Notre Seigneur Jésus Christ, a fait beaucoup de mal à vos aïeux qui, il me plaît infiniment de le reconnaître, moi moine chrétien, ont toujours été probes et magnanimes à l'égard des Non-Musulmans. Elle a voué un grand nombre d'entre eux au bûcher et aux galères. D'autres ont été repoussés de leur patrie et sont allés mourir dans des terres lointaines. Ah ! ce n'est pas moi qui témoignerais au moine d'Avila la moindre sympathie bien que le froc qui a jadis recouvert ses épaules recouvre aujourd'hui les miennes. Comme je vous le dis, le temps n'est pas loin où le peuple espagnol, rompant avec ce caractère de crédulité résignée qu'on lui suppose, va nous faire subir des châtiments analogues... ».

Les jeunes Marocains écarquillèrent les yeux. Le peuple espagnol rôtissant ses prêtres, de telles affirmations qui eussent pu paraître osées dans la bouche d'un simple laïc, prenaient, dans celle d'un homme de l'Eglise, une sombre allure imprécatoire.

« Oui, reprit le Franciscain, dans un temps dont je vois déjà poindre les premières lueurs sinistres, ce peuple, déchirant sa muselière, mordra dur dans la chair de ceux qui ont abandonné le chemin de Dieu pour prendre celui du Diable. On occira évêques et curés, on profanera publiquement l'hostie comme on brûle un ministre parjure en effigie, on saccagera églises, couvents et monastères, on bafouera les pauvres nonnes, en un mot on nous mettra au pas ». Et, à la cantonade, comme s'il se parlait, il ajouta : « Nous avons assez berné le monde !... »

« Et puis, continua-t-il, qu'est-ce que c'est que cela ? ». Et du doigt il montrait un groupe de jeunes officiers espagnols qui se promenaient, frais et pimpants, le long de la Luneta, la cravache battant les leggins au rythme d'un pas de cadence. « Qu'est-ce que cela ? Que reste-t-il à l'Espagne de force et de puissance pour de telles démonstrations militaires ? Nous ne sommes plus en mesure de nous refaire un empire colonial à l'image de celui qu'avaient imaginé Charles-Quint et Philippe II. Alors qu'après notre malheureuse guerre contre les Etats-Unis, la seule chose qui nous reste décemment à faire est de nous efforcer à mettre en valeur notre propre sol afin d'assurer au peuple un minimum de sécurité et de confort. Et pour l'éloigner aussi de l'abîme vers lequel le mènent le moine et le terroriste, le couvent et le syndicat, l'esprit de la Vierge et les mânes de

Ferrer. Nous avons eu, pendant trois siècles, un empire aussi vaste que celui de l'Angleterre. Fondé sous le signe d'une allégorie renversée où Cortez devait forcément l'emporter sur Montézuma, pendant trois siècles nous avons pressuré cet Empire à la manière de l'usurier, nous contentant de piller l'épargne par un système de fiscalité et d'impositions ruineuses au lieu d'exploiter rationnellement les richesses naturelles des pays soumis à notre emprise. Nous y avons instauré une bureaucratie toute-puissante agissant au nom de trois forces coercitives : la caserne, le bagne et l'église. Oui, l'Eglise ! l'Eglise, née pour la rédemption et la concorde, a été mise au même niveau que la caserne et le bagne. Je salue la mémoire de Bolivar et de San Martin. Je salue le nom de ces deux libérateurs pour avoir mis fin à de tels abus.

« Nous venons de lâcher de la même manière Cuba et les Philippines : les derniers vestiges de ce qui fut un immense Empire. Les guerres de la Reconquête ont été menées au cri de *Guerra a los moros !* (1). La chose peut-être ne manquait pas d'évidence. Et bien ! et vous avez là un signe irréfutable de la justice immanente, les guerres contre l'Espagne aux tropiques et aux antipodes se sont faites sous le mot d'ordre de *Fuera los Frailes !* (2). On s'est servi du prestige de la Croix contre l'Islam. Et c'est contre la Croix que les guerres libératrices se sont à peu près conduites et ont triomphé. Et si quelqu'un s'avise d'aventure à déroger à ces funestes traditions, on l'expédie séance tenante sur les traces de Pizarre. Il emploiera ses loisirs, ainsi, à apprivoiser les condors au lieu de semer la bonne parole...

« Il est vrai, conclut le padre Torcuato, que de l'autre côté de la zone une République athée fait la même chose que nous. Il y a longtemps que nos voisins *tras los montes* (3) se sont débarrassés de la soutane. Depuis la Révolution jusqu'aux dernières lois anticléricales qui l'excluent de la vie politique, on peut dire que le clergé militant a désormais vécu en France. L'organisation séculière qu'on y tolère encore ne dépasse pas les modestes limites rigoureusement fixées par les concordats. Rome, d'ailleurs, n'a même plus de nonce à Paris. Cet athéisme

(1) *Guerra a los moros !* guerre aux Maures !

(2) *Fuera los Frailes !* Dehors les prêtres !

(3) *Tras los montes :* Au-delà des monts.

d'Etat, cette démocratie de parade, cette laïcité de clubs et de salons à grand effet spectaculaire, n'empêchent pas les Français pourtant d'envahir pays après pays et d'y instituter des états de mœurs peu compatibles avec l'esprit de cette Déclaration des Droits de l'Homme qui a remplacé le catéchisme dans leur charte nouvelle.

« Pendant que nos officiers et nos mercantis se promènent, ici, les leurs battent le pavé des rues de Rabat et de Fez ». Et d'un clignement de paupières, la face toujours inondée par un sourire lunaire, le padre ponctua : « Ils méritent, ces Français, qu'on leur f... de nouveau le curé entre les jambes ».

C'est avec un cœur empli d'émotion que le padre Torcuato se sépare de ses jeunes amis. C'était touchant à voir ce prélat à l'esprit libéré de tout préjugé sectaire faire ses adieux à ses talebs. Les djellabas de fine laine saluant révérencieusement le froc de bure. Quelque sujet pour un romancier ou un peintre de l'avenir, un Loti ou un Benjamin Constant aux conceptions créatrices moins agitées par des excès de romantisme et, comme le prêtre espagnol, libérés eux aussi de ce reliquat d'opinions préconçues qui survit encore en ce siècle de laboratoires et de lutte de classes.

On l'apprit plus tard. Arrivé à Tanger, le padre Torcuato fut fraîchement reçu par l'Evêque. Bien qu'il ne disposât que d'une compétence limitée à l'égard des Ordres, Son Excellence crut de bon ton de tancer le disciple de Saint-François. Il lui frotta littéralement les oreilles. Au lieu d'annoncer la Bonne Nouvelle, d'enseigner les Gentils, d'aller, comme un pèlerin d'Emmaüs en cette terre ingrate, vers l'oasis fécondée par l'apostolat et le maryre, le franciscain s'était laissé prendre aux faux mirages. *Horresco referens !* Le moine avait l'air d'oublier qu'il était au Maroc en service commandé et qu'il ne devait voir dans les Musulmans que d'éventuels adversaires bons tout au plus à catéchiser. Le padre comprit et partit rejoindre, comme un nouvel Urie, le poste que la sainte Congrégation lui assignait sur les sommets de la Cordillère.

Au moment où le padre Torcuato s'embarquait pour l'Amérique, à Cadix, Idris se préparait à partir pour Fez. Ce n'était déjà plus l'ancien mhadri djebli. Ses connaissances s'étaient accrues. Des leçons de Si Abd-es-Salam, de son père, du professeur

zérouali de Tétouan ,de Si Bouzian et du padre Torcuato, il avait tiré une moisson capable de lui donner une idée d'ensemble sur l'instruction en général et la vie studieuse en particulier. Certes, à son âge, il était loin d'égaler un bachelier d'intelligence égale qui prépare son admission à Polytechnique ou à l'Ecole Normale, mais les rudiments glanés d'un savoir éparpillé lui étaient déjà suffisants pour affronter les mystères de Fez. Les cours de Si Bouzian, surtout, l'avaient aidé à éclairer et ordonner un tant soit peu la masse d'éléments qu'il happait au hasard, sans programme et sans matières sériées.

Et un beau jour, disant adieu à son Tiziran, à son village, aux siens, aux lieux de ses premiers jeux, à sa carabine et à ses buissons, il prit, avec son père, le noiraud et une petite caravane de mulets, le chemin de Fez où sa vie, à peine éclose à la lumière trouble de ce vingtième siècle, allait se décider au milieu de l'inévitable choc de deux civilisations rivales dont le Maghreb a été, reste et restera le théâtre.

# La Mosquée aux sépulcres blanchis

Il pleuvait à verse quand la caravane, débouchant des collines des Hyaïna, aperçut le mont Zalagh. Un brouillard épais, bas et saturé d'humidité, les enveloppait à mesure qu'ils approchaient de l'ancienne capitale. Le capuchon rabattu sur l'oreille, la belgha retroussée, flanquant les bêtes qui portaient leur bagage, Hadj Allal et les siens firent ainsi leur entrée dans la cité de Moulay Idris.

D'abord, ils allèrent directement à la Qaraouiyine où un djebli devait les attendre. Ils franchirent Bab-el-Guissa, l'une des trois célèbres portes de Fez, passèrent à travers l'agglomération commerçante des Achabins, obliquèrent vers Kebib-En-Naqès, traversèrent la grouillante Sagha, le Divan, puis laissant à leur droite la Qaïçariah, ils se dirigèrent vers la Qaraouiyine par Rahbet-Qaïs. Peine perdue. Ils ne trouvèrent personne au rendez-vous. Ils y attendirent pour se reposer et laisser les bêtes prendre un peu d'orge avant de regagner Fez-Djedid.

Fez-Djedid n'a de neuf que son nom. Bien que le Makhzen s'y soit installé à demeure et que le palais du Sultan s'y trouve aussi, cette partie de la ville qui figure un abdomen d'abeille dont la tête et le thorax seraient constitués par la Médina, est la contrée la plus délabrée de la ville idrisside. Le quartier juif du Mellah y développe le carré de ses maisons croulantes aux odeurs douteuses depuis que les Mérinides obligèrent Israël à s'y fixer, afin de le soustraire au voisinage de Moulay Idris et de la Qaraouiyine. Près de la Juiverie, autour du marabout de Sidi Abdallah élevé par on ne sait quelle ironie au rang de génie tutélaire du Suburre du lieu, s'alignent les maisons mal famées de la ville qu'une espèce d'enceinte semble clore dans une quarantaine obligatoire. Plus loin, piqués dans des bosquets fleuris, les chapelets de menzehs où l'opulent bourgeois de Fez vient passer ses heures de loisir, été comme hiver, et qui tiennent à la fois de la villa, du chalet et de l'ermitage.

C'est dans un de ces menzehs que Hadj Allal, après avoir laissé la caravane dans un *Fondak* (1), vint frapper à la porte. Ce pavillon appartenait à un Djebli assimilé qui avait réussi dans le commerce on ne sait comment, avait pris femme dans la ville, fait souche et vieilli dans l'aisance et la prière. Mais qui, à l'encontre des paysans devenus citadins, n'avait pas du tout oublié la montagne natale. Pour se rappeler du Tiziran, il avait aménagé, dans son menzeh, une chambre où il passait ses heures de recréation et dont les fenêtres donnaient sur le Zalagh. Chaque fois qu'une secousse nostalgique agitait ses nerfs, il ouvrait les volets et, tout son être tendu vers le nord, il se mettait à renifler en souvenir les aromes balsamiques des cèdres de la Montagne. Sous les amples lainages rayés de soie écrue et le caftan de pourpre parfumé de benjoin et de myrrhe, la djellaba noire à pans raccourcis était restée maîtresse. Moulay Abd-ed-Djebbar (il se prétendait lui aussi de filiation chérifienne en dépit de sa descendance de l'une des plus illustres familles berbères) était un représentant-type du Djebel à Fez.

Il habitait en tout temps son menzeh de Fez-Djedid bien qu'il possédât, comme tout faci de condition aisée, sa maison à la Médina. Il avait aussi son magasin-bureau à la Qaïçariah où, au pas trottinant d'une mule à la robe alezane, il se rendait chaque jour après la prière de l'aube et y restait jusqu'à celle de midi qu'il allait faire au sanctuaire de Moulay Idris, patron de la cité.

Hadj Allal n'aimait pas beaucoup Moulay Abd-ed-Djebbar. Ils différaient en tout et surtout en matière d'opinion religieuse. Hadj Allal était un puritain ennemi juré de tout pharisaïsme, exécrant le maraboutisme et tout ce qui en découle tandis que Moulay Abd-ed-Djebbar ne connaissait de la religion que la série fastidieuse des pratiques extérieures qui, vidées de toute chaleur, assimilent l'homme à un automate dépourvu d'imagination et d'idéal. Elevé au sein de la tribu, ayant subi dès l'âge tendre l'influence des mœurs agrestes, Hadj Allal était resté le montagnard-type, au physique comme au moral. Svelte, musclé, courageux, simple, continent et fier. L'autre, façonné à l'image des vieilles citées faussées par des civilisations cor-

(1) *Fondak,* caravansérail, endroit qui sert à la fois d'écurie et de couchage.

rompues, était gros, envahi conjointement par la vieillesse, l'obésité et la goutte, affaibli corps et âme par les excès de la chère et de l'alcôve, le cerveau anémié par de vastes opérations de calcul que ne gouvernait aucune tenue de livres. La seule chose qui pouvait encore les unir, c'était la communauté d'origine et le culte du terroir.

Et c'est cependant à lui que Hadj Allal songea à confier Idris. Il lui fit part du désir. Moulay Abd-el-Djebbar accepta avec empressement la proposition de Hadj Allal et, par tous les saints de Fez et du Maroc, de Moulay Idris à Moulay Abd-es-Salam et de Sidi Hrazem à Sidi Ali Bou Ghaleb en passant par Sidi Bou-Djida, il jura que sa maison était celle de son ami et que la présence d'Idris sous son toit ne pouvait affecter en rien son train de vie. Il en repoussait d'avance tout dédommagement. A l'encontre des démonstrations de générosité qui dépassent rarement le bout des lèvres chez les citadins, Moulay Abd-ed-Djebbar parlait sérieusement. Ce n'étaient pas de vains salamalecs qui sortaient de sa bouche. Mais Hadj Allal, tout en remerciant, ne voulut pas aller jusque-là. Il sollicitait seulement la permission qu'Idris, qui devait loger dans une de ces *médersas* que les Mérinides ont construites jadis à l'usage des étudiants, eût recours à son assistance chaque fois que le besoin s'en ferait sentir. Quant aux frais que cela entraînerait, il était disposé à les acquitter intégralement.

***

Ce fut la Bou-Ananiah qui fut choisie comme lieu de résidence. La Bou-Ananiah est, avec la Mesbahiah, le Djameh-el-Andalous et quelques autres établissements de ce genre, une de ces constructions où l'artiste maghrébin, marchant sur les traces du maître andalou, a réalisé une certaine synthèse entre l'agréable et l'utile. C'est un des aspects de cette œuvre architecturale classique dont l'Alhambra, du haut de son belvédère et à travers les siècles qui n'ont guère encore mordu sur sa frêle carapace, en est demeurée le modèle achevé de grâce et de perfection. Avec leurs cours dallées, leurs bassins à vasques, les essaims de leurs arabesques en stuc, les façades chatoyantes de leurs azulejos, leurs boiseries en cèdre patiné par l'âge, la coulée de leurs tuiles vernissées, leurs portes de bois noble

ciselé et clouté, les sept médersas de Fez révèlent fort bien l'art du Moyen-Age islamique dans ce que la pensée maghrébine a pu y inclure comme relief et comme finesse.

Ces créations magnifiques datent de l'époque mérinide. Elles furent élevées au temps où les plans de l'Alhambra mûrissaient encore dans le génie des architectes grenadins et tout porte à croire qu'elles inspirèrent, à des degrés divers, les maîtres qui devaient créer des Alpuxarras. Des princes comme Aboul-Hassan Ali ben Othman ben Yaâqoub ben Abd-el-Hâq, celui-là même qu'on a surnommé le Sultan Noir, et d'autres encore de cette dynastie qui faillit s'imposer comme l'héritière des Almohades, imprimèrent à l'élan constructeur un cachet que l'on retrouve dans la nécropole où s'encadrent leurs remarquables monuments. Ibn Battouta, revenu de ses périples d'Asie et d'Afrique et qui finissait ses jours dans le palais du Méchouar qui lui rappelait les demeures de Byzance et les sérails de Delhi, encourageait, à ce spectacle, l'émulation régnante et prônait les charmes de la civilisation sur la culture, à la grande indignation d'Ibn Khaldoun qui ne cessait de le cribler de ses sarcasmes.

Il fut donc convenu qu'Idris logerait à la Bou-Ananiah tout en demeurant sous la protection de Moulay Abd-ed-Djebbar.

La vie des tolbas de la Bou-Ananiah et des autres médersas ne se distingue guère de celle que menaient les élèves des universités moyenâgeuses en Europe telle que nous l'ont transmise les récits de Villon et de Brantôme. Si le taleb était faci, la chose se simplifiait. Il négligeait la médersa et se rendait de sa maison à la Qaraouiyine où, sans horaires précis ni programmes arrêtés, il suivait les cours donnés par le professeur qui lui portait le moins sur les nerfs. Il n'avait pas besoin de l'asile de ces hôtelleries créées pour abriter des existences moins fortunées. L'aisance, en effet, était loin de régner parmi de tels pensionnaires.

On vit à la Bou-Ananiah en communauté. Un relent de vie socialiste, imposée par l'impécuniosité des étudiants, s'y dégage et se traduit par une organisation analogue à celle des phalanstères décrits par les amateurs d'Utopies. Elle offre, par quelques côtés, d'autres similitudes avec les mœurs des couvents, surtout en ce qui concerne les règles de la vie communautaire.

Les tolbas habitent des cellules par deux, trois, quatre ou cinq personnes et mettent leur avoir en commun. Des légumes et des fruits secs, du beurre rance, de l'huile, de la viande boucanée, du sucre, du thé, des bougies, du couscous et de la semoule composent un fonds de provisions capable d'éviter la disette dont le spectre, telle l'épée de Damoclès, ne quitte le taleb que lorsqu'il eut fait ses adieux définitifs à la capitale de Moulay Idris. Une natte, des peaux de mouton, quelquefois un tapis ou une carpette, un plateau de cuivre, des petits verres et une théière, quelques plats en terre cuite, un fourneau et son soufflet, de menus ustensiles d'usage courant meublent l'âpre et austère cellule. Chez quelques-uns des vases de menthe, de basilic ou de verveine apportent une note champêtre à ce décor en grisaille.

Le pain leur est fourni par l'administration des *Habous* de la ville (1). Mais toujours parcimonieusement. La gestion des biens de mainmorte laissant tellement à désirer.

L'étudiant se trouve ainsi réduit à la portion congrue. A son fonds de vivres, il ne touche qu'à des jours déterminés. Ce sont alors ses jours fastes, les dates bénies où il se permet de rompre son demi-jeûne par des agapes plantureuses, des scènes de fins de mois où la viande épicée, le couscous somptueusement doré par un beurre crémeux et exquis, l'élèvent à un niveau de bonne digestion voisine de l'ivresse. C'est le jour où le thé à la menthe, agrémenté de beignets et de petites galettes farcies de noix et de raisins secs, circule généreusement dans de petits verres de cristal. L'estomac, apaisé, finit par agir sur l'esprit de cette jeunesse refoulée malgré elle vers des horizons de thébaïde. On devient alors philosophe, poète, acteur. On s'essaie à un jeu de rime improvisé, à des parodies d'éloquence, à des explications de thèmes qui tournent presque toujours autour de quelque corne d'abondance déversant des merveilles gastronomiques envoyées par on ne sait quelle terre de Chanaan.

---

(1) *Habous,* ce sont des biens d'origine pieuse dont l'usufruit est destiné à secourir des œuvres charitables en pays d'Islam. Ils ont, selon le vœu formulé par le légataire et inclus dans les pièces testamentaires, un caractère propre qui les rend inaliénables. On ne peut, du moins en théorie, ni les saisir ni les céder. Mais en théorie seulement !

Mais de tels festins sont rares. La plus grande partie de l'année se passe en quête. A tour de rôle les tolbas doivent subir cette épreuve où la mendicité s'édulcore à peine par une espèce de droit reconnu à tendre la main. On ne les repousse pas. Au contraire, on met une certaine coquetterie à leur fourrer dans le panier une galette, un morceau de viande, une motte de beurre ou un peu de thé. Mais, en ce vingtième siècle, le temps n'est plus à de pareils spectacles de munificence déplacée.

L'Université de Cordoue, les Facultés d'Andalousie, la Nizamiah et la Mostanciriah de Bagdad, les instituts de Samarcande et de Merw, l'Azhar des Fatimides et des Mamelucks n'ont pas connu ces visions de détresse infligée à la jeunesse savante. Le Moyen-Age européen, oui. Mais c'était le Moyen-Age avec ses horreurs féodales et cléricales et ses foules amorphes et sans vie. On croit encore entendre le jeune Martin Luther battre le pavé des rues d'Eisenach en lançant vers les fenêtres grillagées son *panem propter Deum* et guetter, sous le ruissellement de la pluie et les coups de tonnerre, une maîtresse de céans, à chevelure de flamme, apparaître sur le seuil de la porte avec une écuelle de patates bouillies ou une tranche de lard.

Idris, en contemplant ce spectacle, comprit, mieux que n'importe quelle analyse des choses, les causes véritables de la décadence de son pays. En voyant les troupes étrangères occuper le sol natal, le pays livré à la colonisation, ses terres mises à l'encan, son peuple lié par des lois spéciales et la survie encouragée de mœurs dégradantes, il saisit parfaitement, avec son intelligence, la virulence du mal né et développé à l'ombre d'une religion mal comprise et vidée jusqu'à la moëlle de ses forces vitales.

Installé à la Bou-Ananiah, hôte assidu de la maison de Moulay Abd-el-Djebbar, Idris commença ses cours à la Qaraouiyine.

***

L'Université de la Qaraouiyine est un vieux centre de culture islamique. Avec l'Azhar du Caire, la Zeytouna de Tunis, la mosquée de Samarcande, elle formait à la fin du XIXe siècle l'un des derniers foyers de la culture musulmane telle qu'on

pourrait la concevoir d'après la vie médiévale. Elle déclina avec la décadence de l'Islam et jusqu'à ces temps-ci, à la différence de l'Azhar et de la Zeytouna qui ont épuré et rénové leurs matières et leurs méthodes, l'Université de Fez est restée ennuyeusement figée dans son moule scolastique. Quand les Français vinrent au Maroc, ils ne se soucièrent nullement d'enlever l'éteignoir sous lequel elle étouffait. Au contraire. Fidèles à la politique d'abrutissement systématique qu'ils n'ont jamais cessé de poursuivre dans les pays soumis à leur tutelle, ils s'ingénièrent à maintenir les formes accablantes du vieil institut. Pis que cela : ils s'opposèrent, par des moyens dilatoires ou des interventions intempestives, à l'introduction de toute réforme utile réclamée par l'esprit du siècle.

La Qaraouiyine, fondée elle aussi par les Mérinides, tire son nom du quartier où elle fut construite. Quand Fez fut édifiée, sous les Idrissides, des migrations affluèrent de partout vers la nouvelle capitale. Des Andalous, ayant probablement eu maille à partir avec les Ommeyades de Cordoue, vinrent s'y installer et choisirent la partie située sur la rive droite de l'oued Fez. Ce fut le quartier de l'Adouat-el-Andalous d'où le Makhzen recrutait ses fonctionnaires et les connétables de ses armées. Chose remarquable : intellectuel de race, lettré de génie en Espagne, l'andalou n'a pas donné sa mesure une fois établi en Afrique. Il s'est uniquement complu dans les rangs de l'administration et de l'armée.

Des émigrants de l'Ifriquiah (la Tunisie actuelle), appelés par les Idrissides au moment des premiers essais de l'organisation du Maroc, arrivèrent à leur tour et prirent pied sur la rive gauche de l'oued. Ce fut le quartier de l'Adouat-el-Qaraouiyine, en souvenir de Qairouan, la capitale de l'*amalat* (1) de l'Afrique du Nord au temps du Califat ommeyade de Damas. A la fois mosquée, séminaire et hôtellerie, l'antique Université se reconnaît à ses portes de bronze, son dallage blanc et noir, ses fontaines aux ablutions, sa nef aux proportions classiques, le ruisseau qui la coupe, ses centaines de piliers et son foisonnement de lampes. Là, selon le vieux style académique, autour des piliers, des

(1) *Amalat,* province.

professeurs attitrés débitent leurs cours sur le droit, la grammaire et l'histoire à des essaims d'étudiants vêtus de blanc qui les écoutent, le capuchon rabattu sur l'oreille.

Le droit canon, la grammaire et des rudiments d'histoire mêlés d'anecdotes non contrôlées et de récits souvent fabuleux : voilà, en tout et pour tout, en quoi consiste la somme des sciences inscrites en tête des programmes de la Qaraouiyine. On y passe dix, douze, quinze, parfois vingt ans à entendre ce ressassement de choses vieillies que les plus laborieux apprenaient par cœur sans se donner la peine d'en analyser le fond ou le soumettre à une critique logique. Analyse et critique, cela d'ailleurs était banni de la pédagogie musulmane des quatre derniers siècles. L'esprit de Bagdad et de Cordoue était mort avec Ibn Khaldoun. Les centres intellectuels survivant au naufrage de la pensée moyenâgeuse ne distillaient que les éléments désagrégés d'un savoir depuis longtemps tari de sa vraie substance. La mémoire était seule soumise à l'épreuve. Et la mémoire, plaque où peuvent aisément s'inscrire toutes les choses perçues par l'ouïe ou saisies par la vue, n'est pas du tout l'intelligence.

On élargissait ainsi les possibilités perceptives de l'instinct sans provoquer ni développer les facultés sommeillantes de l'intellect. Après avoir appris le Coran par cœur ; la grammaire en prose versifiée d'Ibn Adjerroûm ; les différents et fastidieux commentaires sur la théologie de Malek ; quelques notions sur le Traditionnalisme et absorbé une quantité de *hadith*s (1) tirés de *masnad* (2), *mouçannaf* (2), *sounnan* (2) et *sahib* (2) de Boukhari, de Moslem, de Nissaï et d'Ibn Maja, l'élève de la Qaraouiyine se croyait au bout de son rouleau. Et tout cela demandait un peu moins d'une génération. Encore si les possibilités cérébrales du taleb profitaient de cet enseignement conformément à l'acquis. Mais non. L'esprit, naguère vif et délié, passait, à un tel contact, par une série de dégradations et d'éclipses qui achevaient finalement par l'abêtir en lui inculquant par surcroît une dose d'orgueil puéril. L'orgueil d'un âne chargé de quelques livres à feuilles jaunies.

(1) *Hadiths,* paroles recueillies de la bouche du Prophète et consacrées par la tradition.

(2) Textes de la théologie comparée dans l'Islam.

Il était de même rare que les facultés morales se ressentissent de quelque utilité capable d'aider plus tard à un effort de régénérescence. Comme on l'a couramment dit, la Qaraouiyine n'est plus malheureusement que le « tombeau de l'esprit ». En cela, Idris et beaucoup de ses camarades de la nouvelle génération étaient d'accord avec les détracteurs français qui vitupéraient l'ancienne Université. Mais si les Marocains reconnaissaient la carence des méthodes et réclamaient la nécessité et l'urgence de leur changement, les Français, par une ruse facile à déceler et toujours accompagnée de ces démonstrations de bonne volonté gratuites et nulles, affirmaient l'impossibilité des réformes et, par des interventions déclarées ou des difficultés suscitées de biais, s'obstinaient à maintenir et même à renforcer l'efficacité de l'éteignoir. Vieilles leçons apprises à l'école de Machiavel et d'Escobar !

En dépit de sa modestie, le bagage intellectuel qu'avait Idris le dispensait de suivre avec l'assiduité voulue les babillages monotones des vieux ulémas du lieu. Un tel ressassement avait de quoi agacer les esprits les moins prévenus à la condition que les connaissances de l'étudiant dépassassent la moyenne admise. Ce qui était le cas d'Idris et de quelques autres talebs. Et à comparer les leçons de Si Bouzian, la dialectique qui s'en dégageait et qui passionnait et ennoblissait le débat, avec le pauvre débit des paroles mâchonnées par d'apoplectiques pédants, l'écart à vrai dire sautait pleinement aux yeux.

Mais comme Idris n'avait rien d'un mauvais élève, il tint à en suivre régulièrement les cours. Il notait, soulignait, apprenait ce qui lui semblait intéressant ou nouveau. Pour le reste, il venait s'asseoir dans la *halaqâ* (1) et suivait, en simple curieux, l'assoupissant monologue. Peu de questions. Et lorsqu'il s'en posait, c'était invariablement pour s'assurer du sens d'un passage mal pigé ou de la signification d'un mot confus. Pas de discussions. Le moulin à paroles passait aux yeux des tolbas pour un génie infaillible. Mis sur la sellette par un étudiant un peu calé, le perroquet enturbanné eût été fichtrement surpris de répondre à une question qui réclamait « une raison à la place d'un moine ».

(1) *Halaqâ,* auditoire.

Idris fréquentait plusieurs cours. Celui du fqih Bouchaïb Er-Roudani, qui passait pour un traditionnaliste réputé et qui avait formé une ou deux générations de cadis et d'adels. Vieillard à barbe de patriarche, ayant une trop haute opinion de soi-même, il se laissait admirer et servir avec une complaisance touchante. Lorsqu'il finisait son radotage et que la foule des talebs, plus polis qu'obséquieux, l'accompagnait à la porte de l'Université, il attendait toujours que quelqu'un lui eut rapproché les belghas des pieds afin qu'il daignât s'en chausser. La lebda (elle était toujours d'un vert acide) sous l'aisselle, il sortait en saluant gravement d'un hochement de la tête et rejoignait une vieille mule podagre que le destin avait certainement maudite en l'affectant au port d'un tel fardeau. Il professait depuis la fin du règne de Sidi-Mohammed. Il avait vu mourir ou déposséder cinq monarques et durant toute cette époque il n'avait enseigné que deux fois la *Mouatta* et le *Mokhtassar*. Son cours épuisait un quart de siècle. Le record de la patience était battu ! Des étudiants, arrivés avec le visage imberbe ou cerclé d'un léger collier de poils, sortaient de l'établissement grisonnants et avec de petits airs de grand'pères.

Un étudiant de Salé l'appelait *Manât* : du nom d'une idole célèbre de l'Arabie antéislamique. Si Bouchaïb était en effet une statue de pierre représentant un temps figé dans l'espace. Quand il était assis sur sa causeuse, ou qu'il déambulait parmi les piliers de la mosquée, on l'eût pris volontiers pour un spectre des époques disparues. C'était le signe matériel, la preuve topique, la vérité administrée par neuf du stade décadent de l'Islam des derniers jours dont le Maghreb payait la lourde rançon.

Un autre type de professeur fossile, c'était Si Abd-el-Bâqi el-Qorri, préposé à l'enseignement de l'arabe. Celui-là non plus n'était pas quelqu'un qui cherchât à trancher trop brusquement dans le vif. Pour enseigner la grammaire et la syntaxe, il avait sa propre panacée : les deux recueils d'Ibn Malek et d'Ibn Adjerroûm. Et certes, ce n'est pas ce professeur de grammaire aux conceptions sommaires qui eût encore songé à tirer de l'histoire du langage des moyens didactiques aptes à réviser de vieilles méthodes périclitantes. Il était de l'âge de Si Bouchaïb. Comme lui, il s'était incrusté dans la Qaraouiyine depuis un demi-siècle environ. Comme lui, il méprisait souverainement le

temps. L'enseignement de Si Abd-el-Baqî évoquait le jeu de ces norias que les Assyriens avaient jadis construites sur les bords de l'Euphrate et de l'Oronte et qui subsistent encore de nos jours. On y remarque le manège d'un système de godets munis de chaînons descendre dans l'eau, se remplir, puis s'élever jusqu'à un tronçon d'aqueduc pour s'y vider au rythme d'un mouvement rotatoire et continu. Les cours de Si Abd-el-Baqî suivaient une telle cadence avec cette différence que l'eau déversée par la noria allait alimenter, à travers un réseau de rigoles, des champs et des jardins et assurer ainsi de fécondes récoltes. Tandis que le verbe de notre grammairien s'évaporait au seuil de l'oreille en de vrombissants bavardages.

Si Abd-el-Baqî enseignait sans programme ni plans. Ses élèves venaient entendre une récitation plutôt que des explications. Il parlait comme dans le livre. Et comme l'*Alfyah* et l'*Adjerroûmiah* sont des poèmes didactiques soumis au rythme des périodes, on était donc là pour déclamer et scander beaucoup plus que pour éplucher les notions d'une grammaire qui passe, en plus des difficultés inhérentes à son alphabet, pour l'une des plus enchevêtrées et des plus ardues qu'ait jamais conçues l'homme. Et cela durait pendant des lustres et des décades. Comme dans le cours de Si Bouchaïb, le taleb perdait littéralement sa jeunesse à fréquenter la halaqa de Si Abd-el-Baqî. Quand, son ballot de hardes sur le dos et le bâton à la main, il franchissait le seuil de la lourde porte pour retourner chez lui, s'il n'était plus moins bête qu'auparavant, il n'était pas non plus fichu de pouvoir écrire correctement une lettre de dix lignes. Et dans quel style ! Une kyrielle de phrases grandiloquentes et amphigouriques retenues au hasard d'on ne sait quelles lectures des *Stances* de Hariri et de Badî-ez-zaman. Un grimoire. Quant à soutenir une conversation savante ou improviser une allocution capable de mettre tant soit peu en lumière le progrès réalisé, il ne fallait pas y songer. Et qu'on n'aille pas de surcroît lui faire lire un journal du Caire avec ses articles, ses comptes-rendus de débats et de conférences et ses feuilletons où l'arabe moderne, débarrassé de ses scories et revigoré par l'enrichissement du vocabulaire et l'assouplissement du style, révèle d'étonnantes qualités d'adaptation et d'élasticité. A de telles épreuves, le malheureux taleb aurait définitivement perdu une boussole déjà en partie détraquée.

La méthode de Si Abd-el-Baqî était, comme sa personne, archaïque et vulgaire. Assis autour du fqih, immobile tel une momie placée dans son sarcophage, les étudiants récitaient l'*Alfyah* ou l'*Adjerroûmiah* en faisant exécuter à leur buste un mouvement de pendule. Cela ressemblait à un chœur d'orants psalmodiant un cantique funèbre. Chaque taleb, accoutumé depuis le temps où il apprenait le Coran à ce genre de gymnastique mnémotechnique, se laisait aller à déclamer son thème, à en apprendre le texte par cœur au lieu de s'en instruire. Et, ainsi, l'étudiant qui sortait des doctes mains de Si Abd-el-Baqî, arrivait, après trois ou quatre lustres, à réciter sa leçon apprise sans rien comprendre de l'arabe.

Une infirmité héréditaire avait doté Si Abd-el-Baqî d'un défaut un peu comique pour un professeur de langue. Sa langue à lui ne remplissait pas convenablement sa fonction. Non qu'il fut aphone ou bègue. Il était même très bavard et, dès qu'il se mettait à parler on eût dit un déclenchement d'avalanche. Mais citadin dans l'âme, il avait le défaut lingual de tous les citadins du Maghreb. Il prononçait mal les lettres de l'alphabet à telles enseignes que son éloquence se muait rapidement en une jacasserie de vieille pie.

Dans toutes les langues ce défaut est blamâble. Dans une langue comme l'arabe habituée à des coups de gosier rauques, où les intonations gutturales s'affirment contre les inflexions dues au mouvement des lèvres et de la langue, ce défaut prend une forme déconcertante. Il estropie le parler et le voue à un charabia ridicule. La langue de Si Abd-el-Baqî subissait intensément ce vice de prononciation. Il grasseyait. L'arabe comporte deux *r* : l'un se roule et l'autre se grasseye. La différence entre les deux est des plus sensibles. Annuler l'un aux dépens de l'autre, c'est proprement rendre la langue inintelligible. Mais comme ce vice est commun à beaucoup de villes du Maroc, et même de l'Algérie, les étudiants étaient loin de s'en formaliser. Un grand nombre d'entre eux, du reste, violaient aussi cette lettre avec un coup de gorge comparable à un roucoulement de tourterelle.

Si Abd-el-Baqî, comme les Grecs de Soles et les Romains de la Décadence, ne prononçait pas non plus le *ch* ni le *j*. Il les remplaçait le plus aimablement du monde par le *s* et *c*. Ce surcroît de liberté avec la règle du langage pouvait encore se

justifier : les citadins du Maroc éprouvent un tel besoin de zézaiement qu'en fin de compte ce défaut est devenu le signe probant qui distingue l'urbain du villageois.

Passe encore pour la suppression radicale du *qâf* dont l'oubli fait partie des ablations citadines du langage. Mais Si Abd-el-Baqî, en dépit de toutes ces mutations exagérait tout de même un peu. Il allait certaines fois jusqu'à lambdaliser l'*r* grasseyé : ce qui contribuait à le ruiner. Il groïnait ensuite si faiblement l'*aïn* qu'il envoyait cette lettre rejoindre le *qâf* dans la mort. Aussi, quand il parlait du haut de sa causeuse, quand il récitait si l'on veut sa grammaire, l'oreille étrangère eût à coup sûr confondu cette voix humaine avec un pépiement d'oiseau gazouillant dans une immense volière. Pour les étudiants des tribus dont la langue est assez correcte, qu'aucun signe de déformation n'a gâtée, il leur fallait un apprentissage préalable de l'ouïe avant d'aller goûter aux délices d'une telle éloquence. Cela, par malheur, durait assez longtemps. C'était comme une sorte de brevet d'admission au cours de langue. Pour apprendre la langue arabe, il fallait tout d'abord connaître celle de Si Abd-el-Baqî.

L'implacable étudiant slaoui qui, avec les plus intelligents bûcheurs, les calés de l'Université, boycottaient ce cours, avait doté Si Abd-el-Baqî d'un superbe surnom. Etudiant à la fois à la Qaraouiyine et au collège Moulay Idris, menant de conserve ses études en arabe et en français, il formait, avec un groupe mixte d'élèves des deux établissements, un petit noyau d'activistes qui, édifiés sur la débâcle de l'*alma mater* moribonde, s'efforçait d'y remédier par la contribution de leurs propres efforts. Idris en faisait partie. Fouillant dans l'ornithologie, l'irrévérencieux pince-sans-rire dut trouver à son professeur des similitudes troublantes avec un genre de perroquet dont l'aspect huppé et la voix de crécelle appellent beaucoup plus sur lui le ridicule que la curiosité. Si Abd-el-Baqî devint le *cacatoès* de l'Université de même que Si Bouchaïb fut élevé, par le même étudiant et avec l'assentiment joyeux des activistes, au rang symbolique d'une idole jadis brisée à coups de massue.

Cacatoès, Si Abd-el-Baqî l'était par la démonstration de tout son être. Objectivement et subjectivement. Par sa voix, qui l'assimilait au peuple ailé de la jungle ; par la recherche de sa mise qui, rompant avec le goût des bigarrures si chères aux cités

d'Orient, le poussait à préférer les couleurs unies et crémeuses. Il en était par façon de parler qui ravalait chez lui l'éloquence à un pur ramage. Et, aussi, par l'automatisme d'un cerveau frappé par une sclérose justiciable à la fois du psychologue et du psychiâtre.

Le cours d'histoire relevait de la compétence du fqih Si El-Yazid Ben Zaïdoun. Hâtons-nous tout de suite de dire que Si El-Yazid n'avait de commun que le nom avec l'illustre ministre-poète de la Cour de Séville. Il est même possible qu'il n'en ait jamais entendu parler en dépit de la consonnance andalouse de son nom (1). Originaire du Haouz de Marrakech, sa famille habitait les environs de Fez depuis les Saâdiens. Son type avait physiquement dégénéré par des apports suivis de sang noir : ce qui est malheureusement le cas d'une assez forte proportion de la bourgeoisie citadine marocaine. Ce métissage généralisé par un goût de luxure que la polygamie et le concubinage tolérés par l'Islam sont loin de vouloir limiter, pose au Maghreb et surtout au Maroc un problème social aux conséquences encore insoupçonnées.

L'Islam a abordé et résolu à sa manière un des points les plus épineux des antagonismes humains. Il n'a pas, bien entendu, aboli l'esclavage. Pas plus que la sagesse antique qui, à Athènes autant qu'à Sparte et plus tard à Rome, pratiqua et sanctionna les contraintes de l'encan sur de vastes échelles et toujours avec l'approbation de ses philosophes et de ses législateurs : d'Aristote à Cicéron et de Solon à Sénèque. Pas plus que le Christianisme qui, à peine triomphant, s'empressa de répudier les traditions des

(1) Les patronymiques andalous, à la différence de beaucoup de pays arabes, ont certaines consonnances d'après lesquelles on peut les reconnaître aisément. Ce sont soit d'anciens noms de familles espagnoles ou portugaises tels qu'on puisse les relever aujourd'hui parmi les descendants d'immigrés fixés dans les pays du Maghreb : Torrès, Aragon, Moro, Sordo, Diaz, Marzo, Lopera, Breixa, Amejo, Médina, Molina ; soit par l'adjonction d'un diminutif de prénom ou de vieux nom arabes venant immédiatement après le mot Ibn : Ibn Khaldoun (de Khaled), Ibn Zaïdoun (de Zaïd), Ibn Hamdoun (de Hamed), Ibn Raïssoun (de Raïs), Ibn Chôqroun (d'Achqâr), Ibn Hafçoun (de Hafç) ; soit par l'addition du suffixe *it* à la fin du nom et venant toujours après le traditionnel *Ibn* qui en souligne la filiation : Ibn Gharnit, Ibn Ghabrit, Ibn Majrit, Ibn Taârit, Ibn Nâchit. Il y a aussi des noms à pure désinence arabe ou berbère, mais ils n'en indiquaient pas moins d'une façon précise l'origine.

Catacombes pour frayer avec le Patriacat romain rallié à la toute-puissance de Constantin avec ses richesses et ses troupeaux d'esclaves. Pas plus que ces Papes de la Renaissance et ces Evangélisateurs, un Alexandre VI, un Las Casas, qui, par leurs bulles et leurs lettres pastorales, autorisèrent ouvertement la traite des noirs et consacrèrent l'esclavage aux Amériques.

L'Islam a, cependant, largement et sans arrière-pensée concédé la liberté démocratique aux peuples qui ont accepté son emprise. Il a eu des souverains noirs, tel ce Kaffour l'Ikhchidite, sultan d'Egypte, qui reste une de ses plus originales figures en dépit des philippiques géniales mais intéressées de Moutannabi. Il a eu des califes et des émirs au sang mêlé. Des ministres à peau d'ébène, un Djôhar sous les Fatimides, un Ba-Ahmed sous les Alaouites du Maroc, ont joué, dans l'histoire, des rôles politiques analogues à ceux d'un Richelieu, d'un Struensée, d'un Pombal. Un enfant né d'un père blanc ou d'un affranchi (et l'affranchissement individuel de l'esclave est la règle dans le droit musulman) est automatiquement libéré et à jamais de toute servitude. Plus que cela : l'Islam a émoussé le préjugé anti-noir et réduit peu à peu la somme de fanatisme racial accumulée pendant des siècles. A mesure que la peau brunit ou blanchit par la conjonction des sangs et des atavismes, le préjugé, déjà ébranlé, s'affaiblit et finit par s'évanouir. Et ceci est déjà beaucoup en comparaison du droit antique et des législations inspirées de la morale chrétienne.

L'Islam n'a pas eu besoin des vacarmes abolitionnistes à effets spectaculaires du XIX[e] siècle. Il s'est épargné le recours aux rhétoriques plus verbales qu'efficaces des Brown, des Wilberforce et des Schoelcher. Il n'a pas sollicité l'assistance d'un Lincoln pour libérer (en théorie) des multitudes de noirs par une guerre déterminée par des conflits d'intérêts économiques autant que par un idéalisme humain : puisque la loi Lynch, entérinée par la République étoilée, a largement remplacé les sévices du Code Noir et que l'oncle Tom est aussi méprisé, honni, mis au ban de la société sous le règne de Franklin Delanoe Roosevelt qu'il le fut naguère sous ceux de Monroe et de Jackson.

Se souvient-on du tollé qui secoua le territoire des Etats-Unis, d'un bout à l'autre, lorsque Théodore Roosevelt se permit de serrer la main au mulâtre Washington T. Booker, une des gloires de la pédagogie contemporaine ? Encore si l'on arrêtait

ce préjugé à la limite d'un visage noir. Ou, à la rigeur, à celui d'un mulâtre conservant, avec son teint coloré, les particularités plus ou moins caractéristiques de la race. Loin de là ! Les descendants des bagnards qui submergent et par endroits annihilent les fils des proscrits du *May Flower* ne permettent plus de telles condescendances. Ils ont désormais l'apanage aristocratique et ils entendent s'en réserver le monopole.

Georges Duhamel raconte, à ce sujet, une anecdote qui ne manque pas de saveur. Visitant un établissement scolaire nègre à la Nouvelle-Orléans (ô souvenir de Manon Lescaut et des madelonnettes du XVIII^e^ siècle !), ils furent invités, un louisiannais de sa connaissance et lui, à un lunch par la directrice de l'école. Comme il hésitait à s'asseoir avant que l'hôtesse, une blonde d'âge mûr et de manières distinguées, ne prît la première sa place à table, le butor qui l'accompagnait s'empara de la chaise et s'y planta en grommelant des paroles que la maîtresse de céans dut être à peu près la seule à comprendre. Il paraît que ce fils de boucanier enrichi dans le bootleggerisme, comme ses ancêtres le furent à coup sûr dans la flibuste, se croyait à même de pouvoir discerner la proportion de sang noir inclu dans les veines de cette dame que l'auteur des *Chroniques de Pasquier* prenait tout simplement pour une Américaine de souche nordique.

Mais si l'Islam a, relativement, résolu un tel problème, il va de soi qu'un métissage poussé ne tendrait pas à autre chose qu'à corrompre la race. Pour le salut même de la démocratie qui a toujours régné à l'intérieur des pays musulmans, il reste cependant à souhaiter que des moyens préservatifs soient pris à temps pour paralyser les conséquences d'un amalgame aussi peu désirable. Non que de telles mesures supposeraient le recours à un ostracisme contre les éléments mélangés de sang noir ou contre la race noire elle-même. Nous n'en serons jamais là. Le Maghreb est loin de songer à épouser les thèses racistes d'Occident qui, vues à travers leur prisme déformant, ne servent qu'à justifier l'impérialisme conquérant de ce siècle d'argent et de machinisme.

Tout de même la nature a ses lois. Des lois implacables à l'abri de la raison et de la bonne volonté de l'homme. On a beau rêver à la plus universelle des concordes humaines, faire la part aussi large que possible à l'esprit de rapprochement, il

y a malheureusement des limites à tout. *In medium stat virtus.* C'est, en somme, dans le milieu sagement fixé entre des solutions extrêmes que se conçoivent et s'élaborent les choses les plus adéquates aux lois de l'harmonie et de la durée.

Idris, enfant du Djebel où la race saisit admirablement le sentiment de sa valeur après s'être d'abord soumise aux alliages les mieux assortis à son propre génie, se laissait aller à de profondes réflexions à ce sujet quand, accroupi près de la causeuse de Si El-Yazid, il contemplait le visage du professeur où se décélait la trace des caractéristiques ancestrales. D'une couleur café au lait, Si El-Yazid avait les cheveux d'une crépelure accusée. Quand il ôtait sa chéchia pointue enturbannée de mousseline blanche, sa tête apparaissait des plus bistrées. Il était gras et dodu. La bonne chère ne devait pas avoir de secrets pour lui et ses joues pendantes étaient renforcées de buccules farcies de graisse malsaine. Il souffrait d'une ophtalmie incurable qui donnait à ses yeux un aspect chassieux qu'il dissimulait tant bien que mal sous des lunettes au verre opaque.

Le fqih Ben Zaïdoun ne brillait pas par une bien grande intelligence. Ni par une solide instruction. Ah ! fichtrement non ! Bien que les émoluments qu'il touchât ne faisaient pas de ses fonctions une sinécure, celles-ci n'exigeaient pas non plus de lui une forte tension cérébrale. L'histoire qu'il enseignait se bornait à la vie du Prophète. Il la puisait dans la *Sirât* d'Ibn Hîcham et les *Tabaqât* d'Ibn Saâd. C'était une sorte de légende dorée des premiers temps de l'Islam, l'épopée de la Révélation où les récits légendaires chevauchent les vérités historiques, où les simples épisodes prennent figure d'événements décisifs. Pas d'analyse de la société païenne afin de dégager les faits de leurs causes et d'engendrer, chez l'étudiant, l'esprit critique et l'effort expérimentateur. Avec Si El-Yazid le taleb pouvait apprendre sur le bout des doigts la généalogie du Prophète, les noms des membres de sa famille, ceux des Compagnons de la première heure, des principaux combats qui suivirent l'Hégire et la rentrée triomphale à La Mecque.

Etudier les conditions politiques, économiques et sociales de l'Arabie antéislamique, démontrer les raisons qui réclamèrent l'avènement de l'ordre nouveau et les causes déterminantes de l'hostilité de Coreich à sacrifier à l'Islam, déduire des actes

de Mahomet le concept général que postulaient la libération nationale des Arabes et la révolution universelle imaginée par l'islamisme : ma foi, ceci n'était pas de la compétence de Si Ben Zaïdoun !

Si Ben Zaïdoun n'avait jamais entendu parler de la philosophie de l'histoire et ce curieux phénomène prenait Ibn Khaldoun pour un motazélite. Dans le cerveau de Si El-Yazid motazélite voulait certainement dire esprit satanique, athée, relapse, damné, car, bien entendu, ce n'est pas dans la tête d'un pareil pédant que la subtile philosophie motazélite ou même la scolastique kalaméenne eussent pu trouver le moindre asile. A part cela, Si El-Yazid enseignait des rudiments d'histoire idrisside, saâdienne et alaouite tirés au petit bonheur des compilations de certaines histographies maghrébines : le *Rôdh-el-Qirtas* d'Ibn Abî-Zerh, la *Nouzhat--el-Hadi* d'El-Oûfrani et le *Kitab-el-Istiqça* d'Ahmed ben Khaled En-Naciri Es-Slaoui. La méthode qu'il employait se jugeait d'elle-même. Il répétait des noms, des dates, quelques épisodes, le tout agrémenté d'anecdotes et de traits saillants empruntés aux auteurs que Si El-Yazid énonçait en râclant son râtelier. Il comblait ainsi une petite lacune. Il connaissait aussi quelques détails moissonnés dans les œuvres d'Abd-el-Wahed El-Marrakchi, de Zerkichi et d'Ibn El-Beïdaq sur la fondations des principales cités marocaines : Fez, Marrakech, Rabat, Tanger. Et comme il sympathisait avec les Saâdiens, il racontait l'épopée de la traversée du Sahara par Djaoudar et la colonisation maghrébine des pays riverains du Niger avec une abondance de récits, réels ou non, où le merveilleux se mêlait au truculent et le factice au donquichottesque.

Si El-Yazid vouait à la dynastie saâdienne un véritable culte. Il allait souvent à Marrakech prier sur les tombeaux de leurs sultans. Il évoquait, de temps en temps, la bataille d'Alcazar qu'il comparait à celle de Xérès. Il parlait de Moulay Abd-el-Malek, du sultan Ahmed Ed-Dhehbî, d'Abou-Abdallah El-Qaïm, le libérateur du Maroc de l'emprise portugaise, avec un respect et une chaleur qui confinaient au délire. De Kheizarane, la favorite de Dhehbî, il en faisait une nymphe enchantant de ses grâces fuyantes les vasques et les piscines du Bédî. Ah ! le Bédî, aujourd'hui disparu, lui et ses bosquets animés, sur l'emplacement duquel il ne reste plus rien sinon, élevé tout près, le palais de la Bahia où Ba-Ahmed chercha à recopier

vainement la Zôhra, la Zâhîra, l'Alhambra et les jardins du Généralife ! Ba-Ahmed, l'homme à poigne, le chancelier de Moulay El-Hassan, ce rustre né des amours hybrides d'un noir et d'une juive et qui sut allier, au moment où le glas du Maroc sonnait en volées funèbres, les plus hauts talents diplomatiques à un goût artistique parfait.

Le fqih Ben Zaïdoun aimait Marrakech, la reine brûlante de l'Atlas glacial, comme l'âge permet d'aimer à contre-sens. Il l'aimait parce qu'elle était almoravide et surtout saâdienne. Il l'opposait, dans un esprit de fronde, à Rabat et à Tlemcen, toujours fidèles au souvenir almohade, à Meknès l'alaouite, à Tanger l'ommeyade et à Fez où se conservent encore les traditons idrissides et mérinides. Et pour montrer qu'il était un peu là comme un vieux de la vieille, Si El-Yazid ne manquait pas de porter sur lui le *Dalil-el-Kheïrat* de l'imam El-Djazouli enveloppé dans une gaîne de cuir filalien historié d'or, avec, accroché à la même cordelière, petit sachet contenant de la terre recueillie auprès des tombeaux saâdiens et mêlé à un morceau de bois ramassé sur les dalles de la sépulture de Youssef ben Tachfin, à l'ombre de la Koutoubiah, et béni au sanctuaire de Sidi Aboul-Abbas Es-Sebti.

Si El-Yazid était un grand buveur de thé. Ce breuvage, qui n'a rien d'une boisson nationale puisqu'il vient, ainsi que le sucre et les accessoires de son service, du dehors, est une des calamités du Maroc. Son usage s'est étendu sur le reste du Maghreb. Sa consommation, qui rogne sur le revenu du consommateur sans compter les ravages que ses propriétés anémiantes causent au pays, est un cadeau fait jadis par Albion à l'Afrique du Nord. Et bien que les Anglais eussent, depuis, quitté le Maroc, la consommation du thé n'a pas pour cela cessé ou décru. Elle s'est même développée. Certes, ce n'est pas un fléau égal en conséquences funestes à l'alcool ou à l'opium. Il ne dépasse pas, en effet, par la quantité des substances toxiques qu'il renferme, une dose supérieure à celle du café et du tabac dont l'usage s'est généralisé dans tout l'univers. Mais, sous le rapport financier comme sous celui de la santé, sa consommation exagérée est un vice social indiscutable.

C'est à partir du XVII^e^ siècle que les Anglais, sous le règne des Stuarts, propagèrent de Tanger, qu'ils venaient d'oc-

cuper, l'usage du thé au Maroc. Dans un but purement mercantile d'ailleurs. Car, en ce temps et bien que l'essor de leur impérialisme datât de l'époque de la reine Elisabeth, ils ne songeaient pas encore à s'établir définitivement sur le Détroit. Tanger était à leurs yeux une sorte d'*emporium* qui captait les intentions des marchands de la Cité beaucoup plus que celle des lords de l'Amirauté. Thé vert, thé noir, café, épices, parfums, ustensiles et lainages formaient le fond des marchandises emmagasinées dans cette ville-entrepôt avec l'autorisation monnayée des Cor saires de la Régence voisine.

Le thé vert, amené de Chine par les galiotes de l'époque, révélait un arome plus délicieux que le café ou le thé noir qui commencèrent à perdre tout crédit chez le Marocain. Peu à peu, il s'imposa et, dès le règne de Moulay Sliman, commença par prendre figure de breuvage national. Son usage se répandit à travers l'Afrique et, avec la djellaba, le burnous, le couscous et les patios à azulejos, devint l'une des marques distinctives du Maghreb à l'extérieur. Mais si le Maghrébin consomme cette boisson à tout moment, Si Ben Zaïdoun, lui, en détenait le record. Chez lui, hors de chez lui, au menzeh, à la Qaraouiyine, il avait toujours son petit verre à ses côtés, doré, sucré parfumé, fumant, qu'il sirotait de ses grosses lèvres avec une volupté de connaisseur. De manières correctes, Si El-Yazid oubliait toute convenance quand il portait le petit verre à sa bouche. Afin de montrer qu'il savait en apprécier la saveur, il tirait des gorgées espacées avec un bruit semblable au caquet d'une poule tourmentée par l'œuf qui tarde à sortir. Et cela continuait tout au long des leçons. On eut dit, à le voir barboter dans sa tasse, un pélican trempant son joli bec dans les eaux bourbeuses d'un fleuve des savanes africaines.

***

Mais Idris avait de la chance. Il était arrivé à la Qaraouiyine à une date malheureuse entre toutes de l'histoire de son pays. L'Empire chérifien était déjà occupé et, sous l'enseigne du Protectorat, était allé rejoindre les deux autres pays du Maghreb sous la férule. La Qaraouiyine qui, déliée à temps de sa routine étouffante, eût pu devenir le foyer ardent de la résurrection nationale, continuait sa vie végétative, son agonie rallongée à coups de piqûres par des conseillers qui jouaient à

son chevet le rôle de médecins-fossoyeurs. Si l'on établissait le diagnostic avec certitude, le remède prescrit n'allait jamais au-delà d'un vain palliatif. Et pour cause ! Souvent, ce n'étaient que des soporifiques administrés avec l'idée de prolonger l'état d'assoupissement de la vieille dame.

Le réformateur (usons de cette antiphrase sans sourire) désigné par l'Administration française, arrivait, nanti de ses grades et titres, la bouche pleine de promesses, procédait à son enquête, étudiait l'ambiance et l'état des cours, épluchait le programme (ou quelque chose d'approchant), constatait les résultats acquis... et levait mélancoliquement les bras en l'air. Il avait, devant lui, un institut survivant d'un âge révolu par la plus anachronique des contingences. Des orientalistes attachés aux services de la Résidence lui en avaient fourni des précisions tout en lui indiquant le rôle à tenir. Le dit réformateur arrivait ainsi, si l'on veut, avec une opinion toute faite.

La critique qu'il en faisait était parfaite, exacte et ne manquait pas de porter sur tout et sur tous. Appuyé sur les données de l'enseignement moderne, imbu des méthodes pédagogiques telles que le XX$^{e}$ siècle les a conçues et appliquées à l'avantage idoine du progrès intellectuel, laïque fervent ayant en horreur tout ce qui se rapporte de près ou de loin au cléricalisme enseignant ou au cléricalisme tout court, Homais chargé de couronnes civiques, ce conseiller prenait généralement la France pour une Minerve élairant l'humanité de son flambeau rédempteur. Cependant, il venait au Maroc, non en missionnaire, mais en fonctionnaire chargé d'appliquer des ordres impartis et indiscutables. Tel était le personnage officiel qui devait présider, quelques trois lustres après la proclamation du Protectorat, à la réorganisation de la Qaraouiyine et à l'introduction de l'enseignement moderne au Maroc.

Pendant son séjour à l'Université, Idris avait eu l'occasion de voir à l'œuvre les deux fonctionnaires que la Résidence s'était adjoints au titre de l'Enseignement. L'un était le Directeur dont le signalement se rapproche du personnage précédent et qui jouait le rôle de conseiller en titre du Résident. Le second, son collaborateur et adjoint, s'occupait plus spécialement du cas de la Qaraouiyine.

Braillard était le nom de M. le Directeur de l'Enseignement au Maroc. Il avait été choisi par les soins du Ministère de l'Instruction Publique sur une liste de candidats triés sur le volet et offrant, à cet égard, les garanties les moins réfutables en ce qui concernait ses convictions républicaines et laïques. D'extraction plébéïenne, issu d'une famille qui avait combattu l'Empire (du moins le prétendait-il) et défendu la République contre les périls réactionnaires de 1871 à l'Affaire Dreyfus et aux lois d'Emile Combes, il se présentait comme l'un de ces universitaires-types que choyait Jules Ferry quand la laïcisation de l'enseignement fut décidée. Nanti d'une agrégation de l'Université de Paris, ayant professé l'histoire en province, membre du Grand-Orient de France, M. le directeur, en politique, se réclamait ouvertement des idées défendues par Léon Bourgeois, Jaurès et Francis de Pressensé.

Affilié au parti radical tout en faisant état de quelque sympathie pour le socialisme, il avait, à un certain moment suivi avec intérêt les campagnes de Vigné d'Octon et de Félicien Challaye en faveur de l'émancipation de l'Afrique du Nord. Il s'était même proposé une fois, dans le secret des discussions maçonniques, de réclamer l'extension intégrale de l'instruction au Maghreb comme aux autres colonies. Et il allait jusqu'à spécifier qu'il ne songeait pas à la francisation des peuples attelés au char de la France et que, par extension intégrale, il entendait aussi le libre épanouissement des cultures nationales à l'ombre du génie français. O Hamlet !

En littérature, M. le Directeur Braillard s'en tenait aux traditions du Jansénisme et de l'Encyclopédie. Zola était son idole et il avait sur *Germinal* des idées qu'ils développa avec chaleur dans les colonnes d'une revue d'avant-garde. Barrès et Péguy lui apparaissaient comme des génies malfaisants. Il refusait de reconnaître le moindre talent à Jules Lemaître (ce qui était un comble ! ) et prenait les polémistes de la Rue de Rome pour des fous bons à être jetés tout au plus dans les eaux de la Seine (ce en quoi il avait parfaitement raison).

Il avait étudié les maîtres et les idées de l'enseignement républicain. Des monographies, des articles, des notes, des comptes-rendus de conférences formaient la matière de ses

études sur Condorcet et Lakanal. Une communication sur Hippolyte Carnot lui avait valu des éloges flatteurs de l'académie des Sciences Morales et Politiques. Quant à son attitude vis-à-vis des maîtres de l'Université sous la III^e^ République, il faisait lui-même partie de la jeune garde qui avait porté Ferry sur le pavois et qui continuait à veiller, grâce à la législation forgée par Waldeck et Combes, sur la défense et l'extension des libertés laïques. Aulard, F. Buisson, J. Steeg, Monod, Seignobos étaient pour ainsi dire ses directeurs de conscience. Il avait donc de qui tenir. De confession protestante bien qu'il fût un libre-penseur avoué, il était originaire d'un de ces départements du Sud-Ouest où se maintient toujours intact le souvenir de ces Albigeois traqués jadis et en partie détruits par le Pape et le Roy.

Et c'est ainsi qu'un beau jour M. le Directeur Braillard fut introduit auprès du maréchal Larrogant, Résident général de France au Maroc.

Le nom du maréchal Larrogant est tout un côté de l'histoire de la domination française en Afrique du Nord. Il prolonge et symbolise la tradition coloniale inaugurée par Bugeaud. Cependant, en dehors du vacarme fait autour de son nom et des honneurs qui lui furent prodigués, sa célébrité n'est pas aussi éclatante que l'armée des thuriféraires qui convoyèrent sa fortune eussent bien voulu lui assurer.

Lorrain mâtiné de normand, de filiation bourgeoise bien qu'il fît toujours état des origines aristocratiques de son ascendance maternelle, clérical passionné, royaliste sans attachement précis, féal en titre des anciens ducs de Lorraine dont il exhibait en esthète l'alérion symbolique, il réussit cette gageure d'avoir fait toute sa fortune sous une République qu'il ne cessa jamais de traîner dans la boue.

Il avait des prétentions littéraires et oratoires et des gens impartiaux ont affirmé qu'il était en effet le seul militaire que l'Académie eût reçu décemment, c'est-à-dire qu'il possédât des titres réels à ses suffrages et que, pour une fois, les immortels avaient été heureux dans leurs choix extra-littéraires. Eux qui avaient refusé jadis la palme à un Descartes, un Balzac, un Zola, un Alphonse Daudet.

Comme militaire, personne ne se faisait d'illusions sur ses dons de stratège. Il avait, c'est une chose entendue, des vues particulières sur les campagnes napoléoniennes, mais elles n'allaient guère au-delà de celles qui illustrèrent Thiers et Houssaye. Et c'est ainsi que si sa réception sous la Coupole ne souleva que de faibles murmures, son élévation au maréchalat fut par contre accueillie par une réprobation unanime dans l'armée. En 1921, quand Millerand et le Comité des Forges, alors tout-puissants, décidèrent cette nomination, l'armée française sortait à peine de la guerre. La boue des tranchées s'étalait, encore humide, sur la capote bleu-horizon que le Poilu avait suspendue au coin de son logis comme le signe matériel et toujours vivant de ses souffrances. Elle lui rappelait, à chaque moment, l'étendue de son douloureux sacrifice. Il commençait déjà à percer à jour les vraies raisons de la guerre. Aussi ne cacha-t-il pas son émotion contre l'apothéose décernée à un maréchal dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom. La revue, la caricature, la chanson boulevardière s'emparèrent de cette bévue du gouvernement dans le sens que l'on suppose et d'aucuns, égrenant des souvenirs d'histoire, se demandaient, le plus candidement du monde, si le maréchal Larrogant pourrait un jour dormir en paix sous les voûtes des Invalides sans irriter les mânes des grognards qui, eux, avaient enlevé leur bâton dans le feu des batailles qui les conduisirent du pont d'Arcole aux glaçons de la Moskowa.

Et de fait, le maréchal Larrogant n'avait jamais entendu parler la poudre si ce n'était lors des jours de fête ou au cours des manœuvres d'armée. Les événements justifièrent plus tard une telle méfiance. En 1925, quand le Maroc septentrional, à l'appel de Mohammed Ibn Abd-el-Kerim, se souleva contre les envahisseurs et bien que les forces du héros riffain se chiffrassent à peine à quelques milliers de fusils tirés de l'arsenal le plus divers, Larrogant se montra tellement au-dessous de sa tâche qu'il fut aussitôt liquidé. Et de la façon la plus humiliante. Sa fausse réputation éclata, au premier coup de fusil, comme une baudruche trop gonflée par le vent. Remplacé par un autre maréchal qui avait, lui, gagné son bâton dans la fournaise de Verdun, il dut quitter subrepticement le Maroc et se retirer en Lorraine d'où Raymond Poincaré le rappela, certain jour, pour lui confier l'organisation de l'Exposition Coloniale de 1931.

Là, dans son indiscutable domaine de constructeur de palais éphémères et de décorateur de façades ,il se surpassa à telles enseignes qu'il n'eut qu'à recueillir la moisson d'éloges dithyrambiques que politiciens, presse et salons rivalisèrent à lui distribuer comme à un champion de rugby ou à un lauréat du prix de Rome.

Sa rancune ne s'apaisa pas pour si peu. M. le Maréchal Larrogant avait l'épiderme un peu vif. Il n'oublia jamais l'affront essuyé, ni la catastrophique culbute du piédestal qu'il avait mis des années à élever et que certains s'imaginèrent à couronner de légendes fictives. A un âge avancé, il complota contre la République qui avait assuré sa carrière et ne recula même pas, l'ingrat, à marcher contre elle, le bâton étoilé à la main, en cette journée de Février 1934 qui ressembla tant à celle de Fructidor.

Ce fut la première fois de sa vie qu'il dut entendre de-vraies balles siffler à ses oreilles. A la condition que ses oreilles eussent été capables d'entendre quelque chose. Ce fut aussi son chant de cygne. Quelques mois après, il s'endormait paisiblement dans le sein du Seigneur. On l'inhuma au Maroc : ce qui n'a rien de romanesque. Lors de ses funérailles faites aux frais de l'Etat, et pendant que, précédant le corbillard submergé de couronnes, des officiers en grande tenue portaient solennellement les nombreuses décorations qui lui furent décernées de son vivant, des anciens poilus qui avaient mangé de la vache enragée pendant quatre années et qui se tenaient derrière la haie des troupes, se demandaient naïvement : « Mais où est-ce que ce Monsieur a-t-il gagné tant de médailles ? ».

Ces médailles ,le maréchal Larrogant les avait gagnées là où on les gagne, au petit bonheur. Pas en soldat, mais en préfet, en académicien, en fourrier des sociétés capitalistes, en démarcheur des banques intéressées à la curée coloniale. Le maréchal Larrogant avait gouverné le Maroc pendant treize ans. Chiffre fatal. Il eût à coup sûr fêté son anniversaire jubilatoire si le sursaut riffain n'était venu à temps mettre en pièces sa pauvre stratégie et conseiller opportunément sa mise au rancart. Il avait réussi à conserver son pro-consulat en déployant des dons de souplesse qui semblaient s'accoler mal, de prime abord, avec son panache blanc de réactionnaire endurci. Lettré, il avait lu Salluste et compris Jugurtha. Et puisque le hasard, cette

majesté aux décisions impératives, l'avait destiné à l'administration d'une province de l'antique Berbérie, il devait goûter d'autant mieux les qualités de ruse de l'illustre Berbère que celui-ci, même défait par la Légion, arrivait toujours à s'imposer en allant traiter sur place avec les Pères Conscrits auxquels était dévolu le gouvernement de la Cité souveraine.

Vice-Roi de la République, il avait à Paris son état-major particulier qui, dans l'ombre complice, s'abouchait avec les chefs de partis, les directeurs des grands quotidiens et les magnats de l'industrie nationale. Il finit par devenir inamovible et put, de 1912 à 1925, soumettre le Maroc à une dictature personnelle. Boulanger en herbe, il eut l'oreille des chefs socialistes eux-mêmes. Quand son glas eut sonné et que les partis, flairant la mort prochaine, se décidèrent à se défaire de lui, un député communiste (ou qui se prétendait tel) lut à la tribune de la Chambre une lettre soustraite à son courrier personnel et dans laquelle ses manœuvres s'étalaient en plein jour. Et ce fut la culbute.

Il avait jadis, lorsqu'il était en Indo-Chine, étudié de près le mécanisme du gouvernement de l'Inde. Il serait difficile de savoir jusqu'à quel point il était arrivé à s'en assimiler certains éléments, certaines directives, certaines méthodes. Mais une chose au moins est sûre : le luxe de Cour l'éblouit. Les durbars de Calcutta ; les réceptions où la garde chamarrée des jarahs, vassaux aportant leurs hommages à l'Empire, défile devant le représentant de S.M. Britannique ; les costumes étincelants ; les éléphants marchant au pas de parade ; la prodigalité des richesses étalées dans le dessein de fasciner et d'éblouir ; le sens combiné de l'autocratie étrangère et de l'aristocratie indigène liguées pour assurer la base d'une domination de jouissance matérielle sur des multitudes amorphes et désemparées : tout cela a dû agir sur la tête du jeune chef d'escadron d'alors qui, tout en méprisant la République, rêvait de jouer quelque part en Afrique (on était à l'époque où Stanley achevait de violer ce qui restait de virginité à la *Terra Incognita*) un rôle qui eût fait de lui une sorte de Clive ou de Rhodes français.

Un autre aspect du problème devait infiniment plaire au commandant Larrogant lorsque ses loisirs lui permettaient de se pencher un peu plus sur les affaires de la Péninsule Gan-

gétique telle qu'elle semblait lui paraître d'après le système d'administration anglais. L'Inde est en elle-même un continent plutôt qu'un pays. Une mosaïque de peuples aux religions et aux langues diverses l'habitent de la chaîne de l'Himalaya à la jungle cingalaise. La position géographique a seule l'air de déterminer son unité politique. Rapprocher Musulmans, Brahmanes et Bouddhistes, détruire ou assouplir les antagonismes sociaux dressés autour d'une irréductible barrière de castes, ce n'est pas une œuvre de tout repos pour un nationalisme aux formes alors à peine naissantes. Mais ces divergences font l'affaire d'un gouvernement étranger intéressé à renforcer sa tutelle sur des centaines de millions d'individus dont l'évolution générale du monde ne tardera pas à attirer leur attention sur ce qui gêne leur propre essor.

Larrogant avait lu et s'était entiché de Kipling. L'Inde l'impressionna donc sur ce point : les larges possibilités de pratiquer, si un jour il réalisait le rêve de se voir investir d'un proconsulat africain, le principe si occidental du *divide ut impera.* La politique des rajahs chevauchant celle des races et, sur cette trame démodée, fonder un empire d'aventure.

Au moins, s'il avait copié à la lettre le système britannique et qu'avec ses mauvais côtés il se fût inspiré aussi de ce qu'il avait de bon. C'est-à-dire de ce libéralisme pragmatique qui laisse aux peuples soumis à l'emprise du plus fort une marge de liberté où leurs facultés puissent s'éclore sans trop de contrainte.

Au moment où Larrogant se prélassait dans son bureau en Cochinchine, Tagore et Ikbal perçaient vers la renommée et Tilak, au lieu de se voir stupidement déporté dans une résidence forcée de la métropole ou relégué dans une île océane, se dressait contre les excès d'une administration encore farcie de préjugés retardataires. Mais quelle que fût la raideur du gouvernement, la présence d'une presse d'opposition, d'universités, d'écoles, d'entreprises économiques, de partis, de sociétés, d'organisations diverses indiquaient que le système ne manquait pas de souplesse et qu'un Curzon même n'hésitait pas à jeter du lest chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Mais ceci était

trop empreint de réalisme intelligent pour que l'esprit obtus d'un Larrogant eût la possibilité de s'en saisir et d'essayer plus tard de l'appliquer.

***

Il est vrai que nous étions au XIXe siècle finissant et l'ardeur de la ruée conquérante de l'Europe bridait bien des entendements. Le capitalisme arrivait à son apogée. La concurrence battait son plein. On dépeçait les continents en quête de matières premières, de marchés, de colonies à peupler ou à exploiter, de souveraineté à étendre et de prestige à renforcer. Le problème social aggravé par le développement du machinisme, la surproduction, le dépeuplement des campagnes et la paupérisation des classes prolétarisées astreintes à la loi d'airain du salaire moyen et du chômage : tout ceci n'était pas fait pour atténuer cette lutte pour l'hégémonie mondiale devenue à la fois le but et le moyen des grandes nations de l'univers. Et si les méthodes illustrées jadis par Cortez et Pizarre effarouchaient maintenant certaines consciences la manière de traiter les peuples faibles ne différait qu'en degré.

L'horizon s'assombrissait devant un excès de prospérité factice. Les rivalités impérialistes, s'entre-choquant en vase clos face aux exigences accrues des peuples en voie de renaissance nationale, s'accentuaient de plus en plus et s'imaginaient devoir trouver leur unique échappatoire dans la conquête du monde. Une telle ébullition était grosse de conséquences. Les signes prémonitoires des plus grands cataclysmes humains grandissaient à vue d'œil. Le droit s'effaçait devant la force et, indice probant des temps nouveaux, telle loi jurée parfaite ici était frappée de caducité là-bas. Une casuistique façonnée à l'image de l'impérialisme moderne s'imposait au mépris de toute logique. Seule, la conscience des responsabilités pouvait mettre un peu d'ordre dans ce gâchis et inspirer aux nations européennes un peu plus de bon sens dans leur gestion coloniale. Cela dépendait de la mentalité courante et des capacités de sentiment et d'adaptation. De telles façons devaient être assurément réduites chez celui qui écrivit les *Lettres du Tonkin* d'où dérivèrent les consignes qui caractérisèrent plus tard sa satrapie africaine.

A une époque où la France, qui avait déjà connu 1789, 1848 et 1871, sortait toute meurtrie de l'affaire Boulanger pour tomber, après le raz de marée panamiste, dans l'affaire Dreyfus, Larrogant en était encore aux thèses racornies du catholicisme social. Il n'avait accepté le Ralliement qu'avec certaines réserves : ce qui lui faisait chausser allégrement les bottes d'Albert de Mun. Aristocrate de haute futaie( ainsi se prétendait-il malgré l'absence funeste de la particule), il s'en tenait, sur le plan économique, aux doctrines petites-bourgeoises de Le Play, c'est-à-dire qu'il avait l'étoffe d'un fauteur éventuel de guerre civile. Il soutint Gustave Le Bon dans ses polémiques antisociales et voyait, dans toute concession faite aux classes déshéritées, une preuve de faiblesse digne du fouet de la dictature.

En ce qui concerne les colonies, le maréchal Larrogant n'a jamais eu de ligne de conduite définie. Tout se bornait chez lui à une espèce d'empirisme organisateur ramené toujours au principe de la force, tel qu'il le déclara lui-même un jour dans un banquet parisien offert en son honneur par un célèbre magnat du caoutchouc qui, après une fortune rapide et suspecte, finit burlesquement dans la banqueroute. On peut cependant résumer cette ligne de conduite de la façon suivante :

1. Baillonnement des peuples « indigènes » par le moyen des lois exceptionnelles et maintien obligé de certaines formes sociales, condamnées par le temps et l'évolution, sous le prétexte du respect dû aux institutions préétablies ;

2. Livraison du Maroc aux sociétés capitalistes françaises qui profiteraient de son outillage sans pourtant aller jusqu'à une industrialisation sérieuse du pays ;

3. Expropriation progressive de l'« indigène » devenu, par un retour fortuit des circonstances, taillable et corvéable à merci et au bénéfice du colon immigré auquel serait dévolu, comme en Algérie et en Tunisie, le rôle d'agent moteur de la politique de peuplement français au Maroc ;

4. Maintien de l'état d'ignorance et de superstition et lutte appropriée contre tout essai d'éducation possible du peuple.

***

C'est cette politique-là qui sévissait au Maroc quand Idris vint étudier à la Qaraouiyine. Et c'est sous les auspices de cette politique que M. le maréchal Larrogant, Résident-Général de France, reçut M. le professeur Braillard venu en Afrique avec l'idée de dispenser à la jeunesse marocaine les bienfaits de l'instruction moderne.

L'audience que le Maréchal avait accordée au nouveau Directeur Général de l'Enseignement dura assez longtemps. La virginité laïque du Professeur avait été à coup sûr soumise à une rude épreuve. En tout cas, elle ne dut pas sortir tout à fait intacte de cette entrevue. Car, depuis ce jour, M. le professeur Braillard devint l'exécuteur fidèle des directives résidentielles. Quant aux principes sacro-saints, le jeu décidément n'en valait plus la chandelle.

M. le Directeur Général de l'Enseignement avait un adjoint qui l'assistait et au besoin le suppléait à la tête de la Direction. Ce second, qui portait un grade dans l'armée, était un catholique fervent. Créature du Résident dont il partageait les vues en politique comme en administration, il jouissait par surcroît de la confiance pleine et entière des autorités épiscopales de France et d'Afrique. Les Loges le toléraient. L'anticléricalisme, par la bouche de Gambetta lui-même, n'ayant jamais été un article d'exportation pour que les lieux communs de la démocratie valussent autre chose, en Afrique, que des polémiques au fleuret moucheté entre des gens toujours d'accord lorsqu'il s'agit de faire suer le burnous... ou la djellaba.

Le commandant Cuenlaërt était la cheville ouvrière de la politique de l'Eteignoir. Le Directeur, désormais acquis, se contentait de lui servir de paravent au cas où un excès de zèle s'ébruitât jusqu'à parvenir à Paris où les luttes des tréteaux entendaient conserver leur plein droit à bouffer du curé. Cuenlaërt avait étudié l'histoire du Maghreb en missionnaire soucieux de surprendre certaines faiblesses susceptibles de justifier ou d'encourager sa conduite. Ennemi juré de l'Islam, il tenait à son rôle d'autant plus que celui-ci cadrait avec la politique de son gouvernement. Il écrivit sur le Maroc, Fez et la Qaraouiyine un livre qui passe pour un chef-d'œuvre d'escobarderie en un siècle où la raison prétend avoir définitivement établi ses préséances. Point n'est besoin d'être grand clerc pour relever, dans le livre

du commandant Cuenlaërt, toute une série de traquenards proposés à la jeunesse marocaine et nord-africaine condamnée à se voir ainsi frustrer de l'un de ses droits les plus légitimes : celui de s'instruire.

S'instruire, c'est un crime à l'égard de l'œuvre coloniale que Larrogant, ainsi que le firent ses devanciers à Alger et à Tunis, édifiait au Maroc pour le seul compte du colon. Colonie de peuplement, comme le reste du Maghreb, le Maroc devait à son tour entrer dans le giron de l'Empire français sur la base de l'asservissement fatal de ses populations. Serf attaché à un nouvel ordre de choses qui ne diffère en rien du régime de la glèbe, le Maroc n'avait aucun droit de traduire ses désirs bien que l'enseigne du Protectorat, accrochée tel un grelot de lépreux à son cou, le classât parmi les peuples admis à une tutelle passagère et non à une sujétion définitive.

Ceux qui se plaignaient à la Qaraouiyine de sa structure archaïque, de son enseignement sans vie, de ses professeurs dont la place eût été mieux choisie dans les musées que dans des universités, ceux qui admettaient que l'ancien institut mérinide n'était plus qu'un « tombeau de l'esprit » et réclamaient avec insistance sa réforme, ceux-là savaient qu'une aide venant des Larrogant, des Braillard, des Cuenlaërt et de leurs acolytes, équivalait au soutien qu'une corde peut offrir au pendu qui se balance au bout de son nœud. L'Eteignoir ne se bornait pas à couvrir seulement le vieil institut. Il s'étendait sur tout le pays et la compétence accordée à la Résidence assimilait à une action anti-française toute activité intellectuelle ou littéraire. Les relations avec l'Orient étaient contrôlées, tout ouvrage imprimé en arabe, livre, revue ou journal, soigneusement filtré par une censure qui rappelle l'Index beaucoup plus que l'Anastasie des temps actuels.

Mais le baillon réussit mal de nos jours à paralyser l'évolution d'un peuple, surtout en ce temps d'avion, de radio et d'éloquence verbale généralisée. Cette vérité, Larrogant n'arriva cependant jamais à s'en pénétrer. Surpris par le cyclone révolutionnaire de 1848, Metternich se demandait le plus ingénument du monde ce qui poussait le peuple de Vienne à se révolter. Et comme l'aide-de-camp de service lui apprit qu'il s'agissait non d'une révolte mais d'une révolution, le tombeur de Napoléon,

qui était d'une trempe autrement acérée que celle d'un Larrogant, de répondre d'un air un peu contrit : « Une Révolution ! Mais c'est impossible ! Je l'ai faite interdire par décret impérial ! » La même mentalité poussait les derniers Tsars, à l'instigation du Saint-Synode (Grégoire Raspoutine n'était pas encore sorti de ses forêts sibériennes), envisager pour Dostoïewsky et Tolstoï une cure de sagesse, à l'ombre de certaines forteresses, sous le prétexte qu'ils osaient s'occuper de choses défendues à coup d'ukases !

Une seule différence à ce tableau. Metternich et les Tsars étaient des autocrates au service d'un régime dérivant de la conception du droit divin de l'Etat. Tandis que le maréchal Larrogant n'était que le porte-parole d'un gouvernement issu de la volonté du peuple et dont les ancêtres avaient, au nom de la soi-disant concorde humaine, jeté une tête de roi en défi aux trônes et à l'Eglise ! C'est pour cela, peut-être, que Larrogant et Cuenlaërt portaient Braillard sur leurs épaules comme le loup de la Fable portait sur sa gueule un masque d'agneau.

L'intelligence tâtillonne de ce noble trio empêchant toute réforme utile de la Qaraouiyine, les jeunes activistes de l'université songèrent à remédier à cette carence. Ils se constituèrent en groupe, à la manière d'une amicale ou d'un petit cercle comprenant des élèves de la Qaraouiyine et du collège Moulay Idris, et s'imposèrent, en dehors de leurs cours, un cycle d'études dont ils en tracèrent eux-mêmes le programme. Un jeune professeur et un journaliste animèrent ces cénacles. Chevauchant les deux cultures, l'arabe et la française, le groupe s'intéressa aux sciences, à la littérature et à la politique. Tout s'enchaîne, puisque la politique s'arroge le droit d'interdire toute réforme, de s'opposer à tout progrès, de paralyser toute émancipation. Ce groupe créa au sein et en dehors des deux établissements un courant d'activité tendant à la régénérescence intellectuelle et sociale du Maghreb.

Idris fut un des activistes les plus entreprenants du groupe. Une nouvelle génération de professeurs que la signature du Protectorat avait surpris en pleine adolescence arrivait à l'âge d'homme. Et, l'intelligence précocement mûrie par les événements vécus, ces éducateurs avaient fini par sentir et étudier la somme des maux dont souffrait le pays. Face aux Roudanis,

aux Qorris, aux Ben Zaïdouns, échos mourants d'une ère révolue, cette pléiade s'était formée et développée grâce à un travail acharné et à ses méthodes de concevoir et d'aborder les choses. Incomprise des vieux pédants, suspecte au Protectorat, combattue de biais ou ouvertement par le système que personnifiait Cuenlaërt, elle avait avec elle une jeunesse studieuse et avide de secouer une fois pour toutes les poussières de la vieille Université. Elle savait bien, cette jeunesse, que le salut possible d'un Maghreb vaincu et presque étouffé résidait dans l'instruction et le progrès social. Il suffisait, d'ailleurs, de parcourir l'histoire du passé pour s'en convaincre.

Ce n'est ni l'intelligence ni la bonne foi qui lui manquaient pour cela. Son propre sang l'y persuadait du reste. Cette persuasion venait, n'en déplaise à Cuenlaërt, de ceux qui avaient tenu le flambeau de Cordoue et dont les fastes s'inscrivirent en lettres de feu, du minaret de la Koutoubiah aux cîntres de l'Alhambra. Les aïeux de Larrogant et de ses subordonnés traînaient la charrue sous le fouet du Maître, les manuels scolaires de France l'attestent, quand Averroès, l'ancêtre d'Idris, projetait sur les ténèbres de l'Europe moyenâgeuse l'éclat d'une pensée qui est à l'origine de l'affranchissement des futurs héros de l'Eteignoir en Afrique du Nord.

Si Tachfin El-Fahci était le leader reconnu de cette nouvelle école. Elève de la Qaraouiyine lui-même, imprégné d'une forte culture arabe, il avait pu s'assimiler les sciences modernes en suivant de loin ce qui s'écrivait et s'analysait dans la presse d'Orient. Il n'avait qu'une connaissance assez réduite du français, mais ses facultés vives et primesautières lui permettaient de comprendre un tas de choses qui ne figuraient pas dans les cours du vieux « tombeau de l'esprit ». Peu à peu, et dans les limites de sa sphère d'action, il parvint à réadapter l'enseignement en le soumettant à la critique raisonnée et en interprétant le droit et les Traditions selon les données du progrès. Il s'efforça de sérier les cours, de moderniser les méthodes de la langue arabe en substituant la nouvelle grammaire aux anciens textes scabreux et fatigants. Il introduisit des éléments de géographie et s'intéressa surtout à la mécanique céleste : pensant en cela, galiléen avant la lettre, que l'étude de la cosmographie

pouvait mieux que quoi que ce soit libérer les jeunes esprits de la masse de préjugés dont ils s'en trouvaient gavés par des siècles d'abrutissement.

« Le fait même de savoir, disait souvent et judicieusement Si Tachfin, que la Terre tourne dans l'espace au lieu de croire qu'elle est plantée sur la corne d'un taureau, déblaye déjà le terrain de ses erreurs et prépare l'élève à saisir autrement les choses qu'il a devant lui. Nous devons connaître, affirmait-il encore, le pourquoi des mystères qui nous enveloppent sans nous tracasser trop les méninges sur le comment. Du débat entre le pourquoi et le comment découlent, en effet, les causes déterminantes des grands et sempiternels systèmes philosophiques qui sont à la base des mouvements de la vie sociale. De là procède la lutte entre le dynamique et le statique ».

Mais ceci ne cadrait pas avec les buts de la mission que Larrogant, Braillard et Cuenlaërt étaient venus défendre au Maroc. Le fait d'inculquer aux jeunes talebs de telles vérités élémentaires passait, aux yeux des apôtres de la mission culturelle de la France en terre d'Afrique, pour quelque chose de subversif capable de mettre en péril l'édifice dont Larrogant avait déjà tracé les plans.

O Galilée ! que tes mânes frémissent dans le fond de ta tombe ! Et pourtant elle tournait ta Terre ! Celle-là même que Cuenlaërt, d'accord avec Braillard, fils spirituel de Condorcet et de Laplace, prétend, contre toutes les lois de la physique et de la logique réunies, qu'elle tient en bonne place sur la corne d'un taurillon probablement dressé dans quelque ratichonnière à de si sûres gambades ! Et si Idris avait eu le malheur d'écarquiller les yeux devant de semblables contradictions, il n'y a pas de doute que Cuenlaërt, le réformateur, avait dans son arsenal d'attributions disciplinaires autant de moyens qu'en possédaient tes juges, ô Galilée ! pour l'amener à une plus simple appréciation des problèmes de l'univers cosmique !

C'est ce que Cuenlaërt appelait « laisser les Maghrébins évoluer dans leurs propre cadre culturel ». Ah ! l'escobar ! Ah ! le fourbe ! Ah ! le mufle ! Le refrain n'a pas l'air d'en finir de sitôt. C'est avec ces calembredaines plus stupides que nocives que l'on croit museler un peuple pour l'éternité !

L'étude du système solaire se propagea clandestinement à travers la Qaraouiyine. Tous les systèmes de la gravitation, Ptolémée à Copernic, ainsi que les lois newtoniennes, furent étudiées et comparées à la barbe des Manât et des Cacatoès indignés de l'intérêt que leurs élèves prenaient pour les sciences de Satan.

***

L'histoire attira aussi l'attention de Si Tachfin. L'histoire étant, d'après Schiller, le tribunal devant lequel comparaissent les peuples, c'est sur elle que le jeune professeur songea à baser son nouvel enseignement. Du fatras de légendes accumulées jusqu'alors par les chroniqueurs d'un temps révolu, Si Tachfin voulut extraire ce qui devait, avant tout, mettre en lumière l'intérêt national maghrébin de manière à forcer chez l'étudiant le sentiment de la solidarité collective. Du même coup, il tâcha de faire ressortir le vieux fond moral de la nation, son éthique particulière, les tendances grégaires susceptibles d'émousser les forces de l'égocentrisme né de siècles de vie sans cohésion rationnelle. Il entendait par là hâter les étapes et contribuer à faire promouvoir le niveau social de la jeunesse vers une conception plus saine de la vie nationale.

L'histoire, telle que la comprenait le fqih Ben Zaïdoun, n'était qu'un recueil d'anecdotes insipides et éparses tirées des feuillets d'un livre qui s'intéressait à l'ensemble des collectivités musulmanes plutôt qu'à la vie d'un seul peuple. Or, nous n'étions plus au temps du Califat. Le Maghreb, d'ailleurs, ne s'est jamais montré trop disposé à consentir une stricte aliénation de son indépendance. Après comme avant l'Islam. S'il a tenu, dans les grandes joutes entre l'Orient et l'Occident, à jouer son rôle, aucune tentative de le réduire n'a pleinement réussi. Il a accepté l'Islam, cela va de soi, mais pas autre chose. La grande révolte kharédjite était dirigée contre certains excès du Califat de Damas et a fini par triompher. A part une souveraineté purement nominale sur Tunis, les Abbassides n'ont eu aucune emprise sur l'Afrique du Nord. Les Ommeyades de Cordoue, les Fatimides, les Idrissides et les Rostemides étaient des Maghrébins dans l'acception la plus large du terme. La reconnaissance du Califat ottoman par Alger et Tunis répondait, de son côté, à la nécessité du renforcement d'un front commun contre les agressions

de l'Occident. Ce qui devait faire plus tard de l'Empire d'Osman le dernier rempart de l'Islam indépendant. Dans un tel cadre historique, le Maghreb, cela va sans dire, n'a jamais cherché à refuser son concours.

Il s'agissait de coordonner ces événements dans un sommaire clair et précis et de parvenir à libérer l'histoire nationale d'un tout désormais gênant. Si Tachfin, sans avoir lu ni même entendu parler de Lavisse et sous l'impulsion de la seule inspiration, trouva le moyen d'établir une sorte de manuel-programme résumant l'histoire de l'Afrique du Nord des âges berbères aux temps musulmans. A travers ses métamorphoses et le réseau un peu compliqué de ses vicissitudes, le Maghreb a toujours conservé l'équilibre de son édifice. L'Islam en a depuis fourni la base et donné le branle au nouvel amalgame racial. Ceci est dans la ligne de l'histoire. Berbère païenne plus ou moins frottée de civilisation punique ou arabo-berbère brassée et revigorée par la vie et la culture islamiques, la race maghrébine a subi, comme toutes les races du monde, la transfusion de sang, le mélange ethnique, les fusions successives qui l'ont régénérée et assouplie sans entamer le fond de sa structure. L'histoire devait traduire ces évidences et non se borner à énumérer des épisodes vains et monotones.

Ceci non plus ne s'accordait pas avec le système de Cuenlaërt. La chose eût été risquée. Laisser les jeunes Marocains se familiariser avec leur histoire, c'eût été à proprement parler compromettre l'« œuvre » de la France en Afrique. Cuenlaërt, là-dessus, n'était pas de l'avis du père Torcuato. Ce catholique galonné se révélait moins traitable que le clairvoyant franciscain. Ce qui indique, une fois encore, que l'habit ne fait pas le moine. Mais un tel libéralisme des chevaliers de l'Eteignoir n'aurait pas dû manquer de dénaturer l'enseignement officiel qui, en dépit des engagements assumés par le Protectorat, devait tout d'abord apprendre à dire aux petits Nord-Africains ânonnant les manuels mis à la portée de leurs mains : « Les Gaulois, nos ancêtres !... ».

Aussi ne s'étonna-t-on pas de voir le porte-parole de la Résidence s'opposer à l'introduction d'un programme de pédagogie moderne à la Qaraouiyine et s'arroger le droit de sévir contre « toutes menées tendant à nuire à la bonne fonction de l'enseignement traditionnel du célèbre institut de culture islamique ». Cela n'empêcha guère Si Tachfin et son groupe de s'occuper eux-mêmes de leur propre éducation. Leurs réunions

privées leur servirent à combler les lacunes, et elles étaient nombreuses et profondes, de l'enseignement quaraouiyinien. Grâce à une collaboration active, à un effort constant, le groupe réussit à composer un précis pour que l'histoire maghrébine pût être suffisamment tirée au clair. C'était un premier pas de franchi. Miroir où vient se refléter la somme de ses gloires et de ses tourments, l'étude du passé est à la nation ce que l'âme est au corps. Le fils du Maghreb, Si Tachfin aimait à le répéter, s'estimera d'autant plus qu'il aura exploré et médité sur les époques où ses aïeux jouèrent un rôle qui les rendit un peu créditeurs de ce que l'humanité a de plus marquant dans son acquis. Il se haussera de la sorte à un plus haut niveau et, loin de méconnaître le milieu dans lequel il vit et qu'une longue décadence a dénaturé, il se rendra compte de la mine des valeurs que sa patrie recèle et dont il ne faut qu'un peu d'activité intelligente et de courage pour en féconder la semence.

Si, depuis Ibn Khaldoun, une éclipse, comparable à celle que subit l'Europe moyenâgeuse, a plongé l'Afrique du Nord dans un état de léthargie voisin de la mort, cela n'est pas du tout une raison pour continuer à piétiner dans le chaos. Tant il est vrai que l'univers entier ne cesse de progresser en dépit des obstacles accumulés sur son passage par des routines en déroute. En parcourant l'histoire du Maghreb, cette vérité saute d'elle-même aux yeux. La voix des ancêtres, surgissant des profondeurs du passé comme un avertissement oraculaire, ne manquera pas d'instruire cette jeunesse avide et doublement tourmentée par le désir de savoir et le besoin de défier les tyrannies du dedans et du dehors coalisées contre elle.

Malgré la censure, la délation et l'esprit de basse police qui a toujours été le maître-mot de la politique coloniale de la France, revues et journaux arrivaient à Fez. Et, à la lueur de la nouvelle pensée qui secouait le monde musulman, le groupe étudiait, analysait, discutait, assimilait et comparait le cycle de ces connaissances. Djemaleddine et Mohammed Abdo, bien que leur stade eût été déjà dépassé par les événements marchant en Orient comme ailleurs à la cadence déterminée par la dynamique du siècle, dominaient les jeunes esprits encore tenus en laisse par un vieux fonds d'atavisme ancestral.

Taha Hussein éblouissait par la clarté de son style et la hardiesse de ses critiques dans le domaine littéraire comme dans le domaine social. Il n'était pas, tant s'en faut, assez compris pour être sainement jugé, mais, sans admettre l'ensemble de ses thèses novatrices, on appréciait sa finesse, sa franchise et sa vaste culture frappée au coin d'un incontestable génie. Musulman, venu au monde privé de la vue, il se révélait comme un de ces rares exemples de l'élite humaine qui marquent leur passage au monde par l'empreinte d'un vigoureux cachet. Ses facultés se pliaient, par l'effet d'un tempérament naturellement souple, aux plus heureuses synthèses. Et son œuvre, puisée aux sources géminées de l'Orient et de l'Occident, annonçait pour ainsi dire cette adaptation du monde musulman aux réalisations depuis longtemps acquises par l'Europe. Azharien versé dans l'hellénisme ; khaldounien, si l'on veut, rassasié du suc butiné dans le jardin des maîtres de la tragédie antique où Euripide, qui semble l'avoir plutôt tenté, a fait de la scène une annexe de l'*Agora* et permis au menu peuple d'apprécier la pensée d'Anaxagore et la verve de Protagoras ; penseur arabe nourri de classiques français et pouvant voltiger, avec une égale aisance, des poètes arabes de l'époque païenne aux prosateurs de la Renaissance occidentale, des sages de Bagdad et de Cordoue aux grands écrivains des âges contemporains ; d'Averroès à Comte et d'Ibn Khaldoun à Goethe ; érudit connaissant son Hariri sur le bout des doigts et ayant sur les œuvres de Littré des vues qui le mettent à même de jongler avec les finesses de la langue de Corneille ; libéral couronné d'une sagesse qui eût fait de lui un disciple convaincu de Mahomet priant sur l'Acropole, à la portée des marbres du Pentélique : Taha Hussein apparaîtra à quelques amis de Si Tachfin comme un philosophe musulman du Xe siècle flânant sur les bords de la Seine en compagnie du père de *Sylvestre Bonnard*. En un mot, deux cultures adaptées au point de réaliser une parfaite osmose.

Et c'est pour cela que, bien qu'hésitants devant les hardiesses de pensée de l'auteur du *Livre de la Poésie Antéislamique,* les jeunes étudiants de la Qaraouiyine étaient loin de lui marchander leur admiration. Tous d'ailleurs souhaitaient voir le Maghreb participer à la renaissance des pays d'Islam sous de tels auspices. Et la tendance du petit cénacle se cristallisait à

la mesure où la nourriture qui lui arrivait de l'Est s'amassait dans les bahuts rangés au coin des cellules. Les discussions commençaient. Quelques disputes aussi...

⁂

Le groupe comprenait des élèves du collège Moulay Idris où l'enseignement, pour bilingue qu'il soit, se donnait plutôt en langue française. Le niveau intellectuel y était plus élevé que celui de la Qaraouiyine. Le programme y était mieux fourni quoique élaboré, lui aussi, selon des procédés *ad usum Delphini*. Les étudiants studieux, les bûcheurs, profitant des deux cultures, buvant, comme disaient les sages de la Chine, à deux fontaines, se trouvaient mieux placés que les autres pour acquérir ce que le pusillanime Braillard et le perfide Cuenlaërt leur faisaient si chichement servir.

Les élèves du Collège appréciaient mieux Taha Hussein. Mais, étant plus à même de juger la France à ses actes, ils pouvaient mieux établir la juste comparaison entre un Larrogant et un Renan, un Braillard et un Zola, un Cuenlaërt et un Saint Vincent de Paul. Et c'est ce que le Recteur de la Faculté des Lettres du Caire, hypnotisé par le charme envahissant d'une France allégorique et livresque qui n'a jamais émigré au-delà des mers qu'à travers ses romans et ses manuels scolaires, reste encore incapable de bien discerner.

Les Idrissiens accusaient d'autres avantages sur les Qaraouiyine. C'est à peine s'ils étaient obligés de suivre les rabâchements des Qorris et des Ben Zaïdouns. Ils travaillaient en plus les sciences exactes et, se familiarisant avec les équations, les théorèmes, les formules physiques et chimiques et les règles de l'anatomie comparée qu'on leur distillait au compte-gouttes, ils parvenaient à bousculer de bonne heure les derniers résidus de superstitions qui constituaient autant d'obstacles à l'émancipation des Qaraouiyiniens. Le chef de cette phalange était un jeune journaliste frais émoulu de l'Ecole des Sciences Politiques et Sociales. C'était l'un des rares diplômés maghrébins des Facultés parisiennes et Dieu seul sait comment avait-il pu se glisser à travers les mailles de l'épais réseau tendu autour des Nord-Africains désireux d'aller cueillir, à l'ombre du Panthéon, la manne intellectuelle qu'on leur dispute à Fez comme à Alger et à Tunis.

Abd-er-Rahman ben el-Fadhil El-Ouennoughi était un Marocain de vieille souche dont les ancêtres avaient appartenu à une longue lignée tribale du pays. Il était doué de cette intelligence vive et insinuante commune aux générations contemporaines du Maghreb. Ayant achevé ses études, fréquenté les milieux les plus divers en France et en Afrique du Nord, lu et retenu pas mal de choses de tout ce qui passait à portée de sa main, il revint au Maroc imbu de quelques idées assez claires pour lui imposer une mission au bénéfice de sa patrie livrée aux forces combinées de l'impérialisme et de l'ignorance.

Les abus qui se produisaient sous ses yeux ; l'asservissement du Maroc suivant celui du reste du Maghreb à l'abri d'une politique assez nébuleuse dans ses développements pour ne pas en trahir le péril ; le paupérisme et l'abrutissement régnant parmi le peuple pendant que le colon et le mercanti, armés et soutenus par les lois en vigueur, ravissaient terres et richesses ; l'élimination de l'élément autochtone des fonctions et emplois au profit de l'Européen érigé en petit potentat infaillible et inviolable ; le maintien des pauvres façades d'un passé déchu qui, loin de justifier la thèse du Protectorat, conspirerait plutôt à la dénoncer et à la confondre ; le cumul de tous les pouvoirs entre les mains d'un Résident, proconsul et satrape de la République, sorte de *pontifex maximus* investi d'attributions extralégales et ayant, comme il l'a prouvé à Fez au lendemain de son arrivée, droit de vie et de mort sur les populations livrées à sa gestion : tout ceci ne manqua pas d'indigner Si Abd-er-Rahman ben el-Fadhil au point de faire, de Si Tachfin et de lui, une paire de successeurs d'un Maghrébin de l'Est, mort prématurément, l'inoubliable Ali Bach-Hamba.

Dès son retour, on tâcha de l'acheter par une petite sinécure qui le ravalait à une sorte de scribe décoratif ne pesant pas grand'chose dans les balances du Protectorat. Il refusa. On multiplia les avances. Il se déroba. On l'invita à des réceptions. Il en déclina l'honneur. On essaya des plus tendres sourires. Il répondit par des inclinations de tête mesurées à la proportion des affectueuses grimaces. On le fit alors porter sur la liste des ennemis de la France, des mauvais sujets à surveiller, du lot toujours grandissant des ratés ,des aigris, des déclassés, de tous ceux que les Résidents croient d'excellente politique de mettre au ban de leur Empire parce qu'ils refusent de ramasser les miettes tombées du banquet où l'on sert le corps de leur

patrie. En ceci, Larrogant n'innovait en rien. Il suivait tout simplement ce que lui dictait son tempérament de Français. Il était, en effet, loin de différer, lui le réactionnaire en titre, d'un républicain libéral ou d'un communiste à la recherche de l'absolu...

Esprit averti, Si El-Ouennoughi connaissait beaucoup de choses. Par sa culture européenne, il complétait Si Tachfin et, du fait de cet alliage pour ainsi dire, le groupe d'étudiants activistes des deux établissements de Fez tirait le nécessaire de ce qu'ils pouvaient assimiler. C'était ce qui manquait au Maroc pour éclairer une lanterne éteinte depuis des générations. C'était aussi ce à quoi Larrogant s'opposait en allant jusqu'à prétendre faire interdire l'instruction aux Marocains. De la même façon que le prince de Metternich prétendait empêcher la Révolution d'éclater parce qu'il avait pris contre elle un décret signé par l'infaillible monarque qui trônait, alors, sous les lambris dorés du vieux palais de Schoenbrünn.

# L'Histoire, ce guide...

Le groupe s'occupait avant tout de s'instruire. Mais il n'était pas si naïf que cela pour fermer complètement l'œil sur le sort du pays. L'histoire de l'Egypte contemporaine, celle de l'Europe depuis la Révolution française jusqu'à l'ère des expansions impérialistes, la politique de la France au Maroc et en Afrique du Nord, d'une manière plus particulière, et les problèmes sociaux intéressaient les étudiants au fur et à mesure qu'ils arrondissaient le cycle de leurs recherches. On se réunissait dans un menzeh appartenant à la famille du fqih El-Fahci. D'autres fois c'était dans une vieille maison du côté de Bab-Mahrouq où l'étudiant slaoui recevait ses condisciples. Chaque fois que les réunions se tenaient chez lui, il avait coutume d'aller accueillir ses amis à la porte et, dès que l'un d'eux arrivait, il lui désignait le vestibule en lui disant, l'imperturbable sourire moqueur aux lèvres : « En avant, vers les Catacombes ! ».

Le secret des réunions étant absolu, aucun élève, autre que les initiés, n'était admis à faire partie du cercle avant qu'on eût au préalable éprouvé ses aptitudes. Le groupe n'était ni une parlotte ni un foyer de conspiration. On se réunissait pour s'éduquer et l'on s'efforçait, en marge des études à comprendre et à situer les causes de la déchéance du Maghreb. Il est évident que si les étudiants se trouvaient disposés à se dégager une fois pour toutes du marais où coassaient les crapauds de la Qaraouiyine, rien ne les obligeait non plus à se laisser prendre aux pauvres appâts du commandant Cuenlaërt. De leur propre mouvement, ils se gendarmaient contre tout essai de contrainte. C'est pour cela que leurs réunions prenaient un aspect de plus en plus général en mêlant à l'objet de leurs études des discussions sur la nécessité et l'opportunité des réformes à introduire au Maroc.

Ce fut Si Tachfin, enthousiasmé à tout ce qui venait d'Orient, qui prit sur lui la tâche d'éclairer l'opinion de ses auditeurs sur la valeur de l'émancipation sociale esquissée en terres d'Islam. Inductif, allant du simple au composé, il procédait par ces comparaison d'où le logicien aime tirer et faire valoir ses arguments. Sa méthode était d'autant plus commode qu'elle évitait à dessein les analyses un peu forcées pour des

cerveaux insuffisamment accoutumés au jeu complexe des raisonnements dialectiques. Il cherchait avant tout à démontrer. Ce qui n'excluait ni la discussion contradictoire, ni l'objection critique.

Un jour, Si Tachfin traita du problème de l'évolution de l'Islam maghrébin à la lueur des progrès réalisés par l'Egypte. C'était un sujet de conférence, préparé avec quelques amis, et par lequel le jeune professeur comptait amener les étudiants à modifier leur façon de penser en regard du procès de l'opinion moderne. Il parla de l'expédition du général Bonaparte en Egypte et eut bien soin de la situer, tout d'abord, dans son cadre initial né du conflit d'intérêts entre deux puissances rivales et également désireuses d'assurer leur expansion à travers la Méditerranée. Il montra la figure du vainqueur des Pyramides se dégageant, tel un *Janus bifrons,* de sa campagne d'Orient. Le Bonaparte, commandant en chef de l'expédition, qui tenait à soigner ses projets de conquête et à gagner le plus d'alliés possibles dans sa lutte contre l'Angleterre. Et le Bonaparte hautain, brutal et impulsif qui abritait, sous sa capote chamarrée de général républicain, les mœurs les plus rébarbatives du maquis corse.

« Celui-ci, commença Si Tachfin, était le même qui donnait l'ordre au général Boyer de faire massacrer les prisonniers musulmans de Jaffa, sous prétexte d'éviter des bouches inutiles à nourrir, qui traitait les Algériens de la Régence de canailles et qui prescrivait à son représentant auprès de la Cour de Fez, le comte d'Ornano, d'ignorer certaines règles du protocole en vigueur bien qu'une telle muflerie comportât une offense caractérisée à l'égard du Sultan. C'est l'esprit de ce Bonaparte-là que la France, finalement triomphante de l'Angleterre, eût à coup sûr imposé à l'Egypte. C'est-à-dire le règne du sabre et du baillon, les lois d'exception, le peuplement étranger, l'abrutissement, les expropriations en masse des terres fertiles et l'exploitation consécutive et poussée du fellah...

— Comme en Algérie, précisa Si Abd-er-Rahman ben el-Fadhil, qui connaissait à fond le problème de la colonisation en Afrique du Nord. Comme en Tunisie, où le Protectorat ne date que d'hier, et comme ici au Maroc...

« Si ce Bonaparte eût réussi à forcer les murailles de Saint-Jean d'Acre et à éviter l'armada de Nelson, continua Si Tachfin,

l'Egypte serait aujourd'hui une seconde Algérie. Et Taha Hussein, symbole de la renaissance actuelle dans la vallée du Nil, n'aurait pas été autre chose qu'un simple égyptien perdu dans la foule anonyme de ses contemporains. Admis à l'Azhar, il n'y aurait trouvé qu'un institut croupissant dans des disputes scolastiques grâce à des Roudanis égyptiens épaulés par des Cuenlaërt qui n'ont jamais manqué à la France depuis le jour où l'âne de Pierre l'Ermite découvrit les avenues de l'Orient.

« La crise du Directoire, les défaites d'Acre et d'Aboukir et le génie tourmenté du Corse lui firent abandonner l'Egypte. Déjà moribonde, l'expédition, qui devait porter le nouvel Alexandre des Pyramides à Babylone et aux temples du Gange, expira définitivement sous le poignard d'un Azharien : Soliman d'Alep. Les futures libertés de l'Egypte s'ensemencèrent donc sur le cadavre du général Kléber.

« Mais il y avait un autre Bonaparte. Celui qui devait certainement malgré lui, favoriser le progrès de l'Egypte. C'est le soldat de la République frotté aux principes de la Révolution et dont quelques grains tombés sur les bords du Nil s'épanouirent en semences intellectuelles après son départ et la capitulation de son armée. Mais, notons-le bien : le départ de Bonaparte et la capitulation de son armée étaient deux conditions indispensables à de telles germinaisons. Comme il a fallu, du reste, Trafalgar, Leipzig, Waterloo et le rocher de Sainte-Hélène pour que de mêmes grains, involontairement jetés au hasard d'un sillon rapide par le même semeur, puissent à leur tour fructifier à travers l'Europe et jusqu'en Russie.

« Un concours de circonstances aidèrent alors l'Egypte. Méhémet-Ali, en se rendant pratiquement indépendant du Sultan et en réservant les ressources nationales au seul bénéfice du pays, franchit pourrait-on dire le second pas. Le Vali, ayant désormais toutes coudées franches, pensa à créer les premiers cadres de l'administration et de l'armée. Et comme l'organisation ébauchée par Bonaparte avait trouvé, parmi la population, une élite capable d'en saisir la portée, l'Egypte se mit à se dégager petit à petit de sa routine et à essayer ses premiers mouvements vers l'ordre et le progrès.

« La chose n'était pas facile. Les obstacles n'y manquaient pas. Du dehors comme du dedans. Le massacre des Mameluks fut une heureuse mesure. La centralisation administrative en fut une autre. Quand, en 1869, des fêtes splendides annoncèrent au monde l'ouverture du canal de Suez, le Khédive Ismaïl pouvait parler déjà au nom d'un peuple plus ou moins conscient de ses destinées nationales. L'érection du Villayet en Khédivat et la modification des lois de la succession au profit de l'héritier direct homologuèrent un état de choses qui tendait, à travers un essai de régime constitutionnel et de plus amples possibilités démocratiques, à s'affranchir d'un système de gouvernement condamné par le temps.

« Le Khédive Ismaïl était une figure originale. L'Egypte lui est redevable d'une grande partie de sa renaissance actuelle. il est faux de croire tout ce que l'on a écrit sur lui. Des historiens n'ont voulu voir que le côté romanesque d'une vie qui eût été, certes, prodigieuse sans les difficultés qui la gênèrent et dont les plus graves dérivent à n'en pas douter des intrigues ourdies par les nations européennes intéressées à l'occupation de l'Egypte. Ismaïl voyait grand. Sa faiblesse provenait justement de ce qu'il voyait trop grand là où la sagesse commandait une action proportionnée à la mesure des moyens et du temps. Il voulut être le Sésostris d'un pays qui, fier à juste titre des richesses drainées par le Pactole qui le féconde, commençait à peine à se débarrasser du poids encombrant d'un lourd passé. Pour avoir caressé de telles ambitions il perdit son trône. Mais il n'abandonna pas son Khédivat sans laisser derrière lui quelques réalisations dont une élite renforcée allait tirer le meilleur profit.

« Ismaïl régnait quand Djemaleddine, un jour, chassé de pays en pays, vint débarquer au Caire portant sur lui deux caisses uniques, comme il le dira, un autre jour, à l'envoyé du sultan Abd-ul-Hamid venu le recevoir à Constantinople : une caisse de livres : sa tête, et une caisse d'effets : sa soutanne. Le grand réformateur de l'Islam ,en arrivant en Egypte, foulait une terre déjà prête pour saisir et digérer son enseignement.

« Ismaïl et Djemaleddine se trouvaient à des antipodes opposés dans leur façon de concevoir et d'admettre les choses. Entre le prince, autocrate, amoureux des jouissances de cette terre, conservateur par principe comme par tempérament, et le révolutionnaire afghan, véritable missionnaire brûlant d'un zèle

infatigable et sacrifiant tout à l'idée, dédaigneux des richesses et des vaines gloires de ce monde, il n'y avait pas à coup sûr de rapports possibles. Au physique comme au moral. La gravure a légué leurs portrait à la postérité. L'un, le Khédive, était un homme plein, ramassé, charnel, à l'allure un peu guindée et dont les tracas du pouvoir ne paraissaient pas avoir dû trop altérer une santé dont la couleur de visage et l'embonpoint en disaient assez sur la robustesse. L'autre, le Réformateur, maigre, émacié, la figure pâle et souffrante sous le petit linge blanc qui nimbait un admirable profil d'ascète encadré par des cheveux qui retombaient sur la nuque en flots noirs dispersés.

« Une chose, cependant, réunissait ces deux êtres si différents l'un de l'autre. Tous deux étaient d'accord pour propager l'instruction et combattre l'ignorance. Tous deux étaient d'accord pour réformer al Azhar et débarrasser l'Université millénaire de la gangue qui l'entravait sous forme de pédants débitant de vieilles formules à une jeunesse digne de choses autrement meilleures. Aussi, les exila-t-on tous deux.

« Autour de Djemaleddine s'était constitué le premier noyau de disciples qui tinrent plus tard le flambeau de la renaissance égyptienne. Et comme l'enseignement du réformateur, qui s'adressait au monde musulman mais qui germa plus pratiquement en Egypte, comportait des vues variées sur l'ensemble de la vie sociale, ses partisans se consacrèrent à cette masse de problèmes, chacun selon ses dispositions et ses mérites. Ainsi, Mohammed Abdo, son disciple préféré, s'occupa de l'assouplissement du dogme en le soumettant à l'interprétation judicieuse de la raison. Lui aussi, il s'attaqua à al Azhar et chercha à amener le vieil établissement universitaire à composer avec l'esprit du siècle. Autour de lui, d'autres disciples s'attelèrent à la même tâche. Les uns prirent le chemin de la politique et de la littérature. D'autres frappèrent aux portes de la philosophie et de la réforme sociale. Certains se familiarisèrent avec les théories du redressement économique et des questions agraires.

« Ce fut alors que parut Mustapha Kamel, le jeune animateur du nationalisme égyptien. Du chemin que nous venons de parcourir, Mustapha Kamel est l'aboutissement logique, le but vers lequel convergèrent les efforts que l'Egypte, depuis l'invasion de Cambyse et l'effondrement des derniers Pharaons, entreprit et continue d'entreprendre pour recouvrer cette unité territoriale

inexorablement inscrite dans le cours du Nil comme celle de notre Maghreb dépend elle aussi de la ligne tracée par l'arête de l'Atlas ».

De notre Maghreb ! Quand Si Tachfin prononçait ce mot, sa figure se figeait, dans une sorte d'extase, comme sous l'effet d'une commotion électrique. Ses yeux brillaient, son torse se bombait. Un pâle sourire illuminait son visage anémié par le surmenage et qu'aggravait de surcroît une constitution chétive qui lui donnait l'apparence d'un phtisique aux jours comptés.

« ... Notre Maghreb, poursuivit le fqih El-Fahci, aurait pu suivre un chemin analogue lui aussi si des obstacles n'étaient venus empêcher une évolution dont tout annonçait les éclatantes promesses. Héritier direct de l'époque andalouse, le Maghreb a plus ou moins acclimaté et conservé les restes de la glorieuse civilisation de l'Islam espagnol. Si une espèce d'esprit retardataire s'est produit et maintenu en s'opposant à tout effort créateur jusqu'à ces temps, c'est là une éclipse dont nous sommes malheureusement obligés d'admettre les désastreuses conséquences, mais dont nous ne pouvons plus nous résigner à accepter indéfiniment l'empire.

« Les Alaouites ont donné au Maroc trois sultans d'envergure qui auraient pu devenir les rénovateurs du Maghreb. De tels souverains n'étaient pas de minces personnages. La critique historique s'accorde aujourd'hui à les classer parmi la cohorte de ces despotes éclairés dont la puissance fut mise au service de leurs peuples. Les uns, comme Moulay Ismaïl, en employant la manière forte, à l'instar d'un Pierre le Grand ; les autres, comme Moulay el-Hassan, en alternant les deux moyens ou, si vous voulez, en utilisant tour à tour le chaud et le froid ainsi que dans les sources sulfureuses de Moulay Yaâqoub. Ces sultans ont aimé leur pays, défendu son prestige, pressenti quelque chose d'incertain et d'instable dans les formes de sa vie sociale et, partant, ont effectivement cherché à réaliser quelques changements utiles. Mais ils ont tous failli à leur tâche. Pourquoi ?

« Voilà une question dont la solution s'impose d'elle-même à notre attention. Lorsque nous l'obtiendrons, elle nous permettra de mieux connaître les choses dans l'avenir et, parce

que les ayant mieux situées, nous arriverons peut-être à nous débarrasser de cette coutume déplorable qui consiste à nous en remettre toujours aux bons soins de telles puissances surnaturelles sur la façon d'envisager les problèmes du monde d'ici-bas.

« Pas d'effets sans causes : voilà une formule absolue. Pour que la cause arrive à déterminer son effet, il faut un enchaînement de phénomènes suivis et dépendants l'un de l'autre : voilà une seconde formule non moins absolue que la première. Les deux, évidemment, s'unissent et se complètent dans la même vérité raisonnante. L'œuf ne sort de la poule qu'après avoir subi une série de métamorphoses qui vont du spermatozoïde déposé par l'action génitrice du mâle dans l'ovaire jusqu'à la formation de l'albumine et la cristallisation de la coquille. Pondu, incubé, l'embryon déjà conçu se développe, prend vie, grandit et perce la carapace pour se jeter tout de suite à la recherche du grain nourricier. Plus tard, une autre mue se produira quand le fin duvet qui recouvre le corps dénudé du poussin fera place au plumage éclatant du beau coq. C'est ainsi que nous savons comment la poule sort de l'œuf. C'est tout. Il est inutile de perdre son temps à se convaincre qui de l'œuf ou de la poule a, le premier, conçu l'autre et assuré la prolifération ininterrompue de la volaille. Cette loi biochimique peut aussi bien s'adapter à l'explication des phénomènes historiques.

« Déjà, poursuivit Si Tachfin après cette digression, nous sommes en mesure de comprendre, à la lueur d'un tel raisonnement, les motifs qui s'opposèrent à résurrection opportune du Maghreb en dépit de la volonté de plusieurs de ses sultans. Moulay Ismaïl et Moulay el-Hassan étaient des isolés au milieu d'une époque troublée par la survivance d'obstacles dirimants qui s'acclimatèrent ici grâce à l'absence de toute idée de réforme. Et même de révolution...

Si Tachfin fixa son auditoire en prononçant ce mot. Puis il continua :

« ...Vous comprenez, je dis révolution et non révolte : ce qui est tout différent. L'Islam a été une grande Révolution et Mahomet, aussi bien que le Christ d'ailleurs, ont été les plus grands révolutionnaires de leur temps. Le Coran, comme

la Bible et les Evangiles, sont loin d'être exempts de ce ferment révolutionnaire conçu d'après les lois d'une justice immanente qui est l'attribut fondamental d'un Dieu Unique, Suprême et Juste. L'Islam, tel que vous le voyez aujourd'hui, n'est qu'une défroque, une caricature de la grande doctrine démocratique et humaine qu'il fut au temps de l'Envoyé et des califes rachîdites. Et c'est là où je veux d'abord en venir.

« Il est absurde de vouloir détacher certains de nos Sultans de leur milieu. On peut seulement dire qu'ils cherchèrent à le devancer. Aussi ne furent-ils pas compris. Ce milieu n'était pas encore disposé à recevoir les réformes qu'ils se proposaient de réaliser. Le Maroc manquait de prémisses à de tels engendrements. Le fil de l'évolution était rompu et il fallait avant tout songer à le renouer. Comparons un peu. C'est la Révolution française, aboutissant logique du long processus couvé par l'ancien régime, qui a enfanté Napoléon, et mûri les principes qui amenèrent une partie du monde à l'ordre nouveau. Nous venons de voir comment Napoléon, despote et impérialiste, a été incapable d'échapper à l'esprit révolutionnaire qui le forma et servit de piédestal à sa gloire. Et comment, venu en Egypte pour une œuvre de conquête et d'exploits liberticides analogues à ceux que Larrogant et son école illustrent aujourd'hui en Afrique du Nord, il a, malgré lui, laissé quelques semences qui donnèrent de fort belles moissons après son départ. Si les Juifs, n'avaient pas eu l'outrecuidance de se croire un peuple élu et si l'Eglise n'eut pas, à son tour, failli à une mission telle qu'elle lui fut prescrite par le martyre du Golgotha, il serait somme toute un peu difficile de croire que le glaive arabe eût suffit tout seul à réaliser le miracle musulman du VIIe siècle. Ceci est une loi qui s'énonce d'elle-même.

« Nous avons, dans notre histoire maghrébine, un anneau manquant. Ibn Khaldoun, notre oracle, a perché sur les cîmes de l'Atlas sans avoir jamais pensé à s'y construire une aire. Et cela fut pour nous une grave déception. Il se contenta de battre l'air de ses coups d'aile puissants avant d'émigrer vers l'est où sa flamme lumineuse et tourmentée finit par s'éteindre aux pieds de Tamerlan. Puis ce fut le chaos ou quelque chose d'approchant. Les efforts méritoires entrepris par les Mérinides et

les Saâdiens n'ont pas survécu à la dispersion de ces dynasties dont l'œuvre s'inscrit cependant sur les monuments qui parent une bonne partie de notre sol.

« Pour mieux agir, il fallait commencer par le commencement. C'est-à-dire par l'instruction, par l'école. Entendez-vous : par l'école. Voilà par où ont péché nos sultans de la période décadente. Pour Moulay Ismaïl, il avait l'excuse du temps. Le XVIII[e] siècle est l'époque la plus agitée de l'ancien monde musulman. Ce fut ici notre Moyen-Age, l'An Mil, si vous voulez, qui vit l'Islam s'affaler sur son socle comme un colosse prématurément vieilli. Cordoue était déjà chrétienne et l'Islam, en Espagne, n'était plus qu'un souvenir flottant à peine au-dessus de l'ignorance propagée par des armées fanatiques et retorses. Baghdad avait sombré sous les coups des Tartares. Constantinople et le Caire ne logeaient pas à de meilleures enseignes que Fez ou Alger. Le successeur de Moulay Rachid ne pouvait donc pas brûler les étapes.

« Pour Moulay el-Hassan c'est autre chose. Ce prince gouvernait un pays séparé de l'Europe par un détroit large de quelques kilomètres à peine. Son règne s'est étendu sur les trois dernières décades du siècle passé. Je veux dire sur une date cruciale qui, bien utilisée, aurait pu favoriser l'évolution de toute l'Afrique du Nord. Contemporain d'Abd-ul-Hamid et de Djemaleddine, Moulay el-Hassan était monté sur le trône bien après que le Califat Ottoman eut promulgué les lois du *Tanzimat* qui ouvaient les voies de l'Orient au progrès, et au moment où, à Tunis, Kaïreddine édictait une constitution qui est demeurée l'arme revendicatrice par excellence de nos compatriotes de l'Est. Inspiré de tels précédents, le Sultan eût été en mesure, sinon de rénover le Maroc, du moins de créer des écoles dans lesquelles la jeunesse du pays eût à coup sûr trouvé le moyen de cultiver ses dons d'activité.

« Mais Moulay el-Hassan, quelle que fussent ses bonnes intentions et son inattaquable patriotisme, n'était pas en mesure de saisir cette simple évidence qui équivaut à l'œuf de Colomb. Oui, usons de cette parabole. Il avait, certes, la volonté d'être utile à son pays, mais il manquait de cette faculté de discernement qu'on nomme parfois le génie. Certains de ses conseillers, dont les bonnes intentions égalaient les siennes, n'arrivaient pas non plus à se faire une idée du redressement exigé par

les lois du siècle. Mohammed ben el-Arbi Torrès, Fadhoûl Gharnit, Ben Yaïch, Ba-Ahmed étaient des serviteurs loyaux et intègres. Mais pas autre chose. On envoya quelques missions en Europe qu'on laissa par la suite tomber. Le règne, d'ailleurs, devait s'épuiser en campagnes sans fin que le monarque menait contre les innombrables rébellions qui agitaient le Maroc et où se dissipèrent les dernières énergies de l'Empire. A la mort de Moulay el-Hassan, la jeunesse marocaine en était encore à rabâcher le Coran appris sur la planchette, au coin obscur et enfumé de pauvres m'sids...

La pensée d'Idris, à ce rappel, évoqua aussitôt Si Abd-es-Salam tandis que, par un réflexe involontaire mais par trop naturel, ses pieds ressentirent un fourmillement imaginaire qui se confondit dans le souvenir lointain de la Miséricordieuse !

« ...Pendant que l'Occident enfantait un Pasteur, un Edison, un Tolstoï, un Rodin. Oui, pendant que les principes de la santé, de la science, des lettres et de l'art florissaient au sein des libertés vécues et de la prospérité ambiante. Ce sont là des faits, des erreurs qui se payent. Et nous les payons.

« Nous les payons au double, clama le Slaoui. Nous les payons par la perte des libertés dont tu parles et dont nous n'apprécions la valeur qu'à la mesure de la situation qui nous est faite et avec l'amer sentiment de notre faiblesse. Et nous les payons, aussi, en tolérant cette multitude de vieux perroquets qui jacassent sur les goîtres de Manât : voilà ce que nous opposons à Pasteur, Edison, Tolstoï et Rodin !

« Mais qu'à cela ne tienne, rétorqua le fqih El-Fahci, agissons. Instruisons-nous, seuls, s'il le faut. Buvons tout de même au maigre filet d'eau qui s'offre à nos lèvres et affrontons résolument l'avenir. Substituons la qualité à la quantité et le fossé, tôt ou tard, sera comblé ».

De telles leçons apprenaient mieux qu'un savant exposé sur un chapitre quelconque de l'histoire contemporaine. Elles avaient l'avantage d'être vivantes et se faisaient selon les règles de la méthode directe. Elles intéressaient, plaisaient et initiaient les jeunes volontés aux problèmes de l'avenir. Elles se continuèrent ainsi, variées, toujours actuelles, souvent convaincantes.

Un autre jour, ce fut Si Abd-er-Rahman ben el-Fadhel El-Ouennoughi qui fit à l'auditoire une sorte de conférence sur l'histoire du colonialisme français après 1789. C'était dans un menzeh appartenant à l'un des étudiants, près de Dar-Dbibagh, par une tiède soirée de mai, au milieu d'un petit jardin coupé de massifs d'œillets et d'hibiscus. L'ivresse des parfums et des couleurs se mêlait à la clémence d'un soleil qui charriait, avec ses rayons, les dernières brises palpitantes du Bou-Iblan. On était assis à la maghrébine, par terre, sur des tapis de Rabat, autour de l'inévitable plateau de cuivre. Mais ce n'était pas ce spleen que de pauvres auteurs prodiguent si niaisement à un Orient de mauvais roman. Les intelligences étaient tendues et chaque étudiant, désabusé de ce qu'on lui servait ailleurs, venait chercher ici ce qui lui manquait le plus. L'instruction, ainsi que le disait Carnéade, on la prend là où on la trouve.

Si Tachfin présidait. La conférence se faisait en français, dans l'unique souci, fort objectif d'ailleurs, de familiariser les talebs à s'exprimer dans cette langue dont personne ne conteste l'élégance ni la clarté. Idris la parlait déjà assez bien. Il la lisait correctement dans le texte. Mais sa prononciation, faute de pratique assidue, se ressentait d'un accent où se trahissaient quelques restes de castillan conservés des premières leçons du bon padre Torcuato.

Ce jour-là, Si El-Ouennoughi parlait. Il avait bu, lui, à la source de Clio. Il possédait à fond la langue du Père Victor. Aucune parcelle de l'histoire contemporaine ne lui échappait. Ayant assez longtemps vécu en France et voyagé à travers l'Europe où, curieux de tout ce qui tenait aux bibliothèques, aux musées, aux laboratoires, aux salles de rédaction, à l'activité économique et aux problèmes de la vie sociale, il avait passé son temps à s'instruire et à confronter les données de l'opinion qu'il s'en était faite. De la somme des notions reçues il avait déduit un fond d'idées moyennes qui, définitivement assises, avaient fini par servir de critère à sa façon d'aborder les choses.

Le sujet à traiter ne manquait pas d'importance. C'était moins la genèse de l'expansion que les contradictions entre les méthodes employées à développer les conséquences d'un colonialisme sans mesure et les déclarations, sans cesse montées en épingle, de désintéressement et d'humanitarisme que Si El-

Ouennoughi tenait à souligner et à confondre. Mais l'exposé comportait, d'un bout à l'autre de sa matière, un résumé nourri de faits traduisant bien ce siècle de tribulations qui vit les pays du Maghreb disparaître l'un après l'autre en vertu de cette loi des vases communicants qui veut que l'Afrique du Nord soit ou entièrement libre, ou entièrement asservie.

« La Révolution Française, commença Si Abd-er-Rahman El-Ouennoughi, peut être considérée, sous certains aspects, comme un pendant des deux révolutions anglaise et américaine qui la précédèrent. Démocratique en France, elle a par contre donné au mouvement impérial et colonial une impulsion à l'allure jusqu'alors inconnue. Ce fut le cas à partir de 1792. A l'ombre de la devise inscrite dans la charte républicaine, des guerres ont ravagé l'Europe et des conquêtes se sont faites en Asie et en Afrique au préjudice de l'indépendance des peuples et de la paix du monde. L'idéologie qui a poussé à la Révolution sous l'empire des doctrines soutenues par Kant, Rousseau, les Encyclopédistes et les Physiocrates, s'est complètement évanouie au seuil des colonies.Passe encore pour l'Europe où la réaction des peuples contre l'assaut napoléonien, porte-drapeau des thèses consignées dans *L'Esprit des Lois* et *Le Contrat Social,* a tout de même réussi à l'emporter en rétablissant l'équilibre des droits un moment compromis. Mais pour l'Orient, ce fut autre chose.

« Dès 1792, les Girondins reprenaient à leur compte la politique de l'hégémonie consacrée, sous le règne du Tyran, par les traités de Westphalie et à la réalisation de laquelle s'attache le nom de Richelieu. On n'allait pas par quatre chemins à la Législative. Une nouvelle casuistique s'y imposait en absolvant tout au nom d'un principe supérieur qu'on ramenait invariablement au crédo du salut de la Patrie. Valmy, dans laquelle Goethe avait cru surprendre quelque chose de nouveau, s'annonçait plutôt comme l'attaque préliminaire qui devait conduire les futures aigles aux Pyramides et à Iéna. Le Directoire, quant à lui, posait les bases d'une guerre d'expansion à caractère nettement colonial. Et Barras énonçait déjà contre l'Angleterre peut-être, mais pour une plus grande France assurément, une politique agressive à la fois continentale et ultramarine analogue à celle que Guillaume II devait, un siècle plus tard, baptiser du nom de *Weltpolitik* et dont la résultante fut le grand cataclysme de 1914.

« Le capitalisme mercantile des grands armateurs français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles s'était borné à la possession de comptoirs et au drainage de certaines marchandises de luxe qui déterminèrent Richelieu et Colbert à de premiers essais d'expansion. Les désastres coloniaux du XVIII^e^ siècle dissipèrent ces mirages. Mais les hommes de Thermidor crurent faire mieux en envoyant Bonaparte réussir là où avaient échoué Dupleix et ses flibustiers. Et c'est ainsi que les entreprises coloniales, refoulées sous les Croisades avec les équipées de Saint-Louis sous les murs de Damiette et de Tunis, se répétèrent en s'élargissant sous le drapeau sacré sur les marches de la Bastille. Je ne reviendrai pas sur cet épisode après les leçons de Si Tachfin. Vous en savez déjà quelque chose sur la conquête de l'Egypte puis son évacuation par les troupes françaises...

— Celles de Saint-Louis ? fit un élève qui paraissait confondre.

« ... Non, répondit Si Abd-er-Rahman avec un léger sourire, celles de la République de M.M. Monge et Berthollet. Mais ce que je tiendrais à souligner avant tout, ici, c'est l'ardeur avec laquelle cette République, première de nom, a marché sur les traces de la Monarchie en ce qui concerne l'ensemble de sa politique extérieure. Et ceci en dépit de la grandiloquence verbale qui lui servit à combattre l'absolutisme royal et les privilèges de classes en France. N'oubliez pas que c'est Napoléon qui rétablit l'esclavage aux colonies. Et c'est Jules Ferry qui, au lendemain des désastres de 1870, n'hésita pas à pousser la galère républicaine vers l'Afrique du Nord et les mers de Chine.

« Le Congrès de Vienne, si réactionnaire fut-il dans les conclusions qu'il donna à ses débats, mettait lui aussi la question orientale à son ordre du jour. L'Orient prenait de la sorte, aux yeux de Metternich et de ses disciples, un aspect de terres à administrer et à coloniser selon des principes purement utilitaires, mais qu'ils crurent nécessaire de draper d'une pèlerine de Croisé, comme on le vit à Navarin, à Missolonghi et à Alger. D'accord entre elles lorsqu'il s'agissait de réprimer les libertés en Europe, les monarchies victorieuses de Napoléon s'entendaient parfaitement, en vertu du Pacte de la Sainte-Alliance, à circonvenir ou à favoriser tout ce qui pouvait affaiblir les pays d'Islam. Il y avait là, chez elles, une constante politique,

l'exponant des nouvelles tendances exprimées par les directives de leurs chancelleries. En ce qui concerne les rois de la Restauration, ils chaussèrent eux aussi les bottes de la Législative et de l'Empire que Brissot et Bonaparte héritèrent de Richelieu et du Roi-Soleil.

« Charles X fit occuper Alger sous le prétexte de venger l'affront du Dey Hussein. Il serait tout de même fort curieux de savoir si les joues du consul Deval reçurent réellement ce fameux coup de chasse-mouches que la légende a depuis légué à l'histoire. Mais quand Bourmont s'empara de la ville des Zirides, on oublia l'affaire de l'éventail pour ne plus parler que de la suppression de la course et l'abolition de l'esclavage, comme si l'esprit de Voltaire hantait encore le pavé de Paris. Puis, levant brutalement le masque, la déclaration du Roy vint apprendre à qui en doutait que les Français débarquaient en Afrique au nom de la Croix...

Si Abd-er-Rahman releva ses jambes, y passa ses mains autour et reprit son monologue.

« Trois mois après le débarquement de Sidi-Ferruch, les Fleurs de lys disparurent. La monarchie de Juillet ramena le tricolore enterré à Waterloo, en poussant sur le trône vacant le fils d'un Bourbon qui avait eu l'occasion de combattre dans les rangs républicains à Valmy et à Jemmapes : ce qui n'empêcha pas sa tête de rouler dans le panier du citoyen Samson. Louis-Philippe prenait son sceptre au nom de la Constitution, acclamé par la bourgeoisie parisienne et la phalange des romantiques qui réclamèrent et finirent par obtenir la translation des cendres de Rousseau au Panthéon et celles du martyr de Sainte-Hélène aux Invalides.

« Etait-ce l'aube d'une ère nouvelle ? Certes, un souffle d'espoir passa sur les steppes ensanglantés de la Pologne. Les maffias italiennes illuminèrent dans leurs forêts. Le libéralisme triomphait dans un pays d'Europe. Mais l'Algérie, je vous le demande, qu'a-t-elle recueilli de ce revirement d'opinion au moment où les Tuileries reprenaient à l'égard de l'Egypte la politique esquissée au lendemain des Pyramides ? Quel en fut le lot du Maghreb ? La poursuite de la conquête algérienne accompagnée de gestes d'extermination : les exécutions de Savary,

duc de Rovigo, dans la Mitidja ; les enfumades du Dahra ; l'attaque de la Smalah ; le parjure résultant de la dénonciation des accords Desmichels et de la Tafna.

« Toujours est-il que ce changement de régime n'apporta absolument rien au Maghreb, déjà entamé, ni à l'Orient. Les grandes Sirènes libérales et romantiques les négligèrent délibérément. Chateaubriand, bien qu'épris de ce génie du christianisme qui cadrait si peu avec l'âme de René, encourageait la conquête et sa lyre ne trouvait aucune corde capable de chanter les exploits de l'Algérien combattant pour ses autels et ses foyers. Vieilli, parvenu à un âge avancé, l'admirateur du dernier des Abencérages, l'artiste exquis qui tombait en extase sous les voûtes de l'Alhambra et les frondaisons du Généralife, n'était plus qu'un moribond en quête de bénédictions papales à solliciter. Aussi, quand Pélissier, en plein accord avec Bugeaud et l'approbation certaine du roi-citoyen, asphyxia les Oulad-Riah dans les grottes de l'Ouarsenis, celui-là même qui devait si âprement flétrir les massacres de Jaffa dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe,* ne sut ou ne put trouver aucun mot pour plaindre les innocentes victimes de la soldatesque française.

« Ni Lamartine d'ailleurs, ni Hugo. Personne n'osa s'intéresser au Maghreb envahi ou à l'Islam attaqué. La politique de la sourde oreille quand, comme ce fut le cas de Byron en Grèce, on ne brandira pas contre lui la vieille flamberge des guerres d'antan. La lyre n'avait point de cordes pour les adeptes du Croissant...

Au nom de Hugo, les djellabas frissonnèrent. L'aède de la liberté, du moins tel qu'il se dégage de l'Olympe littéraire, passait pour une âme saine et candide. Les mages de la parole ont de ces réputations qui, après leur mort, les auréolent d'une sorte de couronne virginale capable de réduire les plus fortes préventions. Quand, après avoir dénoncé le silence révélateur de l'amant d'Atala, Si Abd-er-Rahman, vidant son sac, se mit à agiter les noms des grands poètes, les figures des jeunes auditeurs s'allongèrent avec une pointe d'impatience. Certains d'entre eux savaient par cœur des passages entiers des *Méditations* et des *Chants du Crépuscule ;* d'autres, en lisant *Raphaël,* avaient trouvé dans le lyrisme cette musique intérieure qui vibre à tous

les cœurs et s'enchaîne à toutes les passions humaines. Ils avaient bu à cette coupe eux aussi et n'étaient pas les derniers à s'enivrer de son breuvage.

Idris, dont l'âme sensible et rêveuse semblait charrier en elle les baumes du Tiziran, avait toujours eu un exemplaire de *Raphaël* parmi la petite bibliothèque rangée dans son bahut. *Raphaël, Salammbô, Germinal* et *Azyadé* furent d'ailleurs ses premiers livres de chevet et c'est à travers Lamartine, Flaubert, Zola et Loti que le fils de Hadj Allal chercha en vain à pénétrer cette âme française si étrangement tissée de contradictions et de paradoxes. Mais il ne put jamais la comprendre. Souvent, en confrontant ce que disaient les Français et ce qu'ils faisaient ; l'idéal qu'ils affichaient et les actes qu'ils exerçaient ; en comparant la perfection de leurs lois à l'esprit terre-à-terre et mesquin de leur administration et de leurs tribunaux dans leurs rapports avec les Nord-Africains ; en tâchant d'étudier la Déclaration des Droits de l'Homme et le Code de l'Indigénat ; en s'essayant à établir un parallèle tant soit peu possible entre la notion des devises inscrites au blason républicain et la politique de jouissance corruptrice telle qu'il la constatait au Maroc ; souvent, en perdant inutilement son temps à un tel jeu, il se rendait compte de son incapacité à saisir les réflexes d'une âme aussi vaine que les mirifiques confabulations tramées par tels virtuoses de la plume auxquels il avait fini par vouer une certaine confiance.

Et cependant Idris ,en entendant le conférencier s'apprêter à jeter aux orties des noms qu'il croyait tabous, ne put réprimer un léger mouvement de nervosité. Mais cela n'indisposa pas Si Abd-er-Rahman qui continua, impitoyable :

« Oui, Lamartine et Hugo se sont fourrés dans le même sac que Châteaubriand en ce qui nous concerne. D'autres encore les suivirent dans cette tour aux préjugés. Vers 1833, la France, affolée par son aventure algérienne, songeait sérieusement à l'évacuation. Abd-el-Kader prenait en mains la direction de la lutte après la fuite du Dey, la carence du gouvernement de Stamboul, suzerain de l'Algérie, et celle des autres pays d'Islam...

— Même la Tunisie et le Maroc, demanda, un tantinet perplexe, un tout jeune étudiant du collège, aux joues creuses et exsangues.

« ...Oui, fit Si Abd-er-Rahman après quelques secondes de réflexion, même la Tunisie et le Maroc. Pour le Maroc, ce ne fut que quinze ans plus tard, sous la pression du vizir Ben Dris et du cadi Tsouli, que nous songeâmes à rompre notre silence et esquissâmes un geste d'intervention en faveur des Algériens. La décision, mollement conçue, fut plus mal exécutée encore. Nous manquions de têtes. Et c'est ainsi que notre secours finit par un lamentable échec sur les bords de l'Isly. Cependant, nous fîmes quelque chose. En Tunisie, bien mieux placée que le Maroc pour comprendre la portée d'un tel geste, on crut devoir s'en tenir à la politique des bras croisés et l'affaire, qui engageait l'existence de tout le Maghreb, se borna à mettre en relief les rivalités des différents souverains qui gouvernaient l'Afrique du Nord à la manière des princes de la Renaissance italienne.

« Mustapha Khaznadar n'avait ni les sentiments ni le coup d'œil de Ben Dris bien qu'il passât pour un politicien subtil et qu'il disposât d'une influence autrement puissante à Tunis. Quant à Kheïreddine, il se confinait alors dans une opposition dont le moindre écart eut pu lui coûter la tête. Et la Tunisie, tel l'oiseau fasciné par les regards de l'aspic, attendit timidement d'être engloutie à son tour par l'insatiable reptile qui courait les monts et les vaux du Maghreb.

« Maintenant, revenons à nos moutons. En 1833, quand, sous la pression d'une opinion publique alarmée, on commença à envisager en France l'éventualité de l'évacuation de l'Algérie, un mouvement contre l'abandon se dessina parmi l'armée et une certaine couche de la population. S'insurgeant contre l'avis des économistes, au premier rang desquels brillaient Sismondi et Hippolyte Passy, et la majorité des députés du Midi conduits par Desjoberts (pressentait-on déjà la concurrence vinicole des côteaux de la Mitidja aux crus du Languedoc ?), Lamartine s'éleva farouchement contre le principe de l'évacuation et l'on faillit voir le chantre d'Elvire partir à l'assaut des moulins à vent. Que voulez-vous, le lyrisme a souvent d'aussi pauvres déviations ! Et puis, Lamartine n'a jamais caché ses sympathies girondines. En réclamant la poursuite de la conquête de l'Algérie, en criant haro sur le Maghrébin, il ne faisait que continuer la tradition des orateurs de la Législative.

«Hugo, c'est la même chose. Il est difficile, mes amis, pour nous Maghrébins, de comprendre le Français. Nous avons mis tout ce qui était en notre pouvoir pour percer à jour cette énigme et arriver à une entente susceptible de satisfaire les uns comme les autres. Ici au Maroc comme en Algérie et en Tunisie. Et bien, jamais nous ne pûmes parvenir à forcer les prévention ou à refouler les préjugés. Jamais nous n'avons su ce que la France veut faire de l'Afrique du Nord. Ou, plutôt, nous ne le savons que trop bien. Vingt-trois millions de Maghrébins devaient pourtant rappeler à qui veut l'entendre que l'ère du Pacte Colonial est désormais close et que le XXᵉsiècle sollicite d'autres mœurs, d'autres moyens et une solution adaptée aux lois du progrès social. Malheureusement, ce n'est pas encore le cas.

« Nous sommes toujours au régime du réchauffé, de l'incertain, du transitoire : le tout assis sur des moyens de contrainte pendant que, ainsi que l'on répète une leçon bien apprise, l'on nous ressasse des complaintes à l'infini sur de soi-disant idéaux qui n'ont jamais été pour nous que des mythes sans objet. C'est le règne du contradictoire et de l'équivoque. Comme les spectateurs de cette séance de lanterne magique donnée par le Singe de la fable, il nous est difficile de savoir où l'on nous mène à travers un écran qui manque précisément de clarté. Et si l'on a la candeur de protester contre les abus d'un pareil système, l'indignation du Français ne connaîtra alors plus de bornes. Et le malheur, c'est qu'il est sincère dans cette indignation. La mentalité du père Hugo procède entièrement de cet état d'esprit.

« Ce poète que le XIXᵉ siècle a porté sur les pavois et auquel la République a décerné les honneurs suprêmes du Panthéon, s'est systématiquement refusé à savoir s'il y avait un Maghreb en butte aux violences de sa patrie. Il honorait parfaitement l'adage anglais : *Wrong or right, is my country* (1). Sa muse, si ardente lorsqu'il s'agissait de défendre les nationalités opprimées d'Europe, a de parti pris méconnu les Algériens. Les bombardements injustifiés de Tanger et de Mogador l'ont laissé complètement froid. Plus tard, devenu le Patriarche des

(1) Qu'elle ait tort ou raison, c'est ma patrie.

Lettres, au soir d'une vie vouée au culte de l'Art, il s'interdit avec une obstination étrange à flétrir encore le geste de la France en Tunisie...

Adossé à un coussin, la tête reposant sur la main droite, rêveur et attentif à la fois, le Slaoui se mit à scander quelques vers tirés des *Feuilles d'Automne,* comme quelqu'un qui fredonne une chanson :

*Je hais l'oppression d'une haine profonde,*
*Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,*
*Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,*
*Un peuple qu'on égorge appeler et crier...*

Puis, après un arrêt, comme s'il cherchait à combler une lacune de mémoire, il reprit :

*Oh! la muse se doit aux peuples sans défense.*
*J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,*
*Et les molles chansons, et le loisir serein,*
*Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !*

— Des mots ! Des mots ! Des mots ! Des mots à n'en plus finir, dit Si El-Ouennoughi, des mots que des échos malins répercutent aux quatre coins du monde. Quand, proscrit à Guernesey, il accablait de ses traits mordants le neveu de son Idole, il aurait de même pu condamner ce que faisaient les généraux du 2 Décembre en Afrique du Nord. Le sang répandu par nos frères en Kabylie valait bien celui de Baudin. Mais là-dessus les *Châtiments* sont muets.

« 1848 passa sur le Maghreb comme l'oiseau des tempêtes. La compassion humanitaire allait seulement des Pyrénées aux Balkans. L'Islam était pour ainsi dire hors la loi. Le Maghreb ne récolta rien de l'embrassade universelle qui vit la chute de Metternich et la fin de la Sainte-Alliance. Tout ce que l'on peut noter, c'est le sort que la IIe République fit à Abd-el-Kader. Interné à Toulon, en dépit de la parole donnée par le duc d'Aumale, le propre fils du Roi, Abd-el-Kader se vit par la suite reléguer à Pau puis à Amboise d'où le libéra Napoléon III après une captivité de cinq années : captivité qui aurait pu

s'allonger, si la République de M. Ledru-Rollin avait triomphé, jusqu'à la mort de celui que l'histoire révère autant que les Canaris, les Kossuth, les O'Connor et les Garibaldi.

« En accédant au trône, Napoléon III avait cherché, en mêlant l'idéal romanesque à la réalité politique, à réaliser en Algérie quelque chose de stable et de précis. Il pensa, un moment, à atteler l'Islam à son char par un geste d'amitié basée sur des formes concrètes d'où toute équivoque serait bannie. Certes, des préoccupations avant tout pragmatiques dominaient ce souci. Héritier de la tradition bonapartiste dont il s'essayait à en raviver la flamme, le fils de la reine Hortense entendait reprendre, sous des formes assouplies mais avec des buts à peu près similaires, les plans de l'Oncle engloutis dans le naufrage d'Aboukir. L'Islam étant un atout d'importance, il était par conséquent de bon jeu de s'en servir. Mais, à côté de ces calculs utilitaires, nous outragerions l'histoire si nous frustrions ce « despote » de l'hommage qui est dû à sa mémoire en regard de la bonne volonté qu'il a été le seul à même d'avoir sincèrement manifestée durant ce duel séculaire qui se livre entre le Maghreb et la France. Comme il l'a dit dans un message célèbre, il a voulu être l'« Empereur des Arabes au même titre que celui des Français » et les sénatus-consulte qu'il fit endosser à son Corps Législatif l'ont somme toute un peu prouvé.

« Nous n'avons pas à critiquer ici les causes psychologiques de ces inclinations libérales. Laissons de côté tout procès de tendance. Nous ne relèverons que l'intention qui procède à coup sûr d'un esprit éminemment doué. Et pourtant l'Empereur, tout « tyran » qu'il fut aux yeux des hommes de 48 et de 70, ne réussit pas dans sa tentative à se concilier l'Islam nord-africain et à définir, une fois pour toutes, l'attitude de la France dans le bassin méridional de la Méditerranée. Un système, celui de la colonisation tel que Bugeaud l'a brièvement défini et qui est, depuis, resté le principe fondamental de l'action de la France en Afrique, s'est opposé au désir conciliateur de Napoléon III et a inévitablement ruiné ses plans. L'armée d'Afrique et le colonat sont aussi pour quelque chose dans cet échec. Le colonat surtout. Les sénatus-consulte de 1863 et 1865 restèrent lettre morte bien que, nonobstant leur teinte libérale, ils ne cadrassent point avec ce que l'Afrique du Nord était en droit de réclamer. Aucune expérience d'assimilition ne saurait la tenter. Et ainsi l'Empire s'inscrit lui aussi dans la ligne de cette

politique négative et absconse qui, de 1830 à nos jours, semble se complaire à faire fi de réalisme, d'esprit de suite et de franchise.

« Mais le bouquet ce fut avec la III[e] République...

Si Abd-er-Rahman prit quelques gorgées de thé, jeta un regard dans la direction du Bou-Iblan comme s'il voulait prendre à témoin les génies tutélaires de l'Atlas, puis reprit le fil de son discours :

« Avec la III[e] République nous allons patauger en plein dans l'incohérence. C'est le système des palinodies qui va recevoir son sacre. En septembre 1870 l'Empire a vécu, au soir de Sedan. Quarante-huit heures après, M. Gambetta et ses amis proclament la République et décrètent la guerre à outrance en bons jacobins qu'ils sont. Quelques semaines plus tard, à Tours, où s'est réfugié le gouvernement provisoire, Gambetta ratifie le projet de loi de l'un de ses ministres, le Juif Isaac-Adolphe Crémieux, qui accorde en bloc le droit de cité aux Israélites algériens.

Drumont, interrompit Si Tachfin qui se faisait lire avec une assiduité exemplaire tout ce qui se publiait d'intéressant en France, Drumont a affirmé que la République était un don de Jéhovah et que le peuple élu, aux jours de sa détresse, pourrait y trouver refuge chaque fois qu'apparaîtraient à l'horizon les signes annonciateurs d'un petit Déluge.

Un rire secoua l'assemblée. En tout cas, répliqua le Slaoui, les fils de Juda sauront assurer leur salut comme ils l'ont prouvé sur l'arche de Noé. Ce sont de bons navigateurs et personne ne peut leur disputer le mérite de s'abriter à temps sous l'aile du bon capitaine.

« Nous n'en sommes pas encore là, objecta Si El-Ouennoughi. L'arbre ne doit pas nous cacher la forêt. Notre remède n'est pas dans un antisémitisme qui serait ridicule lorsque nos libertés dépendent de facteurs autrement redoutables. Nous ne devons ni surestimer ni sous-estimer les incidences. Le problème juif n'existe pas encore en Afrique du Nord. Si les sectateurs d'Israël se sont mis d'eux-mêmes hors de la communauté nationale qui les a accueillis et abrités durant des siècles, cela les regarde uniquement. La seule chose qui nous importe, c'est qu'ils ne se mettent pas en travers de notre chemin. Nous n'avons pas à subir les répercussions de telles idéologies ou de tels antagonismes qui ne nous intéressent pas directement. Le décret Cré-

mieux a fait du tort au Maghreb, c'est une chose entendue. Mais ce fut avant tout une manœuvre, une « combine » destinée à créer une confusion, propice, une apparence de désordre qui laisserait à la France toute latitude d'agir en conséquence et en temps voulu. Nous allons voir comment en suivant les actes de la République du 4 Septembre.

« Au moment même où le gouvernement de M. Gambetta intégrait en masse les Juifs d'Algérie dans la cité française, il prenait à l'égard des Algériens un ensemble de mesures exceptionnelles indignes du siècle dans lequel nous vivons. Ce fut le code de l'Indigénat, de si odieuse mémoire. Une législation d'esclavage entérinée par une assemblée révolutionnaire délibérant sous le regard narquois des bustes qui représentent les Philosophes du XVIII^e^ siècle et qui se faisait en même temps passer pour la victime du roi de Prusse...

— Pauvre assemblée ! s'exclama le Slaoui, toujours incorrigible.

« ...Les Musulmans algériens étaient soustraits au régime du droit commun et livrés au bon plaisir de l'Administration qui, nantie de droits discrétionnaires à leur égard, entendait agir à sa guise au nom de la sauvegarde d'une souveraineté française qu'on se plaît à environner d'on ne sait quels périls. Externement, internement, séquestre et confiscation des biens : voilà la triple base sur laquelle repose ce monument d'iniquité, ce cadeau fait en don de joyeux avènement par la République à l'Algérie. Ou plutôt au Maghreb. Car officiel à Alger où il fait pour ainsi dire corps avec les attributions conférées au gouvernement-général de l'ancienne Régence, pays annexé, il a été introduit par la suite de fait en Tunisie et au Maroc, pays soumis au régime du Protectorat et investis d'une personnalité juridique relevant d'accords internationaux ».

Et les sénatus-consulte de l'Empire, qu'en a-t-on fait ? demanda un étudiant.

« On les a maintenus, continua Si Ouennoughi. La République ne s'embarrasse pas de principes. Ni de logique. De sorte que Français, en vertu des édits impériaux de 1863 et 1865, les Algériens sont des hors la loi par l'Indigénat qui, en les

privant de l'exercice de leurs libertés les plus élémentaires, les classe dans une sujétion analogue à celle des anciens clients de l'Empire romain. Depuis, on leur tient la dragée haute.

« Chaque fois qu'il s'agit de libertés politiques à revendiquer, on leur oppose leur état légal. S'ils réclament l'application des sénatus-consulte qui leur reconnaissent l'égalité des droits, on invoque les difficultés résultant de leur statut personnel qui les soustrait à l'action du Code civil et leur enlève ainsi la faculté d'accéder dans une assemblée légiférante française à moins d'obtenir une naturalisation préalable en bonne et due forme. Ce qui entame leur qualité de musulman : le Coran étant à la fois un Livre religieux et un Code légal. Si, refusant d'abdiquer leur nationalité, ils exigent des réformes dans le cadre de leurs propres traditions, on leur rappelle, et toujours à propos, qu'ils sont des Français et que formuler de pareilles intentions équivaut à faire acte de velléités anti-françaises que la conscience réprouve et que la loi condamne. L'Indigénat serait alors automatiquement appliqué...

— Externement, internement, séquestre et confiscation des biens, compléta le Slaoui. C'est l'antithèse érigée en loi.

« C'est ça, ponctua Si Abd-er-Rahman. Quand, en 1881 et en 1907, la France, suivant la pente logique de ses destinées africaines, s'empara de la Tunisie et du Maroc, l'Indigénat était dans les fourgons des armées d'invasion. Comme en Algérie, il est aujourd'hui à la base des administrations tunisienne et marocaine. Le décret Crémieux et la promulgation de ce Code d'exception reçurent une réponse immédiate. A l'appel du bach-agha Mokrani, la Kabylie, le vieux bastion de l'irrédentisme nord-africain, se souleva, de Cherchell à Akbou. Les cîmes du Djurdjura retentirent de nouveau du cri de guerre célèbre comme au temps de Firmus et de Jugurtha. Le sang coula. Les troupes françaises que Bismarck venait de libérer des camps de concentration d'Allemagne furent immédiatement dirigées sur l'Algérie où elles réussirent à prendre une revanche facile qui les dédommagea un peu des humiliants désastres subis à Metz et à Sedan.

« Mokrani tomba sur le champ de bataille avec beaucoup d'autres de ses compagnons tandis que le cheikh el-Haddad, un preux des vieilles épopées maghrébines, était rélégué avec ses

deux fils et un nombre considérable d'insurgés aux Antipodes où l'exil et le climat eurent finalement raisons d'eux.

« C'est sous d'aussi beaux auspices que la IIIe République inaugura son règne de justice démocratique. De 1870 à nos jours, la chose n'a pas l'air d'avoir trop varié. Des partis ont succédé aux partis. Des majorités aux majorités. La démocratie à la réaction. Le radicalisme s'est substitúé à l'opportunisme. L'idéal progressiste au concept conservateur. Puis le socialisme est descendu à son tour dans l'arène avec ses thèses sur l'universalisation de l'ordre humain. Le 16 Mai a pris le pas sur la Commune pour ouvrir la voie à l'affaire Dreyfus et aux romans d'Emile Zola. Clemenceau a fini par occuper la place de Ferry. Mais, en dépit de tout cela, la politique africaine de la France n'a pas changé d'un *iota*. Un principe la domine : la colonisation du pays. Un axe l'appuie : l'Indigénat. Tant il est vrai que, ainsi que le soutenait Bacon, la paille du mot n'est jamais rien devant le grain de la chose.

« La Revanche et l'expansion coloniale s'inscrivirent aussitôt dans le programme républicain. Un œil est fixé sur la ligne bleue des Vosges, l'autre, scrute les Tropiques. Le souvenir jumelé de Richelieu et de Dupleix plane désormais sur les bureaux du Quai d'Orsay à travers lesquels s'insinue déjà le profil méphistophélique de Théophile Delcassé. Sept ans après le traité de Francfort, la France, toujours pressée, s'agite au Congrès de Berlin et fulmine contre la sœur latine à propos de la Tunisie. Elle prend Bismarck au mot et ses diplomates n'hésitent pas à rompre en visière avec le Chancelier de Fer, surpris autant qu'amusé d'un tel brio.

La Tunisie est sacrifiée. Le Maghreb perd de nouveau un de ses membres. Au dernier moment, comme dans l'acte final d'un mauvais drame, c'est Mustapha ben Ismaïl qui tient la scène. Il y a toujours un de ces oiseaux de malheur qui apparaissent à telle heure de la vie d'un peuple pour provoquer ou hâter quelque dénouement fatal.

« Jules Ferry, Gabriel Hanoteaux, Eugène Etienne sont en vedette. Le colonialisme coule à pleins bords. Sous le masque d'Adolphe Thiers, c'est Rothschild qui sauve la France à un taux d'usure bien digne des calculs d'Israël. La Banque finance, anime et dirige tout. Le Congrès de Berlin continue à donner à la question d'Orient, dont le Maghreb n'en est qu'une partie,

les solutions préconisées par le Congrès de Vienne. Et l'Europe, lancée à la curée, fait preuve d'une telle boulimie qu'une ère redoutable de compétitions impérialistes s'amorce sous l'égide d'une paix armée soutenue par des constellations de puissances rivales dont l'hégémonie mondiale constitue l'enjeu. L'Italie qui, à peine unifiée par les entreprises du Risorgimento, commence à manifester des convoitises ardentes sur les rivages septentrionaux de l'Afrique, en est pour ses comptes. Et ils sont malheureux. La Régence husseinite que Crispi offrait à ses compatriotes comme le prologue obligé de l'unité acquise, est occupée par la France qui entend faire du Nord-Africain une terre de chasse gardée. Adieu le *Mare Nostrum !*

« La chute de Ferry ne modifie pas les tendances de ces directions et le hasard, souvent ironique et cruel, voudra que ce fut précisément Georges Clemenceau, l'anticolonialiste au verbe imprécatoire, l'homme qui ne cessait de vitupérer le Kroumir de 1881 et le Tonkinois de 1885, qui, en 1907, étant président du Conseil, fera décider à la hussarde l'occupation du Maroc et cette mainmise définitive sur l'Afrique du Nord que réclama jadis Prévost-Paradol.

« Le XX^e^ siècle s'ouvrait de la sorte sous de sombres horizons. L'or coulait à flots. Une prospérité de façade hypnotisait les esprits pendant que les chancelleries résonnaient de colloques peu faits pour apaiser les mânes de Moloch. L'Islam était attaqué sur tous les fronts, en Asie comme en Afrique. L'époque des grandes explorations était close et Livingstone et Stanley complétaient à leur manière le cycle des périples initiés par Colomb, Magellan et Albuquerque. L'Empire ottoman reculait pas à pas devant les attaques d'un continent aveuglé par les excès d'un esprit tendu vers les seules jouissances matérielles.

« Mais de l'Extrême-Orient, des rives occidentales du grand Océan, un peuple à peine connu venait de sauter à pieds joints dans l'arène des nations. Le Japon surgissait des brumes de ses îles millénaires comme un Adamastor des peuples d'Orient et relevait immédiatement le défi de la race blanche...

— Encore une race élue ? demanda le Slaoui.

« Oui, élue et couronnée, répondit imperturbablement Si El-Ouennoughi. A Moukden et à Tsoushima, sur la terre et sur mer, le colosse russe tombait, rudement atteint par les coups

de Nogi et de Togo, avec un bruit que des oreilles exercées percevaient ainsi que l'annonce avant-courrière d'un temps nouveau. L'Orient répondait à l'Occident. Comme au temps de Cannes et de Marathon ; comme au temps des Champs Catalauniques et de Poitiers ; comme au temps d'Almanzor et du Cid ; comme au temps de Godefroy et de Saladin ; comme au temps de Gengis ; comme au temps de Charles-Quint et de Soliman ; comme depuis l'ère impérialiste née des grandes transformations économiques et du développement tentaculaire du capitalisme moderne.

« Le Maroc, emporté dans ce tourbillon giratoire, perdit lui aussi son indépendance et passa sous l'inévitable joug. Cette indépendance, il devait la perdre. En effet, le temps est passé où les passagers d'un navire assailli par la tempête se contentent de combattre les éléments déchaînés par quelque recours aux puissances surnaturelles en attendant de se voir engloutir par l'onde en furie. Il faut décidément autre chose. Si Tachfin, vous vous le rappelez, vous a déjà parlé des essais infructueux tentés par Moulay el-Hassan pour redresser la barque de son Etat emportée par des courants dont il soupçonnait à peine l'origine. C'était trop tard. Comme notre ami en a conclu, il fallait commencer par le commencement. Une nation qui entend conserver sa place au soleil doit sentir la raison qui la force à suivre le cours torrentueux du siècle. C'est-à-dire avoir ses écoles, ses laboratoires, ses usines, ses chantiers, ses comptoirs, ses banques avant de songer à autre chose. Braillard peut nous la brailler belle. C'est le sabre de Larrogant qui nous gouverne sous une République qui, née sous le signe d'une allégorie représentant les balances de Thémis, réalise chez nous la quadrature du cercle en accolant le décret Crémieux au code de l'Indigénat. Si nous ne réagissons à temps, comme tous les peuples ont commencé par le faire, il n'y a aucun doute que nous continuerons à vivre dans cette ambiance faite d'injustice et de faiblesse ».

***

Les conférences et les discussions de cet ordre continuaient. Idris en profitait comme il le pouvait. Il ramassait ce qu'on lui semait à tout vent. Et ses compagnons de même. Entretemps, le Maroc devenait le théâtre de graves événements.

Au nord, dans le Riff et le Djebel, les montagnards, en guerre à l'état endémique depuis 1909, venaient de se soulever en masse à l'appel d'un nouveau chef de guerre contre l'Espagne qui, monarchiste et catholique, ne s'était pas gênée, comme on allait bientôt le voir, à se mettre d'accord avec la France républicaine et laïque, pour achever le dépècement du Maroc en dépit des traités internationaux qui réglaient et limitaient l'intervention étrangère. Monarchiste, républicain, socialiste ou communiste, l'impérialisme ne s'inspire pas de doctrines. Les simulacres de principes ne sont là que pour couvrir l'acte déprédateur comme la jonchaie abrite le traquenard. Faite de combinaisons passagères et d'intérêts permanents, sa politique demeure une et immuable. Et là-dessus ni Kant, ni Rousseau, ni Marx n'ont pu détruire cette thèse soutenue par Aristote et que le cynisme de Thomas Hobbes a si bien définie dans son *homo homini lupus*. L'univers social, en dépit de ses lois humaines, n'a jamais été qu'une jungle immense où la puissance du croc et la force de la griffe ont seuls droit de cité.

Depuis les combats de la Chaouïa et des Beni-Snassen, la guerre s'était maintenue et développée un peu partout. Des tribus luttaient à armes inégales. Des chefs improvisés surgissaient à tel ou tel endroit, contenaient un moment la marche de l'envahisseur et, la part du feu faite, disparaissent rapidement de la scène ensanglantée. Et ainsi de suite. Mais, cette fois, la révolte avait l'air d'un mouvement organisé. Elle sentait l'emprise, non d'un *raïs* (1) ou d'un *amghar* (2) de passage, mais paraissait tenue par un homme qui comprenait bien ce qu'il voulait. Des flancs de la vieille terre maghrébine sortait un nouveau Jugurtha. De 1921 à 1926, l'Afrique du Nord allait vivre des heures ardentes.

Abarran, Anoual, Monte-Arruit, l'anéantissement de l'armée espagnole d'Afrique dans l'espace d'une semaine, sonnèrent ainsi que le prélude d'une époque nouvelle. Il n'y avait en effet plus à faire qu'à recourir aux armes pour arriver à faire entendre la voix de la raison. C'était de cette manière que la chose s'était produite à Cuba et aux Philippines après des siècles d'injustice et où, pour avoir refusé de composer à temps avec les peuples

(1) *Raïs,* chef en arabe.

(2) *Amghar,* chef en berbère.

qui vivaient à ses antipodes ,l'Espagne acheva de perdre ce qui lui restait de l'immense empire qu'elle s'était taillé au XVIe siècle. Tout ou rien : est-ce là le critère, le principe de jugement sagace qui vaille pour résoudre les problèmes posés par les conquêtes de l'impérialisme moderne ? L'heure des conquistadores et des flibustiers est bien passée et si l'univers, ébranlé par les terribles secousses de ses maux sociaux et de ses guerres chroniques, songe, souhaite, aspire, sollicite une amélioration réelle de ses conditions de vie et de ses rapports mutuels, ce sont les mauvaises méthodes et la nature intime de certains préjugés qu'il faudrait changer une fois pour toutes.

Le général Fernandez Silvestre avait gagné ses grades sous les ordres du général Weyler, le boucher de Cuba. Il espérait introduire au Maroc les mêmes procédés, cruels et ineptes, et agir contre les Riffains de la même façon que son chef s'était auparavant comporté contre les insurgés des Antilles. Ayant semé le vent, ce Pélissier espagnol devait précisément récolter la tempête. Il périt à Anoual avec son armée ainsi que Varus sous les coups des Chérusques d'Arminius. De telles erreurs se paient toujours au taux voulu et à l'heure convenue.

Le désastre d'Anoual était un avertissement donné en deça comme au-delà de la ligne de l'Ouergha. Cet avertissement fut accueilli, non comme un rappel à une meilleure appréciation des choses, mais comme un dédaigneux défi lancé à la face de l'occupant. Et, au lieu de le juger ainsi qu'il se posait, on crut mieux faire de la traiter à la manière d'Alexandre devant le nœud gordien. Mais les choses n'allèrent pas de cette allure. L'insurrection domptée, la question demeura à sa place, aussi complexe, aussi fuyante qu'elle ne le fut jamais. On peut bien planter une baïonnette quelque part, il n'en demeure pas moins difficile de s'asseoir dessus. Ainsi songeait Idris quand les légions d'Ibn Abd-el-Kérim volaient de victoire en victoire au début de la révolte.

En 1924, ce fut le tour du Djebel. L'automne de cette année vit une seconde armée espagnole, conduite celle-là par le dictateur en personne, le général Primo de Rivera, se faire battre à plates coutures et reculer de la ligne du Tiziran dans une déroute générale. Le Djebel avait repris les armes et, d'après les nouvelles reçues à Fez, la harka du Tiziran avait joué un rôle particulièrement distingué dans la poursuite des Espagnols

à travers les défilés des Beni-Arous. Déjà les tolbas du Djebel s'apprêtaient à partir. On quittait la ville des plaisirs, les études, le charme du savoir et de la discussion cultivée pour rejoindre la terre ancestrale qui, violée par l'étranger, réclamait de nouveau le sang de ses fils. Vieille loi de l'humanité où se révèle et s'impose le critère le plus solide de l'instinct de conservation. On troquait la djellaba blanche pour la djellala noire, la *chkara* (1) au cuir filalien historiée d'or et niellée de soie pour la zaâboula rougeâtre propice aux ronces du sentier, la nourriture succulente, bien que rarement plantureuse, pour le bissar âcre et piquant comme les tiges de l'aloès et les feuilles du chêne alpestre.

Idris s'apprêtait lui aussi à quitter Fez avec quelques compagnons quand Moulay Abd-el-Djebbar, instruit du projet, le fit mander à son menzeh. Après quelques éloges sur les sentiments qui l'animaient à l'égard de son pays, il s'efforça de le dissuader de quitter la Qaraouiyine avant d'avoir terminé ses études. D'ailleurs, il avait des instructions formelles de son père. Sous aucun prétexte Idris ne devait quitter Fez sans l'ordre paternel. Le jeune étudiant devint perplexe. Et comme il manifestait quelques scrupules et bafouillait des arguments qui étaient loin de pouvoir agir sur l'expérience du vieux faci, Moulay Abd-el-Djebbar lui demanda de rester jusqu'à ce qu'un *raqqas* (2) lui eut rapporté la décision de Hadj Allal. Cette proposition eut l'effet voulu. Enfant d'une race où l'autorité du père n'est jamais discutée, Idris consentit à différer son départ. Il s'en retourna à l'Université, l'âme tourmentée par un silencieux dépit. Il n'y trouva personne. Un mot, laissé sous l'oreiller de sa couchette, l'avertissait de se rendre sur-le-champ au bout de la ville, près du bordj du Nord, dans les environs de Kbibat Beni-Merin, où les étudiants en partance pour le front du Djebel tenaient une réunion à l'effet d'arrêter leur plan de route. Il s'y rendit. Une trentaine s'y trouvaient. Quelques talebs des Ghaïata et des Branès, un soussi et deux facis qui portaient fièrement des noms andalous, s'étaient joints à l'expédition formée surtout de riffains et de djeblis.

(1) *Chkara,* sac de cuir richement travaillé que portent les citadins marocains.

(2) *Raqqas :* personne chargée de porter les lettres d'un endroit à l'autre.

*
**

Une nouvelle attendait Idris. Si El-Ouennoughi et le Slaoui avaient été arrêtés et conduits en prison d'ordre du pacha de la ville. Le Service des Renseignements flairait, paraît-il, une manifestation de la jeunesse en faveur des insurgés et des informations laissaint entendre que dans les mosquées, après la prière, les fidèles récitaient des litanies et imploraient Dieu d'accorder la victoire à l'Amgar contre les Espagnols. On soupçonnait la présence d'une organisation clandestine, l'action d'une main directrice, quelque chose d'analogue à un mouvement souterrain qui, comme le furent le *Tugendbünd* allemand et l'*Italia Nuova* de Joseph Mazzini, tendrait à mettre en branle les énergies éparpillées du peuple en les poussant vers l'idée de la libération.

Si Tachfin, fortement grippé, était gardé à vue et deux sbires se relayaient toutes les quatre heures devant sa maison. Mais ,malgré tout, il avait réussi à faire parvenir aux volontaires un poulet griffonné au crayon où il leur faisait ses adieux et les assurait de sa sympathie. « Allez, leur disait-il, c'est là-bas où est votre place tant que l'on prétend nous civiliser à coups de canon et de fiches secrètes ».

Idris, consterné, fit part à ses amis des motifs qui l'empêchaient temporairement de partir et des scrupules qui l'obligeaient à ne pas accompagner une expédition formée dans le but de défendre les abords de la petite patrie où il était né et avait grandi. Mais, cette chose n'étant que différée jusqu'à l'arrivée du consentement de son père, il ne se ferait pas faute de les rejoindre à la première occasion possible. On l'approuva d'autant plus qu'on envisageait la formation d'une deuxième expédition sous la conduite de Si Tachfin. Des mesures avaient été prises, de concert avec quelques domestiques, pour l'évasion de ce dernier. Ce n'était donc qu'un ajournement. On se sépara après s'être fixé un rendez-vous dans une maison de Bab-es-Sagma.

Le soir venu, on devait quitter la ville par petits groupes de trois à quatre personnes ,le voyage devant être fait séparément en suivant trois chemins différents jusqu'au sanctuaire de Sidi Ali ben Daoud, près des sources de l'Ouergha. C'est là que l'expédition, reformée, devait attendre l'arrivée de la seconde ou se décider à monter au Tiziran.

Et l'on partit. Idris, abattu, prit congé de ses amis et resta seul. Assis sur une ondulation recouverte de végétation et semée de fleurs aux pétales racornies par le souffle du norois, il suivit, d'un œil inquiet, la petite bande qui regagnait à la file indienne la ville dont le décor commençait à se baigner dans les premières vapeurs crépusculaires. Ils marchaient en cadence, le pas allongé, la tête gaillarde avec un mouvement rapide des hanches qui annonçait de loin la force et la jeunesse. Pas un ne se retourna. Ils trottaient plus qu'ils ne marchaient .Ils auraient pu courir et galoper vers ces crêtes lontaines qui se découpaient sur la ligne d'arêtes qui barraient l'Atlas à son septentrion. Le jeune Maghreb répondait à la voix de la vieille Afrique. Quand la dernière djellaba courte aux nouachas fanées eut disparu, Idris, médusé par le spectacle qu'il venait de vivre, promena un regard circulaire autour de lui.

Le temps était frais et l'herbe dégageait des effluves alpestres qui lui rappelaient le Tiziran de ses pères. Fez s'étalait sous ses pieds, blanche et verte, sous un ciel noyé d'azur. Les minarets émergeant de la masse des terrasses, d'un blanc immaculé, brisaient à peine la ligne de cercle d'une ville dont le charme réside précisément dans le désordre de son architecture. Tout autour l'Atlas rayonnait. L'Atlas qui engaîne le Maghreb dans une nef maîtresse des deux mers, celle des eaux et celle des sables, ainsi que les Suffètes de Carthage aimaient comparer la Cordillère africaine aux flots bouillonnants de la Méditerranée.

Le Bou-Iblan dominait au sud-est. Son cône immense et lointain reflétait les neiges éternelles où, à peine visible à l'œil, senti plutôt que perçu, un bouquet de cèdres enchassait sa croupe comme la crinière d'un monstre de la préhistoire. Les eaux boueuses de la rivière, roulant sous les arches du vieux pont alaouite, fixèrent Idris à leur tour. Du Sébou au Bou-Iblan, c'était le cœur de la terre mère qui palpitait et dont étendu sur l'herbe, triste et pensif, il sentait les vigoureuses et régulières pulsations. Des réminiscences géographiques agitèrent sa pensée. L'Ayachi, le Bou-Iblan, le Djurdjura, l'Aurès, le Tiziran. Son œil, vagabondant à travers l'espace, saisit le vol lointain d'un couple d'aigles planant au-dessus des sommets de la montagne. Il se rappela son pays, sa faune ailée, le combat du Fondak et la mort de l'alférez. Il sembla voir Si Abd-es-Salam venir

à lui, le fusil en bandoulière. Puis la figure de son père, toujours sérieuse et indulgente, lui apparut telle une ombre furtive. Ses yeux se mouillèrent.

Son père avait toujours été pour lui un guide loyal et sûr. Dans son caractère, fait de virilité et de constance, il touchait le métal de la race. A mesure qu'il grandissait au milieu de ses livres et de ses amis, et que l'instruction, qu'il puisait autour de lui, développait l'essor naturel de ses facultés, l'amour et le respect qu'il avait pour son père augmentaient en proportions égales. Dans la détresse du pays, un pareil modèle fait de simplicité et d'abnégation lui apparaissait comme le seul gage de salut possible. Son cœur se serra à la pensée que Hadj Allal, qui avait une fois encore troqué la charrue pour le fusil, courait de graves dangers sur le champ de bataille. Il connaissait sa bravoure et bien qu'il s'inclinât devant les raisons qui obligeaient son père à un tel acte, ses sentiments ne purent résister au courant de tendresse qui l'envahit en ce moment.

Il pensa au noiraud, au joufflu, mort depuis plusieurs années, à ses compagnons du m'sid qui, fidèles aux lois de la tribu, s'étaient tous ralliés à la bannière du Djehad, au vieux Si Ben Omar qui venait de reprendre le commandement de la harka du Tiziran et qui, après avoir rangé dans un bahut ses manuscrits d'exégèse coranique aux feuillets ternis ,allait de nouveau marcher au combat, la main appuyée sur sa vieille canne...

Il pensa aussi à Tétouan et au père Torcuato, ce prêtre de la sagesse. Puis, parvenu au bout de ses circuits solitaires, son esprit finit par aller se poser sur les tuiles de la Qaraouiyine. Un second débat de conscience s'ouvrit, là, sous l'égide de ce vieux temple du savoir. Que fallait-il faire ? Lutte armée ou lutte par l'éducation ?

Tel était ce nouveau thème. Depuis qu'il fréquentait Si Tachfin et Si Abd-er-Rahman et qu'en leur savante compagnie il abordait tant de problèmes qu'il soupçonnait à peine jadis, il voyait l'avenir de son pays sous un tout autre jour. il connaissait maintenant suffisamment bien l'histoire. Celle du Maghreb surtout. La connaissance du français lui avait ouvert, nonobstant l'éteignoir brandi par les Braillard et les Cuenlaërt, des horizons que sa curiosité fureteuse et jamais assouvie scrutait et tâchait

d'analyser sans répit. Il s'intéressait à la vie sociale, aux problèmes de l'économie moderne, aux causes et aux buts de l'impérialisme dont il ne cessait de constater les déplorables conséquences. Cette civilisation à base de lucre dont on vantait tant les bienfaits tout en s'efforçant de laisser la jouissance à la seule Europe ; cette culture à la façade brillante, au goût enivrant comme l'absinthe qu'on sert dans les cafés de la Paix et les assommoirs de banlieue et de province ; ce bouleversant spectacle de machinisme, de chiffres et de codes où tout se ramène à un commun dénominateur inscrit sous le signe du Veau d'Or : toute cette puissance et ces richesses ostensiblement étalées pour éblouir ou intimider ne lui disaient rien qui vaille.

L'édifice semblait parfait et, au fond, il ne manquait pas de séduction. Les bases en étaient pourries. Celui qui en doutait n'avait qu'à observer de près les contradictions qui en rongeaient les forces. Si El-Ouennoughi, qui avait des lettres, comparait l'impérialisme au Catoblépas de la Fable qui, impuissant à vivre d'une vie normale, se nourrissait de sa propre substance au risque de se détruire. Le dynamisme du progrès constructif se trouvait de la sorte menacé de paralysation. Les inventions, les réalisations de la science, les œuvres de l'art, l'épanouissement de la littérature ne s'accordaient ni avec les lois de la production ni avec les règles les plus strictes des rapports de la société humaine.. De l'ensemble des transformations scientifiques, comme la découverte de la vapeur et de l'électricité et l'utilisation des principes de la lumière et de la vitesse, l'ordre humain, s'il n'était pas encore entravé dans l'origine de son procès d'évolution, se trouvait par contre ramené vers des états de sujétion périmés et dangereux. Pasteur, Edison, Graham Bell et Marconi édifiaient leurs laboratoires dans un milieu soumis encore aux lois de la jungle. Un même toit abritait des mœurs dissemblables et toujours opposées.

C'est ainsi qu'en France on panthéonise Zola pendant qu'en Afrique on persécute ses émules. En France, le *Contrat Social* inspire les travaux d'un Parlement libre et souverain dans la plénitude de ses droits tandis qu'en Afrique l'Indigénat sévit, calqué sur les lois d'esclavage qui gouvernèrent jadis la *Pax Romana.* En France on compose, lit et propage *Germinal.* En Afrique on bannit le droit de penser et d'écrire. En France

la *Liberté* brandit ses flambeaux au coin de tous les carrefours. En Afrique le droit de conquête règne avec la rigueur de ses tribunaux répressifs et les décisions comminatoires de ses gouverneurs.

Que faire ? La lutte ? De 1830 à 1925 le Maghreb s'est courageusement battu. Il n'a pas cessé, au cours d'un long siècle, de poursuivre l'inégal tournoi où le gladiateur, armé d'un bâton, n'hésite pas à affronter deux robustes cavaliers bardés de fer et munis de lances et de boucliers. Et ainsi il tient la lice jusqu'à l'heure où il reçoit l'inévitable coup d'estoc. Cependant, de telles joutes ne servent tout au plus qu'à sauver au moins l'honneur. Conquis, passé sous le joug, le peuple court un danger de mort si l'éducation sociale lui fait défaut. Resté dans l'ignorance, son servage peut durer longtemps. Il doit en conséquence réagir.

Si le désir de compréhension et d'entente se trouvait parmi les bagages de la France coloniale, il y aurait belle lurette que l'épée se serait déjà rouillée au fond de son fourreau. Mais comme c'est l'instinct de domination qui l'inspire dans ses entreprises, le rôle de la raison s'efface de lui-même. Le bon plaisir et la brutalité se combinent pour engendrer une espèce de désarroi affublé d'une organisation de circonstance. Le vaincu est ainsi amené, en vertu de cet impératif qui le pousse irrésistiblement à réagir contre l'injustice, à reprendre tôt ou tard sa revanche. Par quels moyens ? Lutte armée ou éducation du peuple ? Almanzor ou Ibn Khaldoun ? Tel était le sujet d'une conférence que Si El-Ouennoughi avait faite, un jour, devant le même auditoire et où Si Tachfin et Si Abd-er-Rahman avaient défendu chacun un point de vue contraire. L'unanimité, y compris Si Tachfin qui passait pour un partisan des moyens expéditifs, s'était cependant ralliée à la primauté de l'Ecole et du progrès social.

Mais la politique incarnée par Larrogant s'opposait à la propagation de cette manne intellectuelle qui est la condition première de l'amélioration des rapports sociaux. Gratuite et obligatoire en France, l'instruction en Afrique est mise à l'index et demeure assimilée à un crime de lèse-majesté. Certes, il y a quelques écoles primaires à l'usage des Maghrébins où l'arabe est réduit à la portion congrue ; il y a certains lycées, une ou deux écoles normales dites indigènes pour bien situer les pro-

grammes que l'on y applique ; de rares élus, comptables sur les doigts, peuvent fréquenter les universités et terminer leurs études. Mais c'est de la poudre aux yeux. Une scène montée pour une représentation tragi-comique. A telles enseignes que, en cette journée du 14 juin 1930 où la France fêtait dans la joie des splendeurs spectaculaires le centenaire de son occupation, l'Algérie, de Souk-Ahras à Tlemcen, ne comptait pas une quarantaine d'avocats et de médecins musulmans, aucun ingénieur, cinq ou six officiers sortis des Ecoles Militaires et qui devaient obligatoirement finir leur carrière avec le quatrième galon.

Ainsi qu'une poignée de journalistes, fils de leurs œuvres, et dont les fiches anthropométriques figuraient avec celles des émules des Troppmanns et des Landrus de toute la France : à titre, bien entendu, d'utiles précautions. Pas de juges, pas d'entrepreneurs, pas d'ouvriers spécialisés, aucun auteur digne de ce nom. Par contre, des légions pullulantes de cireurs de bottes, des hordes d'ouvriers agricoles payés selon les conventions du *Khammessat* (1), des ouvriers des mines et des docks rétribués à des salaires de famine par de richissimes industriels et avec le consentement des chefs de syndicats qui, à Paris, passent leur temps à assurer leur situation de grands électeurs, à parader derrière le drapeau rouge le jour de certains anniversaires et, le soir venu, à lire chez eux, en robe de chambre et pantoufles, Kropotkine, Georges Sorel, Jules Vallès ou... *La Dame aux Camélias*.

C'est là le résultat probant d'un siècle de domination que pas un participant à cette liesse de conquête n'a cru, en toute loyauté, devoir inscrire au passif de l'infernal bilan. Mais il faut tout de même agir. Le baillon, s'il arrive à gêner la respiration, ne tue pas. A coups de gosier on finit bien par libérer la voix. Les Prophètes, Socrate, les Frères de la Pureté de l'époque abbasside, Huss, Etienne Dolet, les Encyclopédistes, Dostoïewsky et Tolstoï, Djemaleddine nous enseignent, par l'exemple de leur vie et leur œuvre, que la parole et la plume ont des droits que ni le cachot, ni l'exil, ni la trique, ni même le gibet ne peuvent aliéner ni proscrire. Et c'est pour cela que

(1) *Khammessat,* salaire équivalant au cinquième de la récolte payé aux métayers en Afrique du Nord.

les activités du groupe inclinaient presque toujours à préférer les livres d'Ibn Khaldoun au yatagan d'Almanzor. Sans que, pour cela, leur conscience leur impartît la moindre passivité. On venait de le voir par le poulet de Si Tachfin.

Des trois côtés de Fez surgissaient des menzehs et des villas. Beaucoup de ces dernières étaient de construction récente. Les unes aménagées d'après certaines données de l'art mauresque, d'autres bâties à l'image des maisons de campagne des villes de France. Elles appartenaient à des colons dont les spoliations suivies et les spéculations frauduleuses avaient fait de riches personnages. Des jardins, des vergers, des plantations diverses leur donnaient, sous la clémence des cieux d'Afrique, un aspect de demeures cossues bien choisies pour le repos et la joie. Larrogant, dans ses élucubrations pittoresques, comparait volontiers le Maghreb à une sorte de Californie ou à quelque Inde laissée en réserve pour un futur agrandissement de la France et dont le Maghrébin, comme le Sioux de la Prairie ou le trimard du Radjpoutana, devaient en faire obligatoirement les frais. Idris, en promenant son regard sur ces maisons de nouveaux nababs, saisissait parfaitement la signification d'une pareille métaphore.

Les colons qui peuplent l'Afrique du Nord n'égalent cependant pas tout à fait ceux du Far-West. De souche mélangée et souvent équivoque, allant de l'aristocrate perdu de dettes et de vices, qui tente la colonisation comme un pis-aller, au bagnard libéré et pas tout à fait assagi ; de l'usurier qui spécule sur les terrains au légionnaire qui jette sa barda après deux ou trois lustres de régiment ; du fermier lié par contrat à tel personnage politique influent qui s'est taillé un fief aux frais de la princesse dans le bled, au mercanti de Valence qui, ayant ramassé un pécule par des moyens bons ou mauvais, acquiert à un prix avantageux un petit lot suburbain et se livre aux cultures intensives ; du Français de France au Français à papier timbré qui rafle l'argent sans compter en crachant sur la République, comme s'il rouspétait contre sa Madone : voilà l'essence, ou plutôt la quintessence, de ce colonat qui, treize siècles après Sbeïtla, a repris la place tenue jadis par le patriciat gréco-romain que l'Islam devait balayer sans pitié, de la Byzacène à la Bétique.

Trois grandes limousines, semblables à celles qu'utilisent les Cours lors des grandes réceptions, filaient à travers la route. Des chauffeurs marocains vêtus d'un uniforme bleu à parements blancs, la chéchia sur la tête comme pour bien attester la race à laquelle ils appartiennent, les conduisaient à une allure vertigineuse. Cet uniforme était une livrée. Des chants, ou plutôt des vociférations, sortaient de ces somptueuses voitures : ce qui attestait aussi à quel genre de personnes on avait affaire.

Idris y reconnut quelques visages. Le feutre appliqué sur la tête à la mode des vieux élégants genre 1900, le havane au bec, le cou emmitoufflé dans un foulard de soie crème qui ressortait du col d'un pardessus de fine coupe, les occupants de la voiture étaient de gros colons de la région qui s'en revenaient de quelque noce. L'un d'eux, un gaillard de forte corpulence, d'âge avancé mais la gueule rajeunie par l'usage combiné du rasoir et des pommades, était le baron Hugues de Groslot de Bonneterre. Il venait de loin. Sa carrière aurait pu servir de bonne matière à un roman balzacien. C'était un ancien trésorier-payeur-général que les tribunaux de la République, en dépit de leur indulgence connue pour de tels héros de chronique judiciaire, avaient fini par convaincre de malversations répétées au préjudice du Trésor Public et condamné à des peines infâmantes. Ceci n'était pas d'ailleurs, aux yeux du noble baron, une raison suffisante pour bouder un régime où le fait de gagner de l'argent réhabilite à bon compte et consacre tout. Monsieur de Bonneterre avait, naguère, imité Rochette. Mais, comme Rochette, après avoir monté des sociétés alimentées par des fonds fictifs et pompé un peu l'inépuisable bas de laine, il solda ses bilans par des passifs de banqueroute, fit de la prison, quitta la France à la douce et vint s'échouer au Maroc où, grâce à de solides fréquentations, il finit, un beau jour, par entrer dans l'intimité de Larrogant qu'il émerveilla par ses connaissances financières et ses combinaisons casse-cou.

Beau parleur devant l'Eternel, instruit, cultivé, versé dans la science des chiffres, brasseur d'affaires de premier ordre, doué d'une audace touche-à-tout, c'était une espèce de petit Rockfeller mâtiné d'une sorte d'Al Capone. Un gangster à la fois sympathique et dangereux. Il avait l'art de faire suer la djellaba en déclamant Ovide et en tirant l'oreille au socialisme. Le baron de Bonneterre était l'échantillon par excellence de cette

France africaine rêvée par Prévost-Paradol et représentée en Afrique du Nord par les Vialar, les Bertagna et les Carnières.

Il avait ses grandes et ses petites entrées à Fez et à Rabat et malgré certaines réticences de la Grande Chancellerie, il venait de recevoir le ruban tant convoité de la Légion d'Honneur. Aux objections du Quai d'Orsay et du Ministère de l'Agriculture (car c'est au titre de ce Ministère que l'ex-trésorier condamné venait d'être fait chevalier dans l'Ordre national) qui avaient la prétention d'émettre quelque doute sur le passé du baron, Larrogant, du haut de ses sept étoiles, avait appelé à sa rescousse Lally-Tollendal, Hastings et d'autres bâtisseurs d'Empire dont la conscience s'accommodait précisément de toutes les saloperies.

De Bonneterre était ainsi devenu millionnaire, possédait plusieurs milliers d'hectares, des jardins, des minoteries, des maisons de rapport et des villas au Maroc, un pied-à-terre à Paris, un casino dans une ville d'eau réputée de l'ouest de la France et des paquets d'actions et de titres de rentes qui le dédommageaient avantageusement de son ancienne fonction d'agent de fisc.

Un autre occupant de la limousine était Erich Kammelköpf. Celui-ci était un ancien légionnaire qui avait abandonné sa Bavière pour des raisons restées obscures. Les casernes de Sidi-Bel-Abbès le recueillirent à peu près comme les bagnes reçoivent des damnés en rupture de conscience. Il avait fait Madagascar, le Sud-Oranais et la Chaouïa. Sa qualité de Boche le sauva des charniers d'Europe pendant la grande guerre. Deux fois promu sergent et une fois caporal, il se faisait chaque fois casser de son grade. Sa faute était de trop aimer le jus de raisin.

Saoûl, il ne connaissait personne. Pour le mater, quand il avait bu, il ne fallait pas moins de toute une escouade recrutée parmi les costauds les plus solides de la compagnie. Au régiment, on l'appelait le canari bleu. Un tel malitorne n'avait, ma foi, rien d'un oiseau aussi charmant. Mais son corps, de la tête aux orteils, était une fresque vivante. L'aiguille du tatoueur en avait fait un jardin des Plantes. Tous les animaux de la création y figuraient et d'aucuns allaient jusqu'à affirmer que Kammelköpf portait sur les fesses, gravés d'une main d'artiste, deux oiseaux de paradis qui avaient l'air de se bécotter d'une

manière un peu curieuse en pareil endroit. De telles affirmations paraîtront un peu osées, mais les loustics de la Légion ont parfois de ces inventions saugrenues.

A soixante ans passés, M. Kammelköpf roulait enfin dans l'or. L'argent, il l'avait gagné selon les méthodes de M. de Bonneterre dont il était devenu une sorte de *factotum,* l'homme de paille qui savait à l'occasion rendre des services précieux contre des avantages analogues. Lui aussi, il avait maintenant des autos, des fermes où il se livrait à la culture de l'orge pour une brasserie qu'il avait montée à Casablanca. Il possédait, en outre, des vignobles importants et passait pour un bouilleur de cru actif du pays. Il habitait, selon la saison, Fez ou Casablanca où il avait maisons et villas. Actionnaire principal d'un société qui avait la réputation de servir de gros dividendes, il en était également le démarcheur et, à chaque affaire, l'ancien bouffeur de gamelle se faisait remettre des pourcentages qui lui valaient l'admiration des bureaux et la sympathie rétribuée de la presse locale. Erich Kammelköpf était devenu un Monsieur à la page du moment que l'argent a ce pouvoir magique de métamorphoser un gorille des bois en un gentilhomme de haute futaie. On feignait de ne plus s'abasourdir devant la collection d'animaux qui enjolivaient des joues déjà zébrées de rides séniles.

L'ancien légionnaire s'était marié à une ballerine cueillie, un soir, au saut d'un beuglant d'Alger. La dame, aussi, était tatouée quoique avec un peu plus de discrétion. Encore jeune, elle utilisait le vocabulaire du milieu avec un sans-gêne qui ne manquait pas de saveur. Sa garde-robe faisait merveille. Fourrures, robes de soie, satins, sacs en peau de lézard, chapeaux de prix, bijoux, le vieil Erich ne lui refusait rien.

Et Madame recevait. Au début, ses soirées ne réunissaient que de rares convives attirés par la succulence des petits fours et les papotages qui englobaient jusqu'à la société choisie où le vieux légionnaire avait ses entrées. Puis on se montra moins intransigeant sur le chapitre des convenances. L'ancienne chanteuse de caf'conc' devint l'invitée de prédilection de certains salons.

Kammelköpf, de son côté, tenait table ouverte. Un maître-queux engagé à beaux deniers soignait une chère copieuse et toujours arrosée des meilleurs crus de France. Le champagne avait éclipsé le pinard. Des fonctionnaires, des officiers, des

touristes de passage s'asseyaient à côté des colons et des hommes d'affaires autour de l'ancien damné que la pression de la djellaba avait définitivement rédimé de l'adversité du sort. Kammelköpf, insinuait-on dans telle feuille de choux, était l'argument topique de la démocratie appliquée autour de la soupière. Mais de la table de Monsieur au boudoir de Madame, la distance n'était pas tellement grande pour que M. le baron Hugues de Groslot de Bonneterre ne menât pas le bal...

Un autre personnage des limousines était François Côni. Celui-ci était un Corse court et ventru, aux cheveux rares et frisés, aux mollets de coq, bavard et vantard comme le sont tous ses compatriotes et, comme eux aussi, sujet à des crises épileptiques qui finissaient souvent par des pleurs et des excuses. Lui encore c'était un favori de l'aventure marocaine. Ce n'était pas les titres qui lui manquaient pour cela. A l'entendre, il venait de loin. D'abord, il était cousin de Napoléon comme le sont tous les Corses. Né dans un petit village des environs d'Ajaccio, il prétendait avoir le pas, dans la lignée impériale, sur tous les autres citoyens de l'Ile de Beauté.

Il avait, comme tous les Corses également, tenu le maquis. Et pour l'amener à se rendre, il n'avait pas fallu moins de deux brigades de gendarmerie renforcées d'auto-mitrailleuses et de chiens de police. S'il avait tenu la forêt c'était, précisait-il dans ses interminables monologues, pour satisfaire à cette dette d'honneur dont découlent les lois de la vendetta. Il ne connaissait pas Colomba, mais son arrière-grand-père avait été un des meilleurs généraux de l'Empire bien que le nom de Côni ne figurât ni sur les plaques de l'Arc-de-Triomphe, ni sur les manuels scolaires, à côté de ceux de Masséna et de Sébastiani. Cet aïeul, au contraire de tous les Corses, devait à coup sûr pécher par quelque excès de modestie.

En 1907, François Côni, qui frisait alors la trentaine, débarquait derrière le corps expéditionnaire du général Drude. Il fit la campagne de la Chaouïa à sa façon : c'est-à-dire sans fusil ni sac au dos, mais parmi cette foule de mercantis qui débitent à la troupe de la camelote pour de l'argent comptant et qui, à tu et à toi avec les riz-pain-sel de l'Intendance, font pour ainsi dire fortune en cinq secs. La chute de Fez, quatre ans plus tard, le trouva nanti d'une centaine de milliers de francs. Il s'établit dans la ville de Moulay Idris. Comme Kammelköpf et tant d'autres,

il spécula sur les terrains achetés à quelques sous le mètre, attendit sagement les adjudications municipales, bâtit, vendit, racheta pour revendre au taux de plus values scandaleuses et, comme l'adroit joueur sûr d'avance de ses biseautages, il finit la grande guerre millionnaire et châtelain. Comme dans le Far-West !

De Groslot de Bonneterre, Kammelköpf et Côni, c'est tout un chapitre écrit de ce sang des races que Louis Bertrand a voulu décrire dans une œuvre qui s'objurgue et se malmène de ses propres aveux. Si El-Ouennoughi avait, un jour, tracé un parallèle opportun entre les surenchères de la paix romaine et les prémisses de cette paix française que le fils de Hadj Allal, assis à l'ombre du Bou-Iblan, saisissait justement dans la brochette de ces colons qui roulaient là, devant lui, sur les routes de Fez la Magique...

Dégoûté, Idris se leva. Ce spectacle lui donnait la nausée. Des idées éparses tourbillonnèrent dans sa mémoire. Involontairement, sous l'emprise des impressions ressenties, un flot de souvenirs se mit à déferler dans son cerveau telles des ombres animées sous les verres du kaléidoscope. Tout au bout de la pellicule, l'évocation de quelque acte d'un amghar d'antan contre Rome et son système d'exploitation qu'on décorait alors du nom de civilisation latine. Et, ainsi que l'épilogue d'un film mouvementé, le geste de Jughurta qui, après avoir maintes fois frotté le nez du peuple-roi dans la boue des défaites, s'en allait acheter, contre de l'or et des terres, la conscience des Sénateurs qui recevaient imperturbablement les hommages de celui qui venait de faire subir les suprêmes outrages aux aigles de la Légion. Et, en quittant la grande capitale, le fameux crachat qui symbolise, à travers les siècles, tout ce que l'Afrique vaincue recelait de haine et de mépris pour la Ville corrompue dans sa fausse grandeur.

Au loin, les limousines filaient derrière un écran de poussière et le bruit, apporté par l'écho, semblait traduire le vacarme de tout à l'heure. Dedans, des colons enrichis et cuvant leur vin. Pour cela, le burnous et la djellaba suaient. Rejetant son torse en arrière, les yeux brillant et les narines gonflées, Idris lui aussi, de toutes ses forces, cracha dans la direction de cette pourriture...

*
**

Le Service des Renseignements se chargea de l'affaire. On avait manqué. L'Espagne, au nord, était aux abois. Ses armées, battues, volaient en éclats. Chaouen fut un deuxième Anoual et c'est à peine si le Dictateur put conserver Tétouan et les ports de la côte.

C'est alors que les lauriers de l'Amghar commencèrent par empêcher Larrogant de dormir. Depuis 1921, assurait-on à Rabat, il jouait à la fois aux Caton et aux Thémistocle. Il allait et venait du Maroc en France, réclamant un nouveau *Delenda.* Mais si on était d'accord à Paris pour la répression, la République tenait toutefois à conserver les apparences. Comme à Fontenoy, il fallait au moins qu'on tirât d'abord sur elle avant de s'obliger à la riposte.

Le Service des Renseignements se chargea de l'affaire. On tira du sac un de ces incalculables soi-disant chérifs qui pullulent partout et dont la zaouïa se trouvait par hasard sur les territoires contestés de l'Ouergha. Après lui avoir fait la leçon, on le jeta entre les jambes des Riffains. La manœuvre atteignit son but. Provoquées, les harkas de l'amghar se lancèrent contre Ammejôt. Le chérif appela les Français à l'aide et la poudre se mit à parler ainsi que les chasse-pots de Mac-Mahon...

Le Maroc s'embrasa, de la frontière algérienne à l'Atlantique. Les harkas, emportant la couverure des forts des vallées de la Moulouya, de l'Inaouen et de l'Ouergha, se ruèrent contre Taza et Fez. L'oreille colée au sol, le Maghrébin, tel le Morisque du XVI^e^ siècle, sentait les entrailles de la patrie retentir du bruit des cohortes que la Montagne jetait contre l'envahisseur. Une nimbe cerclait la tête du héros du Maghreb de la même manière que celle qui auréola jadis les fronts de Hannibal et de Jughurta.

La Qaraouiyine fut envahie de mouches. Un ordre donné par Cuenlaërt, avec l'approbation de Braillard, prescrivait d'arrêter ou de surveiller tous les étudiants de la mosquée et surtout, précisait-il confidentiellement, « ceux qui passaient pour intelligents et studieux, même si leur conduite ne donnait lieu à aucun reproche ». Le fait de prétendre à quelque activité intellectuelle dénonçait de lui-même le malheureux taleb qui osait affirmer que la Terre tourne, que le corps humain n'est qu'un tissu d'éléments chimiques et que l'enseignement de l'Islam comporte

des principes identiques à ceux dont se réclame la Charte de 1789. Pauvre Tolstoï ! L'Okhrana des Romanov était surclassée, et au-delà, par cette République à double face qui n'est même plus fichue de discerner un Jaurès d'un Fouché.

La plupart des activistes du groupe furent arrêtés et incarcérés. Mais comme on ne soupçonnait pas qu'une association les unissait, on ne les sépara pas. Ensemble, ils purent ainsi suivre les péripéties de la joute que livrait le David marocain aux Goliaths français et espagnol. Au fil du mouvement de la bataille, à chaque jour, à l'heure de la promenade dans la cour de la prison, loin des gardes et des faux détenus, ils échangeaient tout bas leurs impressions et chacun, à tour de rôle, s'efforçait de tirer la morale du fait saillant de la semaine ou de soumettre l'ensemble du choc à une critique de circonstance. Si Abd-er-Rahman, le Slaoui, Idris étaient parmi les détenus. Si Tachfin était gardé chez lui. Si- El-Yazid manquait. Il avait rejoint le front avec la première expédition des talebs du Djebel.

Dès la première cartouche, la science stratégique de Larrogant sauta en l'air. Ce fut une rigolade générale dans l'armée. D'ailleurs, on ne s'en était jamais douté. On liquida le Scipion à la manque et l'on fit appel aux lumières du défenseur de Verdun qui arriva de France avec des effectifs qui dépassaient une quinzaine de divisions : infanterie, cavalerie, aviation, formations blindées tandis que de l'Afrique du Nord arrivaient de nouveaux renforts. La flotte fut mobilisée. Et avant que la ligne de repli ne se stabilisât, on entra en pourparlers avec l'Espagne en vue d'unir les efforts de deux grandes puissances contre une trentaine de tribus.

Jean-Louis Malvy, gloire du parti radical et que Clemenceau, en l'an de grâce 1917, avait failli envoyer avec Mata-Hari, Bolo et Lenoir à la Caponnière de Vincennes, fut dépêché auprès du Dictateur de toutes les Espagnes. Victime de la Droite en France, Malvy, en Espagne, se mettait de gaieté de cœur au service des Bourbons. Mais il s'agissait de Marocains. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que le Triangle s'alliait au Goupillon contre le Croissant. Ni la dernière. Et le monde, un peu effaré, vit deux nations d'Europe mobilisant armées et flottes pour venir à bout de quelques montagnards décidés, aux Thermopyles du Maghreb, à vendre un peu chèrement leur peau.

A un tel spectacle, les jeunes activistes étaient fiers. Un doux orgueil gonflait leurs veines. L'énergie de la vieille terre ancestrale s'épanchait, devant leurs yeux, à la fois ahuris et enthousiasmés, dans cet inégal tournoi où le guerrier maghrébin, à peine armé, cherchait toujours le corps à corps pour éviter une trop grande dépense de munitions. Cette lutte épique ; ces embuscades où des poignées de volontaires réussissaient à faire tomber des bataillons et des convois entiers ; ces assauts au poignard contre l'artillerie ; ces charges à la grenade contre le char, c'étaient bien les éléments d'une nouvelle *Iliade* à écrire à la gloire des Nord-Africains.

Il fallut plus de deux cent cinquante mille soldats, soixante généraux, trois maréchaux dont un portait sur les manches les sept étoiles conquises dans la fournaise de Verdun, pour réduire le petit pays du nord du Maroc formé par le Riff et le Djebel.

***

Un jour, le bruit courut que l'Amérique allait envoyer des aviateurs volontaires au Maroc. Une escadrille Lafayette se formait, mais on ignorait tout d'abord l'adversaire qu'elle devait rallier. Parmi les activistes on devint perplexe. L'Amérique était un pays né sous les auspices de la Liberté. Ce fut sous le signe de cette allégorie que son histoire s'est développée au cours du siècle dernier. Mais le choix du nom du général que Vergennes avait dépêché auprès de Washington dans le but de venger l'affront de 1763 beaucoup plus que pour seconder les treize colonies insurgées, conseillait la méfiance. Les commentaires enthousiastes de la presse française sur les antécédents de cette poignée de têtes hardies indiquaient assez que la cause était d'ores et déjà entendue. Et en effet, en pleine bataille, les avions aux couleurs de l'Oncle Sam se mirent à cracher sur des villages marocains leur mitraille meurtrière.

O logique humaine ! C'est au nom de la liberté que les descendants de Washington, Jefferson, Monroe et Lincoln franchirent l'Atlantique pour venir en aide aux colonnes franco-espagnoles chargées de réduire un peuple par des moyens que la Charte du président Wilson prétendait bannir à jamais. Ce geste consterna les talebs incarcérés. Cette équipée outre-atlantique ne manqua pas de les affliger. Elle leur faisait toucher

du doigt le néant des manifestations sentimentales et des prétentions doctrinaires d'un Occident toujours prévenu contre l'Orient. Ils en firent leur deuil.

« Rappelez-vous, leur dit Si Tachfin dès que les bruits de la ville confirmant cette nouvelle parvinrent à leurs oreilles, rappelez-vous ce qu'un de nous vous disait un jour sur le geste de Byron abandonnant l'Angleterre, à l'allure sautillante de son pied bot, pour aller s'ensevelir sous les ruines de Missolonghi au nom des libertés de l'Hellade. Byron, poète de l'avenir et chantre du libéralisme naissant, n'était au fond allé en Grèce que pour combattre l'Orient comme l'avait fait avant lui Richard Cœur de Lion au nom du Saint-Sépulcre. Aucun n'a souvenir qu'un Européen ait volé au secours d'un pays oriental envahi par les armées d'Occident et luttant pour des motifs analogues à ceux qu'on s'était plu à accorder aux disciples de Canaris.

« L'Algérie a guerroyé pendant des décades. Elle n'a connu que cet aventurier-espion : Léon Roches. Ajoutons-lui le renégat Joseph Vantini que l'histoire de France a sacré sous le nom de Youssouf, et, pour la Tunisie, Allégro : un trio de coquins.

« Aujourd'hui, s'il y a vraiment une cause digne de provoquer les sympathies et inspirer les sacrifices, c'est bien la nôtre. D'abord nous sommes envahis sans d'autre raison que la richesse de notre sol et la faiblesse de nos moyens pour le défendre. Ensuite, nous luttons à armes inégales. Nous n'avons pas de finances. Pas d'usines. Nos combattants n'ont ni avions, ni chars, ni artillerie à opposer aux forces supérieurement équipées de l'adversaire. Nos hommes tombent sur le champ de bataille sans que nous possédions un Etat capable d'apprécier leur geste et secourir l'armée des veuves et des orphelins qu'ils laissent derrière eux. Pas de presse ni de propagande pour confondre les abominables calomnies que l'on déverse sur nous alors que nous sommes, d'une façon incontestable, les victimes de cette guerre et des appétits qu'elle déchaîne. Ibn Abd-el-Kérim aligne tout au plus une trentaine de milliers de fusils, une vingtaine de mitrailleuses et quelques canons contre une armée que les observateurs les moins prévenus chiffrent à plus de deux cents cinquante mille hommes et sans compter l'inépuisable réservoir de matériel disponible que recèlent la France et l'Espagne. Et

cependant c'est contre nos villages et nos souks que les cousins américains de l'auteur de *Childe Harold* viennent en volontaires expérimenter leurs balles et leurs explosifs ».

— Borah leur a envoyé un avertissement et menace de les priver de la nationalité américaine s'ils ne rentrent pas chez eux, murmura le Slaoui.

« Cela ne veut rien dire, rétorqua Si Tachfin.

— Il n'y a donc que les communistes qui nous ont aidés, au moins en paroles, dans cette lutte, se hasarda de dire Idris d'un air vaguement songeur.

— Je me méfie d'eux comme des autres, se hâta de répondre Si Tachfin. Je ne crois à personne. Nos déceptions sont assez nombreuses pour que je continue à prendre telle manifestation d'opinion, dictée par des causes purement intérieures et compréhensibles chez un peuple dominé à la fois par le système capitaliste et le régime parlementaire, pour de l'argent comptant. Notre lutte ici n'est qu'un tremplin pour de pareilles querelles électorales dont l'enjeu obligé est le pouvoir. Et, quelle que soit la couleur sous laquelle il s'abrite, ce pouvoir restera toujours intraitable à notre égard. Vis-à-vis du monarchiste, du républicain ou du communiste, nous ne représentons que des colonies : c'est-à-dire une valeur d'usage, une marchandise dont l'emploi ou l'échange détermine, au profit collectif de la métropole, des degrés de prospérité et de jouissance qui ne le cèderont jamais aux sommations idéologiques. Sous tous les rapports, ces interventions sont de la pure démagogie ».

A l'époque où le Maroc subissait le choc des armées franco-espagnoles, la Chambre des Députés à Paris retentissait du bruit des discours de la fraction communiste. La III^e^ Internationale, en mal de propagande et remarquant que l'Europe, se remettant peu à peu des ravages de la guerre, commençait à échapper à l'emprise de ses programmes et de ses mots d'ordre, s'était jetée sur l'Orient un peu oublié depuis les thèses du Congrès de Bakou. La Chine et l'Afrique du Nord s'offraient à sa pâture.

La dépréciation des monnaies et les primes à l'exportation ajournaient les crises et réduisaient les perspectives d'un chômage accru. Usines et chantiers travaillaient d'arrache-pied. Les

salaires gardaient leurs taux normaux et l'indice des prix n'accusait pas encore des chutes sensibles pour troubler la vie ouvrière. La social-démocratie et le syndicalisme apolitique étaient à l'ordre du jour tandis que l'exemple de la prospérité américaine, réalisée sous le signe des trusts, affaiblissait gravement le chances de la révolution sociale telle que Marx et Lénine en avaient prédit le cours. Or, comme la Révolution ne saurait conserver au mythe qu'elle engendre sa puissance de suggestion si elle cesse d'agir sur les esprits, le problème colonial se trouvait tout indiqué pour parer à la carence du problème ouvrier. Les orateurs du Parti en usaient de la sorte à la manière d'un citron cueilli d'une branche toute proche et dont on se hâte à presser le jus.

« Je vous ai encore parlé, répondit Si El-Fahci à Idris, de toute une série d'opposants occasionnels que le hasard des débats parlementaires a amenés à se dresser contre les aventures africaines : Desjoberts, Passy, Delafosse, Clemenceau, Grenier, Albin Rozet, Jaurès, Vigné d'Octon. De leurs interventions, il n'est resté qu'une masse de comptes-rendus analytiques riches d'aperçus et de preuves qui, en toute justice, eussent suffi à discréditer définitivement le colonialisme. Mais il n'en a rien été. A part ce lunatique de Grenier qui, ayant embrassé l'islamisme, se permettait de faire ses ablutions dans les locaux mêmes du Palais-Bourbon, et Vigné, demeuré honnête homme jusqu'au bout, la plupart de ces politiciens n'étaient que des démagogues en mal de portefeuilles et de réclame.

« Quant à l'attitude des partis, le parti communiste, bien que la virulence du langage de ses mandataires contre la guerre du Riff lui confère un caractère particulier, lui non plus ne déroge pas à la règle consacrée. C'est d'ailleurs un peu pour cela qu'une tribune a été érigée au milieu de l'enceinte parlementaire et que le journal a été créé dans des pays où l'opinion est pour ainsi dire permise. Les discours du député Rodiot ne doivent pas être disjoints du cadre d'où ils émanent. Le seul élément positif qu'ils comportent, comme tout discours d'opposition, ce sont les abus qu'ils dénoncent au monde et en ce sens, il faut le reconnaître, ces discours ont rendu des services incontestables : puisque les lois d'exception qui nous gouvernent, nous Africains du Nord, nous empêchent de traduire librement nos sentiments.

« Ceci, Clemenceau le faisait aux environs de 1885 et Jaurès au temps où Vigné, nommé par un caprice du sort rapporteur du budget tunisien, écrivait sa *Sueur du Burnous* et dénonçait à la Chambre les vols de terres et les abus des services administratifs de la régence de l'est. Ce qui n'empêcha ni Clemenceau de décider, étant chef du gouvernement, l'occupation du Maroc, ni Jaurès, chef de l'opposition, de l'approuver avec des restrictions mentales qui relèvent des habitudes d'un diplomate autant et peut-être plus que des considérations d'un doctrinaire.

« Le fait de soutenir du haut de la tribune ou d'exposer sur les colonnes d'un journal nos griefs et nos réclamations, voilà pour nous le côté utile de ces débats. Que le député Rodiot soit sincère dans ce qu'il dit ou non, cela ne nous regarde pas. D'autant plus que nos misères ne sont pour lui qu'une arme commode à utiliser contre les adversaires d'un Parti dont les buts ne sont pas nécessairement les nôtres.

« Il serait pénible que, sous l'empire d'une émotion passagère, nous nous enrôlions sous la banière d'une cause qui, de toute manière, s'oppose elle aussi à nos intérêts nationaux en tant que Marocains et Nord-Africains: Cette émotion, qui semble gagner déjà quelques-uns d'entre nous, je ne la partagerai pas. Au contraire, je m'en méfie comme de toute thèse d'assimilation qui peut flatter, si l'on veut, certains sentiments rêveurs, tels penchants naturellement portés vers des simplifications de synthèse, mais qui ne peut pas se réaliser en ce monde où l'incohérence semble guider les pas et où, ainsi que les études sur les lois de l'évolution le confirment, l'homme ne peut défendre son droit à la vie qu'en luttant sans cesse et en se gardant des embûches qui le guettent de toutes parts.

« J'ai connu, continua Si Tachfin, des Algériens et des Tunisiens de la génération passée qui, en dépit des déceptions de l'après-guerre, conservaient pour la mémoire de Jaurès un souvenir qui étonne ceux qui ont pris la peine de suivre, à travers ses discours sur la question marocaine, les méandres d'une pensée qui n'avait de constant que les scènes d'une société idéale dont il truffait ses monologues et qui rappelaient l'Eden que le Missionnaire prêche aux habitants de certains pays avant l'arrivée du pavillon tenu par les mains du soldat et couvrant la marchandise nationale. Socialisme ? Communisme ? Mais

ce ne sont que des mots qui comme ceux de Civilisation et de Culture, peuvent aussi nous arriver tous faits à la pointe de la baïonnette ou sous les éclats de la bombe d'avion.

« Que savez-vous de ces thèses qui réclament avant tout des sociétés dont l'essor économique, parti du stade de l'atelier, a déjà atteint et surpassé le niveau suprême de la concentration industrielle et de la production en série ? Où l'usine s'est multipliée et affermie sous l'effort des applications successives des inventions scientifiques et où, dominé par le souci d'assurer la masse de ses profits, le capitaliste a démesurément élargi le champ de son activité au point d'avoir dépeuplé la campagne pour se fournir la main-d'œuvre nécessaire à la mise en marche d'un appareil aussi tentaculaire ? Où le marché est devenu mondial et tellement astreint à la loi de l'offre et de la demande que la concurrence aujourd'hui apparaît comme une arme qu'appuient les chancelleries et les armées avant de résoudre l'équivoque qu'elle pose par de sanglants conflits ?

« Voyez-vous, si vous me comprenez un peu, l'Europe en est là. Ses peuples se sont prolétarisés dans leur grande masse. Sa bourgeoisie qui, depuis la révolution industrielle, a progressivement supplanté une noblesse féodale aujourd'hui définitivement liquidée, occupe la place dirigeante en raison de son armature économique même. Le blason a changé d'armoiries. Au lieu de l'écu et des devises héraldiques de la vieille chevalerie, l'or, en tant qu'étalon unique de l'ensemble des valeurs, est devenu le seul titre des nouvelles hiérarchies. Le processus n'ayant abouti jusqu'ici qu'à des crises et des guerres, il est évident que le résultat se solde par un passif qui s'inscrit de lui-même sous le signe de la lutte des classes et des guerres impérialistes. De là les fameuses thèses socialistes dont le marxisme n'est pour ainsi dire que le centre moteur. Avec tout ceci, je tiens à vous le dire, nous n'avons cependant rien à voir. Cela ne nous importe pas. Qu'avons-nous en effet à faire, nous, peuple d'agriculteurs, d'éleveurs, de commerçants et qui sommes liés à notre milieu par une somme de liens indestructibles, avec les théories de la plus-value, du matérialisme historique et de la dictature du prolétariat ? Notre conception des choses est encore assez simple pour que nous nous hasardions à l'embrouiller au contact de la subtile dialectique du devenir social.

« Une société soumise au concept de la lutte des classes, loin de nous venir en aide, ne ferait que troubler davantage la nature intime de notre propre équilibre. D'abord notre élément ouvrier, classé dans une zone particulière en raison des conditions politiques qui régissent le Maghreb, est loin de prétendre aux bénéfices supposés par le principe du salaire égal à travail égal. Les privilèges syndicaux et corporatifs, reconnus aux ouvriers français, lui sont systématiquement refusés et, dans le corps de cette classe ouvrière qui n'admet en théorie pure aucune distinction de race, nous voyons le prolétariat nord-africain jouer le rôle d'un bouc-émissaire en regard d'une aristocratie nantie de salaires substantiels et jouissant de tous les droits consacrés par les lois métropolitaines. Cette aristocratie de l'outil gagne largement de quoi vivre, profite de l'ensemble de ses droits politiques, détermine le jeu électoral des partis qui, se disputant ses suffrages, se montrent partant disposés à soutenir ses intérêts au sein des assemblées délibérantes ou lors des conflits nés de l'interminable débat entre le capital et le travail. Et, de la sorte, elle s'assagit et s'embourgeoise, quitte à sceller contre nous et notre classe ouvrière tous les pactes de solidarité possibles avec les capitaines d'industrie qui la salarient et les colons qui frayent avec elle et l'amadouent au nom de l'unité nationale.

« Lorsque le drapeau rouge flottera sur les tours de Notre-Dame, comme il flotte aujourd'hui au-dessus des murs du Kremlin, nous ne logerions pas à meilleure enseigne, soyez-en sûrs, et ceci nonobstant les exercices oratoires de quelques Démosthènes du Palais-Bourbon. Sans donc marchander au député Rodiot l'estime que mérite le pavé qu'il jette à coups redoublés dans la mare aux grenouilles parlementaires, sachons tout de même tracer une ligne opportune entre notre émotion et nos intérêts. Ne soyons pas dupes des mots ».

***

Les yeux du groupe étaient fixés sur le nord. Là-bas la bataille faisait rage. Un drame de la tragédie des temps modernes s'y jouait sans épilogue possible. Sans cesse des troupes arrivaient et aussitôt étaient jetées dans la fournaise. Celui auquel l'histoire confère l'honneur d'avoir, dans l'enfer de Verdun, battu le Kronprinz et défait les plans du Grand Etat-Major allemand, se voyait arrêté, presque refoulé, par une poignée de

tribus marocaines commandées par un chef dont l'éducation militaire ne dépassait guère les limites de l'improvisation. De 1925 à 1926 le monde était plein du vacarme de cette bataille et du nom de l'amghar d'Adjdir.

Mais l'acier triompha. Le fusil pouvait, à la rigueur, tenir contre la mitrailleuse, mais pas contre les forces combinées du canon, du char, de l'avion et du blocus. Un soir de mai 1926 le bruit se répandit à Fez que les hostilités allaient être suspendues et que les émissaires de l'Amghar étaient déjà arrivés aux premières lignes en vue d'obtenir les conditions de l'armistice. Une semaine plus tard, la voix du canon se tut et le Maghreb rentra dans le silence. Après la mascarade d'Oudjda et la liquidation du marché dont Jean-Louis Malvy avait, à Madrid, avancé les arrhes, le héros était exilé dans l'Océan Indien. Mais Manon Roland n'était plus là pour jeter à la face de la Statue un second rappel à la pudeur !

Les internés furent libérés. Ils rentrèrent à la Qaraouiyine. Bien que le Maghreb eut étonné le monde par ses prodiges de courage, les talebs ne pouvaient se dégager d'un certain sentiment d'humiliation. Il leur fallut un bon mois pour se refaire. Un lambeau de la nation s'envolait vers la Réunion. L'épopée avait duré cinq ans et, malgré la reddition du Chef, la lutte, des sommets du Bou-Iblan aux landes du Tafilalet, allait continuer pendant sept années encore. Le Maghreb ne voulait pas mourir.

# La voix du sang

Le blocus desserra son étau. Un jour, un taleb volontaire rentra du Djebel. C'était pendant la nuit, après le repas du soir. On prenait le thé. Si Tachfin était présent à la Qaraouiyine. Des discussions se poursuivaient depuis quelques semaines entre la vieille Université et la Qaïçariah en vue de s'entendre sur les possibilités de fonder une organisation chargée de formuler un programme de revendications populaires, qui deviendrait le point de départ de la création d'un parti national et du lancement de deux journaux l'un en arabe, l'autre en français, où les adhérents qualifiés de l'organisation devaient développer et soutenir leurs points de vue.

L'opinion : tel était le mot d'ordre nouveau qui courait sur toutes les bouches après la fin de l'insurrection. Le pays avait des réclamations essentielles à imposer aux « Protecteurs ». On comprenait que le peuple avait tout d'abord besoin d'éducation, d'une conscience, d'une âme.

« L'arme, disait Si Tachfin, n'est que le bouclier d'une idée et, sans idée, l'arme n'a aucun sens, aucune raison d'être. L'idée, c'est le sentiment compris et traduit sous des formes concrètes et disciplinées. Si la nation demeure dans l'équivoque, secouée par des sensations incertaines qui la rendent inapte à évaluer ses intérêts et la manière de les formuler, la nation n'arrivera à rien de bon. Elle ne dépassera jamais le cadre au milieu duquel elle n'évolue pas, mais se contente de mordre et de ruer. L'exilé de la Réunion demeurera une des plus belles figures de notre histoire, c'est une chose entendue. Mais, à vrai dire, nous eussions préféré à sa place une sorte de Djemaleddine national à l'école duquel l'élite de notre jeunesse eut été appelée à s'éduquer et à s'instruire. A la nation maintenant, à sa jeunesse surtout, de continuer la bataille sous des mots d'ordre nouveaux. Elle sera dure, cette bataille, longue, accablante, soumise à des épreuves sans nombre, mais où la patience et l'énergie peuvent avoir le dernier mot. C'est le seul chemin qui s'offre à nous avec de sérieuses chances de succès...».

On était à ces discussions lorsque le volontaire vint s'asseoir au milieu de la ronde accroupie sur des nattes brochées de laines multicolores à la mode de Figuig. Il était pâle, amaigri et l'assistance remarqua qu'il boîtait un peu. On alla quérir Idris et quelques autres talebs qui se trouvaient chez des camarades en train de lire ou de discuter sur des sujets quelconques. Ils s'en vinrent tout de suite. Et, après avoir embrassé et congratulé l'étudiant, ils prirent leur place dans la ronde.

On ferma les portes. Les questions se mirent à pleuvoir. Idris était blême. Un tic nerveux, inconnu chez lui, secouait sa joue droite. Des gouttes de sueur perlaient son front. Il était sans nouvelles de sa famille depuis près de deux ans bien qu'une guerre terrible eût balayé le Djebel. La Camarde y avait passé, armée de sa Faulx, et avait abattu sans discernement, à droite et à gauche. C'est pourquoi l'on s'attendait aux pires informations. Il voulut parler, poser une question sur son père, les siens, ses amis. Sa voix s'immobilisa sans qu'il put articuler le moindre son. Il fit un éffort sur lui-même, ouvrit la bouche, les paroles vinrent expirer sur le bout des lèvres avec un mouvement spasmodique, un murmure de râle comme un aphone qui s'essaie à tirer sur ses cordes vocales. Un taleb entra avec une léchefrite où deux couples d'œufs achevaient de frire dans du beurre rance, une galette, quelques figues sèches et invita le volontaire à se restaurer avant de lui verser une tasse de thé. L'assistance se tut. Un silence de mort planait sur les têtes encapuchonnées. Tous s'attendaient à des descriptions effarantes, à des récits d'horreur et de désolation peu faits pour stimuler les espoirs. Au bout de quelques minutes, le Slaoui, qui venait d'entrer en coup de vent, se hasarda à demander des nouvelles sur Si El-Yazid.

— Mort, répondit le volontaire tout en mangeant, mort tué d'une balle au front au nord d'Aïn Médiouna.

Le sang se glaça dans les veines de l'assemblée. Un espoir du jeune Maghreb qui s'ensevelissait sur le champ de bataille avec les marnes de l'Ouergha pour unique linceul.

— Et le reste de l'expédition ? demanda Si Tachfin.

— A part deux volontaires qui soignent leurs blessures dans un dchar des Beni-Zéroual, personne ne reviendra plus. Ils ont tous péri, la plupart en combattant, dans le nord, contre les Espagnols...

Le taleb continua à manger. Si Tachfin lui passa un verre de thé et, pendant qu'il le sirotait, il ramena le pan de sa djellaba au-dessus du genou. Une grande blessure, encore mal cicatrisée et dont quelques écailles de sang et de pus se collaient à un grossier bandage, lui balafrait tout le bas de la cuisse droite.

— C'est un éclat d'obus, dit-il. Il a failli m'écrabouiller. Je l'ai reçu sur les bords de l'Aoudour au cours d'une attaque de la Légion. C'est un miracle que j'en réchappe. C'est horrible, la guerre ! Puis, après une gorgée de thé : ah ! nous nous sommes bien battus. Je croyais jusqu'ici que la palme du courage revenait aux populations de nos montagnes du Bou-Iblan. Maintenant, je m'incline, et bien bas, devant les Riffains et les Djebalas. *Baz* ! (1). Il faut avoir des cœurs de fer pour résister au déluge infernal dont nous venons de vivre les horreurs. Ils ont tenu jusqu'à la dernière minute, jusqu'au moment où, les munitions ayant été épuisées, ils n'avaient plus que le poignard, la crosse du fusil ou les morceaux de roche pour essayer d'arrêter l'avalanche humaine qui déferlait sur eux de toutes parts.

— As-tu été au Tiziran ? demanda timidement Idris.

— Oui, j'y suis resté six mois. J'ai participé, avec la harka, à presque toutes les rencontres contre les Espagnols. Il ne reste plus rien de cette phalange d'élite.

— Et mon père ? fit Idris avec une hésitation mêlée d'angoisse.

— Ton père ? répondit le volontaire, il va mieux.

Le front d'Idris se rassombrit. Ses yeux lancèrent de rapides éclairs. Un mouvement de gorge suivi d'un bruit rauque annonça la compression d'un sanglot. Ses paupières se mouillèrent...

— Il va mieux, oui, répéta le volontaire, comme s'il se parlait à lui-même. Mais d'autres ont disparu. Si Ben Omar est mort, tué dans les buissonnières de Dar Ben Qarrich. Mort, aussi, Si Abd-el-Kader ben Lakhdar, cet Algérien doublé d'un savant dont tu m'avais naguère entretenu et que j'avais appris

---

(1) *Baz* ! Acclamation qui, au Maroc, est l'équivalent de bravo ! de hourrah !

à connaître et à aimer. Il est mort comme un de ces vieux Arabes d'antan dont l'espèce aujourd'hui s'est presque éteinte. La guerre l'avait surpris dans le Riff. Il s'était immédiatement mis à la disposition de l'amghar. Négligeant sa charge d'*allaf* (1) qui lui avait été confiée, il avait pris le fusil comme tous les autres et rejoint les débris de la harka du Tiziran après la mort de Si Ben Omar et la blessure de ton père. Nous nous mîmes sous ses ordres et ne le quittâmes plus. Le mousqueton en bandoulière, la canne à la main, il était de toutes les rencontres et de toutes les embuscades. Le soir, au coin d'un de ces feux de sarments qui grésillent dans l'âtre d'une vieille mosquée de village, quand il faisait froid, ou à la belle étoile, à la saison chaude, il nous réunissait, les fqihs et talebs qui se trouvaient en campagne avec lui et nous faisait quelque cours sur la langue arabe ou l'histoire du Maghreb tout en insistant sur la nécessité de l'évolution sociale de l'Islam. C'était une tête. Il tomba, un jour, près de Fondak, touché par l'éclat d'une bombe d'avion qui lui déchira l'abdomen. Nous le tronsportâmes dans un village du Djebel-el-Habib où il demeura près d'un mois, tourmenté par d'affreuses douleurs. Il ne se départit jamais de son calme. Une hémorragie interne l'avait affaibli. Mais chaque fois qu'il recouvrait un peu ses forces, il nous appelait auprès de lui et, un faible sourire illuminant un visage sur qui s'épaississait déjà l'ombre de la mort, il discutait avec nous un sujet quelconque et nous exhortait, lui le moribond, à l'étude, à la discipline et au travail.

Un soir, c'était pendant l'automne, il semblait mieux et sa figure, pâlie et ravagée de rides, avait repris un peu de sa sérénité. Nous étions à son chevet. Il lisait quelques pages de la *Rissalât-et-Tawhid* du cheikh Mohammed Abdo et nous en commentait le texte. Nous étions à ce monologue lorsque nous aperçûmes sur sa figure une légère convulsion. Ses yeux s'ouvrirent pour se fixer dans un regard que l'immobilité soudaine des paupières rendait à la fois dur et tragique. Ses doigts tenaient le livre et sa bouche, entr'ouverte sur la dernière parole échappée de son gosier, prit un rictus comparable à l'un de ces sourires qui se dessinent sur nos lèvres lorsqu'on éprouve quelque vague dépit. Si Abd-el-Kader était mort...

(1) *Allaf,* intendant, comptable-chef d'une mehalla marocaine.

— En stoïcien, s'exclama Si Tachfin. Voilà comment je voudrais finir !

Si Ben Omar, mort ! Si Abd-el-Kader, mort ! Deux colonnes idéales sur lesquelles Idris appuyait sa jeune vie qui croulaient sous le poids de la rafale. Le Djebel commençait à prendre à ses yeux un aspect lugubre.

— Et Si Abd-es-Salam ? demanda-t-il.

— Si Abd-es-Salam, le fqih de ton village ? Mort, aussi. C'est sur les pentes du Roukdi qu'il est tombé à son tour, quelques semaines avant la reddition du Chef. Je me souviendrai toujours de cet homme de bien. Quant à ton père, blessé tout d'abord par une balle de mitrailleuse, il fut grièvement touché, une seconde fois, par un obus qui l'a presque démoli...

— Démoli ?

— Oui, presque démoli. L'éclat, en lui ravageant la cuisse lui a en même temps sectionné le bras gauche à la hauteur du coude. Personne ne crut qu'il s'en tirerait, mais la puissance de Dieu n'a pas de limites. Après quatre mois de souffrances, il revint peu à peu à la vie. Certes, il est devenu ingambe, un bras lui manque, il boîte du pied, sa vigueur cependant est demeurée telle que tu l'as connue. Il est même devenu quelque peu imposant. On pourrait croire qu'il est fier de ses blessures et qu'il voit dans le sacrifice, qui a fait de lui un éclopé, une faveur spéciale accordée par le Très-Haut à son humble personne. La considération qui l'entoure a décuplé et une espèce de légende s'attache désormais à son nom.

« De tes anciens camarades du dchar, beaucoup ne sont plus de ce monde. Quelques-uns pourtant ont échappé aux coups de l'ange de la Mort. Le noiraud, dont tu nous contais les farces et que j'ai connu comme l'un des plus audacieux combattants du Djebel, a eu la face démantelée par un coup de baïonnette reçu lors d'un corps à corps avec les Sénégalais. S'il était laid de nature, tu peux me croire que ce coup ne l'a guère rendu plus beau. Mais il ne s'en porte pas plus mal pour cela...

Tout le monde était ému. Idris surtout. Ses larmes s'étaient séchées. Il restait là, ahuri, consterné, hagard, figé dans une pose mélancolique, regardant vaguement le volontaire qui lui assénait, sans le vouloir, ces nouvelles comme une volée de trique sur le crâne, Personne ne parlait plus. Ce fut Si Tachfin qui rompit le silence.

« Maintenant, conclut Si el-Fahci, la lutte armée est terminée. Le Maghreb a fait vaillamment son devoir et les résultats d'une guerre ne sauraient se mesurer aux décisions d'une bataille perdue. Le Maghreb de nos aïeux a ressurgi de la catastrophe de Zama et des ruines de Carthage. La véritable lutte qui demeure et qui sollicite avant tout notre attention et nos forces, c'est dans l'éducation et le travail qu'il va falloir l'affronter. Il nous faut créer une conscience nationale qui soit digne de notre volonté de vivre. La vie a ses lois. Les méconnaître, c'est se laisser choir au rang de ces ilôtes de Sparte ou de certaines peuplades nées pour subir la volonté du plus fort. C'est aller au-devant de la servitude et de l'humiliation.

« Au fond, nous combattons depuis 1830. Et nos ennemis, Dieu merci, n'ont pas trouvé devant eux une cohue de pleutres. Mais, voyez-vous, il nous a manqué une chose essentielle dans cette lutte. C'est de savoir pourquoi nous combattons, quelle est la rançon de nos peines et de nos sacrifices, le but ultime de cette somme d'efforts ? Voilà ce que nous devons tout d'abord savoir. Quand nous aurons compris nos obligations envers notre conscience et notre pays ; quand l'instruction et le travail nous auront mieux fait saisir la valeur de nos droits ; quand notre peuple, mieux évolué, aura à sa tête une élite capable de traduire son opinion et de formuler ses désirs : alors, mais alors seulement, notre action pourra donner des fruits appréciables et adéquats au tournant historique dont nous en vivons les tristes moments ».

Et, attirant à lui Idris qui demeurait taciturne et un peu abasourdi à ses côtés, Si Tachfin le pressa longuement sur sa poitrine.

⁂

Les événements se précipitèrent. La reddition de l'Amghar fut suivie d'une série de faits qui aboutirent, sous les auspices des clichés les plus éculés de la phraséologie du siècle, à la

consécration de l'asservissement du Maroc. Une espèce de Protectorat bicéphale s'autorisant de soi-disant droits conférés par des traités et des conventions portant le sceau des Chancelleries internationales, présida à cette mise en coupe réglée. La pièce se joua à Oudjda. La liquidation de Larrogant ne liquida pas son système. Si le jeu de l'opinion et la règle des partis s'opposent en France et offrent, souvent, un spectacle dénué de cohésion et de certitude, la politique coloniale française, en revanche, s'inspire d'un esprit de suite qui déconcerte par son obstination et sa fade monotonie. C'est ce qui se produisit.

Trück succéda à Larrogant.

Comme son nom le suppose, Trück n'était pas un Français de vieille roche. Même pas un Alsacien. Son grand-père, à la suite d'un de ces raz-de-marée napoléoniens qui ne cessèrent de déferler sur l'Europe centrale au début du siècle dernier, était venu du cœur même de la Germanie. Comme Maurice de Saxe, Kellermann, Ney et Spuller, il s'était facilement laissé résorber dans le creuset de l'assimilation. Son père devint à la fois Français et républicain. Protestant luthérien, il attela son avenir au char de cette Eglise réformée qui, toujours hantée par le spectre de la croisade albigeoise, de la Saint-Barthélemy, des assommades de Montluc et de la Révocation de l'Edit de Nantes, s'entête à se classer parmi les plus fermes soutiens de la République et de l'Ecole laïque. Membre en vue de l'Université et philosophe par surcroît, il participa aux côtés de Ferry dans la lutte contre les Congrégations et le dernier carré des résistants groupés autour du souvenir de la loi Falloux.

Le petit-fils, moins timide dans ses ambitions, préféra les luttes du *Forum* aux grâces de Minerve. Sans être brillante, sa carrière fut plus ou moins intéressante. Il n'eut jamais les faveurs du premier rang, sauf une éphémère et plutôt cocasse présidence du Conseil, mais il excella dans les ministères de confiance et les proconsulats. Haï par la droite, tenu en méfiance par la gauche, il navigua tellement mal entre les eaux contraires qu'il ne parvint jamais à décrocher la timbale. Il avait pour l'avocat de Duez une faiblesse qui lui fut fatale. Ceux qui le connurent assurent que ce protestant libéral ne tarissait pas d'éloges sur l'évolution d'une carrière amphibie qui, partie d'un socialisme international formulé, un jour, dans la mairie de Saint-Mandé pour aboutir un quart de siècle plus tard à la pro-

fession de foi chauvine du cirque de Ba-Ta-Clan, devait donner à la démocratie militante la couleur qui lui manquait dans le jeu des métamorphoses parlementaires.

Trück avait la phobie de la tribune. Il n'avait rien d'un Briand ni d'un Viviani. Ses interventions dans les Commissions étaient rares et discrètes. Il avait dans le sang le jeu des coulisses, mais, s'il avait du doigté, il lui manquait le flair et le brio. Au lieu de se servir de son monde, les plus malins se servirent de lui. Il ne leur tint cependant pas rancune. C'est là toute son histoire.

Trück débarqua au Maroc au moment où la campagne riffaine battait son plein. Sa mission était limitée. Elle équivalait à celle d'un chirurgien qui, chargé d'une opération délicate à pratiquer, doit avant tout connaître à fond l'art de l'anesthésique de manière à ce que le patient accepte sans broncher la mutilation de son corps. C'était l'homme des transitions.

Moins d'un an après le renvoi de Larrogant, le Résident Général Trück regagnait, sous prétexte des incompatibilités parlementaires, la France en laissant le Maroc dans une paix voisine du coma plutôt que de l'euphorie.

Sainluchon le remplaça à Rabat. Ce Sainluchon, à son tour, était loin d'être un saint en dépit de la tournure d'un patronyme qui sentait l'encens de sacristie. C'était un de ces personnages méphistophèliques que l'on rencontre souvent dans les conciles du parti radical, un genre de politicien retors et sournois débitant à qui veut l'entendre les litanies républicaines, exhibant haut le Triangle tutélaire sous lequel il s'apprête à gravir les marches du nouveau Temple tout en hâtant, sitôt le maroquin ou le képi à feuilles de chêne enlevés, à révéler le véritable métal de son âme d'arriviste. Sainluchon, autant que Trück, était de cette marque-là.

Sainluchon avait fait sa carrière dans l'administration préfectorale jusqu'au jour où, après la guerre, Alexandre Millerand, qui trônait alors à l'Elysée, vint l'y chercher pour le nantir d'une satrapie africaine. Il troqua un département du Sud-Ouest pour la Régence tunisienne où il fit du mal. Et quel mal ? La Tunisie réclamait une Constitution et des libertés qu'elle tenait de l'esprit des accords qui régissent le Protectorat de 1881. Pendant la guerre, des promesses solennelles lui avaient été

faites. Un parti national, le Destour, qui s'était fondé sous l'égide du glorieux Ali Bach-Hamba, réclamait la réalisation de ces promesses d'autant plus que la conjonction opportune des thèses wilsoniennes, des doctrines de la Société des Nations et des principes de la Révolution russe appuyaient en apparence de telles raisons d'émancipation.

Les affaires n'allaient pas bien dans l'ancienne Numidie. Un pamphlet, la *Tunisie Martyre*, venait de dévoiler, sur une échelle plus large, les méfaits de ce colonialisme représenté par les Groslots, les Kammelköpfs et les Cônis de l'endroit et que l'intègre Vigné, dix ans plus tôt, avait courageusement dénoncés à la tribune du Parlement et sur les colonnes de la *Guerre Sociale*. Mais la France, sauvée par miracle de la framée teutonne, ne l'entendait pas de cette oreille. La Régence devait rester telle que Lavigerie, Carnières et Tridon l'avaient plus ou moins imaginée : une vache à lait. Le burnous devait continuer à suer pour assurer à la Rome nouvelle le pain et les jeux de cirque. C'est à quoi Sainluchon était tenu à employer ses talents de satrape au service d'une République capitaliste présidée par un rénégat du socialisme. Les cinq années qu'il passa à Tunis sont l'histoire de la lutte âpre et mouvementée d'un radical protégé de la Franc-Maçonnerie contre les tentatives d'affranchissement d'un peuple maintenu de force dans les ornières de ce « stade mérovingien » dont parlera certain jour un autre radical de pur aloi : le munichois Edouard Daladier.

En 1927 Sainluchon arrivait de Tunisie à Rabat. Il avait déjà de l'àcquis, de l'expérience africaine. Il trouvait, dans la capitale administrative du Maroc, une activité appropriée à la mesure de sa fourberie méridionale. La succession qu'il recueillait était lourde. Non que le Maroc, après l'écrasement de l'insurrection, fut ingouvernable ou susceptible de donner du fil à retordre au nouveau Résident. Non. La volonté de collaboration, de coopération, d'association ou d'autres slogans pareils n'aurait certes pas manqué de partisans décidés à la condition, bien entendu, qu'elle fut sincère et s'exprimât en une politique nette et tranchée une fois pour toutes. Le désir de compréhension eut pu être alors facilement obtenu. Le Marocain n'aurait pas marchandé son concours. Et, dans ce sens, sa volonté était réelle.

Mais ce n'était pas sur de telles intentions que reposaient les directives imparties à Sainluchon. La République était dé-

cidée, la résistance du pays une fois jugulée par les armes, à entreprendre un jeu de division dangereux qu'elle caressait depuis longtemps et devant lequel la Monarchie et l'Empire avaient successivement reculé. Tour à tour, elle l'avait déjà essayé en Algérie et en Tunisie, mais sans résultats positifs. Cette politique, puisée dans les traditions conjugées de la Paix romaine, du Testament d'Isabelle et des enseignements du célèbre Secrétaire florentin, était une arme tranchante, une sorte de glaive dont le maniement n'était pas du tout exempt de danger. Il s'agissait de s'attaquer au bloc national maghrébin, de le scinder en tronçons opposés, en effriter le ciment afin d'affaiblir la résistance devant les droits de la conquête et les exigences de la colonisation. On devait débiter la nation maghrébine en une série de peuples et de confessions diverses, la compartimenter, disperser ses éléments loin de l'axe national, prévenir tout renforcement de l'unité, conjurer le déclenchement des forces morales tendant, sous la pression du dynamisme historique, à la formation ou au renforcement de l'âme populaire. Il fallait battre en brèche le Maghreb en minant les fondements de sa structure sociale basée sur l'unité religieuse. Deux mille ans après Salluste et Procope, on s'évertuait encore à ressusciter le *divide ut impera* si cher aux proconsuls du Haut comme du Bas-Empire.

Pour arriver à de telles fins, la France disposait d'un moyen à double face qui, recourant simultanément à la politique évangélisatrice anti-musulmane et à la politique dite berbère, ne visait à rien moins qu'à paralyser l'essor de l'idée nationale et, partant, à créer un chaos de tendances à l'abri duquel elle eut été à même d'assurer le succès de son effort de peuplement français et de mise en valeur du sol au profit exclusif de son capitaliste, de son fonctionnaire et surtout de son colon. Ainsi du moins le pensait-elle !

Ces essais venaient de loin. Ils dataient de la première période de la conquête algérienne, du temps où Bugeaud jetait les premières esquisses d'une France africaine fondée sur l'emploi géminé de l'épée et de la charrue : d'une charrue aux mancherons tenus, cela va sans dire, par des laboureurs transplantés des pâturages de la Brie ou des champs du Périgord. Les intérêts des véritables populations du pays étant systématiquement méconnus, il n'y avait plus qu'à recourir aux stratagèmes combinés de la force et de la ruse pour déjouer toute tentative de récalci-

trance. Ces essais découlaient non de simples velléités, mais d'idées qu'on ne peut plus désormais révoquer en doute.

La chose évolua d'elle-même. Quand on s'aperçut, c'est Fournel qui en a tout d'abord fait la mirifique découverte, que la nation maghrébine tirait ses origines de deux souches différentes, on crut avoir trouvé la panacée en essayant de dresser, par des mesures appropriées, l'une de ces souches contre l'autre. Ce fut ainsi le point de départ de cette lamentable entreprise. L'évangélisation a la prétention de s'adresser aux Arabes comme aux Berbères. Le prosélytisme religieux ne distingue pas. C'est que l'on voit qu'entre Musulmans et Chrétiens la barrière pourrait devenir infranchissable comme elle le fut, en Turquie, avant la liquidation des problèmes arménien et grec, et comme elle l'est toujours dans les pays du Levant (1). Quant à la soi-disant politique berbère, elle n'est agitée qu'au sein de l'Islam nord-africain.

Sous la Monarchie de Juillet, puis sous l'Empire, l'Eglise s'efforça de reprendre l'idée de Cisneros sur les possibilités d'une Afrique chrétienne. Les apôtres de cette nouvelle Croisade ne manquèrent pas. Louis Veuillot commença par attacher le grelot. L'évêque d'Alger, Mgr Dupuch, poussa un jour l'audace jusqu'à vouloir convertir Abd-el-Kader lui-même. Ses entretiens avec l'interné d'Amboise sont là-dessus des plus édifiants. Après 1857, quand le bastion kabyle mit bas les armes après une résistance de sept années, des illuminés sans candeur n'hésitèrent pas à prendre quelques-uns des types blonds ou roux du Djurdjura pour d'authentiques rejetons d'un rameau aryen demeuré en Afrique après la dispersion des Romains et des Vandales. Et comme l'on confondait Arabes et Musulmans, les évangélisateurs préférèrent tenter alors les Kabyles. Horace Vernet a laissé un tableau d'une *Messe en Kabylie* où l'on voit l'abbé Suchet, aumônier des armées, apparaître déjà drapé de la fameuse soutane blanche. Symbolisme précurseur d'une idée qui allait voir le jour !

---

(1) Les événements de 1943 et 1945 ont montré, et définitivement montré, qu'il n'y a plus de question religieuse au Levant. Devant la menace du dehors, Chrétiens et Musulmans ont abdiqué leurs vieilles rancunes en amalgamant leurs aspirations communes et en assurant une fois pour toutes leur avenir national. La France a-t-elle compris ?

Le cardinal Lavigerie et le père de Foucauld s'attelèrent à cette œuvre. Elle se réduisit à de pauvres scènes spectaculaires sans résultats précis. Quelquefois, des chefs de l'armée, comme le général de Sonis, l'amiral de Gueydon et le général Laperrine, ne reculèrent pas devant la responsabilité de seconder ces initiatives dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles s'opposent au rôle bien compris du soldat.

La terrible famine de 1867 permit aux apôtres de la division de fonder, sous le couvert de la charité chrétienne, quelques hospices où des orphelins musulmans recueillis au hasard des routes, étaient élevés et entretenus dans la foi du Christ. Arrivés à l'âge de raison, tous ces pensionnaires retournèrent à l'Islam de leurs pères. On les prit pour des ingrats, des réfractaires indignes de la clémence divine, on les couvrit d'injures, on traîna l'Islam aux gémonies, mais cela ne consola pas le fondateur de Saint Cyprien du Tighzel du camouflet reçu. Il fallait chercher autre chose.

L'apostolat de Lavigerie à Alger et à Tunis n'a rien à voir avec la religion. Ce prince de l'Eglise était une sorte de Templier plus préoccupé à calomnier l'Islam et à servir les fins utilitaires de la France qu'à conduire au bercail chrétien quelques brebis chipées des bergeries musulmanes. Il était de ces hommes à soutane qui ne parlent des choses du ciel que pour mieux réaliser celles de la terre.

Homme de Léon Gambetta et de Léon XIII, comme il l'avait été de l'Impératrice Eugénie et de Pie IX, il jouait à la fois du triangle et du goupillon pour satisfaire, en Afrique, des projets de moine-ligueur au service d'un système d'exploitation capitaliste, libéral et athée. Son fanatisme ne connaissait pas de bornes. Sa haine contre les Musulmans était proverbiale et s'inspirait directement des prêches de Pierre l'Ermite et de Torquemada. En coquetterie avec la Franc-Maçonnerie, adversaire en apparence du *Syllabus,* il réclamait sans sourciller les sentences de la Sainte-Inquisition contre les zélateurs de la foi mahométane. Si le Maghreb ne se couvrit pas de bûchers, c'est que cet étrange prélat, ce cardinal dont la tête s'ornait d'une barette reçue des mains d'un chef d'Etat en lutte ouverte contre le Pontificat, était né à une époque où le Sacerdoce avait depuis longtemps baissé pavillon devant le Pouvoir séculier.

C'est lui qui créa ces congrégations religieuses destinées à prêcher spécialement dans l'Orient musulman : les Pères Blancs et les Sœurs missionnaires. Congrégations qui pourront se vanter peut-être de servir la politique d'une Eglise militante, mais jamais celle de la Croix : de cette Croix qui demeure, à travers les siècles, le symbole d'un martyre noble, sublime et désintéressé.

Elevé à la primatie de l'Eglise d'Afrique, Lavigerie se crut appelé à jouer un rôle comparable à celui de Saint-Augustin qu'il s'imaginait avoir pris pour modèle. Mais, à la différence de l'évêque d'Hippone, il manquait de cette loyauté de caractère qui est la condition principale de toute mission prétendant à un ordre supérieur. Sa foi aussi était sujette à caution. Tout ce qu'il put faire, c'est de seconder activement les plans de conquête de l'Afrique du Nord avec des diplomates rompus au jeu de l'intrigue du type de Roustan, des officiers de Service des Renseignements du genre de Sandherr et une nuée de politiciens en quête de terres, de sinécures et de prébendes. Pour un cardinal qui avait l'oreille du Saint-Père, de la Curie romaine et qui faisait marcher au pas l'Episcopat français, c'est en somme peu de choses !

Un autre apôtre de l'évangélisation manquée du Maghreb, c'est le Père Charles de Foucauld. Figure énigmatique et terne, sans relief intéressant, sorte de personnage secondaire d'un roman sans vogue et dont la vie n'a été montée en épingle que grâce à des essais de réclame posthume tentés par des écrivains aux gages de l'impérialisme.

Ancien officier de cavalerie, dégoûté de la vie mondaine par de malheureuses infidélités conjugales, nourri de littérature de sacristie, fasciné dès le jeune âge par l'aventure et le mysticisme, il devait à coup sûr finir dans les frocs de la fausse pénitence. Comme Lavigerie, il caressait le mirage de transformer les cours d'eau de l'Afrique du Nord en autant de jourdains dont il eut été le Saint-Jean au cœur ondoyant et divers. Comme Lavigerie, il haïssait l'Islam à mort. Comme lui, il s'était enrôlé de gaieté de cœur au service du colonialisme. Mais, à sa différence, il préféra la vie érémitique à la vie sacerdotale et, il essaya de se rapprocher un peu de l'exemple de Saint-François.

Il accomplit sous un nom et un déguisement juifs et avec la compagnie d'un fils d'Israël (y aurait-il là matière à certaines analogies avec le souvenir de l'Iscariote ?) une mission secrète au Maroc que personne ne récuse d'avoir été de l'espionnage pur et simple. Car il ne s'agissait pas moins que de dresser des cartes topographiques et d'étudier l'état d'esprit des populations à la veille de la conquête de l'Empire chérifien. Et l'espionnage, pour autant que l'on sache, n'a jamais été du nombre des vertus théologales admises comme éléments de poids aux procès de canonisation.

De Foucauld se fit moine de l'obédience cistercienne, de cette Trappe dont le silence imposé implique le renoncement à tout ce qui clame et murmure dans cette vie de mouvement. Après un recueillement préparatoire dans les couvents romains et un pèlerinage en Terre Sainte, l'ancien lieutenant de hussards, en robe de bure et cilice, vint s'échouer un beau jour en plein Hoggar, au milieu du pays de la Soif, parmi les monts calcinés de la partie méridionale du Sahara, dans la compagnie des Touaregs nomades que la France craignait justement en ce moment. Drôle de retraite que ce Trappiste se laissait conduire à choisir en ce Tanezrouft dans lequel les théoriciens de la Plus Grande France voient le nombril de l'empire français d'Afrique ! Ce fut là où, en 1916, il gagna sa palme sans que tout le monde soit d'accord, toutefois, sur l'ordre et la nature du sacrifice consenti. Chacun a le martyre qu'il mérite ! Mais si un tel bilan s'est soldé par un passif aussi fâcheux, cela ne veut pas dire que le gouvernement français ait définitivement jeté les soutanes coloniales aux orties. Non, cela ne cadrerait pas avec une politique où l'essentiel des préoccupations se résume dans le maintien de la double confusion idéologique et sociale. Les budgets des trois pays du Maghreb comportent des chapitres où s'inscrivent des sommes importantes destinées à la propagande religieuse. Et cela demeurera pour les bouffeurs de Dieu de France une excellente arme en réserve.

***

La soi-disant politique berbère relève de cet esprit de désordre. Ses promoteurs assuraient, il y a quelque temps, que, conçue en pleine conformité avec les us et coutumes du foyer berbère, elle était de nature à se révéler autrement efficace que les illusions d'un baptême où Marianne aspergerait la

masse des néophytes africains de ses eaux lustrales. La République armée du goupillon ? Voyez-vous, par exemple, un Gambetta, un Ferry, un Combes, un Briand ou un Clemenceau (le Clemenceau d'*Au Soir de la Pensée*) jouer le rôle d'un tel parrainage *ad majorem Dei Gloriam* ! Ici les Saintes Ecritures se mettent en travers de la Sainte Charte. On a beau changer la couleur du masque, la vérité reste.

Comme la *Chériaa,* la loi coranique qui est aussi le Code civil de l'Islam, n'a jamais prétendu à une trop grande centralisation de ses compétences juridiques, et que les agglomérations musulmanes rurales ou tribales, assez éloignées des cités pour avoir recours dans les petites comme dans les grandes choses aux lumières du cadi, avaient gardé quelques-unes de leurs coutumes, *l'orf* arabe ou *l'izref* berbère, dont la djemaâ en revêtait la charge en vertu d'une sorte de délégation consentie par le village ou la tribu, on crut devoir trouver dans des choses aussi ordinaires une ample matière à révision. Drôle de logique ! Idris s'offusquait de ces palinodies. Dans ses discussions avec ses amis, il ne se lassait pas de confronter les diverses données historiques de l'évolution du droit en France avec ce que les fonctionnaires français, agissant en plein accord avec leur gouvernement, se permettaient de faire en Afrique.

Nous vivons, pensait-il souvent, sous un régime imposé par une nation gouvernée par un Etat républicain dont la Constitution se réclame du principe de l'unité et de l'indivisibilité. Son monument législatif, le Code Napoléon, est la synthèse condensée de toutes sortes de recueils de jurisprudence qui, de l'époque romaine à nos jours, a servi de base à l'ensemble des textes et moyens employés pour définir, fixer et assurer l'étude du droit et la saine application de la justice.

La justice se rendait en France d'après des codes de circonstance et des coutumiers différents. La période royale, en dépit du centralisme achevé de son mode de gouvernement, s'était gardée de toucher à cet ordre de choses. Il a fallu la Révolution personnifiée dans le plus génial de ses enfants pour faire table rase de ces vieilles antinomies. Et pas tout à fait encore. Le Coutumier de Normandie régit toujours les rapports juridiques des îles de la Manche passées depuis la guerre de Cent ans sous la domination anglaise. On décèle, en Bretagne, en Auvergne et dans le Béarn, des survivances d'anciennes procédures judi-

ciaires qui sont demeurées autant d'arguments valables entre les mains des partisans du régionalisme politique. On y démêle des principes de réglement surannés dont l'origine remonte probablement aux âges druidiques et d'autres empruntés au droit romain, à la législation gallo-franque et aux préceptes du droit canon. Mais ce ne sont là, après tout, que des reliefs surnageant à la grande fusion de l'An VIII. Cependant, personne n'y trouve à redire tant il est vrai que la parabole de la paille et de la poutre continue à se soutenir chaque fois qu'il s'agit de dénoncer l'immuable chaos de l'esprit humain.

Le fait que, dans les communautés berbères, la djemaâ peut connaître de certains litiges a été le point de départ de ces tentatives répétées de diviser Arabes et Berbères précisément là où l'évangélisation a si piteusement échoué. N'ayant pas réussi à convertir Kabyles et Khroumirs en Algérie et en Tunisie, pourquoi ne pas retenter la chance au Maroc où l'élément berbèrophone conserve une importance numérique qui n'a pas, on s'en serait douté, échappé à la fine attention des Cuenlaërts de la Résidence.

Larrogant, bien avant 1914, avait déjà songé à cela. Mangin, Gouraud, Berriau, Blanc, Sorbier de Pougnadoresse, Micheaux-Bellaire, Maurice Le Glay, le capitaine Odinot, ses collaborateurs plus ou moins proches, l'y poussaient avec un zèle bien surprenant chez certains d'entre eux. Tous, en s'attelant au char d'une si belle aventure, se proclamaient des « Africains » soucieux de trancher dans le vif. Mais la guerre et ses dangers, l'après-guerre et ses complications ne se prêtaient pas à d'entreprises aussi hasardeuses. On remit donc l'affaire à des temps meilleurs. L'insurrection riffaine sonna sur ces entrefaites. Ceci comportait bien des suggestions pour reviser les vieilles méthodes, mais personne ne voulut en tenir compte. Larrogant fut emporté par le tourbillon de la révolte. Trück passa ensuite comme un météore sur un ciel en éclipse. Avec Sainluchon, on décida enfin de prendre le taureau par les cornes. Et ce fut le *dahir* (1) berbère...

⁂

Le 16 mai 1930, un dahir était rendu à Rabat, encombré de toutes les signatures, volontaires ou forcées, qui lui conféraient

(1) *Dahir,* décret rendu et promulgué par le sultan du Maroc.

une forme d'apparence légale. Aux termes de ce décret, les tribus dites berbères (il est bien difficile au Maroc de savoir où commencent les tribus berbères et où finissent les tribus arabes) étaient soustraites de plein droit à l'autorité coranique et soumises, soit à la compétence juridictionnelle de la djemaâ ou du *caïd* (1) en ce qui concerne les affaires particulières du village ou de la tribu, soit à la justice française, dans les villes. Ou, si l'on veut, cela tendait, d'une façon plus concrète, soit à remplacer la législation coranique par l'izref en matière civile et successorale, soit à rendre, en matière criminelle, la collectivité berbère justiciable du Code pénal français. Le statut du Marocain était de la sorte délibérément violé. L'Administration empiétait de son propre gré sur des questions religieuses dont le Protectorat et les traités internationaux qui en régentent le statut s'étaient formellement engagés à respecter. Et ainsi une cloison artificielle prétendait projeter son ombre falote entre deux Marocains à la fois compatriotes et coreligionnaires. Ce qu'on avait jusque-là omis de persuader les Berbères algériens dont le pays, en vertu des conventions qui définissent l'état de conquête, jouit en théorie des droits de la cité française, est conféré de force et en bloc aux Berbères marocains qui, légalement, n'ont absolument rien à voir avec les traditions ni avec les lois françaises. Agir de la sorte, c'est tout bonnement jongler avec la raison !

Cette fois, la riposte des Marocains fut prompte et accompagnée d'un réel essai d'organisation. Pour la première fois depuis longtemps, la conscience assoupie de la nation sembla se réveiller de sa torpeur. Les activistes, dont le groupe s'était éduqué et avait considérablement élargi ses effectifs depuis le jour où Idris s'était joint à lui, se réunit pour discuter de l'événement. Il fallait réagir contre la provocation. Mais avant de passer aux actes, il était indispensable d'être fixé sur les raisons d'une décision qui ne se contentait pas de culbuter tout l'ordre diplomatique échafaudé sur les accords de 1906 et 1912, s'enhardissait jusqu'à outrager une personne à laquelle le Protectorat confère des droits et une solennité pour ainsi dire inviolables. Le Sultan était obligé, sous des menaces évidentes, à contresigner un acte qui ne visait à rien moins qu'à la dispersion du peuple et à la liquidation de l'Empire. Le vase, trop plein, déborda...

(1) *Caïd,* chef de tribu en Afrique du Nord.

Les affiliés du groupe furent convoqués à une réunion secrète afin de tirer au clair les élément de cet acte et d'adopter une ligne de conduite générale. Si Abd-er-Rahman prit la parole.

« L'acte, dit-il en substance, qu'on vient de faire endosser, avec une maladresse inouïe, au Sultan et au Makhzen, est le produit d'une politique calculée et d'une insigne mauvaise foi. Il n'y a pas à se faire d'illusions là-dessus. Nous sommes en présence d'un coup prémédité, d'un geste qui est en soi un prélude dangereux pour notre sécurité nationale : si nous ne réagissons pas tout de suite et avec tout le sang-froid qu'une pareille circonstance réclame.

« Le dahir porte la date du 16 mai 1930, mais l'idée qui le conçut remonte à des dates autrement lointaines. Bugeaud en pressentit les données au temps où la sagesse olympienne semblait s'être réfugiée sous la toison blanchie de Louis-Philippe. Ce fut bien lui qui inspira ce livre étrange dû à l'intendant-général Genty de Bussy et dans lequel ce Bravida de l'Armée d'Afrique réclamait ouvertement le « retour de l'Algérie au giron chrétien ». Les hommes de Gambetta en esquissèrent à leur tour de vagues et inutiles essais. Larrogant, qui a toujours eu les allures d'un réactionnaire chevronné et qui ne craignit jamais de recourir aux pires antithèses, pensa en faire la cheville ouvrière de son œuvre marocaine. Le résident Sainluchon, l'homme des Loges, vient enfin de l'appliquer en invoquant des motifs dignes d'un Jésuite prêchant un auditoire de Joyeux. Jaurès, en son temps, ou le député Rodiot, s'il était donné aux communistes de hisser un jour le drapeau rouge au sommet de la Tour Eiffel, n'auraient pas non plus changé une seule ligne à cette politique de Gribouille. Nous en sommes donc là.

« Croyez-vous, poursuivit Si El-Ouennoughi, que la France aime les Berbères ? Mais beaucoup d'entre nous, la majorité à coup sûr, charrient dans leurs veines du sang t'mazight. Nous sommes d'ailleurs fiers d'une race qui a été celle de Jugurtha, Tarîq, Ibn Tachfin, Ibn Toumârt, Abd-el-Moumen, Ibn Tofaïl, Ibn Battouta, Mokrani, Ibn Abd-Kérim. Comme nous sommes fiers, à un titre égal, des autres Maghrébins de souche arabe, andalouse ou turque : Oqba, El Ghafiqî, Ibn Rochd, El- Moôtamed, Ibn Khaldoun, Barberousse, Abd-el-Kader et les Bach-Hamba. Avons-nous jamais cherché noise à la France de magnifier le souvenir de ses grands ancêtres aux origines diverses : de

Charlemagne l'Allemand à Napoléon l'Italien, de Ney le Sarrois à Gambetta le Gênois, de Jean-Jacques Rousseau le Suisse à Eve Curie la Polonaise et de Zola le Piémontais à Henri Bergson le Juif ?

« Non, ce n'est pas un mobile pieux qui inspire aux Français ces fausses mamours berbères qui rappellent un peu les gentillesses du loup de la fable. La France, cette impérialiste incorrigible et inquiète, doit mal dormir sur ses oreilles. Comme celui qui digère péniblement un bien mal acquis qu'il destine par surcroît aux mauvais usages, elle pratique à l'étourdi ce qu'elle appelle sa mission africaine. De là ses hésitations, ses trébuchements, tout le gâchis de cette politique d'accordéon mal ajustée qui, élargie ou rétrécie au hasard des circonstances, ne rend que des notes éparpillées qui se perdent dans une lamentable cacophonie.

« C'est plutôt à la culture arabe, à la religion de nos pères, l'une et l'autre adoptées d'un consentement unanime par l'ensemble des Maghrébins, que la France en veut. C'est à la destruction de notre cohésion, à la paralysie des virtualités de notre essor national qu'elle vise. Si la langue arabe n'était qu'un jargon baragouiné par des tribus dispersées et le berbère un idiome de solide architecture, et bien, il n'y a pas l'ombre d'un doute que les pôles eussent été intervertis et que l'Arabe eut pris la place du Berbère dans les affections de la grosse Marianne. Ce n'est pas si difficile que cela. Jusqu'où irait la France dans cette nouvelle passion ? Pas si loin. Laissez-moi vous offrir un exemple pris entre mille et qui vous édifiera, je pense, assez sur les élucubrations de cette politicaillerie perverse. Il s'agit de l'affaire de Mékla.

« Mékla est le nom d'une commune de la Kabylie algérienne, pays berbère comme l'est notre massif atlasien. Il ne s'agit pas ici de l'application du fameux *kanoûn* (1) kabyle, le pendant algérien de l'izref chleuh, mais de l'exercice plus étendu et mieux formulé des droits de la cité française conférés à un noyau de naturalisés auxquels le hasard d'une affaire électorale allait permettre de vérifier, et d'une façon qui exclue tout doute, la qualité de ce berbérisme *made in France*.

« Mékla est une commune de plein exercice. Vous savez ce que c'est. C'est-à-dire une de ces villes comprises dans l'aire

(1) *Kanoûn,* loi en arabe, coutume chez les tribus nord-africaines.

algérienne qui côtoie le littoral et que les improvisations de l'Administration française ont classée comme pays jouissant de la plénitude des lois en vigueur dans la Métropole. Elle relève directement de la compétence du ministère de l'Intérieur. Sa municipalité est élue au scrutin et le résultat du suffrage est inviolable en vertu de la Constitution même. On n'y tolère aucune restriction. Tout Français, quelle que soit son origine, peut exercer l'ensemble des droits qui lui sont légalement reconnus. Electeur et éligible, ce Français est par conséquent en mesure de revendiquer les places qui pourraient lui échoir à la faveur du jeu de cette grande loterie qu'on appelle l'Election. A moins de fraude ou de contrainte caractérisée, rien ne peut proscrire ni infirmer les résultats de la compétition. Et vous savez, c'est là un principe sacro-saint de la souveraineté populaire.

« Eh bien, il n'y a pas si longtemps de cela, les élections municipales assuraient, à Mékla, le succès d'une liste électorale dont la majorité se trouvait être des Kabyles naturalisés. Français, nantis d'un papier timbré qui est en soi un acte de baptême, rien ne devait, en théorie pure, s'opposer à la validation de leur élection au même titre que les autres Catalans, Siciliens, Maltais, Romanichels et Juifs qui composent la nouvelle France si chère au cœur de ce bas-latin de Louis Bertrand. Mais l'épreuve allait révéler le néant d'une pareille conception.

« Cependant, ces Cassards, ainsi que M. Robert Randau, autre Kipling à la manque, appelle les Berbères soi-disant admis à s'asseoir au foyer français, ces Cassards n'ont pas été jugés dignes d'un aussi beau sort. Réuni après l'élection, le Conseil municipal élit son maire. C'est un Kabyle. La majorité des conseillers le sont aussi. Aussitôt, l'émoi s'empare de toute l'Algérie : celle qui vote, c'est-à-dire l'infime minorité d'Européens qui constitue le bloc des Prépondérants. Pour cette caste maîtresse de l'isoloir, l'affaire de Mékla est un fâcheux précédent. Personne ne s'est demandé si le maire et les édiles étaient Arabes ou Kabyles. C'était bien là le cadet de leurs soucis. Le jeu de cache-cache ne valait plus rien dès que le Berbérisme officiel fut résolument placé au pied du mur. On ne voyait désormais plus qu'une seule chose : les Algériens disposant de quelques-uns de leurs droits...

— Mais, objectèrent des esprits naïfs, quelques fossiles qui continuaient à voir en Schoelcher un apôtre, qui prenaient toujours Baudin pour un martyr et le rocher de Guernesey

pour une Lourdes démocratique, mais l'élection de Mékla a été régulière, les règles ont été correctement observées et la mairie, pour peu qu'on y réfléchisse, est formée par des éléments qui ont accédé à la cité française conformément aux conditions prescrites par les dispositions légales...

— Erreur ! Erreur funeste, répondit l'Administration et avec elle le chœur des rapaces qui gouvernent et profitent du pays. Les Indigènes naturalisés (Berbères ou non) doivent implicitement s'abstenir de prétendre à l'exercice des droits politiques qu'ils ont explicitement acquis. Si, d'aventure, nous leur ouvrons cette écluse, ils finiront bien un jour par nous submerger. Gare à la loi du nombre ! De deux choses l'une : ou nous exerçons ici une souveraineté sans conteste, et alors tenons haut la hampe du drapeau tricolore, ou, au nom d'on ne sait quels principes, nous nous hasarderons à d'imprudentes concessions d'autorité, à des essais d'assimilation réels, à une francisation d'éléments disparates, et c'est la culbute avec le repassage de la Méditerranée comme conséquence inévitable. Pas de gestes à la Caracalla ! Jamais !

— Et qu'est-ce que c'est alors que cette politique kabyle, ces patentes de naturalisation dont on nous rabâche tant les oreilles, trancha un membre de la Ligue des Droits de l'Homme au harnois blanchi par un certain nombre d'années de crétinisme idéologique, ces gens-là ont bel et bien renoncé à leur statut personnel. S'ils demeurent musulmans, ils ne relèvent dorénavant plus que de notre Code civil. Je l'avoue, il m'est difficile de m'y reconnaitre. Ou, si je n'ai pas encore tout à fait perdu le nord, j'oserais à mon tour poser une question. Alors, aussi, de deux choses l'une : ou bien les Algériens constituent une nation particulière avec tous les attributs qui s'attachent à ce terme, race, histoire, langue, civilisation, culture, et, dans de telles conditions, ils doivent évoluer dans leur propre espace vital. Dans ce cas, nous devons nous entendre avec eux de manière à liquider une fois pour toutes un malentendu déjà séculaire et qui reste gros d'aléas. De ceci personne n'en disconviendra, je pense. Ou bien la France, et j'insiste de toutes mes forces sur ce point, entend réaliser en cette terre une mission idéale telle que beaucoup d'entre nous la conçoivent et, de ce fait, elle doit ouvrir toutes grandes ses portes à ceux qui sollicitent d'elle un droit d'adoption sans qu'aucune bisbille n'intervienne...

— Pas possible, coupèrent à l'impromptu des voix aux accents nasillards, ce sont là de vieux rêves d'utopistes, des billevesées...

— D'accord, tonna la voix du disciple de Francis de Préssensé, mais alors abrogez vos lois de naturalisation, laissez Arabes et Berbères vivre en paix, épargnez-leur, ainsi qu'à nous, illusions et déboires...

— Cela n'est pas notre affaire, cela est du ressort du gouvernement, clama ensemble le carré des enfants chéris de la Conquête.

« C'est à peu près ainsi, conclut Si El-Ouennoughi sur ce point, que les parties antagonistes durent accueillir la nouvelle de l'élection du conseil municipal de Mékla. Vous conviendrez donc que l'émoi ne manqua pas de gagner aussi le gouvernement-général de l'Algérie. Il y avait de quoi troubler sa quiétude. En pareille matière, le Gouvernement dispose de pouvoirs discrétionnaires allant jusqu'à l'extra-légalité. C'est un véritable proconsul à l'égard des Musulmans qu'aucune loi ne protège contre les dénis de justice. Aussitôt saisi de l'affaire, le représentant de la France prononce son arrêt. Il casse les élections et dissout le conseil municipal. Pas de Berbères, pas de naturalisations qui comptent. Eussent-ils été les ouailles de Lavigerie que les conseillers kabyles de Mékla n'eussent pas été mieux traités !

« Le conseil dissous et les suffrages annulés par autorité gubernatoriale, les électeurs de la petite ville kabyle, qui connaissent la loi, en appellent de nouveau à leurs comices. La règle est de jeu. Nouvelles élections. Nouveau succès kabyle. Nouveau maire et conseillers kabyles. Cette fois, le Gouverneur, passant une deuxième fois outre à la décision des électeurs, suspend *sine die* le conseil de la localité et paralyse, par cette procédure que la loi n'autorise jamais en régime parlementaire, le libre exercice du jeu électoral. Consternés, nos Berbères, qui ont honnêtement mené la bataille, saisissent le Conseil d'État de l'affaire et, la main sur le cœur, s'en remettent... à la probité des juges de Paris. Mais, moins heureux que le propriétaire du moulin historique, ils n'ont que le peu encourageant loisir de voir leur requête rejetée par la plus haute instance de l'édifice judiciaire en France. Contre toute attente, les graves hommes de loi aux décisions infaillibles, siégeant à huis clos et loin

de toute pression morale, en pleine liberté avec leur conscience d'hommes et de légistes, gardiens du Code qui a remplacé les Evangiles et qu'en bons Cujas ils auraient dû défendre contre tous les Laubardemonts de la terre, froidement, ces hommes de justice légalisent le passe-droit du Gouvernement en portant contre le nouveau Temple une main aussi sacrilège que celle qui fit frémir d'honneur les ancêtres qui vécurent la journée de Brumaire.

« Et, me croiriez-vous, au moment même où le Gouvernement-Général de l'Algérie et le Conseil d'Etat se coalisaient pour visser le dernier clou dans le cercueil de l'assimilation à Mékla, la Résidence Générale emmanchait la même politique ici, au Maroc, par un premier essai de désislamisation des tribunaux locaux. Ce qui s'avère, en somme, le début d'un départagement de notre nation en tronçons séparés et sans que cela puisse aboutir, comme l'épreuve de la commune kabyle le confirme, à de franches solutions en faveur de la partie qu'on essaie de corrompre par d'aussi nébuleuses manœuvres.

« Nous sommes, mes chers amis, en 1930, continua Si El-Ouennoughi. C'est l'année du centenaire de la conquête algérienne, c'est-à-dire de la servitude du Maghreb. L'an dernier, la France fêtait la consécration de sa gloire en célébrant le demi-millénaire de sa délivrance par Jeanne d'Arc. Ce fut pour ainsi dire l'apothéose de son triomphe et de sa prospérité. André Tardieu, le chef de son gouvernement, comparait cette coulée d'euphorie à « une route où la France poursuivait tranquillement ses joyeux destins ». Et, pourant, en contemplant de près ce tableau au rayonnement splendide, cette liesse débordante, cette façade de puissance et d'optimisme, l'œil tant soit peu exercé à discerner les nuances d'une belle toile, peut tout aussi bien saisir le côté faible de cet édifice aux compositions éclatantes.

« Rien qu'à jeter un rapide coup d'œil sur ce qu'ils appellent l'Empire, les mœurs qui y règnent, les systèmes employés, l'esprit de lucre qui détermine le mode de gouvernement et la scélératesse des méthodes, l'utilitarisme forcené qui y sévit sous l'apparence hypocrite d'un tissu de formules pulvérisées par l'usage qu'on en fait, et nous voilà transportés en face du spectacle offert par l'Empire romain après les Sévères ou celui du Bas-Empire au lendemain de la mort de Justinien. Même en France, d'ailleurs, tout ne va guère mieux dans le meilleur des

mondes possibles. Et ainsi nous acheminons vers cet état de choses où, comme le disait le cardinal de Retz, ceux qui obéissent perdent forcément le respect exigé par ceux qui, tout en prétendant continuer à commander, ont définitivement perdu la honte...

« A quoi vise, encore une fois, ce fameux dahir ? A créer un fossé entre Arabes et Berbères ? Cela s'est déjà pratiqué quand Rome tenait entre ses mains le sceptre du monde. Mais où est Rome aujourd'hui ? Où sont les rêves de Virgile ? Veut-on ébranler les fondaments du Maghreb ? C'est stupide. Et même si l'Islam disparaissait de nos cœurs, le nationalisme n'y restera pas moins aussi solidement ancré pour la simple raison que, devenus non-musulmans, nous continuerons toujours à défricher la glèbe pour procurer richesses et puissance à un impérialisme qui a depuis longtemps balayé religions, philosophies et morales de ses calculs. L'Irlande et la Pologne étaient chrétiennes dans une Europe soumise au règne de la Croix. Cela ne les a guère empêchées de défendre leur indépendance contre d'autres nations, chrétiennes comme elles. Les nègres de la Virginie étaient de la même confession que le général Lee et Jefferson Davis qui refusaient leur affranchissement au risque d'avoir déclenché, en conséquence de cette attitude, une des plus effroyables guerres civiles qu'ait connues l'histoire. Donat et les Circoncellions, pour rester en deça de nos frontières, étaient aussi des chrétiens, et c'est pourtant en Maghrébins soucieux avant tout des intérêts de leur pays qu'ils se dressèrent contre l'Empire et le Pontificat.

« Voulez-vous la vérité ? Ni Larrogant ni Sainluchon ne se font là-dessus d'illusions. Ils redouteraient même de se voir prendre à leur propre piège. Mais pour maintenir le règne d'une force fondée sur l'équivoque, ils se plaisent à croire que le seul moyen de perpétuer cet état de choses, c'est de ne jamais désespérer de la confusion comme système de domination.

« Seulement, et je le répète encore, c'est la forme particulière de notre civilisation qui les agace. Nos forces intellectuelles et éthiques leur apparaissent comme autant de pierres d'achoppement contre lesquelles ils craignent à tort ou à raison de trébucher un jour ou l'autre. Ils cherchent, les malins, à priver le Maghreb des moyens capables de l'amener à son éveil, à traduire ses sentiments et ses tendances à une vie

libre et prospère par un développement adéquat de ses facultés critiques. L'impérialisme de tous les temps, et sous quelque couleur qu'il s'abrite, n'a jamais trop varié dans ses méthodes. Sa puissance s'élève sur deux colonnes : l'appauvrissement des peuples qu'il maîtrise et leur ignorance. Foin de justifications ! La tunique soi-disant morale dont, au fil des siècles, il a cru décent de vêtir ses entreprises de conquête, ne trompe plus personne. L'antienne est désormais connue pour ne plus se méprendre sur les raisons de ce jeu perturbateur. Et puisque, depuis l'Islam, nous avons adopté la langue arabe comme accepté la civilisation musulmane et puissamment contribué à la faire promouvoir, cette même civilisation qui demeure à la base de notre formation nationale, les conquérants de l'heure, les maîtres de passage, tout à l'épouvante de l'idée d'une possible éclipse de leur empire nord-africain, ne croient pas du tout perdre leur temps en s'ingéniant à nous frapper sur ce point de manière à affaiblir les forces libératrices que nous portons en puissance. C'est tout. Mais là-dessus, les Français n'ont même pas le mérite de l'originalité. Rome, Byzance et les barons de Genséric ont aussi tenté, par des moyens identiques, cette politique. Cependant...

« Jetons maintenant un regard en arrière. Prenons l'Algérie comme critère de nos observations. Chaque fois, je vous le recommande, que vous chercherez à analyser la politique nord-africaine de la France, étudiez tout d'abord ce qui s'est passé en Algérie. Que l'enseigne du Protectorat ne vous égare pas trop. Elle est hissée sur le Maroc comme un pavillon trompe-l'œil sur une galère de flibustiers écumant des mers paisibles. Ce n'est ni la politique administrative ni la politique rurale qui frôlent en ce moment ma pensée, mais la politique culturelle entreprise à Alger et, plus tard, invariablement appliquée à Tunis et à Fez. Partout l'éteignoir des Cuenlaërts. La Monarchie, l'Empire, la République se sont bien succédé à la tête des affaires en France. Mais jamais un Braillard, dès que ses semelles eussent foulé notre sol, ne s'est soucié de diffuser cette instruction qui, ainsi qu'on le clame et proclame, est la raison d'être de l'expansion coloniale française.

« Quel est en somme le bilan d'un siècle d'occupation en Algérie ? Du temps où Charles X plaçait la conquête sous l'égide de Saint-Louis et des Croisades à celui où Édouard Herriot, aux acclamations de toutes les Internationales, ose absoudre la philosophie impérialiste par des formules empruntées à l'arse-

nal tolstoïen. Nul en ce qui concerne la population maghrébine. Dans tous les domaines et particulièrement dans le domaine culturel. Au sommet de la pyramide administrative, le Code de l'Indigénat en vertu duquel l'« indigène » (car, aux yeux des compatriotes des Troppmann, des Soleilland et des Landru, nous ne sommes que des « indigènes » à l'instar des Canaques et des Maoris) est et doit demeurer taillable et corvéable à merci. Et ceci détermine tout. L'absence des droits politiques conduit, par une pente naturelle, à la liquidation des derniers restes de la vieille culture islamique et au refus, manifeste ou déguisé, d'ouvrir au peuple les portes de l'éducation moderne. Pas d'écoles, pas de presse, pas d'organisation sur lesquelles on pourrait appuyer un mouvement d'idées et de libération sociale. Ou, s'il y a quelques écoles, de vieux instituts survivant d'un autre âge, certaines feuilles à tirage forcément restreint et à la copie censurée, tels clubs à demi-désertés du fait de la surveillance qu'on y exerce, ce n'est et ne peut être que de la frime. De ci, de là, quelques rares universitaires, une brochette de bacheliers qu'on laisse tomber ou que l'on case dans des emplois sans prétention et avec des appointements d'apprentis terrassiers. Quelques chéchias qui se ballottent dans une mer de chapeaux. Une berquinade !

« L'Indigénat, paraît-il, a tout prévu pour garotter l'Algérien et l'empêcher d'évoluer. Et ceci aussi bien en Algérie qu'en Tunisie et au Maroc où les lois scélérates s'appliquent sous d'autres vocables. L'élaboration et le contrôle des programmes, là où l'on permet l'ouverture d'une école libre, sont faits et exercés par des Français qui reçoivent leurs directives des Cuenlaërts de l'endroit.

« Le gérant d'un journal, rédigé en arabe fût-il ou en français, doit être Français. Français encore le secrétaire d'un syndicat. Un livre ou une brochure doivent passer par les services de la censure avant de recevoir *l'imprimatur*. Là, Dame Anasthasie ne chôme jamais. Elle ne connaît pas de vacances légales. Mais la pression en est tellement accentuée que bien peu d'entre nous arrivent, devant l'indigence de l'instruction reçue ou le tourment des soucis que leur cause l'effort pour assurer le pain quotidien, à se lancer dans l'arène intellectuelle et à exprimer, par la plume, l'essence d'une pensée harcelée par le choc des courants que nous vivons.

« Et qu'on n'aille pas de là à conclure, comme on se plaît gratuitement à le faire, que nous ne sommes pas à la hauteur d'une pareille tâche. Dieu merci, nous n'avons de leçons à recevoir de personne. Et moins encore de ceux qui, devenus pour un moment les mauvais maîtres du Maghreb, s'instituent de leur plein gré nos censeurs tout en nous assaillant de désobligeantes remarques dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont trop sommaires pour être judicieusement acceptées. Quel est le pourcentage de ceux qui, dans l'ensemble du Maghreb, ont acquis les notions essentielles de l'instruction ? Moins de 2 %. Et encore dépassent-ils rarement le stade primaire quand ce ne sont pas de simples talebs qui réussissent à peine à tracer quelques lignes d'arabe au qalam jaune et à l'encre de laine calcinée. Comment, dans ces conditions, voudriez-vous qu'il y ait une presse, un mouvement d'idées sensible, un renouveau tels que le réclament de nous, avec une insuffisance et souvent avec une ironie désarmantes, ceux qui nous taxent d'inaptitude et de défaut d'assimilation ? Comment voudriez-vous qu'il y ait une presse comparable à celle du Caire pour ne parler que d'un pays musulman ?

« Il y a en Algérie et au Maroc quelques feuilles nationales. Elles n'en ont pas moins la vie dure. Leurs moyens financiers se réduisent à leur vente au numéro, à de rares abonnements et à des cotisations d'autant plus modestes qu'elles proviennent de gens sans fortune ni émoluments rémunérateurs. Leur clientèle est par conséquent limitée. On peut même ajouter qu'elle est circonscrite à quelques lecteurs sympathisants.

« Généralement, cette presse qui reflète l'opinion populaire, est dirigée par des journalistes jeunes et intègres. Les conditions de la vie qui les entourent, l'oppression de la pensée poussée à des degrés insoupçonnables, l'exploitation du pays, l'absence de justice et de logique dans les rapports publics, l'hypocrisie régnante, la méfiance érigée en principe de gouvernement, l'esprit de lucre qui inspire et décide comme au temps de l'encan et des galères et qui annihile d'avance toute idée de rapprochement et d'entente, l'aveugle impérialisme à la française : l'ensemble de tous ces méfaits induit ces combattants de la plume à recourir souvent à des polémiques acérées pour soutenir la cause de leur pays. Mal compris, tenus en suspicion, combattus par les armes les moins avouables, guettés par l'embûche d'un adversaire trop

sûr de sa force pour accorder au droit la moindre attention, ils forment cependant l'armée des trouble-fête qui viennent importuner, par des réclamations intempestives, les conquérants conviés au festin que procure la curée coloniale. Ce ne sont plus alors des nationalistes gémissant sur le sort de leur patrie asservie et leur peuple réduit à porter les chaînes de la servitude, des patriotes qu'un Déroulède, en France, eut jugés dignes des accents de sa lyre, des Mucius Scaevola au rôle impavide. Non. Du moment que les termes de l'équation sont renversés, on refuse à ces nobles lutteurs de la plume jusqu'au bénéfice du désintéressement. Ce ne sont plus que des trublions, des ambitieux en mal d'être ou de paraître, des déclassés, des dévoyés, des aigris ou, comme l'écrivit un jour *l'Afrique Française,* l'organe du colonialisme militant, « ce ne sont que des voyoux de basse catégorie aspirant à jouer aux Zaghlouls et aux Gandhis ».

« Et savez-vous comment l'on procède à l'égard de cette presse pour la museler et la détruire ? Le mécanisme n'est pas si ingénieux que cela. Il suffit de lire à l'envers quelques pages de Machiavel pour s'y prendre. Encore une fois de deux choses l'une : ou les rédacteurs d'une feuille nationale consentent, après quelques ruptures en visières, à modérer leur ton ou même à entrer dans les vues de l'administration et, alors, on leur jette quelques miettes ramassées d'en-dessous de la table. C'est la manœuvre la plus habile : celle qui consiste à discréditer, aux yeux du peuple, ceux qui ont obtenu sa confiance. De pareilles défections, de telles retraites affaiblissent plus ou moins les capacités de résistance en regard de l'ambiance troublée qui entoure d'habitude ces mouvements. La présence d'une brebis galeuse suffit à condamner tout le troupeau. Et, pour un adversaire qui n'obéit qu'à ses raisons matérielles, la calomnie est une arme aussi légale que l'ypérite ou le bacille mortifère. Quelques-uns, au caractère pusillanime, se contentent de se retirer, au bout d'un temps donné, de la lice, fatigués d'une lutte inégale et semée de périls, déçus de l'animosité des uns comme de l'atonie des autres. Ils jettent alors, dans un accès de mauvaise humeur, le manche après la cognée. Ou certains, au tempérament mieux armé, conscients de la noblesse de la mission qu'ils ont assumée, poursuivent inlassablement la lutte. Ceux-là, on les marque alors d'un signe spécial. C'est pour eux que l'Indigénat énonce ses commandements. Mais avant d'en arriver là, les règles du jeu administratif estiment de bonne politique « de les laisser valser

tout d'abord dans l'arène ». Le mot est, je crois, du Gouverneur-Général Jonnart.

« Leurs feuilles débutent par de sérieuses analyses de la situation et des réclamations sensées que la logique des choses aurait dû aussitôt suggérer de prendre en considération et d'essayer, sur la base d'une entente toujours possible et même durable, de régler les problèmes en cause. Seulement, l'Afrique du Nord est une colonie de peuplement. Et, en tant que colonie de peuplement, elle doit subir la loi de l'élimination au bénéfice du colon ainsi que la chose s'est vue dans l'antiquité et, tout près de nous, du XVI[e] au XVIII[e] siècle dans les continents neufs. Ce postulat détermine et définit toute une politique et paralyse *a priori,* ainsi que l'échec des réformes algériennes préconisées par Napoléon III l'a établi, tout initiative généreuse fondée sur les principes de la saine raison.

« Mis au pied du mur, nos journalistes, dont la raison d'être est de représenter une opinion qu'ils défendent et qu'ils entendent faire prévaloir, sont de la sorte amenés à une certaine impatience qui se traduit par des remarques et des sorties de plume un peu vives. Le débat s'intensifie et tourne manifestement à la critique acerbe et au pamphlet. Comme chez les héros d'Homère, la plume s'habitue à l'invective et, sans plus se soucier des conséquences, va fureter tout ce qui puisse alimenter sa vigueur agissante.

« La France prétend vivre en République et la liberté de la parole et de l'écrit est une des conditions essentielles du régime démocratique. Quelles que soient les restrictions qu'elle apporte à l'exercice du droit de discussion ailleurs qu'en France, il faut, bien entendu, qu'elle ne l'abroge pas entièrement et que les apparences demeurent tout au moins sauves. Le journaliste, même si c'est un « Indigène », doit pouvoir en user à sa guise. Mais aux colonies les tribunaux veillent. Si la loi n'a pas tout prévu, l'Indigénat, lui, permet à l'autorité de réprimer expéditivement les délits d'opinions. Le tribunal répressif, inconnu en France, se donne en Afrique libre carrière. C'est la Correctionnelle assimilant de simples affaires de presse à des cas diffamatoires et souvent à de ténébreuses machinations contre la sûreté de l'Etat. Ce qui, déjà, est un crime.

« Cependant, la répression est autrement menée. On s'y plaît à une certaine souplesse. Mais dès que les articles s'avèrent plus virulents, agressifs, et que, agacés par la passivité voulue

de l'Administration à l'égard de la cause qu'il soutient, le polémiste commence, selon le mot de Jonnart, à « valser », le Gouverneur fait alors jouer son dispositif judiciaire. Par un certain goût de coquetterie, il tâche encore de s'y bien prendre. Avant de recourir au juge, il a laissé au journaliste le loisir de déverser toute sa bile. Celui-ci a crié, fulminé, tonitrué, jeté à la face des Consuls de la République des vérités empreintes d'une encre caustique. Il a disséqué à loisir le système imposé et, insensiblement, sous l'effet exaspérant de la plus juste des colères, il s'est laissé aller à des violences de plume que la législation coloniale tolère ou non selon des cas qu'elle est seule maîtresse à apprécier.

« Chaque fois que le journal qui a employé cette prose imprécatoire est sorti des presses, des « lecteurs » s'empressent d'acheter en bloc tous les exemplaires tandis que la poste, de son côté, saisit les autres numéros envoyés aux abonnés en ayant bien soin d'y relever les adresses inscrites sur les bandes.

« Et que croyez-vous que la police, d'ordre du Gouverneur, fasse de cette copie ? La détruire ? Assurément pas. On n'est pas si nigaud que cela, outre-mer ! Il y a des directives que l'on doit suivre à la lettre. Les exemplaires destinés à la vente, et que l'on a détournés de leur adresse primitive, sont tout bonnement expédiés en Orient, à l'Etranger, en France. Partout, sauf en Algérie et au Maghreb.

« Vous allez me dire pourquoi ? La chose n'a pourtant rien d'une charade. Et bien ! ceux qui, en Orient, à l'Etranger, parmi les milieux tièdes ou réfractaires à la colonisation, en France, auront ainsi l'occasion d'y lire, noir sur blanc, de telles diatribes à l'adresse de l'impérialisme français, ceux-là n'hésiteront plus à consentir à cet impérialisme le bénéfice d'un préjugé à peine différent d'un suffrage acquis. Et ceci est de bonne propagande. Pensez-y ! Situer le rôle des banques et des grandes compagnies dans l'exploitation de notre fellah ; repérer les catégories des forbans coloniaux ; dévoiler les flibusteries parlementaires et rattacher l'action démagogique de tels personnages consulaires à la mise de l'Afrique aux enchères ; secouer les épaules d'un Eugène Etienne et frotter le nez d'un Tardieu dans la crotte de la N'Goko-Sangha ; dénoncer la complicité de la presse parisienne dans le brigandage nord-africain, d'Adrien Hébrard à Dubarry : mais de telles libertés de plume, c'est du libéralisme, et du plus large !

« Est-ce que tout cela dure ? Non. Sitôt que quelques milliers d'exemplaires sont expédiés aux quatre coins du monde, on se résout à mettre un terme à ces catilinaires. Entre-temps, l'inquiétude a gagné l'Administration et la minorité des Prépondérants qui rançonnent le pays. Tout est tellement critiquable, blâmable, sujet aux pires dénonciations que le peuple, mis en éveil par les polémiques sincères et passionnées de ses organes, s'agite et tend l'oreille à ceux qui réclament de lui moins de lenteur à faire entendre sa voix. Police et tribunaux se mettent alors en branle. On n'a qu'à puiser dans la copie pour appeler carpe un poulet. A l'égard d'un journaliste « indigène » tout est permis. La police eut-elle monté toutes sortes de rapports que les tribunaux, telle une chambre d'enregistrement, les accueillent avec un empressement qui confine souvent à la complicité. Pour réprimer un droit pour lequel Emile de Girardin et Armand Carrel sont maintes fois allés sur le terrain et qui a eu dans Victor Noir son martyr, l'Administration n'a pas besoin de faire tout de suite appel à l'Indigénat. Les scélératesses du Code infâme n'entrent en jeu qu'en des cas beaucoup plus graves. On met une sorte d'élégance à conserver la face. Mais, à la différence des traditions incarnées par Brid-'Oison, cela ne doit jamais dépasser telles bornes prescrites par la conception de ce qu'on appelle le principe de la souveraineté française.

« Inculpé de menées séditieuses par des inquisiteurs déguisés en juges d'instruction, le journaliste nord-africain est déféré à une parodie de justice où la sentence est souvent rendue ailleurs qu'au tribunal. Entre la Cour d'Assises, le Répressif et la Correctionnelle, il n'y a que l'embarras du choix. Seulement, il faut là aussi faire montre d'un certain doigté, d'un entregent où l'équité simplement entendue n'a rien à voir. Il s'agit de sévir sans que l'acte judiciaire soulève des réprobations capables d'engendrer des ennuis au gouvernement qui tient les rênes du pouvoir. Car l'opposition est à l'affût, et l'opposition ne s'embarrasse elle aussi d'aucun scrupule pour réagir contre ceux qui l'éloignent de la première place dans l'Etat. Pas ou peu d'affaires. Telle semble être la consigne.

« La Cour d'Assises est généralement évitée. Puisque opposition il y a, cela risque de devenir une tribune où des choses désagréables lancées à l'impromptu sous les voûtes du prétoire par des avocats en mal de réclame ou de mandats, peuvent solliciter des débats qui ne sont jamais à l'honneur de la

colonisation. Certes, nous le savons, la composition du jury de ces Cours n'a rien de démocratique. Surtout lorsque l'accusé, assis au fond du box entre deux gendarmes corses, est un « indigène » sur qui pèse le poids de la malédiction administrative. Les colons qui, généralement, composent ce jury et souvent l'inspirent et le tiennent, sont les égaux de ces *squatters* de l'Ohio et de l'Illinois qui ne voyaient « de bon Indien que dans un Indien mort ». Ceci ne disqualifie pas l'institution, ne frappe guère ses jurés d'inimitié capitale, mais sous-entend son incompétence tant que la stricte application de la loi se trouve gênée par la prédominance subjective du préjugé.

« Alors, le Répressif ? Mais celui-ci reflète déjà la législation exceptionnelle. C'est l'Indigénat avec un écusson républicain monté dessus en filigrane. L'opposition, tant qu'elle n'est pas au pouvoir, trouverait encore à redire.

« Donc, la Correctionnelle ? La fiction ici serait à peu près sauve, les conditions légales du jugement plus ou moins observées. C'est, en regard de l'« Indigène », la contre-assurance pénale de cette liberté de presse qu'on a tout juste tolérée pour se procurer un nombre donné d'alibis à seule fin de dérouter l'opinion de l'Etranger ou d'un Braillard encore vierge de toute promiscuité coloniale.

« La Correctionnelle connaissant des délits de presse, c'est régulièrement devant elle que le délinquant algérien est déféré. Le juge, en de telles circonstances, rend ses arrêts comme le ferait n'importe quel collègue de la juridiction de Montargis ou de Brive-la-Gaillarde. Les condamnations prononcées sont généralement anodines. La règle c'est l'amende. Les dommages-intérêts réclamés lorsqu'il y a peine diffamatoire, dépassent quelques milliers de francs. C'est peu. Un rien. Mais cela suffit à tuer un journal d'opinion maghrébine. Jugez-en. Le cercle des lecteurs est limité. De donateurs, point. De souscripteurs sympathisants, très peu. Les finances sont dérisoires. Les entrées équilibrent à peine les dépenses. Qu'une amende vienne, de surcroît frapper la caisse et la source s'en trouve proprement tarie.

« C'est ainsi qu'on a paralysé l'essor d'une pensée libre en Algérie, qu'on a essayé de le faire en Tunisie et qu'on est en train de l'expérimenter au Maroc.

« Et on ne s'arrête pas en si beau chemin. L'interdit ne se limite pas à la seule presse maghrébine. Elle englobe toute la presse d'Orient dont l'entrée en Afrique du Nord est soigneusement filtrée par les services d'une censure fonctionnant à l'état d'alerte perpétuelle. Là, nous sommes en plein sous l'Eteignoir, et c'est bien le cas de le dire. Pour prolonger indéfiniment cet état de choses qui, tout le monde en convient, n'a rien à voir avec les sempiternelles et ridicules proclamations sur l'universalisation de l'instruction telles que la rhétorique politique française cherche à la faire accroire, il faut continuer à maintenir l'ignorance, non seulement parmi nos larges masses populaires, mais aussi au sein des autres couches sociales auxquelles il ne faut dispenser la manne qu'au compte-gouttes et selon des recettes où la malfaçon saute d'elle-même aux yeux. Comprenez-vous maintenant le rôle assigné à la race des Cuenlaërts dans l'enseignement maghrébin soumis à l'estampille française ?

« Jusqu'à des temps tout proches, il était difficile de se procurer un imprimé sorti des presses du Caire, fut-il une publication dépouillée de toute signification politique. Refoulés des écoles entretenues, pourtant, de nos propres deniers, il fallait encore que nous ne trouvions au siècle de la T.S.F. rien à se mettre en tête pour éclairer notre lanterne. Et même quand des journaux pro-français, édités en Egypte, prenaient le chemin du Maghreb, la Poste, de connivence avec la Police, les renvoyait à leur lieu de provenance ou se permettait d'en faire des autodafés.

« Pourquoi un tel ostracisme frappe-il, par exemple, tel journal égyptien arrivant au Maghreb ? Une telle question se pose d'elle-même. La réponse cependant est des plus simples bien qu'elle paraisse un peu difficile à expliquer aux yeux du profane. Ce journal est une feuille à tirage assez réduit peut-être, mais les revenus d'une publicité accordée à de forts tarifs lui ont permis des améliorations techniques à l'américaine. Son format, son système de photogravure, sa haute tenue littéraire, l'abondance et l'exactitude de ses informations, l'importance des sujets qu'il traite et la renommée des collaborateurs dont il rémunère la collaboration font de lui un journal auprès duquel la presse de Paris est loin de pouvoir soutenir une flatteuse comparaison. Pour lui trouver de véritables modèles, il faut aller à Londres et à New-York. Et puisque ce journal est rédigé en arabe, que ses éditoriaux, ses feuilletons, ses études scienti-

fiques et artistiques, son bulletin financier, ses chroniques judiciaires, son compte-rendu des débats parlementaires, ses exposés sur la situation militaire des grands Etats, ses rubriques d'information, ses notices météorologiques, sa critique littéraire et théâtrale, le style correct de sa prose, sa liberté d'expression et le brio de ses polémiques sont aussi en arabe et imprégnés de pensée et de culture arabes : alors tout cela est jugé dangereux par les sous-Machiavels qui gouvernent l'Afrique du Nord au nom de la France de M. Paul Valéry.

« Et le Maghrébin, dont la langue et la culture sont arabes, n'a qu'à jeter un coup d'œil sur un tel journal et, le mettant en regard de l'une des *Dépêches* qui se publient dans les capitales du Maghreb, pourrait tirer des conclusions qui bousculeront sans pitié tout un échafaudage de rêves malsains.

« Aucune production littéraire en arabe ne doit être non plus tolérée. On la réprime sur-le-champ en s'armant de divers prétextes tirés de l'arsenal des lois d'exception et en invoquant la sauvegarde d'on ne sait quels droits.

« La liberté religieuse est invoquée, par exemple, quand il s'agit de combattre tout essai d'émancipation sociale et de progrès intellectuel. La création d'une université, d'écoles libres et de cercles de conférences est considérée parmi les choses contraires à l'esprit de tradition tel que l'Administration le conçoit. Cette même liberté est invoquée encore lorsque le peuple, par le truchement de ses élites, réclame la suppression ou la rénovation d'anciennes institutions périmées et décadentes.

« Le charlatanisme, sous toutes ses formes est, par contre, défendu, entretenu, choyé. Les Confréries qui, en opposition flagrante avec les commandements de l'Islam, pullulent à l'état parasitaire, sont maintenues et appuyées dans leur œuvre de démoralisation progressive. Des sectes de convulsionnaires ; des mangeurs de serpents et des avaleurs de clous ; des lépreux et des mendiants-vagabonds ; des illuminés tourneurs et hurleurs ; des associations de déments égaux à ceux qui peuplaient les Cours des Miracles du Paris de l'An Mil, tout ce que l'esprit de la Réforme, de la Révolution et de la Philosophie du XIXe siècle a supprimé en Europe, au nom de la civilisation, se perpétue ou renaît de ses cendres en Afrique sous l'œil tolérant d'une brochette d'éducateurs en déconfiture.

Si El-Ouennoughi, toussota un peu, réclama un verre d'eau, l'avala d'un trait, s'essuya les lèvres avec un mouchoir, puis reprit :

« Allongeons maintenant le débat. La proscription de la pensée ne s'attaque pas seulement à la culture de langue arabe. Elle s'ingénie à traquer et à anéantir aussi ce qui se publie en français s'il émane d'une plume maghrébine. Et, chose piquante à observer là-dessus, cet ostracisme ne ménage même pas les partisans de l'assimilation.

Vers le début de ce siècle, un interprète algérien de l'Armée d'Afrique qui possédait quelques lettres, Ismaïl Hamed (ce personnage, pour la commodité de la forme, avait cru devoir se franciser en remplaçant par un *t* approprié le *d* final de son nom), avait écrit un livre, en français, pour exposer et soutenir ses conceptions liquidationnistes sur le problème algérien. Bien qu'il rendit à la civilisation musulmane et au passé du Maghreb l'hommage qui leur est dû, il ne sut trouver d'autre solution à la question qui le tourmentait que dans le renoncement et la fusion. C'est la thèse officielle. Celle des Sénatus-consulte de l'Empire que la logomachie républicaine a consacrée en marge de l'Indigénat, tantôt en sourdine, tantôt publiquement, et qui, d'ornières en fossés, a fini dans la culbute électorale de Mékla. En toute logique, ce livre aurait dû être sacré par la réclame administrative. Or, quel a été son destin. La négligence et la disparition. Personne n'en a jamais entendu parler.

« Le deuxième livre de cet ordre de pensée vient de voir tout récemment le jour, en Algérie. Il est dû à la collaboration d'un Français et d'un Algérien. C'est donc un produit hybride comme tout ce qui peut naître d'un croisement anormal. Ainsi que le livre de M.I. Hamet, les *Compagnons du Jardin* visent au même but désagrégateur sous couleur de brassage et d'amalgame. Lavigerie, au temps où il menaçait l'Islam algérien de ses foudres s'il refusait de plier genou devant sa pourpre cardinalice, n'en disait pas autre chose. La dernière page tournée, on ne peut s'empêcher de s'indigner du rôle que le Français s'ingénie à faire jouer à l'Algérien. On eut dit plutôt l'association d'un malin et d'un crétin. Dans un jardin qui n'a que de faibles prétentions académiques et où les discussions n'ont rien de péripatéticien, un nombre de personnages fictifs, représentant les tendances qui s'agitent dans le vase-clos magrébin, vibrionnent

comme un essaim de guêpes autour d'un massif de coloquintes. Chacun arbore son drapeau, développe son opinion, justifie ses préjugés, préconise ses méthodes dans une confusion sans nom : du marabout rétrograde dont le burnous s'orne du ruban rouge, au réformateur qui croit trouver la panacée dans les sables du désert et la résurrection d'une sorte de société biblique dont les cadres furent précisément dénoncés et sapés par l'Islam, au docteur qui rabâche, comme un vieux perroquet, l'éternelle complainte de l'assimilation sur la base du statut personnel, au jeune chéchia éduqué à la française, qui ne sait plus un traître mot d'arabe ni de kabyle et qui aurait déjà tout renié, y compris sa dignité, s'il était sûr de réaliser une partie de ses ambitions, mais qui console son impatience par l'idée d'épouser la fille d'un mastroquet auvergnat en passe de faillite ou telle institutrice béarnaise qui, ayant largement dépassé la quarantaine, songe avec effroi aux rides qui creusent des joues dont la fraîcheur d'antan n'est déjà plus qu'un nostalgique souvenir.

« C'est justement à ce salmigondis d'opinions contradictoires, à cette salade russe de pensées confuses et mal senties pour être lucidement exprimées, que vise la politique nord-africaine de la France. Et, dans la trame du livre qui ne dissimule pas la prétention de solliciter toutes les opinions nées du conflit de tendances qui déferlent sur l'Afrique maghrébine, c'est un partisan du liquidationnisme national, un renégat, qui se permet de faire chorus aux boniments claironnés par l'un des représentants les plus qualifiés de l'Administration algérienne. Un jeu de cache-cache mis en livre. Et le compère musulman de cette farce, abandonnant un nom qui est loin d'avoir brillé dans les lettres pour se permettre le luxe d'un pseudonyme littéraire, signe ce livre attrape-nigauds du nom de *Fikri*. Drôle de pensée en une telle compagnie !

« Or, pour autant que je sache, les *Compagnons du Jardin*, qui concluent à la nécessité de la thèse officielle de l'assimilation et prônent l'apostasie en faveur d'un cloaque romain sans les atténuations législatives des Sévères, n'ont pas eu bonne presse de l'autre côté de la barricade. Au contraire, tout porte à croire que son sort n'a pas été aussi heureux que les élucubrations exposées dans le bouquin d'Ismaël Hamet. De ces baisers, pourtant aussi ardents en apparence que le furent ceux de l'abbé Lamourette, la France n'a pas du tout l'air de se soucier.

« Ce qu'on veut, c'est perpétuer l'équivoque par des agaceries d'opinion. Ni plus, ni moins. L'essentiel de tout cela, c'est de tarir les sources culturelles d'où il serait loisible de nous abreuver, d'étancher la soif qui altère notre esprit sevré et tenu en haleine, dans la croyance hasardeuse et en somme puérile de nous voir un jour périr d'inanition comme ces arbres solitaires qu'une sécheresse prolongée finit par livrer au rabougrissement et à la mort. Voilà le principe qui commande avant tout cette politique berbère. Du moment que la langue du pays est l'arabe, ce qu'on entend par berbérisation, c'est tout simplement miner par le fond toute renaissance possible. Ceci est d'autant plus clair que les émules africains de la néo-romanité, les partisans de la francisation, se virent désavoués, bafoués, humiliés, rejetés par les Français eux-mêmes en dépit de leurs insistances répétées. Et ces Saint-Augustins de café-concert, ces Apulées prêchant dans le désert, ces pâles Tertulliens, ces Jubas pour rire ne réclament pas seulement la berbérisation. Ils combattent encore le nationalisme culturel classique au nom de l'assimilation. Et pourtant !

« Faites attention, conclut Si Abd-er-Rahman, l'arme est pointée en direction de notre cœur. Une réaction immédiate s'impose, sinon nous allons nous laisser choir au rang de ces ilôtes de l'antiquité dont l'existence n'était guère tolérée qu'en fonction des services exigés d'eux pour l'entretien des maîtres de la Cité ».

# Au - delà de l'horizon...

Et l'on se concerta pour la lutte. La rue prit désormais la place de la montagne. La plume et la parole se substituèrent à la poudre pour faire prévaloir les réclamations nationales. C'était l'usage des formules nouvelles d'organisation nées avec la Révolution et qui, des abords du Forum européen, devaient infailliblement s'acheminer vers les pays d'Orient où l'irruption brutale de l'impérialisme moderne plaçait les peuples soumis à sa férule devant cet inéluctable dilemme : ou adapter les moyens d'action en regard de l'esprit nouveau, ou disparaître de la scène du monde en vertu de cette loi qui a toujours voulu que les faibles cédassent la place au plus fort. Du moment qu'Ibn Abd-el-Kérim avait échoué là où Kémal Atatürk avait triomphé, il restait les autres méthodes, les bonnes, les sûres, les plus adéquates au niveau des conditions sociales du pays. Celles que la bourgeoisie des deux avant-derniers siècles et le prolétariat du siècle suivant avaient mises en pratique en Europe et que l'après-guerre allait acclimater en Egypte et aux Indes avec Zaghloul et Gandhi.

Si El-Ouennoughi, qui avait beaucoup lu et assez appris sur l'histoire du mouvement des idées en Europe et fréquenté, en curieux beaucoup plus qu'en militant, les milieux qui prétendaient garder intacte la pensée révolutionnaire, dressa un plan de campagne inspiré de l'ambiance maghrébine et approprié à la nature des événements en cours.

Et puisque le dahir du 16 mai s'attaquait de biais à la religion, la mosquée fut d'abord choisie comme centre de résistance. Ce fut pour ainsi dire une sorte de tocsin d'alarme où le sabre de bois de l'imam remplaça la corde du carillon. Les compagnons d'Idris n'innovaient là-dessus en rien : ni dans le temps ni dans l'espace. En Algérie, justement, c'est au sein de la mosquée que Ben Badis avait essayé de régénérer un Islam perverti et défiguré par le charlatanisme maraboutique. C'est dans la mosquée que s'illustrèrent les premières entreprises de rénovation sociale du Maghreb telles que l'histoire les a saisies sur le vif au début des époques almoravide et almohade. Les vieilles traditions veulent en effet que toute réforme, toute régénérescence, toute manifestation d'idées partent du Sanctuaire : les devoirs dûs à la Providence n'excluant jamais la lutte contre les empiètements

tyranniques de l'autorité. La chaire a toujours joué un rôle capital dans l'Islam des premiers temps. Mahomet, Omar, Moawiah, Hadjadj, Abou-Moslem en ont largement usé pour des buts de prosélytisme ou de redressements de torts. L'avenir leur a donné raison. Né de la nécessité de réformer une société épuisée et guettée par l'anarchie, l'Islam ne se définit et ne s'invoque que lorsque ses peuples ressentent l'impérieux besoin de secouer le carcan que des maîtres, étrangers fussent-ils ou indigènes, leur ont sans scrupule passé autour du col...

***

C'est ainsi que le mot d'ordre circula parmi les mosquées marocaines. Après la prière, la majorité des fidèles demeurait assise sur les nattes et, le chapelet à la main, invoquait le Dieu de la Miséricorde de déjouer les entreprises des Français et maintenir l'unité musulmane du nationalisme naissant. On eut dit un retour du vieux passé, un défi rétrospectif de spectres évanouis, des ombres surgissant de tombes depuis longtemps absorbées par le temps et la terre. Un esprit féru d'histoire aurait immédiatement évoqué, à un tel spectacle, ces longues théories des victimes de l'Inquisition vouées au bûcher ou au cachot. Ou encore, lorsque la toute-puissance espagnole commença à orner sa façade de noms de Cervantes et Zurbaran, ces massacres d'exilés musulmans fuyant la patrie vaincue pour des rivages plus hospitaliers.

Des revenants avaient l'air de sortir d'un rêve angoissant, des sépultures englouties de la toute proche Andalousie et, en flots pressés et tumultueux, venaient s'asseoir dans la ronde des fidèles pour psalmodier avec eux, d'une voix que le sacrifice ennoblissait d'une palme légendaire, le *Latif* dont les passages s'envolaient ainsi qu'une sonnerie d'alerte à travers les quatre coins du pays.

Idris, qui connaissait déjà bon nombre de poèmes andalous de la grande époque, comparait cette scène à la *Merthia* qu'Aboul-Wafa Er-Rondi adressa jadis au Sultan Bajazet quand les tribunaux de Torquemada proposaient à la sanction pontificale des bulles d'extermination qui préfiguraient d'une façon étrange les dahirs du résident Sainluchon.

D'un bout à l'autre du Maroc, et jusqu'en Algérie, les mosquées retentirent, après chaque prière, du chant de ces

litanies vibrantes et fustigeantes dans leur âpre monotonie. Cela avait l'air de sonner le rappel des énergies sommeillantes et, à travers la croûte épaisse d'un Islam abâtardi par les pratiques sans chaleur du bigotisme mécanique, la jeunesse maghrébine, provoquée dans ses sentiments les plus fiers, attelait sans trop d'ambages sa foi au char de ses destinées terrestres. Elle restait, par cet acte, dans le droit sillon de ses traditions almohades, au cœur de l'enseignement unitaire et rationnel qui lui transmirent ses Ibn Toumârt, ses Averroès et ses Ibn Khaldoun et qui n'étaient plus le vain jet de formules imprécatoires lancées contre l'adversité dont on cherche à conjurer le maléfice, des implorations solitaires où se décèlent quelques masques d'humilité, l'hypothétique attente d'une aide tombant toute seule du ciel comme l'œuf de l'aigle sur la tête d'Eschyle. Ce n'était pas du tout la copie servile de cette dévotion béate qui renâcle son mauvais maraboutisme. La religion n'était plus, au contraire de ce qu'on avait cru penser, une force auxiliaire de l'obscurantisme, une sorte de soupape de sûreté actionnée contre les libertés et l'honneur du pays. Elle faisait désormais corps avec le concept national. Contre la Zaouïa, suppôt de l'Etranger et bastion de la plus basse idéologie réactionnaire, la Mosquée reprenait le rôle éducateur de ses âges héroïques.

Comme une traînée de poudre, la lecture du *Latif* embrasa le territoire. Le souffle millénaire qu'il portait passa en travers du peuple et chacun, au rythme du grain tombé du rosaire qu'égrenaient des doigts fébriles, ressentait, comprenait le danger qui l'assaillait en mesurant l'idée qu'il se faisait de sa croyance et de la foi qu'il tenait de son Dieu. L'Islam, à ses yeux dessillés, reprenait son visage d'antan, l'Islam salafite adapté aux exigences du siècle tel que le Réformateur de l'Atlas l'avait imaginé quelques lustres avant la naissance du Commentateur cordouan. Il était temps, car la lèpre maraboutique, l'odieuse farce soutenue par la France, s'essayait à perpétuer un état de choses délabré que le dynamisme historique, en vertu de cette loi des vases communiquants qui vaut pour les choses sociales comme pour les choses physiques, forçait d'elle-même au renouveau et à l'adaptation. Un esprit d'organisation agissait sur le mouvement d'une façon habile. On sentait l'acclimatation des méthodes de lutte nouvelles et l'avènement d'une discipline qui, assuraient les conseillers de la Résidence, rompait avec la vieille routine de l'individualisme ancestral : comme si, pour la gouverne de ces Messieurs,

l'anarchie des tribus germaniques ou la turbulence des clans gaulois avaient empêché l'histoire de rendre ses verdicts. Et ceci, paraissait-il, inquiétait l'Administration. Les journaux, les cercles, l'armée des Groslots, des Kammelköpfs et des Cônis l'affirmaient, et le Parlement, à Paris, s'en faisait l'écho avec des commentaires que les députés-colons de l'Algérie orientaient vers des directions dont le sens n'était pas tellement difficile à saisir. Et l'opinion s'en émut !

Sainluchon fit le Jupiter. De son Olympe sacrée il lança des avertissements comminatoires à l'adresse des « trublions » que l'*Afrique Française* et la cohorte des plumitifs français de l'Afrique du Nord lui offraient comme un taureau d'arène pour apaiser son esprit courroucé. Depuis 1930 on s'était habitué à ces solutions de misère. On croyait encore à l'une de ces tempêtes dans un verre d'eau qu'une sommation officielle accompagnée du déplacement de quelques pelotons de gendarmerie suffisaient à calmer. Ainsi que dans un drame de vaudeville, il fallait faire l'œil terrible à l'« Indigène » pour que tout rentrât dans l'ordre et le silence. Mais, cette fois, les froncements de sourcils n'allèrent pas comme on s'y attendait. La bouffonnerie avait assez duré.

Le *Latif* gagnant tout le Maroc et, forçant les limites jusqu'au delà de la Moulouya, l'affaire sembla prendre une tournure que les moins pessimistes de la Résidence jugeaient des plus alarmantes. Et encore si elle s'était maintenue en cet état de grève perlée. Elle devait, au contraire, se corser d'un ensemble de faits qui la transportèrent d'emblée sur un terrain pour ainsi dire mondial.

Au moment où Sainluchon se décidait à sévir, une délégation d'activistes, futur noyau du mouvement national du pays, remettait aux Services compétents de la Résidence un cahier de revendications qui était, en même temps, un plan de réformes où tout avait été minutieusement étudié et exposé. L'ensemble restait, bien entendu, dans le cadre fixé par le Protectorat. C'était la base d'un projet de collaboration précis où les deux parties avaient ce que les accords de 1912 prétendaient leur concéder, où rien ne devait se faire en faveur de l'une et au détriment de l'autre, où les pupilles, ayant atteint l'âge majeur, réclamaient et s'efforçaient d'obtenir, par les voies légales et la discussion raisonnée, ce que les tuteurs ne leur accordaient qu'en mots tout en ayant soin de les river dans l'ornière où ils affirmaient

les y avoir trouvés. Ce fut un beau pavé de l'ours dans la mare aux grenouilles ! L'équivoque était crevée, les thèmes de Larrogant mis au pied du mur. Le pharisaïsme officiel que Sainluchon entretenait n'avait plus dès lors sa raison d'être.

***

« Ces Messieurs, expliquait Si Tachfin à la Délégation chargée de communiquer le plan de réforme au Résident, prétendent être venus ici pour imposer l'ordre et dispenser les bienfaits d'une civilisation dont, à les croire, nous manquions jusqu'ici .Nous ne chercherons pas à discuter le bien-fondé de cette allégation qui est devenue le cliché de toutes les aventures impérialistes du siècle qui fit cadeau à l'humanité de l'Art et de la Science. Mais faisons semblant d'y croire comme si cela était vrai. Prenons-les au mot. Le Protectorat, aux termes de la philosophie officielle, est le principe sur lequel se base la collaboration entre Français et nous. Par conséquent, les richesses du Maroc et le contrôle de sa gestion publique doivent être réparties à parts égales entre les deux peuples en présence. Ceci pour commencer en attendant que l'école et les « conseils » nous eussent conduits à la maturité requise. Or, le Protectorat atteint déjà sa dix-huitième année, c'est-à-dire l'âge de la raison, et ces Messieurs, chaque fois qu'une bonne volonté se permet de leur rappeler leurs engagements, ne se font aucun scrupule pour répondre que le Maroc manque encore d'une élite capable de traduire les désirs du peuple en actes précis et que la seule chose qu'il resterait à faire, c'est de « laisser le pays évoluer dans le cadre de sa propre culture ». Belle formule, charmante quoique un peu retorse. La roublardise, cependant, n'a jamais été une vertu de gouvernement.

« Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, nous avons une élite, et il faut toute la mauvaise foi de ceux qui sont venus chez nous pour ravir nos terres, monopoliser les fonctions et emplois de l'Empire et réaliser des sinécures scandaleuses, pour oser soutenir que nous ne formons qu'une bande d'agitateurs auxquels il faut se hâter de passer la camisole de force.

« Nous admettons la formule et, si nous trouvons devant nous des gens sincères et loyaux, disposés non pas seulement à entendre et à causer mais à agir dans l'intérêt de tous, je crois qu'aucun de nous n'embarrasserait sa conscience d'une

arrière-pensée surperflue. La paix et la prospérité du Maghreb ne dépendent pas de nous. Nous, ce sont les victimes, les demandeurs auxquels on a tout pris, moralement et matériellement, et qui réclament leur dû au nom de cette justice qu'on invoque ou qu'on conspue selon les nécessités du moment. Nous sommes à l'époque où le slogan de la sécurité collective s'érige en principe moteur des grandes conventions internationales. Et par là nous entendons que la compréhension basée sur la confiance réciproque est le meilleur garant pour résoudre les problèmes les plus ardus. Encore faudrait-il que chacun y mît du sien. Sans cela, il n'y a rien à faire.

« Aussi allons-nous soumettre à ces Messieurs un plan d'ensemble où chaque revendication est formulée avec toutes les précisions désirables de manière à ce que l'on ne se dérobe pas sous un tir de barrage nourri par des jets d'épithètes gratuites et de questions-pièges. Nous nous baserons là-dessus sur l'esprit et la lettre des traités qui sont à l'origine du Protectorat et qui restent, entre nos mains, l'arme légale et juridique que nous ne nous laisserons pas ravir.

« Ce plan, mes chers amis, débute par un exposé des motifs où nous situons et définissons le triple malaise politique, économique et social dont souffre le Maroc. Ce malaise est dû, ainsi que vous le savez, à des causes inhérentes au régime qui nous a été imposé par la force. Nous n'incriminons rien qui ne trouve ses raisons au cœur même du système qui régit ou s'agrège au Protectorat. Pour tout dire, ce mal dérive en ligne directe de l'administration et de la colonisation françaises. Nous trouvons cette politique injuste et déloyale. Et, en conséquence, c'est de plein droit que nous nous permettons d'en dénoncer les faiblesses qui la jugent et la disqualifient.

« Cette politique est raciale. Elle pratique le favoritisme fiscal et budgétaire. Elle est obscurantiste. Elle est antilibérale. Elle est colonialiste. Et, en fin de compte, elle est assimilatrice. Toutes choses qui contredisent les prétentions sur lesquelles la France appuie ses entreprises nord-africaines et bafoue la formule du Protectorat telle que Paul Cambon l'a conçue pour la Tunisie avant que Larrogant l'acclimatât au Maroc.

« Ce plan, ainsi que nous le soulignons dans l'exposé des motifs, n'est pas l'esquisse d'une œuvre négative ou chimérique.

Il n'a rien de subversif. Notre position vis-à-vis du Protectorat est nette. Nous faisons nôtres les privilèges politiques tels qu'ils se dégagent des traités, des messages comme des déclarations officielles du Gouvernement Français...

« Nous réclamons, en vertu de ce plan, des réformes politiques : c'est-à-dire une organisation administrative, des libertés publiques et privées et la définition légale de la nationalité marocaine. Nous réclamons des réformes juridiques en ce qui concerne la Justice proprement dite : organisation juridictionnelle, compétente, procédure, droits et exercice de la magistrature ainsi que la révision du système pénitentiaire. Nous réclamons des réformes sur l'Enseignement, les Habous, la Santé publique, l'Assistance sociale et le Travail. Nous réclamons des réformes économique et financières : c'est-à-dire que nous exigeons la refonte d'une politique économique qui soit à l'abri du bon plaisir, la limitation et même la revision du système de colonisation qui est à la base du malaise nord-africain et met en péril permanent la sécurité des rapports sociaux, l'amélioration de l'agriculture marocaine, l'amendement des lois sur le régime foncier et un adoucissement des lois fiscales : *tertibs* (1) et autres impôts. Nous réclamons, enfin et pour clore la liste de nos revendications, l'adoption des mesures pour l'abolition une fois pour toutes de la soi-disant politique berbère ; la liberté et l'extension de la langue arabe ; la dénonciation du prosélytisme religieux, source de malentendus et de frictions ; le pavois au drapeau national ; l'observation officielle de nos fêtes légales ; le repos du vendredi. Ceci est donc net et précis. On ne nous taxera plus de tourner à la légère autour du pot ».

Ce plan ne fut pas seulement remis à la Résidence qui, après en avoir pris connaissance, aurait pu le laisser dormir dans un tiroir à moins de l'envoyer au fond d'un panier. Un Résident, en Afrique, devient par la force des choses un Proconsul. Dès que ses pieds foulent le sol « protégé », la première chose à laquelle il pense c'est de mettre le drapeau de la Démocratie en berne. Dès lors, ce n'est plus qu'un simple potentat. Et une fois qu'il a trempé ses lèvres dans cette coupe, Dieu seul sait si sa tête le cède au vertige ! Du droit d'autrui, il n'a désormais cure.

(1) *Tertib,* impôt foncier au Maroc.

Admirateurs de Jugurtha, les activistes marocains en avaient la force de caractère. Autant que le grand paladin des guerres du vieux Maghreb contre Rome, ils savaient eux aussi agir en Afrique et en Europe. Si les autorités de l'Afrique du Nord étaient trop engagées dans les faveurs du nouveau patriciat né de la conquête et du rapt des terres, Paris demeurait un merveilleux terrain d'action pour les activités maghrébines. Et le Parlement, comme jadis le Sénat romain, se vit ainsi harcelé de pétitions et de requêtes. Le Plan fut remis au Gouvernement, aux deux grandes Commissions des deux Chambres, aux présidences et directions des partis constitués, à la presse. L'opinion métropolitaine, en un mot, fut saisie en même temps que la Résidence à Rabat.

C'était sérieux. Sainluchon maugréait déjà, lui qui passait pour être l'impassibilité faite homme. De telles démarches, réglées sur une même cadence et exécutées avec une promptitude admirable, le gênaient aux entournures. Il aurait voulu surprendre, frapper à l'improviste et fort sans que rien ne s'ébruitât au dehors. Quelque chose comme une strangulation à la douce. Et voilà que son dahir faisait long feu...

Marchant sur les traces de leurs aînés de Tunisie, les activistes marocains mettaient les bouchées doubles. Un organe mensuel, rédigé en langue française et édité sous le patronage de quelques personnalités parlementaires qui se piquaient d'idées libérales, parut à Paris. De tels auspices, bien que l'expérience algéro-tunisienne indiquât qu'il faille toujours s'en méfier, ne manquaient pas d'inspirer cependant aux nombreux partisans de la manière forte une prudence cauteleuse. Au lieu de se laisser aller à la répression, il leur importait de s'enquérir, de louvoyer, de faire l'intéressé et le diplomate.

Le *Maghreb* vit ainsi le jour. *Maghreb* était le nom de la revue qu'Idris et ses amis venaient de faire publier à Paris en langue française et qui était destinée à défendre les intérêts du Maroc tout en dénonçant les agissements de la politique colonisatrice en Afrique du Nord. Quinze ans auparavant, d'autres activistes maghrébins, des Tunisiens ceux-là, au moment où la première guerre mondiale faisait rage, éditaient eux aussi, à Genève, une *Revue du Maghreb* qui disparut avec la fin des hostilités et la mort de ses animateurs : les frères Ali et Mohammed Bach-Hamba.

Isolé dans ses débuts tâtonnants, le nationalisme maghrébin renouait ses fils, se manifestait dans un enchaînement de choses suivies qui, par à-coups, par saccades et en dépit de son ordre dispersé, traduisait ainsi une vigueur dont le moindre signe clamait son désir de s'imposer, de revendiquer son droit à l'honneur et à la vie, d'avoir sa place au soleil où sa longue et fertile histoire le conviait résolument à s'asseoir. Et cela malgré la grande force d'un adversaire qui, avec les incalculables moyens dont il dispose, le poursuit et le harcèle partout, sans répit.

Comme les polémistes tunisiens réfugiés naguère à Constantinople et en Suisse avaient bataillé dans une revue dont le seul titre évoquait l'idée de la résurrection nationale, les activistes marocains, à Paris, donnèrent à une revue identique un même nom. Appellation symbolique que ce titre ! Avis des plus pertinents aussi. A ceux qui s'amusent à défier les descendants de Hannibal et d'Averroès, les héritiers de Cordoue et Grenade, les petits-fils des combattants de Cannes et de Poitiers, les rejetons des grands Corsaires de la Méditerranée, aux détracteurs professionnels qui osent tenir une plume parce qu'ils sont sûrs de cracher impunément leur bave sur des adversaires que des lois baillonnent, que la Police pourchasse et que des tribunaux condamnent en basant leurs sentences sur des lois d'exception, à ces chevaliers de l'injure et de la délation la parution de *Maghreb* en France faisait l'effet d'une bombe éclatant à l'improviste sur un champ de parade.

Le plan de réformes et la parution de *Maghreb* ne furent pas les seules réponses faites au Dahir. Une troisième attendait encore le Résident Sainluchon. A son annonce il demeura tout pantois. Il n'en revenait plus. Ce roué de l'Administration fut pris à son propre piège. Cela devait lui coûter son proconsulat. Et ce fut à peine si, pour sauver le prestige de la France confondue avec la Franc-Maçonnerie et le Colonat, on lui fit une remise de deux années. Il devait plus tard finir ses jours sur une chaise curule.

Cette réponse fut l'immense clameur de protestation qui, forçant les frontières du Maroc et de l'Afrique du Nord, gagna Paris, la France, l'Europe et l'Orient. Les leçons de Jugurtha avaient été bien apprises. Les journaux de l'Algérie et de la Tunisie se couvrirent de textes protestataires et, pour la première fois, l'instinct de conservation s'exprimait par un acte de solidarité

qui signalait que le sentiment se muait en idée. C'était le principal, le meilleur fruit de la bévue commise par l'outrecuidant satrape et les conseillers qui l'assuraient que les temps étaient mûrs pour achever la désagrégation morale du Maghreb. En moins d'un mois la France fut mise à nu devant le monde. Paris, Londres, Madrid, Berlin, Genève, Le Caire, les grandes villes de l'Orient, New-York, Buenos-Ayres, Sao-Paolo reçurent, sous forme de textes à insérer dans les journaux ou de brochures à l'adresse des personnalités et institutions politiques, tout un exposé avec les notes explicatives à l'appui sur les mesures que résumait le dahir berbère. Tout y était tiré de l'ombre, mis en relief, précisé, commenté.

Et dire qu'on ne savait rien de l'Afrique du Nord qu'une conspiration de silence isolait du monde et abandonnait à la merci d'une nation de proie ! Le libéralisme de la République, le monde le confondait maintenant avec la brochette des Braillards, des Cuenlaërts, des Groslots, des Kammelköpfs et des Cônis.

***

Du *Latif* psalmodié dans les mosquées au Plan de Réformes, du déferlement d'analyses de la situation et de polémiques aux protestations dont les quatre coins de l'univers répercutaient l'écho, l'affaire en somme était loin d'être maladroitement conduite. Pour un coup d'essai, c'était un coup de maître. Que n'eut-on pas donné pour voir les figures de Sainluchon et de Larrogant, le fanatique du triangle et le militaire de sacristie également unis dans une même haine contre le Maghreb, quand les conséquences du dahir du 16 mai s'étalèrent ainsi devant leurs yeux ébahis quelques mois seulement après que la Résidence eût assumé la responsabilité de cette décision ?

Stupéfaite d'une telle contre-manœuvre, l'Administration hésita. Elle voulait bien, le dahir rendu, déployer immédiatement « son appareil de force afin d'en éviter l'emploi », ainsi que le conseillait le Maréchal à qui voulait le prendre pour un oracle infaillible. Mais la riposte avait confondu cette Administration au point de la gêner considérablement dans son jeu de diversion. Elle préféra donc attendre et laisser tout d'abord passer l'orage. Car les augures de l'Afrique du Nord, à la jugeotte raccornie par l'effet d'indéracinables préjugés ancrés dans la moëlle de leurs os, n'accordaient à cette lame de fond qu'une

importance accidentelle. Ce n'était, à leur avis, qu'une de ces bourrasques aussi vite calmées qu'annoncées et que le plus rassis d'entre eux comparait à un foyer de rébellion justiciable tout au plus d'une simple opération de police. Ils discernaient à peine, ces sous-Metternichs farcis de leur pauvre suffisance, la différence entre révolte et révolution. Trop vieux pour ce siècle !

De leur côté, les activistes ne se contentaient pas de dormir sur leurs lauriers. Ils savaient bien qu'ils jouaient le rôle du pot de terre dans sa lutte contre le pot de fer, et que cette joute inégale et à l'abord pénible, requerrait une dose équivalente de tenacité et de bon sens pour être utilement menée. Mais ils savaient du reste à quoi s'en tenir. Un siècle d'expérience offrait à leur jugement un critère positif pour que le poids de la tâche qu'ils avaient en face d'eux ne rebutât pas leur volonté.

Une politique loyale et sincèrement animée du désir de compréhension eût à coup sûr amené la Résidence à reviser sa décision sur le Dahir et à montrer une oreille plus attentive au projet de la collaboration que la jeunesse marocaine lui soumettait. On arrivait à un tournant et rien n'est plus faux qu'un entêtement borné qui finit par trébucher généralement sur la question du prestige ou l'orgueil du préjugé. C'est sur de tels écueils que Rome et Byzance sont tombées. Et c'est une leçon que les grands Empires modernes ne doivent pas perdre de vue s'ils prétendent à un minimum de durée. Mais autant noyer un poisson que de chercher à endoctriner le Français sur un tel point. Son siège est fait. Tant qu'il a la force, il ne connaît que la trique, quitte à envelopper ses abus d'une sorte de verbiage redondant et puéril qui rappelle la logomachie des temps finissants de la basse-latinité.

Le choc était donc imminent. Il était inévitable et les semaines qui suivirent allèrent montrer que la légende des Cosaques et des Uhlands sabreurs et fusilleurs ne relevait pas de l'apanage des seuls Etats autocrates. La République avait, elle aussi, ses Légionnaires et ses Sénégalais et elle savait manier le knout et la schlague aussi bien que les bourreaux contre lesquels fulminèrent jadis les quarante-huitards au nom du martyre de la Pologne !

Fez avait été mis en état de siège. Fez, la capitale du Maroc et l'héritère, avec Tlemcen, des dernières traditions

andalouses léguées par la cité de Boabdil. D'elle, désormais, du cadre pensant et actif de ses étudiants, de ses commerçants et de ses artisans, rayonnait une nouvelle foi qui, perçant la surface un peu dépassée de ses coutumes archaïques, se muait en un nationalisme insinuant et acquis aux lois du siècle, Fez, et derrière elle, toutes les villes du Maroc. L'accord entre la cité et la montagne, rompu depuis les Almohades par toute une série d'erreurs et de malentendus, se renouait, se refondait sur des équilibres nouveaux que la politique étrangère n'arrivait pas, en dépit de ses efforts accrus à dissocier ou à démolir. L'esprit de la masse se conjuguait dans une synthèse nationale.

On s'imaginait, tel Josué, arrêter le soleil dans sa course ascendante et voici que, moins d'un lustre après la reddition de l'Amghar, la résistance du pays, délaissant le sentier pour l'école, la mosquée et le souk, revêtait de nouvelles formes de lutte où la clarification des idées prenait le pas sur la force innée et aveugle du sentiment. C'était ce qu'avait prévu Djemaleddine pour les pays d'Islam quand, vers la fin du siècle dernier il saisissait de son coup d'œil d'aigle les causes secrètes de la décadence de l'Orient et préconisait, comme remède, des efforts conjointement établis sur la science, la tolérance et l'action.

Enfin, avec une intransigeance désarmante mais bien française, Sainluchon se décida à intervenir. Dans la répression, ce Franc-Maçon notoire, titulaire d'un grade élevé dans la hiérarchie hiramienne, se sentit soudain l'âme d'un jacobin de la lignée des Carrier et des Jean Bon Saint-André. Il fit donner ses Pachas, ses Mokhaznis, ses Sénégalais et ses Gendarmes. Le général Noir, commandant la garnison de Fez, fut chargé de « rétablir l'ordre dans la capitale ». Oh souvenir de Varsovie !

Qu'était-ce ce général Noir ? Son nom, lui aussi, incarne un caractère, un régime, une époque. Mieux que cela, c'est le type botté et casqué de l'officier français ressurgi des périodes révolutionnaires d'antan. C'est un Dumouriez, un Kellermann, un Hoche en action aux « Colonies ».

Jeune officier subalterne, un quart de siècle auparavant, il était entré dans la carrière à un moment où, après la liquidation de l'Affaire Dreyfus, le gouvernement français, désormais acquis au radicalisme, se décidait à purger l'Armée de ses éléments réactionnaires et à la soumettre au nouveau souffle républicain. Encore frais émoulu de Saint-Cyr, le lieutenant Noir s'était

signalé par ses opinions avancées. Bien qu'appartenant à la grande Muette, il s'était mis à écrire dans des journaux de gauche sous des pseudonymes qui révélaient leur encre militaire. Il ne s'y occupait pas de stratégie, mais de politique. Il y montrait même un zèle encombrant.

Les massacres de Saint-Petersbourg, en ce jour lointain et brumeux du 22 Janvier 1905, lui avaient mis la puce à l'oreille. Il s'était alors prononcé pour Gapone et contre le Tsar, pour la foule insurgée et contre les Cosaques, pour Maxime Gorki et contre Plehve et le grand-duc Serge. Pourtant la France, qui tremblait au seul froncement de sourcil du Kaiser, était liée par un traité d'alliance à la Russie et la victoire écrasante du Japon contre le « rouleau compresseur » aurait dû réagir d'une tout autre façon sur les fibres patriotiques de cet étrange mutin.

Mais la France était en proie à une crise profonde et l'instinct républicain du futur boucher de Fez paraissait dominer chez lui le double impératif de la patrie et de la discipline. Le général André venait de remplacer le général Galliffet, et à la rue Saint-Dominique la chasse aux Calotins en képi allait commencer. C'était la fameuse affaire des Fiches. En s'occupant de polémiques de presse et en mouchardant ses collègues, Noir se recommandait plutôt à l'attention des nouveaux chefs de l'armée. 1914, cependant, le trouvait avec son même grade. Fait prisonnier dès les premières escarmouches, il fit la guerre en Allemagne dans un camp de concentration. En 1918, il reprenait son service, toujours avec le même grade d'avant 1914. 1930 le retrouva à Fez avec la deuxième étoile. L'occasion s'offrait à lui. Il la saisit aux cheveux en faisant, contre les foules insurgées marocaines, ce qu'il refusait en 1905 au Tsar, à Plehve et au Grand-Duc. Le pope Gapone était mort. Sans quoi l'ancien lieutenant frondeur, devenu général de la République et gouverneur militaire de Fez, l'eût à coup sûr fait assommer par un de ses Sénégalais : l'Armée française n'employant pas de Cosaques pour d'aussi civilisatrices besognes.

Comme le principe de la discussion sur le plan de réformes, condition obligée de tout compromis essentiel, était refusé et que la Résidence tablait sur l'éventualité de ce refus pour réagir et justifier ses rigueurs, les activistes marocains, de leur côté, ne tenaient pas à demeurer bouche bée. Ils décidèrent de descendre dans la rue.

La rue, ici, ne prend pas la même signification que les mobilisations de masses dans les grandes cités prolétariennes d'Europe. C'en est profondément différent bien qu'au bout de ces manifestations il y a toujours le sang qui coule. Derrière le Maghrébin, dépouillé de ses droits les plus élémentaires, il n'y a ni lois qui le protègent contre l'arbitraire administratif, ni presse jouissant de la plénitude de ses franchises, ni libertés syndicales, ni liberté d'organisation qui puisse donner une valeur d'encadrement à ses mouvements. S'il descend dans la rue, ce n'est pas en partisan décidé de la violence, mais en manifestant pacifique conscient de ses droits et confiant aussi dans la logique des autres. Ses mots d'ordre n'ont jamais rien eu de subversif ni de provoquant quoiqu'une propagande insidieuse s'est jusqu'ici complu de lui en faire grief. Son action s'est inlassablement réclamée d'une notion de légalité qu'on s'est refusé à lui reconnaître en faisant état de motifs dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont trop retors pour qu'un esprit sincère s'arrêtat un instant à les examiner.

Les foules processionnelles maghrébines, marchant derrière leurs délégations et leurs bannières, c'est une sorte d'action de masses analogues à celles qui suivaient, en 1905, le pope Gapone allant réclamer un peu de justice au Tsar et que l'aveugle Plehve crut bien faire en noyant dans le sang. Sait-on ce qui s'ensuivit ? On ne se met pas impunément en travers des courants populaires. *Vox populi, vox dei.* Une Révolution, ça ne se défend pas à coups de sabre ou de lance. Et moins encore à coups de mitrailleuse. Ça se conjure par des concessions réelles, substancielles et sincères. Des concessions intelligemment et opportunément consenties. Autrement, c'est le chambardement. Ainsi va le monde depuis l'aube de la société organisée : du temps où le Fils de l'Homme jetait à la face du colossal Empire romain des paroles de charité qui, repoussées, devenaient, par la force des choses, des éléments de conflagration destinés à régénérer l'humanité, jusqu'aux jours où Cromwell, Washington, Robespierre, Bolivar, Kossuth, Mazzini et Lincoln déclenchèrent, à leur tour, contre les mêmes forces rétrogrades un courant identiquement libérateur.

Or la thèse qui fait de Larrogant, ce Dupleix attardé de nos âges contemporains, un bâtisseur d'empire, est une thèse vouée à la déchéance par un vice inhérent à sa propre conformation. L'univers a désormais droit à de courageuses solutions de sagesse.

Nous gravitons au milieu d'un cercle vicieux. L'évolution anarchique de la production, le règne omnipotent de la banque et de l'usine, le principe du profit avant tout, les excès de l'idéologie révolutionnaire prise entre le mirage d'une société idéale et des conceptions de violence gratuite, ont placé le monde au pied du mur. Cependant, personne n'ignore pourquoi Jérusalem fut détruite jadis. Et tout le monde craint aujourd'hui que l'univers ne subisse un châtiment semblable et peut-être aussi atroce que celui qui exalta tant l'ire du prophète Isaïe.

La grève, cette arme des faibles, fut encore un moyen auquel recoururent les activistes. Ici le mot diffère encore du sens qu'on lui prête en Europe et qui, depuis l'avènement du capitalisme industriel, a fini par s'identifier avec les luttes que livre la classe ouvrière. Si, par prolétariat, on entend la plèbe, les couches populaires économiquement déchues, en Afrique du Nord, pays dépourvu de toute industrialisation, ce sont les masses rurales et artisanales qui forment le fond des classes plébeïennes. La pénurie d'usines et de grands ateliers limite les effectifs du prolétariat ouvrier nord-africain aux exploitations de mines, aux docks, aux chantiers, aux entreprises de terrassement et surtout aux travaux agricoles.

Les bas salaires que reçoit l'ouvrier et l'absence de tout avantage découlant, à son égard, de la législation sociale en vigueur qui l'ignore et le déclasse, le rivent fatalement à son ambiance nationale. Entre lui et l'ouvrier européen, pas de solidarité possible. Aucun intérêt commun ne peut les toucher dans un mouvement d'organisation syndicale ou corporative, et moins encore dans une action de grève, puisque les lois, les préjugés et la différence de traitement se confondent pour favoriser l'un au détriment de l'autre. Dans les innombrables et inévitables conflits entre le capital et le travail, le seul rôle qui pourrait leur échoir l'un à l'égard de l'autre, est encore celui de briseur de grève.

Si la Charte sociale et le mouvement syndicaliste soutiennent l'ouvrir français contre le patronat et l'Etat, le lien unique sur lequel l'ouvrier maghrébin pourrait le cas échéant compter, c'est celui encore qui l'attache matériellement aussi bien que moralement à sa propre ambiance. Les sympathies et l'assistance internationales pour lui, c'est de la poudre aux yeux, un jeu de mirage, un mythe sonore. Rien de plus !

La grève, en tant qu'instrument de combat contre l'impérialisme français, reste de la sorte circonscrite au souk et à l'école. Voilà, pour le moment, les milieux où les protestations de la nation trouvent des échos approbateurs et capables de se voir traduire en actes concrets. Quand, sur un ordre transmis, le commerçant ferme sa boutique, quand l'artisan quitte son échoppe, quand le cafetier ou le patron du bain maure ramènent les deux battants de la porte de leur local, quand l'étudiant boycotte ses cours et que la ville, ainsi, prend un de ces aspects tristes et gros des pires menaces, il n'y a pas de doute que le résultat obtenu soit supérieur à l'arrêt de la vitalité économique qui accompagne la désertion des usines et des bureaux dans les pays d'Europe. La chose est de beaucoup plus grave si l'on songe que la grève, en Afrique du Nord, englobe toutes les classes de la population unies dans un même élan de manifestation tandis que l'abandon du travail, en Europe, ne mobilise que la classe ouvrière à l'exclusion des autres parties de la population qui, souvent, lui demeurent hostiles et, quelquefois, font cause commune avec l'Etat contre elle.

C'est alors l'*idrab-el-âm,* la fameuse théorie de la grève générale illustrée un jour par Aristide Briand lors de son stage dans les rangs du parti socialiste et qui, transplantée à Tunis par les Destour depuis l'époque des Bach-Hamba, est devenue l'arme par excellence du mouvement national maghrébin.

Si Tachfin et Si Abd-er-Rahman avaient raison de tracer les données de ce plan d'action qui s'enchaînait dans une série de faits aussi bien conçus qu'exécutés : du *Latif* à la mosquée, où viennent battre à l'unisson les fibres du cœur de la nation, au souk, où s'active la vie économique de la capitale et qui réagit sur l'ensemble du pays, à l'Université d'où est partie l'idée génératrice du mouvement. En un mot, plus lapidaire, plus ramassé, l'alliance de Moulay Idris, de la Qaïçariah et de la Qaraouiyine.

Dès que la Résidence eut signalé que Sainluchon refusait toute audience à la délégation mandatée par les organisations nationales qui réclamaient l'abrogation du dahir et l'acceptation du plan, le déclenchement d'une grève de protestation fut décidé. Il n'y avait pas autre chose à faire. La consignation des troupes dans leurs cantonnements indiquait que l'administration ruminait déjà son mauvais coup. On n'est pas Français pour rien.

La grève fut déclenchée. En un clin d'œil, toute la Médina cessa son travail. Les magasins de la Qaïçariah, les échoppes disséminées dans tous les quartiers de Fez, les boutiquiers et petits détaillants, l'épicier, le boucher, le tisserand, le teinturier, le tanneur, le courroyeur, le maréchal-ferrand, le forgeron, le menuisier, le fabricant de babouches et le savetier, le rétameur, le dinandier, le libraire et l'écrivain public, le fruitier et le porteur d'eau, le confiseur ambulant et le crieur aux enchères, tous les métiers, toutes les corporations, commerçants, patrons et apprentis, rentrèrent chez eux... en claquant les portes. La ville prit un air austère et cette cité qui avait jusque-là, sous une apparence d'ironie frondeuse et de légère bonhomie, un caractère indécis et flottant, révéla de soudaines qualités d'allant et de constance.

Idris, fils d'une montagne qui ne voyait dans la ville qu'un lieu où l'énergie s'épuise au contact de la vie insouciante et facile, s'en étonna avec cet air de candeur qui caractérise l'éternel paysan égaré dans les grandes capitales. Il avait pour le citadin une répugnance née, sans doute, de la suspicion qui anime l'homme de la charrue contre celui des registres : surtout quand le traceur de sillons se double d'un tireur adroit ou d'un bon écuyer. De cette défiance, dont l'origine est lointaine et qui subsiste encore de nos temps de cultures mécanisées et même collectivisées, Idris n'arriva à se défaire qu'au moment où, sous l'égide de Si Tachfin, il commença par s'imprégner d'une sorte de nationalisme éclairé. Paysan, il l'était resté. Et l'une de ses lectures favorites était de suivre, sous la conduite de Si El- Ouennoughi, un citadin, les péripéties de cet antagonisme qu'il dégageait entre Puniques et Berbères en lisant une vieille page de l'histoire nationale dans *Salammbô*. Au génie carthaginois, organisateur et de large horizon, mais méticuleux et calculateur, il préférait l'entrain du Numide, de ce nomade cavalcadant, tout en simplicité et en héroïsme, n'ayant de la vie que la sensation qu'il emporte au galop de son cheval et qui sait mourir, quand il le faut, en recommandant sa monture et son arc au camarade qui prendra la peine de l'enfouir sous quelques mottes de terre. C'est ce Numide-là, et plus tard l'Arabe, qui consacrèrent les vieilles gloires du Maghreb.

Saint-Augustin, en effet, ne le tenta jamais. Il ne voyait, dans ce puissant génie dont l'ombre se libère des murailles de

la ville pour chevaucher les grands courants de l'humanité, qu'un signe de l'abstrait, de l'assimilé, un élément transfuge de la terre ancestrale. Il saisissait bien quelques pages de la *Cité de Dieu,* le but à coup sûr transcendant de ce Père de l'Eglise qui réussit à mettre un peu d'ordre dans les constructions nébuleuses du dogme chrétien, mais l'esprit trop souple de l'abstracteur de quintessence confondu dans le giron d'une race hostile à la sienne, le rebutait et l'écœurait tout à la fois. Entre le cavalier numide, libre et fier, et l'Evêque, savant et apprivoisé, Idris, sous l'influence du vieil atavisme tribal, se plaisait souvent à souligner la séculaire méfiance de la chaumière contre la maison de pierre.

Et voilà que le visage de Fez se dégageait à ses yeux de ces embruns solitaires. Le commerçant, l'artisan, en abandonnant le travail, le gagne-pain qui les avait de temps immémorial courbés sous le joug de la dure besogne quotidienne, pour répondre à l'appel du pays, lui apparaissaient aussi dignes d'admiration que le guerrier de la montagne qui courait sus à l'adversaire, tête en avant, le doigts sur la gâchette de l'inséparable fusil et qui, à tout instant, pouvait rouler au bas d'une ornière ou d'un buisson sans que de ses lèvres s'échappât le moindre cri de plainte. Il en venait même, maintenant, à marquer sa prédilection pour le corroyeur de la *homa* (1) voisine, le cafetier du Douh, le droguiste des Attarine, le *guerrab* (2) qui vivotait lui et les siens dans telle masure de Bou-Khrareb et qu'il voyait, le cœur ému par ce mystérieux choc de sympathie qui nous porte à communier avec les gens qui partagent avec nous les mêmes idées, répondre à l'appel de la grève avec un empressenment et un calme vraiment surprenants.

Idris, alors, se trouvait en face d'un conflit de sentiments qui fixe, avant de la résoudre, cette angoisse morale dont certains voient le prélude obligé de toute évolution intérieure. Comme son père, jadis, au terme d'un long voyage qui l'avait conduit dans les principales villes d'Orient, apprenait, en débarquant à Tripoli d'Afrique, la déposition du sultan Abd-ul-Hamid dans lequel il avait mis tout son espoir de vieux musulman partisan d'un Califat unique et qui avait fini par comprendre que la

(1) *Homa,* quartier.

(2) *Guerrab,* porteur d'eau.

marche des idées plaçait désormais le Maghreb sur la voie nationale, Idris, sur un autre terrain de convictions, comprit à son tour qu'une nécessité identique commandait aussi la disparition des anciennes différences sociales en vue d'un amalgame plus complet de la structure organique du pays. Et ce fut Fez qui, cette fois, lui en faisait la leçon.

Le soir de la proclamation de la grève il y eut réunion chez Si Abd-er-Rahman. La veille, le noiraud était arrivé du Tiziran porteur d'une lettre pour Idris. Hadj Allal, qui n'avait plus revu son fils depuis la guerre du Riff, s'en préoccupait et, déjà vieilli, il tenait à le revoir avant de mourir. Dès que la barbe se pare des cheveux de la sagesse, dit un dicton du pays, il est temps de se préparer à comparaître devant le Grand Juge.

Idris, de son côté, souhaitait revoir les siens. La nostalgie, au terme de son long séjour à Fez, s'était emparée de lui et, à mesure que son absence se prolongeait, elle avait fini par l'en rendre malade. Il devenait morose. Ses longs silences coupés quelquefois d'accès de fièvre rendaient ses amis de plus en plus inquiets sur sa santé. Mais cela ne durait pas longtemps. Le mal du pays qui le tenaillait trouvant par ailleurs un antidote suffisant dans l'étude et l'action.

Il avait grandi maintenant. Une barbe ouatait l'ovale de sa figure d'un léger collier. Son front, bombé, traduisait une maturité précoce. Des yeux d'un châtain velouté, au pur émail, brillaient d'un éclat qui ranimait l'ardeur d'un corps dégagé et lui donnait un air de simplicité candide qui ne manquait pas de finesse. Svelte, au biceps d'acier et au mollet robuste, il était demeuré l'enfant du Djebel.

Son instruction s'était développée. Grâce à ses facultés innées, il menait de front des études variées. Ses connaissances s'étaient étendues, il s'était habitué à manier le français autant que l'arabe. Les lettres l'attiraient. Une curiosité touche-à-tout l'avait de bonne heure familiarisé avec la mécanique et les sciences naturelles. Certes, il s'en fallait de beaucoup pour que son bagage scientifique pût trouver les moyens qui lui eussent permis d'approfondir les données un peu compliquées des équations et des formules. Un pays où Cuenlaërt est roi n'est pas précisément fait pour laisser un jeune « Indigène » doué de suivre à sa volonté une carrière capable de l'amener sur les traces d'un Laplace ou d'un Lamarck.

On connaît les mœurs qui déterminèrent Harriet Beecher-Stowe à écrire la *Case de l'Oncle Tom*. La civilisation occidentale est une civilisation de décadence. Basée sur un fond d'individualisme forcené, rongée d'utilitarisme, elle ne connaît et n'apprécie que le gain. Son échelle des valeurs se limite au profit qui en est à la fois le taux et le dénominateur. La matière domine et absorbe tout, à tel point que les guerres exterminatrices, dictées par des querelles de gain, annoncent déjà la fin de la nouvelle Rome, ainsi que l'écrivait Verlaine :

*Je suis l'Empire à la fin de la décadence,*

*Qui regarde passer les grands Barbares blancs.*

Ce n'est pas à Fez qu'Idris aurait pu suivre un cycle d'études que la Sorbonne eut peut-être couronnées. Car Paris n'ouvre pas toutes ses portes aux Maghrébins. La Ville-Lumière ne leur distribue sa manne intellectuelle qu'au compte-gouttes. Et encore il faut que cela ne dépasse pas le droit et la médecine. A-t-on jamais vu un Nord-Africain franchir le portail de Polytechnique ? Un malin, riant sous cape, pourrait vous jeter le nom de tel colonel d'artillerie algérien. Cependant, ce colonel, brillant en mathématiques, particulièrement calé dans l'art de la balistique et de la pyrotechnie et que l'unanimité de ses professeurs s'accordait à lui prédire le plus bel avenir, fut brusquement mis à la retraite dès que le cinquième galon eut été attaché à la hauteur de ses manches. Il avait à peine quarante-cinq ans. Il était Africain, et cela avait le malheur de rappeler à certains le souvenir de Septime-Sévère, le César du *Laboremus*...

Il n'y a aucun parti-pris en Afrique du Nord contre Paris. Ni contre la France : cette France que les manuels scolaires se plaisent à parer des plus belles séductions idéales. Mais cette France, pour les Africains du Nord, n'est qu'une jument de Roland !

Reste l'Orient. Le Maghreb est musulman et oriental en dépit de son nom qui, justifié par sa position géographique, le rattache aux pays du Couchant méditerranéen. Mais, par sa culture et ses modes de sentir, de penser et d'agir, ses regards se tournent invariablement vers l'Est. Hier l'Empire Ottoman, aujourd'hui l'Egypte.

L'Egypte, en cette fin du premier tiers du XX$^{e}$ siècle, évoluait à pas fermes vers le progrès. Selon la formule averroïste, elle réalisait une juste synthèse entre la foi et la science. Peu de désordres dans cette évolution presque révolutionnaire. L'exemple turc était délibérément écarté. Et il n'a pas dépendu d'elle pour que le changement n'embrassât pas, d'une manière plus ample et mieux appropriée, de plus larges formes économiques que le régime des Capitulations et la pléthore dirimante résultant de l'investissement des capitaux étrangers handicapaient outremesure.

L'Azhar n'éblouissait plus. Il était dépassé par l'époque. Fini et révolu le temps où le général Bonaparte, affublé du prénom d'Ali et le turban sur la tête, allait discuter sur le parvis de l'enceinte universitaire avec des Ulémas qui, au contraire des ânes, préféraient l'argent à la paille et l'or à l'orge. Fini et révolu ce temps où, sous le sourire narquois de Monge et le rire pouffant de Kléber, le vainqueur des Pyramides arrachait à certains crétins des Fétouas qui affirmaient que l'armée d'Egypte était musulmane mais, cependant, bénéficiait d'un privilège qui la dispensait de la circoncision et l'autorisait à consommer la viande de porc et le vin. Finie et révolue l'ère du cheikh Oleïch qui, contre l'avis du Khédive Ismaïl, refusait d'admettre, dans l'Azhar, l'enseignement de la géographie moderne et ne trouvait rien à redire à ce que ses élèves crussent comme une vérité irréfragable que le Nil prend sa course dans les monts de la Lune, aux confins extra-terrestres de l'Eden !

L'Azhar, depuis le passage de Djemaleddine, avait considérablement amendé ses méthodes et ses programmes. Il brûlait ses étapes autant que le fit la Sorbonne quand les idées de la Renaissance imposèrent la création du Collège de France où l'enseignement des humanités, dispersant les derniers restes de la vieille scolastique, ouvrit les portes toutes grandes aux progrès de la culture. Sortis du vieil institut fatimide en claquant les portes, deux de ses plus illustres élèves, Saâd Zaghloul et Taha Hussein, annonçaient à l'Orient le déclin d'une antithèse et l'avènement d'une ère nouvelle. Mais ce qui préaugurait du bonheur de l'Egypte, ce n'était pas le maintien de l'Azhar qui n'était plus qu'une sorte de vieux sémaphore remplissant ses fonctions dans un sens peu différent de la cinquième roue d'un chariot. L'essentiel, le positif, c'était l'épanouissement intellectuel qui enveloppait l'Egypte sous l'effet de l'introduction systématique de

l'instruction moderne. Le cheikh Cherkaoui de Bonaparte et le cheikh Oleïch d'Ismaïl n'étaient plus que des ombres évanouies d'un passé sur lequel le temps, ce grand juge, jetait progressivement le suaire de l'oubli.

Un tel renouveau, inconnu au Maghreb avec la seul exception et encore toute relative de la Tunisie, était pourtant bien fait pour faciliter des éducations à parfaire d'autant plus que l'identité de la religion, de la langue et des mœurs résolvait d'elle-même le problème des adaptations initiales.

Tunis, dans le Maghreb, valait encore quelque chose. La Zeytouna rénovée, le Sadiki, la Khaldounia, une ambiance régénérée par Kheïreddine et les essais de libéralisme constitutionnel toujours ancrés dans l'esprit de l'élite, le glorieux souvenir des temps puniques et des luttes de Jugurtha, la terre de baptême de l'Islam nord-africain que résume l'épopée de l'Ifriqiah, la patrie de l'auteur des *Prolégomènes* et de *l'Histoire des Berbères :* tout cela est un champ bien indiqué pour l'ensemencement d'une graine utile et féconde. Le sillon, alors, en eut été d'un khaldounisme classique. Mais Tunis logeait à la même enseigne que Fez. Elle gémissait sous le poids d'un Protectorat aux tendances similaires et ce fut là qu'un précurseur des Braillards et des Cuenlaërts, l'impayable Machuel, créa cet Eteignoir : arme-symbole de l'obscurantisme que la République de M. le Maréchal duc de Mac-Mahon commença à promener à travers les continents sous l'égide des couleurs avortées de la Révolution. Et encore eût-il fallu qu'Idris se procurât un passeport pour se rendre à Tunis. Et cela est difficile : le Maghreb de 1930 n'étant plus qu'une phylarchie du Bas-Empire.

Il ne lui restait donc que le voyage au Caire. L'heure cependant était loin d'être propice. Quitter le pays, déserter le poste à l'heure où, sous l'effet du coup de jarnac qu'était le dahir berbère, le *Latif* répercutait ses échos comme une sonnerie d'alerte à travers le pays ? Ce n'était guère possible. Déjà, quatre ans auparavant, une pareille hésitation avait empêché Idris de rejoindre les siens dans la lutte contre les envahisseurs. Et il l'avait profondément regretté. Or, aujourd'hui, un même danger menaçait le pays et, pour n'être accompagné d'aucun fracas d'obus ni de crépitement de mitrailleuses, ce danger n'en était pas moins pressant. Pis encore. Comme dans

les grandes affections morbides, le mal se présentait sous des dehors aux apparences bénignes.

C'est pour cela que lorsque la grève fut décidée, Idris résolut de rester au Maroc et de suivre le cours des événements aux côtés de ses amis. Ainsi qu'il avait affronté la mort, il jura cette fois de faire face à la prison ou l'exil.

***

C'était en automne, par un beau jour ensoleillé. Les effluves du Bou-Iblan tempéraient les dernières canicules d'une saison finissante. Fez verdoyait sous un ciel éclatant et ses maisons blanches, ses jardins aux frondaisons presque tropicales que berçait une houle légère descendant des crêtes atlasiennes, clamaient comme de vieux charmeurs l'éternité des gloires de la ville mérinide.

Du haut des terrasses, l'œil perdu vers les solitudes irisées qui couronnaient l'Atlas, Olympe tutélaire où résident les génies gardiens des destinées de la race, les facis semblaient interroger l'avenir en lisant dans la ligne oraculaire insinuée entre les cèdres et les neiges des parois montagneuses.

La ville était fermée. La vie arrêtée. Les troupes, la police, le makhzen du Pacha, l'armée des sbires en chapeaux et en razzas bloquaient les rues et les ruelles. Les prisons regorgeaient de prévenus et de « suspects ». Les commissariats ne chômaient pas. La loi martiale était proclamée et, dans l'attente des événements, les conseils de guerre siégeaient en permanence. S'il lui était donné de revenir en ce monde, Dupont de Nemours y aurait à coup sûr perdu ses derniers principes...

Sainluchon, le titulaire des plus hautes hiérarchies dans l'Ordre du Triangle, avait revêtu, pour mieux mater la liberté, sa veste à parements, sa culotte de cavalerie, ses guêtres et un couvre-chef qui tenait du képi du général et de la casquette de l'amiral avec une couronne de feuilles de chênes au-dessus de la visière. L'Historien de l'avenir dira si Sainluchon, au moment où il s'apprêtait à faire tirer sur les Marocains par les mercenaires du général Noir, avait eu lui aussi quelque scrupule juridique comme nous verrons Daladier, plus tard, feuilleter le *Dalloz* pour s'assurer si le sang répandu par les Parisiens sur la place de la Concorde n'allait pas à l'encontre du droit constitutionnel

revu et corrigé à la lumière de l'enseignement d'Alexandre Stawisky !

Les cortèges s'ébranlèrent par les rues de la Médina. En bon ordre. Pas un cri. Compacts, bariolés, composites, ils marchaient avec un calme et un allant impressionnants. L'ordre se maintenait au milieu de la foule fluctuante des groupes serrés, enflés, comme la marée lors des hautes eaux, par de nouveaux arrivants qui affluaient sans cesse de tous les coins de la ville. On avançait par métiers, par corporations, par écoles, par quartiers. Fez, âme du pays, bouillonnait. Le chaudronnier, le droguiste, le maçon, le commerçant, le rôtisseur, le fripier, le taleb formaient une masse parfaitement représentative de la volonté populaire. De forme comme de couleur. Toutes les couches sociales se fondaient dans un seul élan. Les uns, le ventre replet, la face sanguine, au poil dense encadrant des joues pleines, au pas lent et mesuré. Les autres, sveltes, élancés, le visage hâve et les pieds agiles, la barbe rare et d'un noir mouillé. D'autres encore, au type mieux racé, les muscles tendus, biceps et jarret gonflés, qui annonçaient l'ouvrier plébéïen rompu aux rigueurs de la besogne journalière. Des vieux, des adultes et des jeunes. Des citadins et des montagnards. Des nomades et des sédentaires de la plaine. Djellabas et burnous de laine cardée, tirée, taillée et qui sentait encore le suint de la toison. Djellabas, burnous et *caftans* (1) de soie écrue ou d'étoffe fournie par les filatures anglaises. Toute la gamme des couleurs s'y voyait : rouge vif, grenat, rose éteint, vert pomme, marron foncé, jaune pêche, bleu lilas, bleu de Prusse, blanc crème, noir tendre. Sur ces bigarrures chatoyantes floconnaient des *farajiahs* (2) de batiste et de mousseline. Entre ceux-ci, d'un choix plus modeste, les djellabas de laine blanche au fil granulé des étudiants recouvrant la *sadriah* (3) de coton broché de soie. Sur la tête la razza marocaine ou le tarbouche rouge. La plupart, suivant une consigne, portaient la *sebha* (4) à la main.

Ils marchaient sur un alignement de huit, dix et douze personnes encadrés par des chefs de file, autour des pancartes et des banderoles.

(1) *Caftan,* longue robe de drap colorée et brochée de soie.
(2) *Faradjiah,* longue chemise de soie ou de lin qu'on porte, dans les villes, sur le caftan et sous la djellaba.
(3) *Sadriah,* gilet de couleur en laine ou soie brochée.
(4) *Sebha,* chapelet, rosaire.

C'était la première fois, dans l'histoire du Maroc, que le peuple descendait dans la rue en obéissant à des ordres et en empruntant ce droit de démonstration populaire à l'Europe. Il n'avait pas d'ailleurs l'embarras du choix. Brusquement réveillé de son sommeil, il se trouvait en face d'un adversaire venu chez lui comme l'avaient fait jadis les Romains et les Grecs. Mais plus que les rhéteurs du Forum et les chevaliers de Byzance, cet adversaire, habile en l'art d'enrober les pilules mortelles d'une gélatine de formules creuses, entendait mater le pays de la même façon qu'un Torquemada avait réussi à le faire pour l'Espagne musulmane, tout en se gardant d'afficher le cynisme grossier de l'affreux cagoulard. Car la liberté en France est devenue une tarte à la crème. Il s'agit cependant de s'entendre sur la signification de ce vocable aux termes ubiques.

Au Maghreb, ce mot s'intervertit en subissant les mues les plus drôles. On y est contre la liberté si l'on réclame, en vertu de contrats signés et en se fondant sur la logique des choses, l'octroi des libertés les plus élémentaires à l'exercice du droit public. On y est contre si l'on proteste contre l'immigration et l'expropriation massive des terres. On y est contre si l'on demande l'extension du bénéfice des travaux d'utilité générale aux villes, aux quartiers et à la campagne habités par la population musulmane. On y est contre si l'on insiste sur la nécessité de l'abolition du charlatanisme sous toutes ses formes : y compris le maraboutisme.

On y est pour la liberté, de l'autre côté de la barricade, si l'on s'entête à refuser toutes ces choses. Il y a donc là une façon d'appréciation qui contient en germe tous les conflits capables d'éloigner définitivement l'une de l'autre les deux races en présence. Et puisque l'adversaire, lié qu'il est par la forme de ses institutions, ne cesse pas de se servir d'une phraséologie qu'il méprise et bafoue dans la pratique, il n'y a donc qu'à le prendre en flagrant délit de tricherie, le convaincre de son mauvais jeu et l'acculer au pied du mur.

Mais il lui reste la ressource de prendre les Maghrébins de haut. De leur affirmer, au risque de s'infliger de trop cinglants démentis, qu'ils se fascinent de fausses illusions, qu'ils rabâchent des mots qu'ils ne comprennent pas, qu'ils donnent comme des étourdis dans le miroir aux alouettes et que le mieux qui leur

reste à faire, c'est de se taire. Ainsi parlait-on, le 13 juillet 1789, au peuple de Paris !

Or, c'est moins de conseils gratuits que d'actes conformes aux exigences de la situation que les Maghrébins ont besoin. Ils sont dans leur droit. Aussi, comme à l'école des Braillards, on leur avait enseigné à haïr la Bastille ; à cracher sur la tête décapitée et hissée au bout d'une pique du gouverneur de Launay ; à voir dans la Charte des Droits de l'Homme le modèle des grands principes humains ; à admettre les guerres napoléoniennes comme autant de victoires libératrices remportées sur les forces de la réaction universelle ; à prendre, pour argent comptant, tout ce que Comte, Taine, Renan, Hugo, Zola, A. France ont inscrit sur le fronton du XIX[e] siècle à l'égal de vérités préfigurant l'avenir : aussi, du moment qu'on prenait exactement ainsi le contre-pied de ce que tout cela signifie, l'une des armes les plus efficaces que les Maghrébins pussent de la sorte utiliser restait cet arsenal d'aveux et de prétentions affichées.

*
**

Le cortège d'Idris était massé dans la Qaïçariah, l'artère principale de Fez. Grossi d'étudiants venant de toutes les médersas, d'un groupe d'artisans et de portefaix qui débouchait de Bou-Djeloud, ce cortège comptait aussi beaucoup de montagnards reconnaissables à leurs djellabas courtes, à leurs belghas rondes et à semelle unique et à leurs têtes nues recouvertes du *qâp* (1). Un certain nombre d'entre eux étaient de ces francs-tireurs qui avaient emporté Fez de haute lutte avec l'appui des tabors chérifiens en 1912. D'autres, la figure balafrée, le corps troué, étaient des rescapés de la guerre du Riff et du Djebel. Ces lions du baroud se trouvaient bien déplacés dans cette manifestation. Ils s'étaient fourvoyés parmi la masse des citadins et, avec leurs rudes hardes des montagnes, ils apparaissaient comme des taches d'ocre au milieu d'une mer de couleurs éclatantes. D'aspect un peu timide, ahuris, ils ne comprenaient pas bien ce que l'on voulait d'eux et beaucoup trou-

(1) *Qâp,* ou *Qalmoûnah,* capuchon de la djellaba et du burnous. Le *p,* à l'encontre des autres pays de parler arabe, se prononce dans le Djebel très distinctement. C'est peut-être une survivance phonétique du vieux dialecte arabo-andalou tel qu'on le parle encore dans le nord du Maroc et où ne cessent de se ressentir des éléments d'idiomes ibéro-goths et ibéro-latins.

vaient étrange qu'on put faire du mal aux Français en paradant à travers les rues. Leur conception de la lutte était celle d'Antar qui ne voyait de solution possible aux démêlés d'ici-bas que dans la logique de sa lance et les arguments rangés dans son carquois. Mais on leur avait mis un chapelet à la main et on leur disait de marcher en marmonnant le *Latif*. Et que cette prière, qui s'élevait de la foule remuante, était une offrande à Dieu, une incantation à la puissance céleste pour conjurer le mauvais génie que l'infortune du Maghreb avait amené sur son sol et qui se préparait, comme l'Ange déchu que la Bible a voué aux malédictions divines, à saper les bases de la nation et de l'Islam. Convaincus, ils étaient entrés dans la procession et s'apprêtaient à marcher autour des bannières.

Le *Latif* montait comme un psaume vengeur, un hymme aux accents rauques. Citadins et villageois, montagnards et nomades : tout le peuple qui clamait sa volonté de vivre libre sur la terre de ses ancêtres. En débouchant de la Qaïçariah, la colonne des manifestants se trouva face à face avec les forces de la Légion et les Sénégalais. Une hésitation sembla se produire. Des « mouches » qui s'y étaient glissées cherchèrent, selon le procédé connu, à semer une panique qui, en débordant les cordons de troupe, eut amené celle-ci à une riposte meurtrière. Ce qui eut rapidement dispersé la manifestation en mettant le tort du côté des Marocains.

Mais les manifestants ne furent pas dupes de ce subterfuge. La colonne sut garder sa cohésion et une délégation, ayant à sa tête Si Tachfin et quelques notables, se détacha des rangs et demanda à parlementer avec le chef de la troupe. Porteuse de deux requêtes à l'adresse du Sultan et du Résident, elle réclamait une entrevue avec le *Mendoub* (1) et le Chef du Contrôle Civil. Conformément aux ordres reçus, le commandant refusa de la recevoir. Elle se vit refoulée en arrière et revint vers la colonne. Décidément, le climat était à la provocation.

A la même heure une farce tragique se jouait au *Méchouar* (2). Si quelque profane, un sceptique, un esprit chagrin avait contre le Protectorat et la souplesse de son mécanisme tel préjugé

(1) *Mendoub,* Délégué du Sultan, son représentant.

(2) *Méchouar,* Salle, cabinet où le Sultan tient ses conseils et donne ses audiences.

qui le ferait plaindre par l'armée des docteurs Tant Mieux qui encombrent les sinécures rétribuées de la Résidence de Rabat et de certaines organisations parallèles de la Métropole, il n'aurait eu à cette heure qu'à se rendre à Fez pour s'y confirmer dans son opinion. La fameuse collaboration s'y exerce là dans toute sa simplicité.

Accroupi, à la manière d'un scribe de Thoûtmès, sur un sofa, grand, gros, dodelinant, une barbe blanche encadrant un visage de vieux renard dont la ruse s'accroît avec l'âge et la facilité plus grande des larcins, la tête ensevelie sous un bonnet en pain de sucre disparaissant sous les torsades d'une immense razza, Mohammed Bouchta Ben el-Baghdadi, ancien bretteur des armées du Sultan et Pacha de Fez par la grâce de Larrogant, était le dernier échantillon d'un Makhzen, vermoulu, et croulant, qui vit sonner le glas de l'Empire et des derniers espoirs du Maroc. Ce n'était plus qu'un objet de musée. Si le pinceau d'Henri Regnault et la plume des Tharaud ont réussi à croquer une apparence approximative de sa lourde silhouette, c'est de la seule postérité maghrébine que sa mémoire sera un de ces jours justiciable.

Près de lui, l'officier chef des Services Municipaux, le délégué de la Résidence et le dépositaire de la pensée du Résident, l'âme instigatrice dont le Pacha n'est que le bras exécuteur selon l'Evangile du Protectorat, un capitaine du nom de Toquette, procédait à l'interrogatoire des détenus que les Mokhaznis amenaient au hasard des arrestations, inculpait et désignait à la compétence du Pacha qui, sommairement, sans le moindre égard au fameux *habeas corpus,* sans instruction, ni tribunal, ni défense à requérir, ni code à consulter, ni parodie judiciaire à jouer, faisait coucher le « délinquant » à même le sol, fixait à son gré le nombre des coups à donner et, sans l'assistance d'aucun médecin, mettait en branle sa justice sous le regard du commis galonné de la France du bon M. Gaston Doumergue.

La cigarette au bec, la cravache battant en cadance ses bottes vernies, le tyranneau au petit pied jouissait, au régal d'un tel spectacle, d'une de ces joies de race supérieure dont les Carnières, les Serviers et les Bertrands nous ont laissé qulques aveux savoureux et cyniquement exprimés. Le capitaine Toquette n'était pas le seul à assister à ces néroneries de bas étage. Des personnages huppés étaient aussi là pour se repaître d'émotions qui

rappelaient, à quelques deux millénaires de distance, le jeu des gladiateurs s'affrontant, dans le Colisée romain, pour réjouir de leur sang versé le peuple-élu réuni au pied des Césars. Et pourtant on nous a dit que Tibère, Claude et Néron étaient passés dans l'histoire avec un front marqué à jamais par l'anathème. Mais Néron, Claude et Tibère ont laissé des émules. On les trouve aujourd'hui par légions en Afrique du Nord. Un professeur du Collège de France, qui a pondu pas mal de bouquins sur le Maghreb ; quelques publicistes qui s'assurent de confortables budgets personnels en faisant la navette entre Paris et Rabat ; des officiers du Service des Renseignements venus en spectateurs pour « se faire un peu de cœur » ; et M. Groslot de Bonneterre, arrivé avec quelques collègues, la tête tourneboulée par le champagne et qui essayait de saisir, sur le vif, la manière avec laquelle le bon Pacha écorchait les « trublions » de Fez.

***

Les lanières claquèrent dans l'air, tenues par d'affreux singes noirs. Des marchands, des ouvriers, des artisans, des notables, tous passaient. Aucun égard. Aucune pitié. Une satisfaction diabolique se peignait sur les traits du vieux professeur parisien, gueule de clerc qui a trahi son magistère et dont la conscience se mesure au nombre des jetons que les sociétés qui grugent la terre du Maroc lui jettent, à chaque semestre, pour des fonctions honorifiques dont il ignore jusqu'au caractère.

On emmena Si Ben Zeïdoun. Le malheureux, myope de nature, les yeux gênés par une ophtalmie et l'opacité des verres qu'il portait sur le nez, s'était volontairement joint à la manifestation et avait été pris au moment où il parlementait avec le chef d'un bataillon de Sénégalais qui gardait les abords de la Mendoubiah. Il avait marché crânement, crié, apostrophé le monde. Répudiant sa passivité, en bon Saâdien fier du souvenir des luttes contre le Portugal, il s'était dégagé des Mokhaznis à coups de coude et s'en prenait violemment au Pacha. Rien n'y fit. Sur un signe de Toquette, Ben el-Baghdadi, simple machine à enregistrement, fit jeter à terre le pauvre professeur d'histoire.

— Demande pardon au Pacha ! fit le bel officier en appuyant sur le tutoiement.

— Moi, pourquoi ? répondit le fqih.

— Tu t'es révolté contre l'autorité de *Sidna,* tu t'es mal conduit.

— Qu'est-ce ? demanda naïvement Si Ben Zeïdoun, à la fois consterné et confondu par la position dans laquelle il se trouvait et l'accusation dont il se voyait être l'objet. Révolté, moi ? Mais je réclamais seulement, avec les autres, voir le représentant de *Sidna* (1) et celui de *Sidkoum* (2). Y vois-tu là quelque chose de répréhensible ?

— Bien sûr, répondit l'émule des Beauprêtre et des Delacroix de Vaubois, il y a un élément de révolte dans ton geste. Si tu veux t'en tirer, demande pardon au Pacha.

— Demander pardon pour une chose que je n'ai pas commise, jamais !

Le capitaine Toquette, de l'œil, fit un signe que la machine à enregistrement, enfouie sous son pain de sucre et ses flots de mousseline, traduisit par un mouvement de la main, lent, grave et qui gardait, sous la réalité de la subordination aveugle aux ordres de l'étranger, une apparence de libre décision non dépourvue de suffisance ridicule.

L'*azfel* (3) ébranla l'air avec un sifflement sinistre et se mit à zébrer la masse charnue de l'infortuné professeur qui n'en croyait pas ses oreilles. La bastonnade commença...

Toute la souplesse du mécanisme du Protectorat dont Larrogant, tout au long de son proconsulat, avait fait le plat de résistance de ses actes, se résume ici dans la manière avec laquelle Si Ben Zeïdoun recevait son baptême de... la cravache. Ni plus, ni moins. Le peuple marocain, le peuple nord-africain, c'est Si Ben Zeïdoun. Ce peuple est pressuré, grugé, ruiné, asservi, mis au ban de l'humanité. Il n'a qu'à se taire. S'il crie, la trique. Mais au lieu que ce soit le capitaine qui rosse de sa propre main comme la chose se passe en Algérie, pays annexé, Toquette, à Fez, se borne à ordonner. Pour l'exécution, c'est le Marocain Ben el-Baghdadi qui s'en charge. Le sultan devient alors un simple

(1) *Sidna,* notre maître, titre donné au Sultan et qui correspond à celui de sire.

(2) *Sidkoum,* votre maître.

(3) *Azfel,* lanière de cuir, fouet qui sert à fustiger le condamné.

satellite du Résident et le Makhzen un rouage de basse gendarmerie de l'Administration et un paravent commode destiné à voiler les passe-droits et les dénis de justice.

Dans l'intervalle, les coups pleuvaient, durs et cinglants, sur le malheureux professeur de la Qaraouiyine. Au premier coup, il avait eu un geste, esquissé une plainte, mais il s'était ravisé. Il savait bien qui il avait devant lui. Des gens sans vergogne, dignes tout au plus d'un méprisable haussement d'épaules. Il se tut, serra les dents, ramena d'un tâtonnement de doigts les lunettes qui, sous la secousse de l'azfel, avaient glissé sur le nez, et ne bougea plus.

— *Otlôb el-amân,* (1) lui sussura à l'oreille le Pacha.

— El Aman ? *Abadan* (2), se contenta de gémir la victime d'une civilisation personnifiée par Toquette et sa cravache.

Du groupe européen qui était dans le Méchouar fusèrent des ricanements, des rires à gorge déployée, et les colons, saouls à crever, mimaient des contorsions que n'eût pu inventer le plus effronté polisson de la rue. Pour peu qu'on l'examinât de près, on eût vite fait de reconnaitre la philosophie de cette scène qui rappelle si bien le *Supplice de la Juive* tel que Dehodencq l'a fixé dans une toile célèbre. Cette Justice expéditive que le pinceau du peintre a cherché à rendre immortelle se passait sous un régime déchu. Les choses de 1912 ne l'ont pas changée d'un ïota. Tout ce qu'on a fait, ce fut d'en déplacer les responsabilités. Le Pacha est toujours à sa place pour assurer les supplices, mais, à la différence de celui de Dehodencq, ce n'est plus qu'un pantin dont le capitaine français tire les ficelles au su et au vu de tout le monde.

Le professeur du Collège de France (ô mânes d'Erasme, frémissez dans votre tombe !) contemplait joyeusement cette scène divertissante. C'était ce même pondeur de livres, « spécialiste » des questions nord-africaines, qui avouait un jour que la France n'était pas venue en Afrique pour les beaux yeux des « Indigènes » et qu'héritière de Rome elle entendait s'en réserver la puissance et le droit à la richesse. Ce dont personne n'avait jamais douté !

---

(1) *Otlôb-el-amân,* demande le pardon.
(2) *Abadan,* jamais.

Il émargeait, ce mauvais clerc, à tous les budgets équilibrés sur la sueur de la djellaba et du burnous. Et sa présence balayait d'elle-même les dernières illusions qui pouvaient subsister encore sur la fable de la France mère de la civilisation. D'autres manifestants attendaient leur tour d'être fustigés, de recevoir leur part de coups de verge, de payer le tribut d'humiliation nécessaire au courroux d'une souveraineté que l'on s'entête à proclamer incontestable et incontestée. Une dizaine de Marocains, encadrés de Sénégalais baïonnette au canon et de Mokhaznis, étaient là, autour du corps étendu de Si Ben Zeïdoun. Les habits en loques, couverts de terre et de sang, tenus au collet par la chiourme noire qui faisait office d'aide-bourreau, ils formaient un groupe à la tenue fière et sans arrogance sur lequel Toquette jetait des regards qui voulaient être méprisants et qui n'étaient qu'insolents et lâches.

De ce groupe, le Slaoui faisait partie. L'œil poché, le visage couvert d'ecchymoses, saignant du nez et de la bouche, sa belle djellaba de soie blanche en charpie, un pied déchaussé, il devait avoir pris une part importante dans la bagarre. L'œil indemne qui lui restait, il le promenait de Si Ben Zeïdoun au Pacha pour aboutir à Toquette, au Professeur du Collège de France et aux colons dont les idées, troublées par les vapeurs de l'anisette, devaient être égarées quelque part dans les vignes du Seigneur. Un brelan de drôles : saouls, ils bafouillaient des injures, lançaient des paroles obscènes qui avaient l'air d'amuser le docte savant dont l'activité littéraire classait parmi de futurs candidats au prix Montyon.

Aux côtés du Slaoui se tenait un jeune homme court, brun, à la tête intelligente, le visage tendu, les lèvres volontaires, les yeux vifs et reflétant la décision et l'énergie. Il appartenait à une vieille famille marocaine et venait de recevoir ses grades universitaires dans une Faculté parisienne. Sa culture était soignée. Journaliste, il avait de beaux dons de polémiste. Ce qui, à l'époque où nous vivons, est encore la meilleure arme qui puisse être employée contre un adversaire qui s'est toujours piqué de combiner la ruse à la brutalité dans ses entreprises de brigandage colonial. Arrêté alors qu'il se trouvait à la tête de la manifestation, il avait refusé de se laisser faire. On s'était bousculé. Des horions avaient été échangés. Bien qu'assez rudement malmené, il avait tenu tête aux molosses du Pacha et aux

gendarmes accourus à la rescousse. Deux nègres portaient des traces sanglantes sur leurs joues et le nez de l'un d'entre eux, aplati déjà par la nature, l'avait été davantage par les poings du jeune pamphlétaire dont la main prouvait ainsi qu'elle savait aussi bien tenir la plume que démolir certaines gueules.

D'un regard à la fois rogue et narquois, il toisa le groupe formé par le capitaine, le pédant, les pochards et quelques autres. Les deux premiers, l'officier et le cuistre, le connaissaient et maintes fois ils avaient eu le loisir d'étudier son *curriculum vitae* sur les fiches du Service des Renseignements. A cette heure, il leur tombait tout cuit du ciel. Quelle aubaine pour ces tenants d'un régime de bon plaisir ! A sa vue, ils se pourléchèrent les babines. D'avance, ils savouraient les délices du spectacle qui allait leur être offert. Ah ! il y avait longtemps que, dans son journal, il les sonnait, les rudoyait, les houspillait, dénonçait sans cesse ni répit leurs malversations et leurs stupres. Il ne les laissait pas digérer en paix le bien mal acquis. Terres volées au fellah, lots enlevés en sous-main et à des prix dérisoires, pots-de-vin, commissions au pourcentage onéreux, trafic d'influence, arbitraire et cumuls illégaux de fonctions, violation délibérée des normes les plus élémentaires du Protectorat : rien n'était laissé dans l'ombre. Il harcelait sans trêve les gredineries de plume et nul plus que lui ne troublait la quiétude de l'innombrable armée des ratés de la littérature qui, chassés de leur pays par la mauvaise réputation ou le besoin, venaient au Maroc offrir des services plus que douteux à quiconque voulait les prendre. Contre cette catégorie de forbans, nouvelle espèce de Frères de la Côte opérant en terre ferme, qui prostituaient leur copie en faveur du pillage du pays, le jeune intellectuel marocain menait une campagne dont les échos se répercutaient dans toute l'Afrique du Nord et jusqu'en France. Il leur en donnait du fil à retordre. Chaque fois qu'un folliculaire, calquant son style falot sur la prose d'un Drumont ou d'un Carnières, essayait de descendre dans la lice pour faire valoir des arguments insoutenables au nom d'un logique déflorée, il en recevait pour son grade. Et comment !

A bout de force, on s'en plaignit à la Résidence. La Résidence demanda un rapport au Service des Renseignements. Et, sur la base de ce papier, on prenait une décision : avertissement, descente de police, appel au tribunal qui, invariable-

ment, se terminait par l'amende, la prison ou l'interdiction du journal.

Dès qu'on le vit, les regards s'entrecroisèrent. Le capitaine, toujours crânant, alluma une cigarette et fit signe au Pacha d'arrêter le flagellement de Si Ben Zeïdoun. On releva le malheureux professeur de la Qaraouiyine qui, sans proférer un mot, sans geste inutile, suivit le mokhazni à la *beniqa* (1) du Pacha transformée pour la circonstance en local de dépôt. Là, il s'assit, s'épousseta, rajusta ses verres et, un imperceptible sourire illuminant sa grosse face un peu meurtrie, il s'adossa sur le repli d'un vieux canapé qui s'y trouvait. Il se mit à respirer. Cependant, il paraissait heureux, à l'image de quelqu'un qui vient de s'acquitter d'une lourde tâche vis-à-vis de sa conscience. Il était peut-être loin de la beniqa, du Méchouar, de la scène rosse et misérable dont il venait d'être la victime, de Fez. Son esprit était à Marrakech, devant la rangée des tombeaux saâdiens, recueilli, la tête baissée, aux ordres pour ainsi dire et rendant compte de ce qu'il venait d'endurer pour le salut d'une cause dont il devinait à peine la secrète grandeur. De ces Ben Zeïdoun-là, le Maghreb est plein.

Au signe du capitaine, les Mokhaznis du Pacha se précipitèrent sur le journaliste et voulurent s'en saisir. Un flottement s'en suivit. Le Slaoui en profita pour brûler la politesse à ses gardiens. Comme une anguille prise dans un filet et qui reprend soudain l'eau à travers les mailles que le coup de queue d'un brochet frétillant vient de faire sauter, l'ami d'Idris, bien que momentanément privé d'un œil, se faufila parmi les jambes des soldats et des sbires du Pacha. Des cris, des jurons s'élevèrent. Un coup de feu retentit. Mais l'étudiant était bien loin...

Le pamphlétaire était déjà à terre, garotté, tandis que le misérable clerc enrichi dans le sang du peuple maghrébin, cherchait à devenir plus vulgaire que d'habitude en feignant un air indulgent et protecteur à l'égard de celui qui, fort de son droit, l'avait si lontemps tenu sur la sellette.

— Allons, voyons, demande l'*amân* (2) au Pacha, nous ne

(1) *Beniqa,* alvéole, petite cellule qui sert de bureau aux fonctionnaires du Makhzen.

(2) *Aman,* pardon, excuse.

te ferons aucun mal ! dit le savant collectionneur de sinécures et de prébendes.

La réponse fusa, rapide et vengeresse, comme l'*ô sancta simplicitas,* lancée en paraphrase, d'un nouveau Huss traîné sur le fagot par les frocards de la Démocratie moderne.

— Ta gueule, Gugus !

— Ah ! ma gueule ! Et tu l'oses encore ! Eh bien, nous allons voir !

Les yeux de Toquette et de Gugus se rencontrèrent. Le capitaine fixa le Pacha et celui-ci, comme une manivelle, fit signe de la main aux Mokhaznis. L'azfel rompit de nouveau le silence. Les lanières de cuir s'abattirent sur les reins du journaliste qui tenait ses diplômes de l'Université de Paris comme elles venaient tout à l'heure de labourer le dos du professeur de l'Université de Fez. Au moment où le supplice allait commencer, Groslot, qui cuvait toujours son alcool, brandit la main à la romaine. Non en saluant, mais en renversant le pouce à terre ainsi que le faisait la foule enivrée de l'Urbs au spectacle quand, imitant ses despotes, un Néron ou un Caligula, elle applaudissait, par ce geste, au signal qui commandait de lâcher les fauves sur les victimes alignées autour des poteaux de l'arène. Une véritable réédition des scènes de l'Amphithéâtre. L'histoire, cette grande dénonciatrice, nous a retenu les noms d'Androclès, de Sainte Blandine et des martyrs de la Légion Thébaine. Et cependant, Rome, bien qu'elle se parât du surnom de l'Eternelle, a disparu et n'est plus qu'un souvenir. Mais l'idée pour laquelle Androclès, Sainte Blandine et les soldats de la Thébaine ont souffert, au signal du pouce renversé, survit et se renouvelle partout et toujours. De tels sacrifices sont de tous les temps et s'épanouissent sous toutes les latitudes. On a beau répéter le geste de César ou de n'importe quel histrion gonflé de sa pauvre importance, il n'y a rien à faire. C'est le droit qui en fin de compte triomphe. Quant à la force des Empires, leur règne, quelqu'en puisse être le génie, est fatalement voué au sort des existences passagères si des lois de sagesse et d'opportune adaptation ne viennent renforcer à temps les assises de l'esprit directeur. Ainsi parlait l'*Ecclésiaste.* De l'antiquité à nos jours, cette vérité s'est constamment dégagée d'un ensemble de facteurs aussi sûrs dans leur évolution que le mouvement des

astres ou la perpétuation des espèces vitales. Que les apparences ne trompent pas !

L'azfel retentissait dans l'air, tombant à coups redoublés sur le corps du jeune écrivain nationaliste. Qu'eussent dit Armand Carrel et Rochefort s'ils se fussent trouvés là ? A coup sûr rien. En France un cas Dreyfus est possible. La Méditerranée une fois franchie, non.

Et nous étions en 1930. Le vingtième siècle avait doublé son premier quart. Pasteur, Renan, Tolstoï, Anatole France étaient déjà morts. Edison, Marconi, Bergson vivaient encore. La France de Gastounet, fils d'Albigeois et congénère de Calas, gouvernait l'Afrique du Nord. Sous le bonnet phrygien, elle se croyait redevenue un nouveau Christ sauveur des nations. Et voilà qu'en ce temps précis où, sortie victorieuse de la guerre par l'effet d'un véritable miracle, au moment où elle se mettait à fêter toute une série de commémorations historiques allant de l'anniversaire des chevauchées de la Pucelle à son établissement en Afrique, voilà que, pour couronner son Apothéose, elle ne trouvait rien de mieux, après avoir réprimé dans le sang une manifestation populaire, que de livrer un professeur et un journaliste au supplice du fouet.

Cependant, c'était elle, la France, qui s'exposait, ce faisant, au pilori. Mais qu'elle le sache bien ! Pas un coup de verge ne s'abattait sur Si Ben Zeïdoun et le jeune intellectuel faci qui ne se gravât dans la mémoire de tout un peuple. Gare aux rancœurs de Némesis ! Rien ici-bas n'est éternel. Aujourd'hui moi, demain toi. Et des offenses de ce genre ne s'oublient jamais.

On objectera que Rome et Byzance n'ont pas agi autrement à l'égard des Africains. D'accord. Et c'est justement pour cela que l'Empire des Césars et celui des Basileus n'ont pas duré malgré l'éclat de leur façade et l'étendue de leur pouvoir. Disparus, ils n'ont laissé derière eux que quelques vestiges de pierre avec un nom honni que le temps n'a même pas pu sauver de l'injure. Et puis, entre cette époque-là et la nôtre, s'intercale l'époque musulmane avec ses larges nappes de mansuétude jetées sur les vieux fossés. Aujourd'hui, la chose est bien différente.

***

Quatre ans après cet événement, Larrogant, vieilli et bardé de richesses et d'honneurs, s'endormait tranquillement dans

le sein du Seigneur. Calme trépas loin du tumulte des batailles que ce Maréchal de France n'a jamais aimées de sa vie. L'uniforme, l'équitation, le travail de bureau et les solennelles réceptions : voilà tout ce qu'il légua au musée de Bellone. Mais il laissa après lui de bruyants héritiers qui, ayant vécu des reliefs d'une gloire surfaite, entendaient ne point laisser la critique déloger de son piédestal l'illustre bonhomme qu'ils avaient aidé à façonner en auréolant son front d'une sorte de couronne consulaire. Là aussi ces plumes domestiquées avaient encore cru devoir piller Plutarque. Après l'avoir doté du surnom de Scipion, ils crurent faire œuvre pie en lui fabriquant un terrassement. C'est ainsi qu'on sut que Larrogant aurait manifesté, de son vivant, le désir d'être inhumé à Chella, face à l'Atlantique, dans un coin ravissant de la terre marocaine si chargé de souvenirs almohades. Fuyant les Invalides, son calme vallon lorrain, sa chère Marche de l'Est, il a voulu, a-t-on affirmé, dormir son dernier sommeil au sein de son « Empire ».

Des débats d'un caractère byzantin mais non dépourvus de sens se sont élevés autour de son cercueil. Et, la polémique s'y mêlant, chacun s'est tenu à apprécier cette joute posthume en développant ses espoirs ou ses craintes. D'aucuns ont voulu voir dans ce geste *in extremis* une idée de survie de l'œuvre française en Afrique. Et ils s'en sont allés de leur encre. D'autres, qui ne se méprennent pas sur les lois de la dynamique sociale, n'ont pas reculé devant l'hypothèse qu'un jour, la France sortie de l'Afrique comme en sont sorties Rome et Byzance après un règne presque millénaire, la présence de la sépulture de Larrogant serait jugée comme un affront par le pays dont il étrangla les libertés. Et, ainsi que le fit la Convention pour les restes de Mirabeau, ses cendres seraient livrées sans aucun égard aux flots de la mer comme ceux de Séjean le furent un jour aux ondes du Tibre.

Le Maghrébin n'a jamais été un mufle. Descendant de fières tribus dont l'hospitalité a toujours été la vertu prédominante, il a rarement porté une main sacrilège contre la Mort. Il ne la portera d'ailleurs pas. La petite kouba blanche surmontée de la croix et ornée d'inscriptions latines sera tolérée comme le furent les grandes ruines muettes qui peuplent le Maghreb, de Leptis-Magna à Volubilis. Plus que cela : le Maghrébin de l'avenir, qui aura ressenti à sa manière les cruelles leçons qu'éprouvèrent ses devanciers, ira au-delà de cette tolérance.

Face à la kouba, il se fera un devoir d'ériger une petite stèle taillée dans le granit de la meilleure roche de l'Atlas, afin de perpétuer le souvenir d'un mauvais moment de son histoire, et de montrer, à la postérité, par une inscription en lettres noires, jusqu'à quel fond de servitude ont pu conduire les égarements et la faiblesse. Le monument de Larrogant au Maroc, par une interprétation un peu abusive de la pensée qui a pu présider à son inhumation en terre d'Afrique, servira ainsi à quelque chose de salutaire, à un rappel de conscience inscrit sur le sol, à un silencieux tocsin d'alarme aux volées carillonnant en permanence.

La colonne d'Idris était aux prises avec la troupe. La députation, chargée de voir les autorités, avait été éconduite. Si Tachfin discutait avec les principaux représentants des groupes pour décider de la conduite à tenir quand le Slaoui apparut, tout essoufflé. Il avait réussi à s'échapper et, à travers les ruelles de la ville, avait fini par rejoindre les manifestants. Il raconta ce qui s'était passé au Méchouar. La description qu'il en fit consterna Si Tachfin et ceux qui étaient avec lui. Déjà, ils étaient enclins à transiger. D'aucuns préconisaient la temporisation et, afin d'éviter une effusion de sang inutile, proposaient une sorte de trêve. Mais quand ils surent ce qui était arrivé au Méchouar, l'indignation l'emporta et une sainte colère s'empara de cette foule d'ordinaire si pacifique. Des protestations s'élevèrent. Deci, delà, des cris, des appréciations sévères, des clameurs contre les abus dont on venait, sous le drapeau du Protectorat, de fournir quelques malheureux exemples. Le misérable parjure qui venait de fouler aux pieds le nom du Maghreb, en consentant de jouer le rôle de bourreau et en ne reculant pas devant l'horreur de faire donner le fouet à ses compatriotes sous l'œil de l'Etranger qui donnait lui-même les ordres, ce misérable concentrait sur sa tête toutes les malédictions. Il en était devenu le bouc-émissaire. On décida de passer outre à l'interdiction et de marcher sur la Mendoubiah. Pour cela, il fallait forcer le cordon où, autour des mitrailleuses en batterie, se tenait une compagnie de la Légion Etrangère, l'arme au pied.

La Légion ? Ah ! elle valait bien l'autre en tout et surtout par le caractère mercenaire et sans but moral de sa composition. Recrutée parmi la lie de tous les pays du monde, sans origine

Les coups de crosse devenaient nombreux et mieux assénés. Quelques soldats se servaient de la baïonnette avec laquelle ils fonçaient contre les manifestants aussi simplement qu'ils l'eussent fait sur un mannequin de son. On avait beau garder son sang-froid. Les coups et les jurons étaient loin de contribuer à calmer l'effervescence qu'une canicule persistante renforçait jusqu'à un certain point. Si Tachfin se multipliait à droite et à gauche en s'efforçant de prévenir coûte que coûte le heurt.

A un moment donné, un légionnaire à faciès d'hyène, une brute grosse et trapue, type de Français du sud de la Loire dont l'œil torve et les mains tatouées annonçaient quelque ancien forçat en rupture de bagne, se jeta contre un faci et l'abattit d'un violent coup de crosse sur la tête. Puis, retournant l'arme, il chercha à le transpercer de sa baïonnette. Un autre, une gueule de Balkanique au poil couleur de rouille, s'acharnait sur un enfant qui avait accompagné la manifestation et s'amusait à l'assommer à coups de godillots. Plus loin, deux lascars à moustaches tombantes, martelaient la tête ensanglantée d'un riffain suspendu à la gorge de l'un d'eux.

Enhardie par cette bousculade, la section fonça au beau milieu de la colonne qui, en refluant, prit la forme d'un carré face à la troupe. Une confusion se produisit et les képis, les *Bou-Chemrir* (1), noyés dans les remous de la foule, furent aussitôt pris à partie. Au moment où le Riffain se débattait entre les deux légionnaires, le noiraud, ayant déjà dépavé la partie d'une ruelle attenant à la Qaïçariah, accourut avec des Djeblis, le pan de la djellaba bombant sous le poids d'un tas de pierres.

Avant d'être bon tireur, le Djebli passait, jadis, pour le meilleur frondeur des cohortes carthaginoises. Et souvent, à défaut de fronde, il se servait des morceaux de roche avec autant d'adresse qu'un discobole pouvait manier son projectile dans l'armée adverse. Hannibal l'en louait. Quand la dernière cartouche est brûlée et que des obstacles l'empêchent d'attaquer au poignard, son arme d'assaut favorite, il peut devenir particulièrement dangereux en employant la pierre dans ses charges. Combien d'artilleurs, de mitrailleurs ou de simples fantassins abrités derrière leurs parapets ne l'ont-ils pas expérimenté aux dépens de leur vie.

(1) *Chemrir,* képi, chapeau, casque, casquette, en langage marocain.

connue mais au dossier généralement chargé de condamnations infâmantes, elle forme, sous une apparence de discipline et de tenue martiale, un conglomérat de types sur qui pèsent toutes les tares de l'humanité. Toutes les races y sont représentées dans ce qui, chez elles, constitue le rebut, la scorie, l'écume sociale. Un corps d'aventuriers de la pire espèce. Dès qu'ils s'engagent on leur pardonne tout à la condition d'employer le fusil qu'on leur met entre les mains contre les populations des pays conquis, au milieu desquels ils tiennent garnison ou dont ils sillonnent les terres en colonne.

Il faut aller jusqu'à l'antiquité romaine, au Moyen-Age italien, au dix-septième siècle allemand, où la notion de patrie n'existait pas encore pour tempérer les brutalités de l'instinct, si l'on veut trouver quelque chose de semblable. C'est sur cette horde de forcenés que la République des Droits de l'Homme appuie ses entreprises coloniales. Cette Légion a, en Afrique du Nord, laissé partout des traces équivalentes à celles des bandes de spadassins qui ravagèrent la France durant la guerre de Cent-Ans ou l'Allemagne de Gustave-Adolphe.

Un long faci, vêtu d'une djellaba bleu prune, se saisit d'une pancarte et marcha de l'avant, entouré par des gens du petit peuple dont le visage et l'allure indiquaient l'ascendance montagnarde. C'étaient des gens du Bou-Iblan : Beni-Ouaraïn, Beni-Sadden, Aït-Youssi, Yezgha, établis à Fez et qui avaient troqué la charrue pour le comptoir et l'outil. Un groupe de djeblis, drapés de la djellaba courte et tête nue, avançaient sur le même rang. En avant Idris, le noiraud, des talebs de l'Université. Près d'eux, Si Tachfin et le Slaoui, l'œil gauche bandé et qui avait changé le tarbouche par une razza. La collision était inévitable. Il était visible que, du côté des Français, on était disposé à faire parler la poudre. Une section de légionnaires qui formait une pointe avancée parmi la colonne des manifestants et que commandait un vieil adjudant dont le premier chevron devait probablement remonter à la campagne de Madagascar, commençait à refouler à coups de crosse quelques Marocains qui s'entêtaient à avancer.

Derrière, le reste de la compagnie avait mis genou à terre. Aux angles, deux mitrailleuses braquaient leurs canons sur la foule. Les officiers avaient leur revolver. Il n'y avait pas de cavalerie. Les spahis étaient peu sûrs.

Aussi, quand les montagnards de la manifestation virent les légionnaires jouer de la crosse et de la baïonnette, et que certains des leurs commençaient à mordre la poussière, faute d'armes, ils se résignèrent à l'emploi du caillou. Et ils s'en servirent comme il convient.

De toutes ses forces, le torse en avant et le bras ramené en arrière, le jarret tendu, la tête à peine inclinée sur l'épaule droite, à l'image exacte du lanceur de disque tel qu'il figure sur le bas-relief d'un monument antique, avec les mêmes traits et le même regard, le noiraud, marchant contre la Légion comme il marchait naguère contre le Tercio, lança à dix mètres son pavé contre un légionnaire qui s'abattit à terre, la tempe écrabouillée. Une volée de pierres couvrit le ciel. La section, surprise par cette avalanche, recula. Un autre légionnaire tomba pendant que son fusil roulait sur le sol.

Idris s'en empara. Le fils du loup de la montagne reprenait le dessus sur l'étudiant façonné à l'ombre des mœurs facies. D'instinct, sous l'emprise d'une conjonction de réflexes ataviques plus forte que l'accoutumance, il avait, au bruit de la poudre et l'apparition du danger, mis la main sur l'arme échappée des mains du soldat ennemi. Il s'abrita derrière un mur, mit genou à terre et visa le vieil adjudant. Par une singulière association d'idées, l'image de l'alferez espagnol qu'il avait occis quelques années auparavant, passa comme une ombre spectrale devant le guidon de l'arme.

Mais au moment où il allait presser sur la gachette, il vit Si Tachfin, debout sur une espèce d'édicule, qui agitait sa rezza et, criant et gesticulant, s'efforçait de calmer l'ardeur des manifestants qui avaient rompu le cordon et s'avançaient vers les mitrailleuses. Si Tachfin, flairant le panneau dans lequel la manifestation allait trébucher si elle continuait à se laisser guider par la violence, fit signe à Idris de jeter son fusil et d'arrêter les montagnards qui, à leur tour, s'apprêtaient à cogner sur les Bou-Chemrir...

De l'autre côté, les fusils s'abaissèrent. Des ordres, brefs, retentirent. Des détonations déchirèrent l'air et un feu de salve roulant enveloppa l'atmosphère d'un bruit de tonnerre. Les mitrailleuses crépitèrent ajoutant au concert infernal le hurlement sinistre de leurs coups. L'air, saturé de fumée et alourdi

de chaleur, prit une teinte jaunâtre que l'obscurcissement des rayons du soleil épaississait davantage. A ce bruit vint bientôt se mêler celui des gémissements des mourants et des blessés.

Le carré des manifestants s'éclaircissait à vue d'œil. Fauchés par le feu, des dizaines de Marocains jonchaient le sol. Le sang coulait. La glorieuse Légion, dont les rangs, à genou ou debout, s'alignaient impeccablement, tirait, chargeait et tirait encore au commandement, comme à l'exercice. Beau tableau digne d'un Lambert de pacotille. Malgré la fusillade, les morts, le danger, Si Tachfin n'avait rien perdu de son calme. Frêle, livide, le regard brûlant dans un visage aux traits crispés, remuant, il se démenait, s'exposait aux coups, adjurant les siens de reculer, se portant au devant de la horde affolée qui tirait sans s'arrêter, criant, suppliant, implorant. On eût dit une Victoire de Samothrace ployant ses ailes protectrices au-dessus d'une scène de carnage. Du côté des Marocains un coup partit. Ce fut le seul : Idris venait de tirer avec le fusil pris au légionnaire que le noiraud avait terrassé. Mais en manœuvrant la culasse pour recharger, il s'aperçut que le magasin était vide. Le légionnaire avait en toute apparence oublié d'y glisser le chargeur.

Quand Idris se leva de son abri pour accourir au secours des blessés qui gisaient sur le pavé, il vit Si Tachfin qui essayait de calmer les manifestants dispersés sur le front des troupes. Il admira son courage. Un tel allant était en effet de nature à séduire les âmes les moins portées au culte de l'abnégation. A droite et à gauche, des morts, des mourants, des blessés. Autour d'eux des compagnons qui, en dépit du feu nourri qui les décimait, se faisaient un honneur de ne pas abandonner sur place l'ami tombé sous les balles.

De pareils gestes découlent d'une vieille tradition. Jamais, à moins de déroger à un principe qui fait corps avec le fonds de croyances populaires, un compagnon de lutte ne doit être laissé sans secours : dut-on aller le chercher même sous le feu. Y manquer, c'est se ravaler au niveau de la canaille. Ici, le sacrifice s'identifie à la dignité, à une sorte de courage moral dont la conscience est seule juge. Après l'ami secouru, mort ou vif, c'est la selle du cheval abattu qui doit être rapportée de manière à ne pas laisser orner un triomphe ennemi. C'est ainsi un témoignage rendu, de biais, au fidèle coursier que la mise hors de combat ne permet plus, au plus fort de la mêlée, de sauver

de la mort ou de la capture. Transmise de siècle en siècle, de génération en génération, de père en fils, cette coutume s'est à la longue accréditée dans le sentiment national. Elle s'adapte d'ailleurs fort bien à la masse des qualités qui constituent la nature même du legs ancestral.

⁂

Un peu éberlué par l'atroce vision qui se déroulait sous ses yeux, et remarquant Si Tachfin dont la silhouette se dégageait au-dessus de l'écran de fumée, Idris courut à lui. Les décharges se succédaient. Il jeta un coup d'œil fureteur alentour. Le noiraud, deux ou trois Djeblis, quelques facis couraient après lui, sans but. A gauche, plus loin, au milieu d'un groupe qui tourbillonnait, il crut remarquer le Slaoui, reconnaissable au bandeau qu'il portait sur l'œil. De temps à autre, un manifestant poussait un cri et tombait à terre. Si Tachfin était toujours debout. Il continuait à crier, à invectiver, s'adressant tour à tour aux siens et aux Français comme s'il croyait pouvoir communiquer à qui que ce fut son désir d'apaisement. Hélas ! en cette heure de folie, il n'avait rien d'un pôle magnétique ! Entre les Marocains désarmés et les Français qui tiraient il n'y avait certainement rien à faire. La cause était entendue !

Tout au loin, sur le fond du lamentable décor, au milieu d'un groupe d'officiers qui se pavanaient avec une allure d'autant plus matamoresque qu'ils n'avaient rien à craindre, le général Noir, Galliffet de troisième classe, dégageait une sombre silhouette qui lui donnait l'aspect d'une caricature dédaignée par Polybe. Idris chercha à se rapprocher de Si Tachfin et de prendre ses ordres. Mais le feu continuait de plus belle et il s'agissait tout d'abord d'éviter la trajectoire d'une balle meurtrière. Le moment était grave. A chaque seconde, un mauvais pas, un mouvement distrait, un oubli pouvait gâcher à jamais une vie riche des meilleures promesses. On bondissait, on galopait, on se jetait à plat ventre pour repartir de nouveau et sans savoir au juste où donner tant le feu subitement ouvert avait surpris le monde.

Idris arriva enfin près du repli de terrain au-dessus duquel Si Tachfin s'agitait lorsqu'une salve, plus nourrie que les précédentes, vint ébranler de nouveau l'air. Les mitrailleuses, guidées par les décharges de fusils, rallongèrent leur tir, semant cette

fois la panique et l'effroi. De nouvelles victimes restèrent sur le carreau. A la minute où il allait s'abaisser sur Si Tachfin comme pour se faire mieux entendre, Idris ressentit une vive douleur au côté gauche. Une balle venait de le toucher. Ses tempes bourdonnèrent. Une sorte de liquide tiède et gluant lui coulait le long du corps. Il vit Si Tachfin se pencher sur lui tandis que le noiraud le prenait à bras le corps. Quelques spectres défilèrent devant ses yeux qui se fermèrent sur une vision de terreur et d'angoisse. Un hoquet, impossible à réprimer, contracta sa gorge. Puis, sentant soudain ses forces faiblir, il s'affala lourdement dans les bras de son ami...

Quand il rouvrit les yeux, il était étendu sur un tapis, enfoui dans des tissus de laine, la tête reposant sur un oreiller gaîné d'une taie semée d'yeux de paon. Des amis l'entouraient. On chuchotait à voix basse. Il jeta un long regard circulaire autour de lui. Tout de suite il reconnut la maison de Si Abd-el-Djebbar. De l'autre côté du mur, sur un matelas recouvert d'une carpette et de coussins de cuir, une autre personne était couchée, la tête et l'œil entourés de bandages. C'était le Slaoui. Une balle l'avait frappé à la cuisse, mais la blessure ne paraissait pas grave. Ni l'os ni aucune artère n'avaient été touchés. Des taches de sang maculaient les draps de la couchette.

A la tête d'Idris, accroupi à l'orientale, se tenait Moulay Abd-el-Djebbar. Devant lui, Si Tachfin et le noiraud. Deux étudiants et quelques Djeblis qui l'avaient ramassé du lieu de la fusillade, étaient assis au coin de la chambre, le visage noirci et les traits défaits. Du sang rougissait leurs djellabas.

La blessure d'Idris était mortelle. Une hémorragie s'étant produite, il avait perdu connaissance et le temps qu'on avait mis à le transporter à la maison, à travers mille difficultés, n'avait pas été sans augmenter ses souffrances. Pas de docteur. On devait garder un silence absolu sur la cachette et le vieux Moulay Abd-el-Djebbar courait un danger évident en condescendant à une telle hospitalité. Son menzeh n'abritait pas seulement deux blessés, mais encore un « agitateur » et des montagnards que le conseil de guerre eût jugés, cette fois, sans trop barguigner et en recourant à l'une de ces décisions expéditives qui sont le lot des pays où la colonisation ne se sent à peu près tranquille qu'à l'ombre d'un sabre brandi en permanence.

Quelqu'un avait fait appel, pour les soins à donner à Idris et au Slaoui, aux lumières d'un toubib du temps de Sidi Mohammed ben Abd-er-Rahman et dont la médication, sorte de panacée générale, consistait à faire ingurgiter au patient des cuillerées de beurre fondu et à déterger les plaies au moyen de vésicatoires faits d'un résidu de reptiles et d'insectes grillés, pilés et trempés dans un liquide noirâtre. Le médicastre, depuis le temps où il exerçait sa noble profession, devait déjà avoir à son tableau de chasse un nombre appréciable de malheureuses victimes. Et pourtant, dans un pays où l'ignorance a sordidement tissé sa toile, il ne passait pas pour un vampire redouté. Tout le monde croyait, au contraire, aux irrésistibles vertus curatives de sa thérapeutique. C'était Moulay Abd-el-Djebbar, vieil échantillon d'un monde en déroute, qui l'avait fait venir tout en se portant garant de l'efficacité de sa pratique. Il avait pour lui un respect sans bornes.

Mais le rebouteux ne s'était pas encore assis sur le tapis, avec toute la pompeuse gravité d'une compétence qui se croit pour de bon infaillible, que Si Tachfin, bondissant du chevet d'Idris, le saisit par les épaules et le poussa vers la porte en frémissant de colère. Ce geste de Si Tachfin était pour le moins insolite. Il n'était pas coutumier du fait. Et moins encore à l'égard d'un vieillard dont une belle barbe blanche assagissait un peu la suffisance décrépite. C'était cependant moins contre l'homme que contre le haïssable passé que son charlatanisme représentait que venait de s'exercer la fureur passagère du fqih El-Faci. Il le rendait, à juste raison, responsable de la situation dans laquelle ils se trouvaient lui et ses amis. Et, au fond, c'était un peu vrai. C'est par la faute d'une ignorance aussi stupide que le Maghreb était redevable du triste état au sein duquel il menaçait de sombrer. C'est elle qui était à la base du tarissement des sources d'activité intellectuelle de la race. C'est elle qui avait fini par gâcher le trésor moral du pays et arrêter l'essor de sa fécondité en le préparant à une sorte de renoncement si peu conforme à la portée de son génie.

Le vieillard, en trébuchant sur le seuil de la chambre, laissa choir un tube en roseau bouché d'un morceau de liège. En tombant à terre, ce dernier s'ouvrit et de son intérieur s'échappa, dans un vrombissement solitaire, toute une collection de hannetons, de scarabées et de cigales cueillis le matin même

dans une prairie de Fez. D'une poudre jaunâtre, où ces insectes devaient mariner tout vivants, se dégagea une odeur de menthe sauvage mêlée à des relents de marjolaine et de fenugrec. Un amateur de vieilles civilisations eut peut-être discerné, dans cette étrange cohabitation, quelques connaissances mal digérées de botanique et d'entomologie qui formaient, au temps où Ibn Sinna brillait au ciel de Bagdad l'Abbasside, le fonds de l'acquis médicinal de l'époque. Mais Si Tachfin n'avait pas de préjugés. Son patriotisme était d'une autre trempe. Il avait assez conscience de lui-même pour éviter de tomber en pâmoison devant des riens. L'histoire qu'il avait apprise, en abîmant ses yeux aux lumignons fumeux des chandelles et de la mauvaise huile, ne se bornait pas à admirer des choses vécues, révolues et quasi-mortes, mais, comme il le proclamait toujours et hautement, à soumettre l'ensemble des choses à une claire et impitoyable critique. Des compilations moyenâgeuses il n'avait qu'un souverain dédain et il n'hésitait jamais à rendre la masse des écrivains musulmans responsables, au même degré que le despotisme des califes et le fanatisme souvent intéressé du clergé, de la décadence qui frappa l'Islam et avec lui le Maghreb. Son modèle était Ibn Khaldoun. A part l'esprit frondeur et bougon du célèbre historien, il le copiait en tout. Et comme le maître de la philosophie de l'histoire était un enfant du Maghreb, Si Tachfin le trouvait particulièrement choisi pour qu'il ralliât autour de son enseignement la partie active de la jeunesse maghrébine. Pour un tempérament abreuvé à une telle source, il était douteux qu'un morticole ignare put lui inspirer autre chose que du mépris.

Quand les coléoptères, échappés du roseau ,se mirent à bourdonner à travers la chambre, un air de consternation visible se peignit sur les traits de Moulay Abd-el-Djebbar. Il en demeurait pantois. Il crut à un mauvais sort, à un charme rompu, à un sortilège. Imbu de mystagogie, il ne vit dans le geste de Si Tachfin que la consécration d'un châtiment céleste contre une jeunesse impie : car, dans cette vieille tête malade et fatiguée en dépit de l'embonpoint et des joues florissantes, le respect des superstitions, la foi dans l'imposture, la soumission aveugle au charlatanesque et à l'abracadabrant avaient pris le pas sur le sentiment raisonné et le bon sens. Mais Moulay Abd-el-Djebbar n'osa pas parler. Il alla tranquillement s'asseoir dernière le noiraud.

Le Slaoui s'était soulevé sur son coude et, du seul œil libre, il contemplait la faune ailée que le toubib avait laissée après lui et qui emplissait l'air de sa musique stridulente.

— Les talismans se sont envolés, dit-il, et avec eux les débris de notre pauvre science. Plût à Dieu que ce soient les derniers génies qui enchaînaient encore la crédulité de nos pères et qui nous ont amenés là où nous sommes.

Puis, curieux, il ramena son œil sur Idris dont le visage se voilait déjà d'une pâleur de mort. Il était triste et, lui aussi, paraissait souffrir. Non de ses blessures et des spectacles dont il venait d'être le témoin, mais de l'état de son ami. Il savait, comme les autres, que les minutes du fils de Hadj Allal étaient comptées et que le tendre compagnon, avec lequel il s'était lié depuis des années, était atteint d'un coup dont il ne relèvera pas. Unis dès l'adolescence par les liens de l'affection et du plus noble idéal que la jeunesse, à l'âge des grands rêves, puisse se former, une malheureuse balle reçue au hasard d'une manifestation de rue suffisait ainsi à faucher une destinée qui s'annonçait sous les plus beaux présages.

Le regard fébrile, les traits bouleversés, les joues empreintes de cette couleur de cire qui, avant l'agonie, communique au visage des moribonds une lueur fugitive que la mort va bientôt éteindre, le front d'Idris, ainsi qu'un dernier reflet de soleil couchant, exprimait encore cet éclat de beauté physique que les maîtres de l'art comparent à une neuvième rafale de la symphonie divine. Il demanda à s'asseoir. Mais chaque mouvement lui arrachait un cri de douleur. Un filet de sang se coagulait aux commissures des lèvres. On plaça des coussins sous son dos tandis que Moulay Abd-el-Djebbar, deux grosses larmes roulant sur ses joues de patriarche, essayait de le maintenir sur son séant. L'ange de la Mort planait au-dessus de la chambre. Un silence sépulcral étendait ses premières terreurs sous les aîtres de la maison. Tout bas, on psalmodiait la sourate de *Yassine* qui, chez les Musulmans, équivaut au viatique suprême, au glas d'une existence prête à répondre à l'appel de son Dieu.

Ce fut Idris qui rompit le silence. Ses paupières se dilatèrent, laissant apparaître de grands yeux châtains aux longs cils que l'approche de la fin illuminait d'une douceur angélique. Il s'adressa à Si Tachfin.

— Tu m'as vraiment plu pendant la fusillade, lui dit-il. J'ai envié ton sang-froid. Une puissance atavique a agi en moi et au lieu d'obtempérer aux signes que tu nous faisais, j'ai cru répondre à la violence par la violence. C'est bête. Un fusil et une balle contre un détachement de légionnaires armés de fusils, de grenades, de mitrailleuses et, derrière eux, les cent cinquante mille hommes du corps d'occupation avec ses avions, ses chars et tout le tremblement de terre : le jeu, ma foi, n'en valait guère la chandelle. C'est bien le cas de le répéter ici...

« Que veux-tu, mon cher ami, nous sommes l'armée du sacrifice. Nos mères nous ont conçus à une époque vraiment bizarre. Venus en ce monde cinquante ans plus tôt, avec, évidemment, ce que nous avons en tête, nous aurions, à coup sûr, fourni à Moulay El-Hassan la phalange des collaborateurs qui lui manquaient pour l'aider dans son entreprise de salut national. On ne tranche pas comme cela dans le vif. Tout découle d'une évolution déterminée par des causes majeures. Et, attelés à une tâche pareille et dans un moment propice, peut-être aurions-nous pu éviter la débâcle. Nés quelque cinquante ans plus tard, nous aurions, encore, à n'en pas douter, trouvé devant nous un terrain mieux préparé à recevoir nos semences. L'ambiance aurait été plus assainie et partant plus favorable à l'activité que nous ambitionnons pour le bien de notre patrie. Nous aurions été mieux armés pour affronter le redoutable problème que pose le principe de notre émancipation.

« Mais, comme le disait le Sage de la Cité, les Dieux en ont décidé autrement. L'Oracle a choisi d'autres voies. Les secrets du Destin sont insondables et l'homme ne peut revendiquer un droit à sa condition que s'il prouve son aptitude à l'exercer. C'est là, je le sais, où réside l'énigme de l'histoire.

« Vous me l'avez d'ailleurs assez enseigné, Si Abd-er-Rahman et toi. Nous devons passer à travers ce chemin semé d'ornières pour que le pays vive et pour qu'un jour ceux qui viendront après nous pourront trouver devant eux une terre libre. Oui, il faut passer par là. Vaincus, nous refusons de plier le genou. Placés devant le dilemme d'accepter, dans la résignation et le parjure, une existence de paix animale ou d'affronter les sévices qu'un système de basse police est en mesure de concevoir, nous avons opté pour la seconde alternative. La vie n'est qu'une lutte perpétuelle et ses lois sont implacables. Nous ne reculerons

pas. Ainsi, nous ne démériterons pas de la lourde mission que nous assumons vis-à-vis de notre conscience. Cela vaut mieux que d'accepter le lacet de soie qu'on veut nous tendre, le billot astiqué sur lequel nous attend le coup de hache, la mort, en un mot, qui nous est offerte dans un calice de mauvais métal.

« Je vous ai maintes fois conté mes discussions avec le padre Torcuato, ce prêtre espagnol que j'avais connu à Tétouan et qui abritait, sous son froc, un cœur humain et délié de toute passion : même celle qui prétend au désintéressement sous le voile de l'hypocrisie. Il me parlait souvent, cet homme de Dieu à l'ironie fine et souriante, de certaines scènes de la Passion que je n'arrivais pas à comprendre alors. Il a fallu tout le savoir de Si Abd-er-Rahman, à l'école duquel je suis parvenu à m'initier aux arcanes du romantisme littéraire, pour que j'apprisse à dépouiller le Mystère chrétien d'une partie de son voile. Et c'est là une raison peut-être pour laquelle le Christianisme, si nobles que furent ses premiers desseins, a toujours rebuté notre bon sens d'Africains épris de simplicité et de bonne foi candide.

« Le padre me parlait du Mont des Oliviers, du Jardin de Gethsemani, de la *Via Dolorosa* et du Golgotha. Il me parlait, bien entendu, en historien et en moraliste et non en missionnaire enchaîné aux directions d'un Ordre qui magnifie le prosélytisme et absout, au nom du préjugé, les pires horreurs issues des conquêtes coloniales. Il me communiquait la parole de Sénèque plutôt que celle de Cisneros. De tels noms me frappèrent et, plus tard avec les explications de Si Abd-er-Rahman, je pus en renouer la genèse en les lisant dans la *Vie de Jésus* de Renan. Transposés dans le malheur que nous endurons aujourd'hui pour notre pays, et qui est lui aussi un apostolat en son genre, je perçois donc bien la suite des tourments et des souffrances qui se trouvaient en gestation dans le Sermon de la Montagne avant que nous suivions à notre tour, nous enfants de l'Afrique du Nord, le douloureux chemin qui conduisit jadis le Dieu des Chrétiens au Calvaire. Si la comparaison n'est pas toujours raison, l'identité de ces remarques n'a pas manqué d'attirer mon attention. Le Maghreb, aujourd'hui, est une patrie crucifiée.

« Le jour où nous avions représenté, pour la première fois dans la vie de l'Afrique du Nord, le *Tartuffe* de Molière sur la

scène facile, j'en avais déjà causé avec Si El-Ouennoughi et avec toi...

Si Tachfin fit un signe affirmatif de la tête tandis que de ses yeux roulaient des larmes de regret.

«... Et cependant, continua Idris, j'eusse bien voulu vivre encore. Le pays a besoin de nous. Nous ouvrons à peine les yeux au soleil de l'action et c'est une joie de continuer la vie au milieu des périls quand notre conscience s'accorde là-dessus avec notre pensée. Mais...

Il n'acheva pas la phrase. Deux gouttes perlèrent au-dessous de ses yeux. Le visage était devenu exsangue. Moulay Abd-el-Djebbar et les Djeblis pleuraient et, rampant doucement sur le tapis, le Slaoui s'était approché de l'amas de couvertures et de coussins sur lesquels gisait son ami. Il le fixait de son seul œil et ses joues, creusées elles aussi par la douleur, traduisaient l'angoisse qui lui serrait la poitrine en un mouvement qui finissait alternativement par un soupir ou un sanglot. Il prit la main du moribond et la baisa...

Le silence plana de nouveau sur la maison. Les lèvres continuaient à murmurer la sourate de ceux que l'idée d'un proche trépas libère enfin des soucis d'ici-bas et qui se préparent à comparaître devant le Créateur. Souvenirs et réminiscences déferlèrent en flots confus dans l'esprit du mourant. Il se remémora le Tiziran, le dchar familial, son père, les premiers jours d'enfance, ses désirs et sa passion pour l'étude, Fez, la Qaraouiyine, ses livres, ses amitiés, ses premières initiations avec le patriotisme, ses discussions avec ses condisciples, Si Abd-er-Rahman et Si Tachfin, ses méditations. Et, au seuil de la vie, quand, la tête un peu garnie de l'indispensable bagage, il se disposait à descendre dans la lice, à suivre le chemin qu'il avait choisi, à satisfaire son prurit d'action, voilà qu'au cours d'une manifestation où pour la première fois qu'il devait palper de sa main l'injustice qui enchaînait le Maghreb sous de fausses apparences de civilisation à sens unique, voilà que la balle qui l'avait manqué lorsqu'il luttait contre les Espagnols au Fondâq, le frappait à mort, cette fois, au milieu des paisibles rues de Fez.

Comme il l'avait dit, il venait un peu trop tôt ou un peu trop tard en ce monde. Il faisait partie de la cohorte des sacrifiés.

Celle qui devait payer, au profit de la postérité, la lourde rançon exigée par les fautes des générations devancières.

Et bien que Musulman sincère, attaché à la foi de ses pères par des liens vivaces, il n'avait pu s'empêcher, au seuil de la Mort, d'évoquer l'image que le padre Torcuato, un jour, sous les bosquets d'orangers aux senteurs capiteuses de Tétouan-la-Blanche, lui faisait du supplice et de la mort du Christ. Le Mont des Oliviers, le Jardin de Gethsémani, la Voie Douloureuse qui emjambe la vallée de Josaphat et, face aux remparts du Temple où ratiocinaient les prêtres d'Israël, le petit monticule témoin d'un fait qui devait faire d'un humble pâtre de Nazareth qui ne recula pas devant la mort pour satisfaire sa soif de justice, un martyr, un prophète, un rédempteur paré aux yeux de ses sectateurs de toutes les grâces de la séduction divine. Ce glorieux roman de l'humanité dont les canons de l'Eglise firent, plus tard, la base d'une religion et le but d'un apostolat, pouvait tout aussi bien être, à chaque endroit et à toute époque, le modèle imité d'une action aux formes à peu près comparables. Et c'est ainsi que, sous l'effet d'une conjonction d'idées, d'un enchaînement de souvenirs ranimés par une pensée vagabondant à travers les zones du subconscient et dans une sorte de délire, Idris comparait les malheurs du Maghreb et son propre sacrifice à une image qui, ayant été vécue en Judée, s'appliquait parfaitement aux choses d'Afrique, comme à d'autres choses ailleurs qu'en Afrique, deux mille ans après la damnation d'Hérode, la ruse de Ponce-Pilate, la félonie de Caïphe et la montée au Golgotha.

***

Des convulsions agitèrent l'agonisant. Les spasmes augmentaient à mesure que ses joues passaient de la pâleur à une couleur plus cireuse et que les yeux, révulsés dans l'orbite, prenaient cette vision de terreur qui est la dernière impression que la mort communique au vivant dès son premier contact avec l'Au-delà. Le râle, enfin, vint annoncer la fin de l'agonie. Fins et commencements, commencements et fins, l'éternelle essence humaine naissant, mourant, pourrissant pour renaître encore, débat ardu et compliqué de l'Ame contre le Corps, de l'Idée contre la Matière, de la Thèse contre l'Antithèse, de la Lumière contre l'Ombre, de la Vie contre la Mort, chose qui toujours se renouvelle à travers des formes et des couleurs différentes au milieu du vaste Infini aux contours incommensurables, et où l'homme, atome

perdu dans l'océan mystique, agite son néant contre le Génie qui l'a créé et le malmène et qui cependant doit toujours compter avec lui.

Subitement, Idris ouvrit les yeux. Il vit devant lui le noiraud qui, un chapelet à la main, psalmodiait doucement les versets de *Yassine.* Une barbe noire encadrait la figure bronzée de l'ami d'enfance. Il reconnut ses yeux et le même enchaînement de souvenirs qui, quelques minutes plus tôt, lui rappelaient un entretien du padre Torcuato, évoqua cette fois le village natal enfoui sous les cèdres du Tiziran. Sortis des entrailles de la terre, nous y retournons. Le petit coin où il vit le jour, où le sourire d'une mère éclaira son petit minois de poupon entrant dans la vie, il se le remémorait au moment où il allait rendre le dernier soupir. Hommage suprême à la terre et au sang. Et cet hommage, pieusement, il le rendait en mémoire comme le cygne qui, saluant la nature avant de mourir, lui lance son dernier et plus remarquable coup de trompette.

A la minute où ses yeux rencontrèrent ceux du noiraud et qu'il vit ses mains égrener le chapelet tandis que les lèvres rendaient des sons inintelligibles qu'il prit pour une façon de compter, le spectre de Si Abd-es-Salam, jaillissant des profondeurs du passé, apparut devant lui, drapé de blanc, souriant, comme un messager de la Clémence. Un mélange de joie et de terreur confondit les traits du mourant. Au bas de la main droite, il crut discerner la Miséricordieuse et les lèvres remuantes de son ancien camarade, ressuscitant une scène du vieux m'sid que l'écoulement des années avait réléguée dans quelque coin de la mémoire, il songea à une espèce d'épreuve préliminaire avant de comparaître devant le Justicier. Un ! deux ! trois ! quatre ! Les versets de *Yassine* se muaient en chiffres comme pour compter les dernières secondes. Cette fois, le noiraud ne trichait pas au jeu. Les yeux embués, le visage défait, les sanglots qui secouaient sa poitrine indiquaient bien l'état d'émotion dans lequel il se trouvait.

Le moribond eut un soubresaut. Un picotement gênant courut sur la plante de ses pieds déjà glacés par la mort. Comme la marche d'une file de fourmis sur le corps, il sentit cette démangeaison gagner les jambes, le dos, la poitrine. Son corps se tendit. Ses membres, en se roidissant, se contractèrent dans une dernière secousse. Une sorte de sourire se dessina sur ses lèvres crispées

et exsangues. Une lueur d'épouvante. Puis, renversant la tête qui retomba sur l'épaule de Si Tachfin, Idris, la conscience allégée de tout remords... entra dans l'éternité.

Deux mois plus tard, le noiraud et les Djeblis qui avaient pu échappèr au massacre de Fez passaient devant les pentes du Tiziran. Le dchar était en vue. Les vendanges et la cueillette des figues étaient terminées. Vignes et arbres n'offraient plus que des entrelacs de troncs et de branches décharnés au-dessus desquels tournoyaient des vols d'étourneaux et de courlis. C'était l'époque des labours. Sur les croupes des montagnes, dans les petites combes, au creux d'un oued desséché où la couche du limon déposé par la dernière crue permettait quelques essais d'ensemencement, le paysan du Djebel, avec une adresse d'acrobate, faisait passer l'araire que traînait le mulet ou le petit bœuf des montagnes qui saute le torrent et grimpe sur le roc avec l'agilité du chevreau. Sur les flancs, on voyait aussi d'autres paysans, tête nue, le bras droit sorti de la djellaba, piquer avec la pioche quelques coudées de terre arable qui crépissait la pierre et dans laquelle ils collaient beaucoup plus qu'ils n'enfouissaient le grain. Le *zbir* (1) incendiait de vastes étendues de buissons et le feu, brûlant sous l'azur du ciel et le jade des ondulations montagneuses, ajoutait sa forte chaleur à la lumière du jour. Une réverbération intense décolorait les horizons.

Le Tiziran, sous le verdoiement de ses gigantesques ramures givrées et toujours plus magnifiques, resplendissait de ses éclats millénaires. Il était dans toute sa gloire. Les forêts de son massif avançaient, entre terre et ciel, comme les jardins de Babylone. L'air, pur, gonflait les poitrines. La terre charriait sa sève et ses effluves nourriciers. Des bleuets, des marguerites, des coquelicots, des boutons d'or diapraient de petits champs que couvrait une herbe ondulante. Des chèvres à la toison couleur de sépia paissaient des touffes de chardon. L'alouette, l'oiseau messager du travail, montait dans l'air en poussant ses cris d'allégresse. Au loin, au-dessus des cèdres, un aigle décrivait de longues et vigoureuses spirales. La paix semblait régner.

Le groupe marchait, silencieusement. De temps en temps, il s'arrêtait devant un laboureur, un bûcheron, un berger, échan-

---

(1) *Zbir*, incendie de forêts et de buissons de manière à rendre à la culture des espaces jusque-là en friche.

geait avec eux quelques paroles, une bouffée de kif, puis reprenait la marche. A quelques centaines de mètres du village, un homme avançait péniblement derrière sa charrue que trainaient un bœuf blanc tacheté de roux et un mulet à robe aubère. Le terrain, bien qu'accusant une forte déclive, était meilleur et d'un redressement plus facile que les autres. Son propriétaire, vêtu d'une djellaba blanche et courte, une razza sur la tête et la zaâboula ramenée sur le dos, paraissait de situation un peu aisée. Il était vieux. Ses mouvements étaient lents et maladroits. Il se déplaçait en boîtant et ne se servait que de la main droite. La manche gauche était vide. Une barbe blanche et rare hérissait un visage énergique quoique ridé par l'âge et les soucis. Les yeux, ternis, n'en conservaient pas moins l'ardeur qui dominait un corps émacié et déclinant. La tête, petite, aux dimensions brachocéphales parfaites, l'arc des sourcils toujours gracieux en dépit du poil blanc clairsemé, le regard sympathique, indiquaient l'origine et la robustesse de la race. Son dos se voûtait et un commencement d'asthme, maladie fréquente dans les hautes altitudes, secouait par intermittence un corps dont la sveltesse ne suffisait pas à signaler un symptôme de déchéance sénile. La figure, basanée, dégageait un profil majestueux. C'était Hadj Allal ben Hazem, le père d'Idris.

Le groupe était devant lui lorsque, ayant achevé son sillon, Hadj Allal se préparait à retourner la charrue. Les regards, simultanément, s'entrecroisèrent. Le laboureur, surpris, s'arrêta. Pourtant, il attendait Idris. Son absence le troubla et un sombre pressentiment obscurcit soudain son visage. Son cœur battit plus fort. Il lâcha les mancherons de la charrue et le bœuf, comme s'il eût été piqué par un taon, tourna sa tête et poussa un long beuglement. Le mulet agita son corps puis le redressa d'un mouvement sec et nerveux.

Le noiraud et ses compagnons se baissèrent pour baiser la main du père de leur infortuné ami. Il les salua. Rien cependant en lui ne traduisait la présence d'une réelle inquiétude. La montagne a ses lois, ses coutumes, ses manières, qui sont ceux des vieux peuples aux traditions vigoureuses et dont les gens, nonobstant une apparence de rusticité, ne manquent jamais à ce devoir de solide formation.

Ils échangèrent quelques banalités sur la santé, le voyage. Puis un silence se fit, gênant, coupé de réticences et de périphra-

ses, de mots sans sens réel. Hadj Allal sortit son mouchoir, essuya son front, se moucha, puis, à l'impromptu, il demanda :

— Et Idris, où est-il ?

— Idris, répondit le noiraud avec un calme surfait, Idris ne reviendra plus. Que la clémence de Dieu repose sur son âme ! Il est mort, tué d'une balle pendant qu'il marchait, il y a quelques semaines, à la tête de la manifestation de Fez...

Il y eut une pause, silencieuse, lourde, gênante. Puis un Djebli, qui revenait de Fez avec le noiraud, intervint. Sois content, seigneur, dit-il, Idris est mort en homme !

Rien, à part un léger trémoussement des mains, rien ne marqua l'ombre d'une consternation chez Hadj Allal. Pourtant, c'était un peu de sa vie, le pilier de son existence, la raison d'être de ses ambitions qui s'écroulaient, tandis que lui, le vieux père, fatigué, infirme, guetté par toutes les misères d'un corps décimé et parvenu au terme de son chemin, survivait au fils en qui reposaient l'orgueil et l'espoir de la famille, de la tribu et peut-être du pays. Cela, Hadj Allal, le salafite, le combattant et le chef de la djemaâ le savait et le sentait en toute connaissance de cause. Il en mesurait l'étendue et son sentiment ne pouvait pas ne pas traduire l'immense affliction qui découlait d'une telle perte. Mais il sut se contenir. La tête, chez lui, dominait le cœur. Et les principes d'une éducation multiséculaire, soudés à son âme comme les racines du cèdre géant l'étaient à la terre, l'avaient depuis longtemps immunisé contre de pareilles défaillances. Si Si Tachfin, l'ami et le Mentor de son fils, l'eût connu autrement qu'à travers les sobres descriptions que lui en faisait Idris, il l'eût à coup sûr comparé à un type cornélien paré des mâles qualités du sol d'Afrique.

— Bon, fit-il après une minute de réflexion. Allez-y tout droit chez vous et n'ébruitez pas la nouvelle avant que j'en prévienne la vieille. Puis, tournant le soc de la charrue vers le sud, il piqua la croupe du bœuf de son court aiguillon.

Plus beau que jamais, le Tiziran dominait de sa masse cette terre du Maghreb âpre et vigoureuse où, depuis des temps déjà légendaires, aucun envahisseur n'a pu avoir raison de sa résistance. Cette terre abrite un peuple solide et réfractaire. Chaque fois que ce peuple sent son indépendance en péril, il

se replie sur lui-même. Battu, il n'admet jamais sa défaite. Rien ne l'accable. Sobre et dur, fier et tenace, souvent impulsif mais toujours patient, attaché à sa terre et lui vouant une passion violente, fidèle au culte de l'ancêtre, impavide comme l'aigle qui niche sur ses cîmes et, comme lui, tourmenté et farouche, ce peuple, à ses heures d'infortune, s'en remet toujours à la garde de ses cieux protecteurs. Il laisse, aux jours de ses revers, passer la marée déferlante, puis, à l'abri de ses montagnes et de ses landes désertiques, il attend que le flot s'épuise de lui-même. Tel Antée, il en profite de la sorte pour renouveler ses forces au contact de la terre-mère. Ce fut de cette façon qu'il finit par éreinter Rome et Byzance. Ainsi, à la fois rebelle, assimilateur et fécond, le peuple de Hadj Allal et d'Idris, à la manière de l'écueil battu par des eaux furieuses et impuissantes, se propose de lui-même comme l'indomptable gardien de ses autels et... et de ses foyers.

FIN

*Bagdad, Décembre 1941 - Juillet 1942.*

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'entreprise nationale des arts graphiques
Unité de Réghaïa, 1988 - Algérie

«...A la fois un roman avec ses personnages vivants, une ample fresque historique embrassant le passé et le présent du Maghreb et, un témoignage sur la période coloniale et la résistance nationale qui s'est manifestée particulièrement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale...»

**Ch. Bouamrane**

46,00 DA